









REVUE
DE PARIS.



REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

5^{me} ANNEE. — TOME 6^{me}.

Bruxelles;

H. DUMONT, LIBRAIRE,

RUE DU PERSIL, n° 12.

—
1833.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

MICHEL BEER.

L'Allemagne voit s'éteindre successivement ses plus grandes renommées littéraires ; mais quelques jeunes poètes ont l'ambition de remplacer , dans la littérature allemande , les illustrations qu'elle a perdues , et au premier rang se plaçait déjà Michel Beer.

C'est à peine si nous connaissons , en France , les grands noms qui restent encore , en Allemagne , à la philosophie et à la poésie , Schelling , Tieck , Uhland . Le nom plus récent de Michel Beer avait cependant échappé à cet injuste oubli . Un long séjour à Paris l'avait mis en rapport avec nos principales célébrités , et en 1829 , un écrivain distingué fit connaître son STRUNZÉE par une élégante traduction . Deux ans après , Paris retentit du succès éclatant de ROBERT-LE-DIABLE , et la renommée du compositeur rejaillit sur le jeune poète , son frère .

Michel Beer était né à Berlin , le 19 juin 1800 , dans une famille qu'une dispensation spéciale semblait appeler aux succès littéraires . Le frère aîné de Michel , M. Meyer Beer , l'auteur d'EMMA , du CROCIATO et de ROBERT-LE-DIABLE , s'est acquis depuis long-temps une renommée européenne . et plus récemment , un autre membre de cette famille , M. Guillaume Beer , s'est rendu célèbre , en Allemagne , par d'importans travaux astronomiques .

Dès sa première jeunesse , Michel Beer signala sa vocation pour la poésie par des pièces de vers qui furent insérées dans divers recueils littéraires , et par une traduction de la tragédie italienne de Monti , l'ARISTODEMO . A l'âge de dix-huit ans , il fit représenter à Berlin sa première tragédie , CLYTEMNESTRE .

On put reprocher à cette pièce une simplicité un peu sèche et quelques réminiscences de collège ; mais il était impossible d'y méconnaître un talent distingué ; les écrivains les plus célèbres de l'Allemagne joignirent leur suffrage à celui du public , et encouragèrent le jeune poète à poursuivre la carrière dans laquelle il était entré. Il a publié depuis lors quatre autres drames : LES FIANCÉS D'ARAGON , LE PARIA , STRUENZÉE , L'ÉPÉE ET LA MAIN. LE PARIA fut représenté d'abord à Berlin , puis sur presque tous les théâtres de l'Allemagne , et produisit partout une profonde sensation. Le patriarche de la littérature allemande , Goëthe , sanctionna ce succès en proclamant que LE PARIA était l'œuvre d'un talent supérieur , et demeurerait au théâtre comme une des pièces les plus remarquables du répertoire allemand. Le drame de STRUENZÉE était destiné à un succès encore plus éclatant ; mais Michel Beer avait ici transporté sur la scène un événement récent. Le ministre de Danemarck réclama auprès de la cour prussienne , et la censure de Berlin empêcha la représentation. Le roi de Bavière , ce prince si connu par son amour pour les lettres et pour les arts , se déclara le protecteur du jeune poète , et STRUENZÉE n'obtint pas moins de succès à Munich que LE PARIA.

Les drames de Michel Beer ont réussi plus encore auprès des lecteurs que sur la scène , et l'on reconnaît facilement , en les lisant , que le succès théâtral n'était pour l'auteur qu'un but secondaire. Il en est de même de presque tous les drames qui se publient maintenant en Allemagne , et c'est une conséquence nécessaire de l'état où se trouve le théâtre depuis longues années dans ce pays.

Le théâtre , en Allemagne , semble presque exclusivement destiné à l'amusement de la cour et des grands seigneurs. Ce qui caractérise la classe bourgeoise , c'est surtout la vie de famille , l'habitude de l'isolement et la crainte du bruit. Elle préfère aux amusemens du grand monde les jouissances de la vie domestique. Les littérateurs de profession , les savans et même les artistes et les poètes , partagent ces goûts , et fréquentent peu les théâtres. Dans la noblesse , les habitudes de la vie sont entièrement opposées. Le prince , avec toute sa cour , assiste au théâtre presque constamment , et la présence

du souverain enchaîne l'indépendance du public. Il en résulte aussi la nécessité d'une composition particulière des spectacles : l'opéra, le ballet, le vaudeville, y tiennent plus de place que la tragédie. La variété des pièces est la première de toutes les exigences, et le drame qui a le plus de succès n'obtient jamais plus de cinq ou six représentations.

Il y a d'ailleurs dans le caractère national des différences qui distingueront toujours le public allemand de celui de toute autre nation, et surtout du public français. L'enthousiasme est en Allemagne plus durable qu'en France, mais s'il est moins bruyant il est aussi plus conventionnel. L'étiquette et le cérémonial des cours se reproduisent dans toutes les classes, et l'admiration ou l'enthousiasme s'impose tout comme le reste. Le parterre n'a pas de caprices, mais il n'a pas de spontanéité; le jugement de chaque spectateur est fait à l'avance, et il ne se permet pas de le changer. J'ai assisté à Stuttgart, il y a quelques mois, à une représentation du **NATHAN** de Lessing, donnée comme célébration de l'anniversaire de sa mort. **NATHAN** est une espèce de parallèle dialogué entre le christianisme, le mahométisme et le judaïsme, qui peut avoir son mérite comme œuvre de morale et de controverse, mais c'est certainement un drame souverainement ennuyeux. Il était impossible que ces interminables discussions excitassent à un haut degré l'intérêt des spectateurs; cependant aucun signe ne trahissait leur improbation, et la toile ne tombait après chaque acte qu'au bruit d'une salve solennelle d'applaudissemens. Je me suis souvenu dans ce moment d'avoir assisté à l'Odéon, quelque temps auparavant, à la première représentation de **CHARLES VII**, de M. Alexandre Dumas. Le spectacle devait commencer par le **DÉPIT AMOUREUX**; mais l'attention des spectateurs se lassa après quelques scènes, et le drame de Molière s'acheva au bruit des sifflets, parce qu'on était impatient d'entendre la pièce nouvelle. Voilà la mesure de la patience d'un public français! En Allemagne, au contraire, tout se passe en conscience et dans les règles; on se fait un devoir de paraître s'amuser quand on s'ennuie, et de paraître comprendre quand on ne comprend pas. « C'est fort ennuyeux et c'est tout-à-fait inintelligible, disait à Munich un spectateur d'une pièce de Werner; mais n'importe, cela est bien beau.»

Ces observations doivent faire comprendre quelle est la position d'un auteur dramatique en Allemagne; il lui est facile d'obtenir un succès d'estime, mais non un véritable succès théâtral. L'Allemagne compte maintenant trois poètes dramatiques, Uhland, Immermann et Grillparzer, dont le talent est hors de toute contestation, mais dont les drames n'ont pas eu tout le succès qu'ils méritaient, et qu'ils auraient obtenu dans un autre pays. M. Raupach fait seule exception. Il écrit pour le public de Berlin, qui a plus de vie et d'indépendance que celui des autres capitales de l'Allemagne. Il a d'ailleurs acheté sa réussite par cette condescendance au goût du jour qui peut donner, même en Allemagne, des succès de mode et d'argent, mais qui ne fonde jamais les renommées pour l'avenir. Presque toutes ses pièces ont un but politique qui domine entièrement l'intérêt poétique et théâtral.

On a souvent observé que Goëthe et Schiller, dans leurs meilleurs drames, paraissaient rechercher moins le suffrage des spectateurs que celui des lecteurs. Cette tendance est encore plus prononcée dans les dramatisés actuels; elle se retrouve dans tous les drames de Michel Beer. Je ne parlerai ici que de ses trois ouvrages les plus remarquables; **LE PARIA**, **STRUENZÉE**, **L'ÉPÉE ET LA MAIN**.

Michel Beer a reproduit dans **STRUENZÉE** la catastrophe du célèbre ministre danois. Il s'est conformé très-fidèlement au récit de l'histoire.

Le comte Struenzée, ministre de Christian VII, naquit à Altona. Son père était pasteur protestant, affilié à la secte des Moraves. Struenzée fut d'abord attaché à la cour en qualité de médecin, et ayant sauvé les jours du prince royal, il obtint la faveur de la reine Mathilde et devint bientôt le chef de l'administration. Les réformes qu'il entreprit irritèrent contre lui la noblesse du Danemarck, et il se forma une conspiration, à la tête de laquelle était placée la reine douairière Julie, avec le comte de Rantzau, chef du parti de la noblesse. Les conjurés, pour perdre Struenzée auprès du roi, résolurent d'appeler les soupçons de Christian sur les relations du ministre avec la reine, relations que l'opinion publique, à tort ou à raison, regardait comme criminelles. Tel est l'état de choses qui précéda les événemens que Michel Beer a

choisis pour en faire le sujet de son drame. Nous allons en donner une rapide analyse.

Le comte de Rantzau arrivant au château y rencontre un des favoris du ministre, le colonel Koller, qui, comblé des bienfaits de Struenzée, s'associe cependant aux projets de ses ennemis. Rantzau déclare qu'il vient de tenter un dernier effort auprès du ministre, et que, s'il le voit persister dans ses projets contre la noblesse, il mettra tout en œuvre pour le perdre. La scène suivante nous le montre engagé avec Struenzée dans une discussion qui se termine par des menaces réciproques. Struenzée voit ensuite entrer dans son cabinet son père, le vénérable pasteur d'Altona. Il vient supplier son fils de renoncer à la carrière des honneurs; il veut l'arracher aux dangers qui le menacent de la part de la noblesse et aux séductions de l'amour qu'il ressent pour la reine. Struenzée, après quelque hésitation, rejette les conseils du vieillard. Le second acte nous transporte à Frédéricksbourg, dans le palais de la reine Mathilde. Struenzée vient d'y arriver lorsqu'on apprend la révolte de la garde norvégienne. Le ministre, dans le premier moment de terreur, sollicite son congé. Mathilde le supplie de ne pas l'abandonner dans les dangers qui la menacent; Struenzée se rend à ses prières et lui conseille de se rendre à Copenhague, et d'y donner une grande fête. Le tableau de cette fête et de la catastrophe qui la suivit remplit le troisième acte. Des clameurs factieuses se sont fait entendre devant le palais, et la reine Julie profite de la terreur de Christian pour lui arracher l'ordre d'arrêter le ministre et la reine; le quatrième acte nous transporte à Echleswig. Des paysans, rassemblés dans un cabaret, énumèrent leurs griefs contre le ministre, et se réjouissent de sa chute. Nous sommes ensuite ramenés à Copenhague. La reine Julie, effrayée par les menaces du ministre d'Angleterre, se décide à épargner les jours de Mathilde; mais elle veut perdre Struenzée et charge un de ses officiers d'obtenir de Mathilde l'aveu de sa faiblesse. Mathilde résiste; mais le perfide émissaire lui persuade qu'un tel aveu peut seul sauver les jours de Struenzée; elle cède à ses menaces et signe la déclaration. Le cinquième acte nous montre Struenzée dans sa prison, attendant avec calme un supplice qu'il n'a pas mérité, et

refusant de s'y soustraire par les moyens d'évasion que lui offre Rantzau. Son père est auprès de lui et le soutient par ses exhortations ; il se prépare à la mort en implorant la grâce divine.

Cette tragédie mérite à tous égards les éloges que lui ont décernés les critiques de l'Allemagne. L'élégance de la diction et la poésie du style la distinguent autant que la conception dramatique. Elle offre quelques réminiscences du *DON CARLOS* de Schiller. On pourrait, il est vrai, reprocher à Michel Beer d'être fidèle à la vérité historique plus que ne le demandait l'intérêt de l'action. Il n'a pas osé prononcer dans la question qui s'est élevée entre les historiens sur l'innocence de la reine Mathilde ; il a couvert d'un voile ce ressort important de son drame.

Le drame de *PARIA* n'a de commun que le titre avec la tragédie célèbre de M. Casimir Delavigne. Il a moins d'intérêt dramatique ; mais *STRUENZÉE* est peut-être supérieur par l'énergie du style.

Maja, veuve d'un rajah, et qui d'après la loi devait être immolée sur son tombeau, s'est réfugiée dans la hutte du paria Gadhi ; elle est devenue son épouse. Une imprudence lui fait abandonner sa demeure, et elle rencontre dans la forêt son frère Bénascar, qu'elle n'a jamais vu. Celui-ci en devient amoureux et veut l'enlever, mais elle lui échappe par la fuite. Peu de temps après, ce même Bénascar, blessé à la chasse, est forcé de chercher un asile dans la maison du paria, et il est rendu à la vie par les soins de Maja. Cependant la passion l'emporte chez lui sur la reconnaissance, et il ordonne à ses gardes d'enlever Maja à son époux. Le paria a vainement recours aux menaces d'abord, et ensuite aux supplications ; enfin, dans son désespoir, il finit par avouer que Maja n'appartient pas à la race maudite, et il raconte son histoire à Bénascar. Celui-ci apprend ainsi que Maja est sa sœur, et les sentimens les plus opposés se livrent dans son ame un combat qui est dépeint avec talent par Michel Beer. Il se détermine enfin à sauver les jours de Maja et de son fils, mais il veut livrer à la mort le paria, et il mande dans ce but un bramane. Cependant Maja est résolue à ne pas survivre à son époux, et quand Bénascar rentre dans la hutte il la trouve

mourante, ainsi que Gadhi, par les effets d'un poison qu'elle avait préparé depuis long-temps. Le bramime arrive en ce moment : « Où est la victime ? dit-il. — Il y en a deux pour une, bramime, répond Bénascar ; demande à ton Dieu s'il est satisfait. »

Cette tragédie est surchargée d'incidens qui ne sont pas assez développés ; mais la partie philosophique du drame me semble mériter beaucoup plus d'éloges. Michel Beer a montré un rare talent dans la peinture des agitations du rajah, chez qui l'orgueil de la naissance et le fanatisme religieux sont en lutte avec les sentimens de la nature. La conversation entre le paria et sa femme, qui ouvre le drame, me semble plus remarquable encore. J'en citerai une partie.

MAJA. — Je ne regrette pas les jours de ma jeunesse ; cette vie que tu as sauvée t'appartient maintenant tout entière ; et si je te voyais heureux, penses-tu que je me laissasse accabler par de viles inquiétudes ? Que m'importe le vain éclat des biens extérieurs ? Le cœur d'une femme ne connaît sur cette terre qu'un seul bonheur : aimer ou être aimée.

GADHI. — Mon amour est un funeste bonheur : je suis maudit.

MAJA. — Toi, — maudit ?

GADHI. — Ne suis-je pas chargé de la malédiction divine ? L'enfant que tu as allaité ne l'est-il pas aussi ? Je vois les derniers rejetons de notre race, la tête courbée, déplorer avec désespoir ce fatal amour auquel ils doivent leur existence. O grand Brama, dont la voix est le tonnerre, mais dont le nom exprime justice et compassion, pourquoi ta haine poursuit-elle éternellement la race infortunée dans laquelle je suis né ? Les prêtres enseignent qu'à une époque qui se perd dans la nuit des temps un paria refusa de te rendre hommage, et insulta le dieu qui, pour l'initiation de la terre, avait revêtu une forme humaine. C'est pour cela, disent-ils, qu'aussi long-temps que coulera le Gange, celui qui nous approchera sera souillé par notre face glorieuse qui répand la joie et la paix.

MAJA. — Non, tu ne peux pas avoir été maudit. L'œuvre la plus divine de la création, c'est un cœur comme le tien. Ce

cœur ne peut pas être chargé de la malédiction de celui qui l'a créé. Les prêtres mentent.

GADHI.—Oui, ils mentent, Maja; et si je ne le croyais pas, je sentirais chanceler ma foi dans le dieu qu'ils calomnient.

MAJA. — C'est ainsi que j'aime à te voir, mon Gadhi. Ce qui te manque, ce ne sont que les moindres avantages de la vie; tu possèdes des biens meilleurs, qui sont impérissables: c'est ta foi religieuse en mon cœur fidèle, qui sent et croit et souffre avec toi.

GADHI, *la serrant dans ses bras.* — Oui, ce sont deux pierres précieuses d'un prix inestimable que j'ai trouvées dans la fosse du malheur. Leur éclat illumine la sombre route que je poursuis, remplit mon âme de joie, satisfait aux besoins de mon cœur; mais ma nature virile a d'autres exigences. Ma poitrine recèle une puissance qui la brisera si elle ne peut agir. Ah! si j'avais seulement mon rang d'homme parmi les hommes! — Hélas! ce que je désire est si peu! Ils caressent leur chien ou leur cheval, et ils se détournent de nous, comme si la forme humaine que nous a donnée la nature n'était qu'un masque. Donnez-moi entrée dans vos rangs, et vous verrez si je sais y tenir ma place. (*Avec une énergie croissante.*) J'ai une patrie, je veux la défendre; donnez-moi une vie d'homme, et je vous la compterai à usure là où le sanglant combat, de sa langue d'airain, saisit les victimes, s'attache aux sources de la vie et les dévore jusqu'au rassasiement. Faites cet essai, éprouvez la force de ceux que vous opprimez! Dans l'ardeur de mon courage, déjà je me précipite au milieu de la mêlée meurtrière, le fer des lances et des flèches me menace de toutes parts, mais je reste ferme comme devant le retentissement du tonnerre. Suivez-moi, suivez-moi! — Voyez-vous cet enfant combattre à mes côtés? c'est mon fils — mon fils! Il est né de mon sang; voyez comme il manie la lance! il atteint l'ennemi qui tombe en le maudissant. Bénis-le, ô ma patrie; c'est mon enfant; il a combattu pour toi, son père est tombé pour toi.

MAJA, *saisissant son bras.* — Non, demeure, — ne m'abandonne pas. — Tu ne penses pas sortir d'ici, et quand tu le pourrais tu ne le devrais pas.

GADHI. — Que fais-tu, Maja? quelle est ta pensée?

MAJA. — Malheur, malheur!

GADHI. — C'est un rêve qui t'opresse. — Je suis paria, je ne puis pas combattre pour ma patrie.

La dernière tragédie de Michel Beer, représentée en 1832, est intitulée L'ÉPÉE ET LA MAIN. La scène se passe en Allemagne sous le règne de Napoléon. Un jeune homme de la classe bourgeoise, Lothaire, aime Éléonore, fille d'un noble, et reçoit la promesse de sa main, à condition qu'il se signalera dans la guerre contre l'usurpateur. Lothaire va combattre en Espagne, il y est blessé; une jeune Espagnole, dont il dédaigne l'amour, se donne la mort après lui avoir légué un flacon de poison. Lothaire, de retour dans sa patrie, y retrouve son amante mariée. Il vide, dans un moment de désespoir, le flacon de l'Espagnole; Éléonore survient, et le supplie de conserver ses jours pour l'amour d'elle. Le mari arrive dans ce moment, et tandis que Lothaire succombe aux effets du poison, l'époux offensé se précipite sur Éléonore l'épée à la main; mais il jette son arme loin de lui et s'écrie: « Donne-moi la main, et je te donne l'épée. Éléonore saisit l'épée et tombe morte à côté de son amant. On a reproché quelque confusion aux incidens de ce drame, qui n'en a pas moins obtenu un fort grand succès. Le style, d'une élévation soutenue, signalait dans le talent de Michel Beer un progrès évident.

Cette tragédie a été le dernier ouvrage publié par Michel Beer; mais il laisse deux drames inédits et un grand nombre de poésies lyriques. Pendant les dix dernières années de sa vie, il a séjourné presque constamment à Paris. Il disait souvent à ses amis qu'il fallait chercher des inspirations là où l'on fait l'histoire. Il laisse en France à tous ceux qui l'ont connu de profonds sentimens d'affection et de regret. Il y avait dans Michel Beer plus qu'un littérateur distingué; il y avait un homme de cœur et de conscience, un ami sûr, un tendre fils, un frère dévoué. La douleur de sa mère et de ses trois frères peut mieux se comprendre que se décrire; elle est partagée dans toute l'Allemagne: des regrets universels ont suivi au tombeau le jeune poète mort au moment même où il voyait s'ouvrir devant lui l'avenir de gloire que tant de voix lui avaient annoncé.

Les doctrines de fatalisme historique répandues en France depuis quelques années ont fait naître chez quelques personnes cette opinion qu'il n'y a pas de génies perdus. Il leur semble qu'une providence spéciale veille sur ces esprits d'élite et les couvre de son égide, jusqu'à ce que leur tache soit remplie. L'histoire de la littérature offre cependant de tristes exemples de la vérité contraire. Le développement lent et régulier d'une plante la laisse croître sans péril, mais un accroissement précoce la rend sujette à mille accidens. Combien de jeunes gens dont la dernière pensée fut celle d'André Chenier : « Et pourtant j'avais quelque chose là ! » Combien d'hommes morts avant le temps, et qui avaient été salués dès leur enfance par des promesses de renommée ! déjà ils faisaient la gloire de leurs parens, l'espérance de leurs amis ; ils semblaient près d'arriver au terme, ils arrivent ; mais la mort survient inexorable, elle déshérite la postérité, et la tombe qui se referme emporte avec elle tous ces rêves, toutes ces espérances, toute cette gloire promise pour un avenir que la mort devait dévorer.

AMÉDÉE PRÉVOST,
de Genève.

LA CENT MILLIÈME ET UNE

ET DERNIÈRE

NOUVELLE NOUVELLE.



Ce 29 juillet, jour de fête commandée, qui succède au deuil commandé, à l'instant même où la France quittait le crêpe noir pour se revêtir du crêpe rose, j'étais nonchalamment assis dans un frais salon d'une maison très-fraîche et très-calme, loin de Paris, sur les bords de la Seine, qui là coule à longs flots, soulevée et argentée par les rayons du soleil, si bien que vous ne diriez pas que c'est la même rivière qui coule sous les arches du Pont-Neuf. Bref, j'étais à la campagne, tout-à-fait oisif, c'est-à-dire tout-à-fait heureux, l'ame épanouie, le cœur ouvert, la poitrine dilatée, l'œil à demi fermé, la pensée assoupie, me reposant du repos de la nuit. Oh! quel bonheur! oh! quel rêve tout éveillé! oh! quelle fête, celle-là qui n'est pas commandée au son du tambour et par monsieur le maire en écharpe tricolore! Oh! quel perpétuel bourdonnement de la feuille qui chante tout bas, de l'oiseau qui chante tout haut, du ruisseau qui murmure, de l'insecte qui s'agite! Oh! le ciel bleu! la verdure de la mousse! le gui du chêne! le balancement du peuplier d'Italie! les caprices aériens du papillon qui voltige! Oh! quel bonheur de sentir que tout ce qui vit, tout ce qui respire, tout ce qui vient, tout ce qui s'en va, le fruit et la fleur, le fruit qui se dore, la fleur qui se fane, le gazon qui se sèche, l'air, les eaux, le bruit, le silence, le pâtre qui sommeille, la chèvre qui broute, le voyageur haletant, la génisse joyeuse, la chèvre qui grimpe, le chien qui aboie, la poule qui appelle ses pous-

sins , le renard qui veille le soir , la perdrix qui fend l'air en poussant le cri d'alarme , le petit lapin qui prend ses ébats en dansant au clair de lune , la taupe qui laboure , espèce de volcan silencieux , dont vous voyez les ravages amoncelés sous vos pas ; le cheval qui hennit , la charrue qui serpente , le bateau qui glisse , l'étoile qui file au ciel , une main blanche qui vous salue au sommet du balcon , le coin d'un voile qui disparaît derrière la charmille , le jardinier qui arrose ses pavots , le tournesol qui passe sa tête joyeuse et ronde au-dessus du mur , et qui avec un calme et bon sourire vous dit bonjour. Oh ! quelle joie ! quelle joie de voir , d'aimer , de sentir , de posséder tout cela ! Ainsi étais-je dans ce calme salon , sur les bords de la Seine , loin des fêtes , loin des *Te Deum* , loin des *De profundis* , loin , bien loin du Paris de juillet.

Vous jugez si j'étais heureux , et rêveur , et nonchalant , et peu songeant au métier littéraire , insipide métier , le plus insipide et le plus charmant de tous , décevant comme toutes les passions décevantes , qui a tous les charmes du vice sans en avoir les tristes conséquences ! Malheureusement Paris n'est pas toujours aussi loin que je voudrais , quand je suis loin de Paris. Malheureusement le monde littéraire n'est jamais dans un si parfait silence qu'en prêtant bien l'oreille on ne puisse l'entendre glapir et coasser. Vous êtes mollement étendu dans une bergère revêtue de son enveloppe de basin , vous ne pensez à rien au monde , heureux que vous êtes ! Tout-à-coup vous entendez la grille de fer crier sur ses gonds ; le chien de la basse-cour aboie en agitant sa chaîne ; un homme accourt tout en sueur. O désespoir ! Adieu campagnes , adieu prairies , adieu fontaines , adieu blanches génisses , adieu le murmure des eaux et des arbres ! Cet homme apporte les nouvelles , les journaux , les bruits , les rumeurs et les livres de Paris. Envoyez-moi chercher un fiacre , faites-moi retenir une stalle ce soir au Vaudeville ; appelez le porteur d'eau ; conduisez-moi dans une maison de jeu , apportez-moi la carte du restaurateur ; que de livres et de journaux ! ne sommes-nous pas à Paris , s'il vous plaît ?

Voilà ce qui m'est arrivé justement l'autre jour , 29 juillet. Dans le moment du plus grand oubli et du plus grand calme , le facteur villageois apporta la pâture quotidienne que l'esprit

de Paris envoie chaque jour ou chaque semaine aux esprits de province , pâture nauséabonde , espèce d'olla-podrida , où sont mélangées les meilleures choses aux plus mauvaises ; véritable hachis littéraire , dans lequel les nuances les plus fugitives sont confondues ; et pourtant , voyez l'habitude ! à chaque nouvel envoi de Paris , la province accourt , elle s'empresse , elle ouvre les mains et les oreilles ; — Que dit Paris ? que pense Paris ? comment s'habille Paris ? que mange Paris ? Paris est-il triste ou gai , jeune ou vieux , économe ou dissipé , libertin ou marié , avare ou joueur ? Donnez-nous , de grâce , les modes , les mœurs et les vices de Paris ! Et voilà comment on reçoit avec tant d'empressement les journaux et les livres de Paris.

Moi , tout au rebours . quand arrive dans le vallon solitaire la cargaison littéraire de Paris , je me plains tout bas qu'on n'exige pas une quarantaine de quarante jours du fatras qui nous vient ainsi chargé d'inutilités de tout genre. La misanthropie me prend à l'aspect de tout ce papier doublement timbré , et je me prends à être triste jusqu'à la mort en songeant à toutes les peines que se sont données les cerveaux contemporains pour enfanter tant de lignes. Hélas ! hélas ! messieurs les heureux de la province , pourquoi ne pas donner de temps à autre un cours de quelques mois aux beaux-esprits de Paris ? Pourquoi les retenir dans leur triste demeure , pendant que vous êtes dans les bois , à imiter les satyres qui dansent comme le berger des Bucoliques : *Sultantes satyros imitabitur Alpheisibæus* ? Pourquoi les forcer à coucher sur le papier leur corps et leur pensée , pendant que vous êtes nonchalamment étendus sur le gazon ? Pourquoi , pourquoi , je vous prie , ne pas les prendre en pitié , dans le printemps , ces pauvres romanciers qui vous servent de bouffons toute l'année , comme si dans les beaux jours on avait besoin d'un bouffon pour se distraire ? Hélas ! hélas ! entre le public et les gens de lettres , c'est toujours l'histoire du sultan amoureux et trompé , qui dit incessamment à sa maîtresse : *Conte-moi un de ces beaux contes que tu sais si bien* , sauf à étrangler sa maîtresse , quand celle-ci n'a plus rien à conter.

Eh bien ! soyez satisfait , Sultan notre maître ! Que Votre Hautesse accomplisse toutes nos destinées ; envoyez-nous le

lacet fatal. Vienne l'eunuque noir nous apporter le cordon : nous tendrons le cou volontiers. Aussi bien, mieux vaut encore mourir tout de suite par les mains des muets que de s'égosiller soi-même à raconter des histoires de toutes les températures, de toutes les zones, de toutes les nations et de tous les âges de la vie ; mieux vaut mourir par les ordres d'un despote jaloux que de faire le triste métier de Sheharazade, que de le distraire nuit et jour, ce despote qu'on appelle le public, en prostituant à ses yeux blasés les appas les plus cachés de cette jolie et pudique fille, l'imagination, l'aimable folle du logis. Oui certainement, mon maître, envoyez votre cordon de soie. Je ne consentirai pas plus long-temps à interrompre mon sommeil la nuit, à gaspiller tous mes rêves, à ouvrir les yeux avant le jour, à torturer mon esprit et mon cœur uniquement pour vous distraire une heure, uniquement parce qu'il vous plaît de me dire chaque matin : — *Allons, conte-nous un de ces contes que tu sais si bien!* Non pas, certes ; non, il n'en sera pas ainsi. J'aime mieux divorcer avec vous, Sultan, mon maître, ô monseigneur, mon très-révéré despote souverain, qu'on appelle le public.

Telles étaient mes réflexions à l'aspect du messenger venu de Paris, chargé de livres et de journaux. J'étais fier de penser que parmi ces livres il n'y en avait pas un qui fût de moi, que parmi ces journaux il n'y en avait pas un qui eût un seul de mes articles. Vive Dieu ! l'indépendance littéraire est la plus noble et la plus glorieuse des indépendances. Concevez vous cette joie, messieurs et mesdames, de garder pour soi sa passion quand on a de la passion dans le cœur, de garder pour soi son roman ou son drame, quand on a un roman ou un drame dans la tête ? concevez-vous cela ? Être libre, se raconter à soi tout seul ce qu'on raconterait aux autres ; garder ses mains dans la poche de sa veste de chasse, sans être obligé de donner la patte au premier venu, et de mettre des griffes acérées au bout de cette patte ; concevez-vous cela ? n'être pas un homme littéraire ! ne faire ni contes, ni critiques, ni romans, ni histoires ; ne plus danser sans balancier et des paniers aux pieds sur cette corde tendue et si fragile, la renommée, sur ce glissant fil d'archal, la gloire poétique ! concevez-vous cela ? Après avoir raconté tant d'histoires pour les autres, et fait

tant de critiques pour les autres, avoir à son tour des romanciers dans son antichambre, des critiques dans sa basse-cour, des poètes oubliés sur les bancs de la charmille; les appeler, les renvoyer à volonté. Ouvrir et fermer un livre sans amour ou sans haine, le lire sans être obligé de l'achever ou de le juger; être bon homme; être facile à divertir; être comme tout le monde, concevez-vous cela? Ajouter foi à ce qu'on lit; ne pas combattre l'émotion quand elle vient; ne pas disputer avec l'intérêt quand il arrive; ne pas cacher ses larmes quand les larmes tombent de vos paupières avec délices; être un homme enfin; voilà le grand bonheur; voilà le grand rêve de ma vie; voilà ma joie réelle; voilà pourquoi j'aime la campagne tous les deux jours, le jour où l'on vit seul, le jour où on n'entend pas de bruit, le jour où le messager du village ne rentre pas la hotte pleine de politique et d'esprit, le jour où l'on n'a pas les livres, les journaux et les nouvelles de Paris.

Hélas! si heureux hier, si humilié ce matin! C'est aujourd'hui le jour du courrier; il va venir, il vient, il est venu. Toutes ces dames demandent leurs lettres; tous ces jeunes gens tombent sur leurs journaux; tous ces vieillards s'arrachent les livres; et quels livres, quelles aventures, quelles histoires! O littérateurs de Paris qui ne savez pas le néant des vanités littéraires! arrivez dans un calme village le dimanche; vous verrez tomber sur la vaste table du salon la missive littéraire de la semaine. Que de livres! que de contes! que de romans! que de comédies! que de vaudevilles! Est-il possible, grand Dieu! qu'une seule semaine, une simple semaine de sept jours ait produit tant de lignes écrites et imprimées? Puis, par un juste retour sur vous-même, vous vous demandez si vous ne faites pas le même métier que ces messieurs; et quand la réponse est affirmative, vous allez vous mettre dans un coin du salon en vous écriant tout bas: *O altitudo!*

Heureusement ce jour-là, si je fus désagréablement affecté à la vue de la pacotille hebdomadaire, je ne fus pas long-temps à me livrer à ces réflexions pénibles. Toutes les fois que vous êtes dans une honorable maison bourgeoise, aux habitudes décentes et réservées, vous courez la très-heureuse chance de rencontrer peu de gens de lettres, peu de joueurs par métier ou par habitude, peu de belles dames lançant de dédai-

gneuses sentences du haut de leur pruderie équivoque , peu de poètes de salon en bas à jour , en gants jaunes , en lorgnons dorés , insupportables rimeurs de romances qui font antichambre chez M. Panseron ; peu de galans diseurs de riens , vrais niais de coulisses , dont ils prennent tous les ridicules sans pouvoir y corriger aucun vice ; peu de parvenus à la Bourse , tout bouffis d'orgueil parce qu'ils ne savent pas l'ortographe , et qui abusent de leur ignorance comme d'autres abuseraient de leur savoir ; non vous ne trouverez rien de cela dans les maisons honorables ; il n'y a pas de femmes de lettres ; il n'y a pas de femmes pédantes ; il n'y a pas de savans d'académie ; il n'y a rien des salons de Paris ; il y a de bonnes gens , en un mot , qui ont souvent beaucoup d'esprit , beaucoup de sarcasmes , beaucoup de grâce , d'abandon et de justesse dans le discours. De pareilles gens vous ont bientôt consolé des livres , des journaux et des discours de Paris.

Ainsi est fait le simple lieutenant Godart , lieutenant de la garde , il est vrai , mais rien qu'un lieutenant cependant. Godart n'a rien d'un militaire , pas même la moustache et la croix d'honneur. Godart n'a pas d'éperons , quoiqu'il n'ait pas de cheval. Godart ne parle pas de ses blessures , quoiqu'il ne se soit jamais battu. Godart n'a jamais vu M. Gonthier ou M. Lepeintre aîné jouer des rôles de militaires. Godart est un bon homme qui ne jure pas ; il est très-caustique ; il est très-causeur ; il déteste beaucoup , et par instinct , tout ce qui est faux et mauvais , par conséquent il déteste de toute son ame les vers , la prose , la littérature , les contes et les journaux de Paris. Voici ce que j'ai deviné tout d'abord en devinant Godart. J'ai compris que ce diable d'homme n'était pas facile à dompter ; aussi me suis-je bien gardé de lui parler familièrement , de lui faire l'histoire de mes travaux passés et présents , et de lui dire avec familiarité : *Mon lieutenant* ; j'ai bien soin au contraire de l'appeler toujours *monsieur Godart*.

Il fallait le voir le jour dont je parle , quand le messenger fut venu , parcourant un à un tous les journaux , feuilletant un à un tous les livres ; quel sourire goguenard ! quel dédain profond et bien senti ! A chaque nouveau journal qu'il déphait , on voyait se gonfler la narine de Godart ; elle s'enflait , s'enflait comme la calomnie dans *Figaro* de Rossini. Godart a une

singulière manière de lire les journaux, et je vous la recommande parce qu'elle est très-expéditive ; il commence par lire le titre du journal ; le titre lu, il jette un regard sur les annonces ; des annonces, son œil se porte sur le timbre, 5 centimes ; du timbre, son même regard ironique s'arrête sur le prix d'abonnement : 80 francs pour l'année. Et alors, ma foi ! la narine de notre homme est ouverte comme une porte cochère. Il reste ainsi deux ou trois minutes dans cette muette contemplation, après quoi sa narine revient par degrés à son état habituel, jusqu'à ce qu'il ouvre un autre journal ; quand il ouvre un autre journal, c'est à recommencer ; que ce journal soit républicain, carliste, juste-milieu, politique, littéraire ; tout homme qui fait un journal est bien malheureux en voyant lire un journal par le digne lieutenant Godart.

Le lieutenant Godart n'en fait pas d'autres pour tout ce qui est imprimé ; il traite les livres aussi lestement que les journaux. Quand un livre nouveau lui tombe sous la main, il prend ce livre, et, selon la couleur de la couverture, il le tient plus ou moins long-temps dans ses mains. J'ai remarqué que la couleur qu'il préfère, c'est la couleur jaune des livres publiés par Charles Gosselin ; aussi le libraire Charles Gosselin est-il à ses yeux le meilleur libraire de Paris. Quand donc il tient un livre, il lève ce livre à la hauteur de son rayon visuel ; il considère ce livre de haut en bas, comme un ivrogne qui juge d'une liqueur contenue dans une bouteille ; cela fait, il regarde sur le dos de la couverture, non pas le titre, mais le prix : 7 francs 50 cent., et par la poste 9 francs. A cette vue, la narine droite du lieutenant s'enfle aussi prodigieusement que sa narine gauche pour les journaux ; car s'il a la même indignation, il n'a pas la même narine pour les journaux que pour les livres. Estimable lieutenant Godart, va !

Ce n'est pas que le lieutenant Godart n'ait jamais lu de journaux ou de livres, au contraire, il en a lu beaucoup, et beaucoup trop pour son malheur et pour le nôtre qui faisons des journaux et des livres. Son érudition en ce genre est même d'autant plus effrayante qu'on la soupçonne beaucoup moins. Moi qui vous parle, j'ai été bien effrayé quand j'ai découvert que le lieutenant Godart avait lu tant de journaux et tant de livres ; c'était une haine sans remède et sans espoir de pardon.

Quand il eut bien ouvert tous les journaux, quand il eut bien tourné tous les livres : — Pardieu ! dit-il, votre veine de contes et de nouvelles ne s'épuisera donc jamais ; pardieu ! cela devient fatigant de n'entendre que des récits d'adultères pris au moyen âge, au dix-huitième siècle ou dans l'année 1830 et suivantes. Pardieu ! cela m'ennuie et me fatigue de lire tous ces petits romans qui n'ont pas de dénouement ; pardieu, dans les romans ordinaires, vous avez au moins, pour soutenir l'intérêt, les développemens, les passions, les incidens divers, les épisodes ; dans ces romans, vous n'avez une exposition qu'au premier volume ; une fois ce premier volume avalé, vous profitez pendant les trois autres volumes de vos frais d'exposition. Pardieu ! quand un tel livre est commencé une fois, vous vous habituez bientôt à ce livre, et alors il dure tant qu'il veut, ou tant qu'il peut ; mais, pardieu aussi, il n'en est pas ainsi des contes et des nouvelles. Un conte, c'est aussitôt fini que commencé ; une nouvelle, c'est tout exposition et jamais dénouement. Un conte et une nouvelle, ça n'a pas de caractère et ça n'a pas de dialogue ; c'est tout uni ; c'est comme une femme tout d'une pièce qui n'a pas de taille et pas de hanches, qui est droite comme un I, avec un point sur l'I, pour me servir de l'expression d'un poète. Mais quand donc s'arrêtera ce déluge de Romans et de nouvelles ? je croyais qu'il n'y en avait plus ; en voici encore, en voici toujours : *Salmigondis, Livre des Conteurs, Journal des Conteurs, Cent-et-une nouvelles Nouvelles, Revues, Journaux, Veillées, Soirées, Ombrages, Vallons, Montagnes, Rivages, Coucaratcha, Contes du Bord, Contes maritimes, Contes marins, Contes du gaillard-d'arrière, Contes du gaillard-d'avant, le Lit de Camp, le Coin du feu, le Château, la Chaumière, Entre onze heures et minuit, De une heure à deux, Sous les Tilleuls, Sous les Ormeaux, Dans ma Jeunesse, Dans ma Vieillesse, Titime, Contes d'économie politique, Contes littéraires, Contes philosophiques, Nepenthiès, le Perroquet de Walter Scott, Contes nouveaux, Nouveaux Contes, Contes inédits, Contes fantastiques.* Quoi encore ? quoi de plus ? que voulez-vous ? que sais-je ? où en sommes-nous ? Les contes pleuvent ; ils tombent comme la grêle ; ils vous attendent au coin du bois, au coin du feu ; ils s'étendent avec vous sur votre oreiller ; ils

sont dans le nuage qui passe , dans le vent qui gronde , dans la tour déserte , sur la roche escarpée, dans la calèche qui voyage, dans le vaisseau qui vogue; ils ont le teint noir , cuivré , doré, tout blanc. Le conte est oriental, américain, anglais, allemand, persan; peut-on être autre chose que Persan quand on est conte? Le conte se charge de musc; il boit du vin, il jure, il est vicieux, il est colère, il est grognard, il porte moustache et perruque, il s'étend sur le sofa brodé et sur le gazon humide. Assez de contes, assez de nouvelles, assez de mauvaises narrations comme cela, pardieu! En même temps le lieutenant jetait de dépit sur la table une nouvelle intitulée *Contes de la semaine*, qui nous annonçait un conte de plus tous les huit jours.

Tout le monde riait sans contredire le lieutenant Godart, car au fond tout le monde était de son avis; tout le monde a bien assez de contes comme cela; moi seul, étonné de voir cet homme savoir à point nommé le titre de tous nos recueils de nouvelles; et, voulant défendre cette branche inoffensive de littérature innocente et médiocre, littérature à la portée de ceux qui écrivent, tout autant de ceux qui lisent, je me mis en devoir de tenir tête au terrible lieutenant, sans savoir au juste à quels dangers je m'exposais.

— Mais, monsieur, lui dis-je, il me semble que votre haine pour le conte et pour les conteurs va beaucoup trop loin. Le conte est un vieux produit de l'imagination qu'on retrouve chez tous les peuples, à l'orient et à l'occident, dans le Paris de Louis XI et dans le harem d'Aroun al Raschild, c'est justement parce que le conte prend facilement toutes les formes, parce qu'il se plie à tous les tons, qu'il ne faut pas lui faire la guerre, monsieur. Dans tous les temps et dans tous les lieux, le conte a porté des fruits heureux; il a été le reflet des rêves de l'Orient; il a été la consolation des pestes de l'Italie; il a été la comédie de la vieille France avant que Molière ne donnât la comédie à la France. Le conte est l'enfant gâté des enfans et des vieillards; il enseigne en peu de pages ce que le roman n'enseigne pas quelquefois en beaucoup de volumes. Enfin le conte est facile à lire et facile à faire; c'est de la petite monnaie littéraire qu'il ne faut pas trop dédaigner, monsieur, par la littérature qui court.

Quand j'eus parlé, il me sembla que je n'avais pas trop mal parlé et que ma dissertation n'était pas sans quelque succès. Et en effet j'avais été écouté favorablement par tout le monde, excepté par ce diable de lieutenant Godart. Il m'écoutait en enflant ses deux marines, probablement parce qu'il ne savait pas au juste si je parlais comme un livre ou comme un journal; il me laissa parler tant que je voulus, quand j'eus bien parlé: — Bah! dit-il, ce que vous dites là est trop logique pour que vous ayez raison. C'est justement parce que l'Orient a fait des contes charmans, pleins de génie, pleins de foi, pleins de croyances, pleins de visirs honorables, honorés, vertueux, tout puissans, pleins de foi surtout, que vous ne devez pas faire de contes orientaux. C'est justement parce que l'Italie tremblante sous la peste s'est déshonorée par son égoïste ardeur à écouter des contes, que vous n'avez pas le droit de faire des contes graveleux en temps de peste. C'est justement parce que depuis Louis XI et depuis la reine de Navarre vous avez eu la comédie de Molière que vous ne pouvez plus avoir le conte bon enfant, graveleux et bourgeois qui plaisait si fort au digne compère de Tristan-l'Hermitte. C'est justement enfin parce que vous n'avez plus ni croyance d'aucune sorte, ni terreur panique, ni intérieur de famille, ni poésie, ni gaieté surtout, la gaieté, ce don si rare qu'il n'est permis qu'à un seul livre d'être gai dans la langue française, *Gil Blas*, c'est justement pour cela que vous n'avez pas le droit, vous autres, de faire des nouvelles et des contes comme les *Mille-et-une Nuits*, comme le *Décameron*, comme les *Cent nouvelles Nouvelles*. Quant à ce que vous dites que le conte est une chose facile à lire et à faire, je veux bien vous accorder que c'est une chose facile à faire, quoique je n'en sache rien personnellement, Dieu merci! mais pour ce qui est de le lire, je soutiens que c'est autre chose, et je le soutiendrai jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé le contraire une fois sur cent-et-une fois seulement. Cela dit, le lieutenant Godart jeta un coup d'œil du plus profond mépris sur les livres vierges encore qui jonchaient la table du salon.

Cette sortie du lieutenant me fit grand peur. Malgré moi, je trouvais cet homme-là terriblement littéraire. Je sentais que moi et les miens nous étions singulièrement compromis,

si les doctrines de cet homme restaient sans réponse. Je me crus donc obligé de réfuter de mon mieux le lieutenant ; en conséquence , je lui citai quelques noms d'une grande importance , quelques livres d'une grande renommée , de hautes réputations de conteur toutes nouvelles , entourées d'une admiration toute fraîche. Je fis donc en ceci de mon mieux ; j'y employai toute mon éloquence ; le lieutenant me laissa dire jusqu'au bout ; après quoi il se mit à me réfuter , toujours avec son air goguenard.

— Ah bien ! oui , parlez-nous de vos conteurs . parlez-nous de vos faiseurs de nouvelles. Je ne sais pas vraiment comment vous osez asseoir ces messieurs à côté de la reine de Navarre , la noble dame ! Ces messieurs , selon moi , se divisent en trois catégories : la catégorie des femmes , la catégorie de la marine , la catégorie du moyen âge ; et vraiment ces messieurs ne sont pas amusans du tout.

Moi j'écoutais le lieutenant Godart avec la plus scrupuleuse attention ; lui cependant continuait toujours avec son même sourire ironique et moqueur.

— M. de Balzac , dit-il , est le chef de la catégorie des femmes ; c'est M. de Balzac qui a inventé les femmes. Dieu ! que de femmes sont sorties du crâne de M. de Balzac ! La femme pleine de cœur , la femme sans cœur , la femme de trente ans , la femme de quinze ans , la femme veuve , la femme mariée ; il n'est question que de femmes chez M. de Balzac. On n'y voit que mousselines blanches , chapeaux roses , blondes tombantes , rubans de soie , ablution le soir , mystères de l'ame , soupirs , regards , déclarations , silence. M. de Balzac joue à propos interrompus avec la passion ; il la peint et la dépeint , il la repeint ; il présente les femmes sous tous les aspects , il les habille et les déshabille , il leur sert de femme de chambre , il est leur valet de pied , il porte la queue de leur manteau , il les comtemple dans leur sommeil , il ramasse leur mouchoir de poche quand il tombe sur la mousse du chemin ; je suis sûr que les mains de M. de Balzac sentent la pommade , que ses habits sentent la poudre à poudrer , que son linge sent le muse , qu'il a des cors aux pieds pour avoir mis des souliers trop étroits. M. de Balzac , c'est une femme manquée , une femme avec de la barbe et des moustaches ; M. de Balzac , c'est le roi

des ruines de l'hôtel Rambouillet. Pour ma part, j'aurais bien voulu voir M. de Balzac à l'hôtel Rambouillet tête à tête avec le jeune Bossuet le jour où celui-ci prononça son premier sermon.

Ce lieutenant Godart a de singulières idées ; et vraiment oui, il a raison : c'eût été un curieux spectacle de voir Bossuet, jeune homme, lisant un conte féminin de M. de Balzac. Mais c'est un spectacle que les dieux ne nous ont pas donné !

— Le département de la marine, reprit le lieutenant, est commandé par le capitaine Eugène Sue. Corbleu ! morbleu ! vive Dieu ! mille sabords ! carguez la voile ! Celui-là caresse les vaisseaux comme M. de Balzac caresse les femmes. Il pose les mains sur leur croupe arrondie (je parle toujours de M. Eugène Sue et des vaisseaux), il caresse leur flanc potelé, il se jette dans leurs haubans arrondis ; le vent souffle, le pirate se trouble, les matelots se précipitent ; M. Eugène Sue, le capitaine, reste seul immobile et de sang froid. M. Eugène Sue est toujours sur un vaisseau, comme M. de Balzac est toujours dans un boudoir. C'est le même amour exagéré, c'est la même passion monotone, c'est toujours le même vaisseau ou la même femme. Corbleu ! morbleu ! sacrebleu ! capitaine Sue, larguez vos voiles ! Hélas ! pardon. Bonjour ! bonsoir ! monsieur le marquis de Balzac, prenez votre manteau couleur de muraille qui doit être diablement fané à l'heure qu'il est. Ainsi parlait ce diable de lieutenant Godart.

J'écoutais le lieutenant Godart. Après avoir passé par le boudoir et le vaisseau de guerre, le lieutenant, qui ne laissait personne en repos, en vint au moyen âge. — Le moyen âge, par sainte Aldegonde ! le moyen âge appartient corps et ame au vénérable bibliophile Jacob. Le vieux Jacob ! malpeste, en voilà un qui est vieux et ridé ! en voilà un qui sait sur le bout du doigt le moindre pignon de la vieille ville. Ladreries, hôpitaux, palais royaux, parcs, maîtresses, mauvais lieux, cathédrales, cour des miracles, Louis XI, l'abbé souverain, les tournois, les trouvères, les cours d'amour, les Bohémiens, Nicolas Flamel, le diable et les sorciers, et les femmes galantes à la ceinture d'or, et les bourgeois de la rue aux Ours au bonnet fourré, et très-vénérable dame Micheline, et très-

gentille jeune fille Isoline, et les cagous et les coquillards, et tout le moyen âge enfin, voilà le domaine du très-vénérable et très-vieil bibliophile Jacob! Pardieu, ma bonne épée! pardieu! cordieu! ventre de biche! Oh! les beaux conteurs! oh! les plaisans historiens! l'un galant et dameret, celui-là galant et maniéré, le dernier galant de moyen âge! Voilà pourtant les rois parmi vos conteurs, voilà pourtant les princes parmi vos faiseurs de nouvelles! Tudieu! messieurs, ce n'est pas pour vous flatter, mais le lieutenant Godart vous trouve parfaitement ennuyeux.

Ce cher lieutenant Godart commençait à m'embarasser tout-à-fait. Parler avec si peu de respect des chefs et des maîtres du roman et du conte modernes! Les traiter avec ce ton leste et frivole, lui, un misérable lieutenant en demisolde! Ne pas admirer ces chefs-maîtres-conteurs pour lesquels la curiosité contemporaine n'a pas assez d'oreilles! Mais, bon Dieu! qu'allons-nous devenir, nous autres du second ordre, qui faisons des contes au hasard, qui écrivons nos nouvelles en amateurs; nous autres, romanciers bourgeois, qui faisons le roman à notre aise et à nos heures de loisir, et sans aucune prétention de lutter avec nos maîtres? Mon Dieu! que je dois être petit aux yeux du lieutenant Godart! pensais-je en moi-même. Pensant cela, j'aurais voulu m'envelopper dans mon obscurité pour échapper à l'atroce sévérité du lieutenant Godart.

Hélas! hélas! ce que je craignais arriva bientôt; la fureur du lieutenant n'était pas assouvie. MM. de Balzac, Eugène Sue et le bibliophile Jacob, immolés à sa rage, ne lui suffisaient pas.— Et de là, reprenait-il, si nous descendons aux autres auteurs, que trouvez-vous, je vous prie? Que de belles dames sur le retour qui écrivent l'histoire de leurs sensations! que des voyageurs qui racontent leurs souvenirs! C'est une horrible fatigue, voyez-vous, de suivre tous ces messieurs et dames dans les nombreux labyrinthes où se perd leur imagination blasée ou trop jeune! Puis tout-à-coup, se souvenant de sa colère de tout-à-l'heure, que pensez-vous de M. Alphonse Karr? me dit-il, et de M. Michel Raymond? de M. Frédéric Soulié, et encore d'un autre qui a fait une guerre si atroce aux verbes, M. Jules Janin? Peste soit de vos contes, monsieur, et de vos conteurs!

Et le diable de lieutenant Godart me regardait de côté d'un air triomphant, comme s'il eût deviné quelle horrible botte il venait de me porter.

J'avoue une chose, c'est que je fus très-mortifié de la dernière remarque du lieutenant Godart. Je n'eus donc pas besoin de faire un grand effort sur moi-même pour avoir l'air sévère et solennel. — Capitaine-lieutenant, vous dis-je, votre littérature me paraît un peu bien cruelle; il me semble pourtant que les hommes que vous traitez si mal ont plutôt droit à votre reconnaissance qu'à votre blâme. Leurs fictions vous ont fait oublier plus d'une fois les loisirs de la campagne; ils ont fait paraître plus rapides les lentes heures de l'hiver; ils vous ont initié à des détails de mœurs sur les pays lointains et sur la civilisation présente; ils ont fait, en un mot, ce que personne ne peut faire, excepté eux, un drame resserré dans un petite espace, une histoire dont l'intérêt est traité sans rien perdre de sa puissance, une chose, je le répète, lieutenant Godart, une chose très-difficile à faire, s'il est vrai qu'elle soit difficile à entendre; il y a long-temps qu'on l'a dit, lieutenant,

La critique est aisée et l'art est difficile.

Vous devriez, ce me semble, vous en souvenir plus souvent.

Le lieutenant, sans se déconcerter, me répondit :

— J'avoue, monsieur, que je ne suis pas un grand clerc; je ne suis guère un plus grand auteur que je ne suis un grand soldat; car dans ma vie je n'ai pas eu plus l'occasion de me battre que l'occasion d'écrire. Toutefois je suis si persuadé de ce que je viens de vous dire que moi, le lieutenant Godart, l'ignorant Godart, Godart le soldat, c'est tout dire, je me suis tellement imbu des contes, nouvelles, romans, récits, souvenirs et autres menues denrées de la littérature conteuse de l'an passé, que je consens à passer pour un misérable homme de lettres si d'ici à demain je ne vous ai pas trouvé, inventé, arrangé, écrit, débité, un conte tout aussi intéressant que tous les contes qui se font de nos jours, un conte dans lequel il y aura une femme, un adultère, une mort funeste, tout ce qui fait les bons contes. J'en prends ici l'engagement formel, messieurs et mesdames. Je veux enfin que,

grâce à moi , vous avez le dernier conte de tous les contes , la nouvelle la plus nouvelle de toutes les nouvelles. Ainsi donc ici demain à la même heure , moi-même , je prends l'engagement de vous raconter une histoire composée, arrangée, écrite par moi , le simple et naïf Godart. En revanche , vous , messieurs et mesdames , vous prenez l'engagement de m'écouter comme si je m'appelais Alphonse Karr , Michel Raymond , Ch. Nodier , Eugène Sue , bibliophile Jacob , Frédéric Soulié , Léon Gozlan ou Balzac.

Toute la compagnie , en levant les mains , applaudit avec acclamation au lieutenant Godart , et l'on se promet bien de l'écouter , le lendemain , avec la plus grande attention.

Le soir se passe , le lendemain arrive ; le joyeux et frais matin montre son visage épanoui derrière les grands arbres ; bientôt le nuage se colore , midi arrive , haletant et couvert de sueur ; le grand silence envahit la campagne , l'herbe se courbe sous le rayon d'un soleil de plomb ; peu à peu revient le zéphir , qui sommeillait dans la forêt ; peu à peu le chant revient à l'oiseau , le mouvement à la feuille , le murmure au ruisseau , la fraîcheur à la rose penchée ; puis le dîner sonne , les belles dames descendent épanouies ; puis le dessert arrive , dessert d'été et d'automne , quand l'été est là , recevant dans sa corbeille les présens vermillonnés de l'automne ; puis on s'échappe à travers les portes entr'ouvertes. — Où est le lieutenant Godart ? Lieutenant Godart ! Lui cependant , brave homme et calme , savourait sa tasse de café , adossé à la statue de cet amour en plâtre , qui se détache au milieu du gazon. Les dames et les jeunes filles s'inquiètent du lieutenant Godart. Moi qui le connais , je lui trouve l'air plus calme et plus goguenard que d'habitude. Quand donc le lieutenant Godart commencera-t-il son récit ?

Quand il eut pris son café et son petit verre , le lieutenant dit aux dames qui l'entouraient : — Je suis prêt à vous raconter mon histoire , mesdames ; elle est faite , elle est là , rien n'y manque ; préparez vos mouchoirs et vos nerfs ; seulement , avant de commencer , je vous dirai que je ne suis pas d'avis de vous raconter cette histoire en plein air pour que j'enroue ma voix déjà si enrouée , pour que je ne sois écouté par personne , pour que vous vous amusiez à jeter du biscuit aux cy-

gues du bassin. Non pas, certes ! non, il ne sera pas dit que je serai sorti de mes bonnes et calmes habitudes pour n'être pas écouté dans le plus grand et le plus entier silence. Ainsi donc, mesdames et messieurs, je vous donne encore une heure, profitez encore une heure, de votre honorable liberté ; après quoi je vous somme, aux termes de votre promesse, de venir écouter le conte qui me reste à vous raconter.

On applaudit au lieutenant. L'heure s'écoule ; toute la société arrive au salon, il n'y a plus qu'Ernest et sa cousine qui sont absens. Où est Ernest ? où est Julie ? Le lieutenant qui, sauf son horreur pour les contes et pour les conteurs, est un homme excellent, ne voulant pas que la mère de Julie remarque l'absence de sa fille, se hâte de tirer de sa poche son énorme manuscrit. — Le titre de ma nouvelle est très-simple, dit-il ; voici le titre :

LE CERCUEIL.

On se mit à écouter attentivement le lieutenant Godart.
Alors il nous lut ce qui suit :

JULES JANIN.

DEUX FRÈRES (1).

Un léger crépuscule rose annonçait à peine le lever du soleil ; les étoiles brillaient encore au ciel ; l'air vif et frais du matin bruissait légèrement dans le feuillage ; tout respirait le silence et le calme , et l'atmosphère était imprégnée de l'odeur aromatique de ces plantes délicates qui ne confient qu'aux brises amoureuses de la nuit les trésors de leurs parfums.

Tout à l'extrémité de la petite ville de Saint-Réan , au bout de ses rues sombres et tortueuses , bordées de hautes maisons chargées de solives saillantes , à environ cent pas de la porte , s'étendait un assez grand mur , que d'épaisses touffes d'arbres débordaient de toutes parts. Ce mur , dégradé en une multitude d'endroits , était tapissé de lierre , de convolvulus , de pariétaires , qui , nichés dans les cassures , s'épanouissaient partout en bouquets , en guirlandes de couleurs variées ou en couronnes. En poussant une petite porte presque vermoulue ,

(1) Pendant que Richardson publiait par extraits son beau roman , il recevait des lettres , tantôt en faveur de Clarisse , tantôt en faveur de Lovelace lui-même. Plusieurs de nos lecteurs , prenant part pour le chevalier de Vaudrey , nous ont écrit pour supplier l'auteur , s'il en est temps encore , de prêcher le pardon des injures à Rita , la femme offensée. Nous avons fait part à M. Eugène Sue de cette disposition à la clémence , qui trahit le sexe de nos correspondans. En attendant que nous puissions faire connaître la conclusion de cette histoire terrible , nous croyons qu'on lira avec intérêt un nouvel épisode de LA TOUR DE KOAT-VEN qui prouve toute la souplesse de talent du romancier. LA REVUE D'ÉDIMBOURG , dont nous citons aujourd'hui un article sévère , ne peut s'empêcher de reconnaître dans M. E. Sue une verve comique qui le distingue de ses rivaux.

(N. du D.)

qui se voyait à l'angle de ce mur, on se trouvait dans un jardin touffu, couvert et presque sans allées tracées.

Pourtant si malgré les branchages qui se croisaient en tous sens dans cet épais fourré vous parveniez à franchir cette formidable enceinte, le tableau qui s'offrait alors à votre vue vous dédommageait bien, je vous jure, de cette laborieuse entreprise; car, pour un amant de la solitude, c'était un site enchanteur. Figurez-vous une petite maison à un étage, isolée au milieu d'une pelouse d'épais gazon, qui, venant verdir jusqu'à ses murailles, formait un parterre assez grand, tout couvert de roses, de jasmins et de chèvre-feuilles. Mais le crépuscule ayant fait place au jour, déjà les flots d'une lumière dorée coloraient le faite des hauts arbres de ce jardin si riant et si tranquille. A mesure que le soleil montait à l'horizon, les pétales des fleurs, trempées de rosée, commençaient à briller; chaque brin d'herbe secouait sa perle étincelante.

Et puis je ne sais quel bruit confus et indéfinissable s'épandait dans l'air, quel vague murmure annonçait le réveil de la nature; mais, au signal donné par cette harmonie sublime, les papillons secouèrent la poudre bigarrée de leurs ailes, des myriades de moucherons luisans s'élançèrent comme une nuée d'étincelles; les oiseaux chantèrent sous la feuillée, le rideau tremblant de vapeur transparente qui baignait la cime des chênes et des peupliers s'effaça peu à peu, et leurs feuilles vertes se découpèrent plus nettes sur le bleu du ciel, qui devenait à chaque instant plus vif et plus pur. La porte du rez-de-chaussée de la maison s'ouvrit, et la lumière du jour inonda une petite antichambre qui divisait cette habitation en deux parties.

La personne qui ouvrait cette porte était un homme d'environ quarante ans, vêtu d'un bourcaan fort propre, de couleur sombre; ne portant pas de poudre, et ayant ses cheveux soigneusement attachés par un nœud qu'on appelait alors un *crapaud*; maigre, sec et voûté, cet homme était en outre horriblement marqué de petite vérole, et d'innombrables cicatrices couraient son pauvre visage. Cet homme tenait à la main une assiette et un bowl rempli de lait épais et fumant, qu'il remuait avec soin. Il s'approcha d'une porte qui commu-

niquait avec cette antichambre, appliqua son oreille sur la serrure, écouta un moment, puis, n'entendant rien, se retira, sur la pointe des pieds; dans la cuisine qui était en face. Trois ou quatre fois il agit de même; mais à chaque voyage sa figure prenait une nouvelle expression d'inquiétude, et ses gestes révélaient une impatience affectueuse qu'il tâchait pourtant de modérer, tant il paraissait craindre de faire le moindre bruit.... Comme il s'avancait pour la cinquième fois, toujours son bowl de lait à la main, la porte s'ouvrit enfin, et il poussa un petit cri de joie et de surprise, en disant: — Mon Dieu! mon frère, que vous vous êtes levé tard aujourd'hui, et que j'étais inquiet... Voilà votre lait, mon frère... prenez-le tout de suite; il est encore bien chaud... mon frère... mon frère... Mais le frère n'entendait pas, et s'avancait vers le jardin, tandis que l'autre frère le suivait timidement, toujours son bowl à la main. Le frère auquel on offrait ce bowl était le savant astronome Rumphius, alors occupé de profondes recherches sur l'astronomie et la religion hindoue; un tout petit homme brun, olivâtre, dont le buste paraissait énorme, eu égard aux jambes et aux bras qui l'accompagnaient. Rumphius avait avec cela un nez fort long, barbouillé de tabac, d'épais sourcils gris et la démarche la plus gauche que l'on puisse imaginer. Les jarretières de sa culotte de velours usé n'étaient pas nouées; son bas, car il n'en avait qu'un, se roulait en spirale autour de l'une de ses jambes, tandis que l'autre était entièrement nue; il portait en outre une pantoufle à un pied et un soulier à l'autre; sa chemise était ouverte, son cou nu, et n'ayant qu'un bras passé dans une des manches de sa robe de chambre de ratine grise; l'autre manche flottait à l'aventure comme le dolman d'un housard; enfin ses cheveux en désordre s'échappaient, raides et mêlés, d'un vieux bonnet de damas autrefois bleu, posé tout de travers.

Sulpice, comprenant à l'impassibilité de la figure de son frère qu'il était plongé dans quelque méditation abstraite, ne pensa pas à l'en arracher par le simple son de sa voix; selon sa coutume, il conduisit insensiblement son frère contre le mur de la maison, jusqu'au moment où Rumphius, se heurtant légèrement contre cet obstacle, revint à lui, redescendit un instant sur terre, et regarda fixement Sulpice, qui saisit ce

moment avec adresse pour lui placer dans la main son cher bowl de lait, que Rumphius vida d'un trait.

Mais, par une distraction impardonnable, le pauvre Sulpice, oubliant le bowl, s'était agenouillé pour compléter la toilette d'une des jambes de son frère, boucler les jarretières, etc., etc.

Or Rumphius, après avoir bu, ayant ramené machinalement sa main à la hauteur à laquelle il avait pris le bowl, et n'ayant rien rencontré pour le supporter, l'avait abandonné à son propre poids, et le bowl s'était brisé. Le bruit fit redresser Sulpice.

— Ah! mon Dieu! mon frère, il fallait m'appeler, dit-il d'un ton de douce remontrance... Voilà le bowl en morceaux.

— En effet, dit Rumphius d'un air fort étonné, le bowl est cassé.... Eh bien! Sulpice, telle est pourtant la naïve offrande que font à leur dieu les adorateurs de Wishnou, un simple pot cassé! en invoquant Nandy-Kichara, le roi des oiseaux, qui a de belles ailes, un bec bien pointu, et qui mange les serpens... Ils brisent un vase d'argile, après l'avoir respectueusement touché de leurs deux narines et de leur orteil. — Savez-vous au moins que cela est fort primitif, Sulpice? car on présume que ce Nandy-Kichara est une des sept étoiles de.... qui.... lors de....

Ici la voix de l'astronome s'éteignit insensiblement, et il finit sans doute la définition en lui-même; car, selon son habitude de profonde distraction, il oubliait toujours son interlocuteur, retombait dans ses pensées; et s'élançait alors avec une nouvelle ardeur à la suite des courbes des satellites et des planètes symboliques de Wishnou.

Voyant que l'esprit de son frère n'était plus de ce monde, Sulpice essaya encore d'introduire le bras rebelle de l'astronome dans la manche de sa robe de chambre; mais ce fut en vain.... et la manche continua de flotter à la hussarde.... Sulpice se contenta donc de ramasser en soupirant les débris de sa chère tasse, et Rumphius s'enfonça dans les profondeurs d'une allée un peu plus frayée que les autres, en marchant tantôt avec lenteur, tantôt à pas précipités.

Joseph Rumphius, célèbre opticien de Brest, était le père

de Sulpice et de son docte frère. Ayant découvert chez l'aîné (qu'il préférait de beaucoup à Sulpice) de grandes et précoces dispositions pour l'étude des sciences abstraites, il avait tellement encouragé, développé, mûri cette précieuse vocation, que son fils aîné, ayant été parfaire son éducation scientifique à Paris, devint bientôt un astronome et un mathématicien fort distingué.

Sulpice, au contraire, d'un esprit étroit, d'une douceur évangélique, malgré les injustices criantes que lui faisait supporter son père, ne l'avait pas quitté d'un instant. A Brest, il surveillait la boutique, s'occupait des soins du ménage, et plus tard, quand le vieux Rumphius abandonna son commerce pour se retirer dans sa petite maison de Saint-Renan, Sulpice le suivit encore, malgré sa cruelle partialité, lui ferma les yeux, et puis se dévoua à son frère avec autant d'attachement et d'abnégation qu'il en avait témoigné à son père; car Sulpice était un de ces êtres purs et rares, un de ces précieux phénomènes d'organisation qui ne peuvent se passer de vivre pour quelqu'un, et qui, s'ils n'avaient pas à exercer cette pieuse mission, se demanderaient pourquoi la vie?....

Le frère Rumphius était professeur de mathématiques à l'école des gardes du pavillon à Brest, lorsque le comte de Vaudrey voulut préparer son fils à entrer dans la marine. Ayant entendu vanter le savoir de l'astronome, le comte lui proposa de quitter l'enseignement public, et de se livrer à l'éducation d'Henri, lui promettant pour ses soins une pension convenable, qui le mettrait à même de s'adonner par la suite à ses goûts favoris d'étude et de recueillement, sans être obligé de perdre son temps dans des écoles.

Rumphius accepta, et mit Henri en état de s'embarquer, comme volontaire, sous les ordres de M. de Suffren, en 1770. Lorsque M. de Breugnon alla traiter de la paix avec l'empereur de Maroc, Henri avait alors douze ans.

Rumphius, délivré de son élève, vint donc habiter sa petite maison de Saint-Renan, d'où il ne sortait guère que pour aller faire quelques observations météorologiques à la tour de Koat-Vën. Au fond, Rumphius était du meilleur caractère, et aussi facile à vivre que pouvait l'être un homme qui, employant toutes ses idées, tout ce qu'il avait de clair et d'intelligent

dans l'esprit à se maintenir dans une sphère d'études de l'ordre le plus élevé, n'avait plus, quand il prenait terre, qu'une tête lourde, fatiguée, et juste assez d'instinct animal pour se laisser aller aux attentions dont son frère l'entourait; car Sulpice s'était chargé pour ainsi dire de vivre matériellement pour Rumphius; oui, ce pauvre homme, d'un esprit si borné, qui avait pour cela même le génie du cœur, était parvenu à épargner à son frère jusqu'à l'obligation de se croire reconnaissant des soins qu'il recevait, tant il mettait de promptitude et d'adresse à le servir, tant cela paraissait simple et naturel.

Et pourtant Rumphius avait une manie, une cruelle manie dont les conséquences faisaient quelquefois verser des larmes bien amères à Sulpice. Rumphius, perdu tout le jour dans un abîme de calculs et d'hypothèses, après une journée consacrée aux recherches les plus profondes et aux travaux les plus abstraits, sentait souvent le soir, après dîner, comme le besoin de réveiller ses esprits engourdis, de se fouetter le sang, afin d'activer une digestion difficile. Le café, il est vrai, eût parfaitement rempli ce but; mais l'astronome connaissant les funestes effets qui pouvaient résulter de l'habitude de cet exhalant le redoutait beaucoup: aussi, par compensation, cherchait-il, en taquinant son frère avec aigreur, à l'amener à une contradiction vive, hardie, nerveuse, à faire naître une discussion violente, emportée, qui, agitant le physique par le moral, devait produire sur les organes de l'astronome une salutaire excitation qui eût valu celle du moka le plus chaud et le plus concentré, sans avoir aucun de ses inconvénients.

Mais, hélas! bien souvent la douceur et la modération de Sulpice mettaient la digestion de son frère à de terribles épreuves négatives, et après vingt tentatives infructueuses pour amener une dispute, Rumphius désespéré finissait par invectiver son frère sur l'éloignement qu'il feignait d'avoir, disait-il, pour la discussion, éloignement qu'il n'affichait que par pur amour de la contrariété, ajoutait l'astronome. Cela se conçoit; pour un homme de ce caractère, rien n'est plus cruel que de *se disputer tout seul*: il n'y rien de tel qu'une réponse dure, une impertinence, pour raviver le feu de la discussion, qui sans cela s'use et se consume d'elle-même.

Malheureusement le pauvre Sulpice ne comprenait pas un mot à cette bizarrerie de son frère, et plus il s'entendait attaquer comme contrariant, plus il s'attachait à voler au devant des moindres désirs, des moindres objections de Rumphius. *Inde iræ*, car jamais l'angelique créature n'avait su répondre non une fois dans sa vie.

On l'a dit, hors ces momens de contradictions, Rumphius était bon homme; je certifierais même au besoin que si son frère eût été forcé d'avoir recours à sa science pour faire quelques observations sur l'obliquité de l'écliptique ou les réfractions horizontales, je ne doute pas que Rumphius n'eût mis à sa disposition tout son savoir et toute son expérience. Mais il voyait le pauvre Sulpice de si haut, il le savait plongé dans des détails matériels qu'il trouvait si ignobles et si vulgaires, que sans être ingrat, il considérait la conduite de son frère comme toute naturelle; une espèce d'instinct l'avertissait que placé si haut dans l'ordre intelligent, il était fort simple qu'une créature d'une sphère inférieure s'occupât de le faire boire, manger et dormir, et lui servît même de surexcitant, de digestif quand besoin était... Encore une fois, il était fort dévoué à Sulpice; mais ne comprenant pas qu'il y eût au monde un plaisir, une peine ou un devoir qui ne se rapportât pas aux mathématiques, — que Sulpice ait jamais une équation ou un calcul différentiel à résoudre... pensait-il... c'est alors qu'il trouvera un frère...

Le soir du jour où sa tasse avait été si brutalement cassée, Sulpice, après avoir veillé au diner, et parfait ce frugal repas avec la plus minutieuse propreté, attendait son frère, car l'heure était depuis long-temps sonnée. Tantôt, pour calmer son impatience, il arrangeait les salières, les couverts, avec plus de symétrie encore, rendait le cristal des verres plus limpide, plaçait l'excellent fauteuil de son frère (lui n'avait qu'une chaise) de façon que le reflet même du soleil couchant ne l'incommodât pas. — Puis il allait à la cuisine, — de la cuisine à sa place et à la fenêtre; — et tout cela sans un mot, sans une plainte; — étouffant même jusqu'aux soupirs que lui arrachait le sort de deux beaux poissons tout frais qui se desséchaient sur le gril. Enfin Rumphius parut, et son frère frémit, car le savant avait l'air plus absorbé, plus fatigué

que de coutume. — Sulpice pressentit la contradiction.

— Bonsoir ! mon frère.... dit Sulpice en serrant la main de Rumphius.

— Bonsoir ! frère , répondit Rumphius affectueusement.

— Voulez-vous dîner , mon frère?... Depuis ce matin que vous travaillez , vous devez avoir la tête fatiguée , pesante ? Le repos vous est nécessaire.

Si Rumphius eût été à la fin du repas , il eût trouvé dans cette phrase au moins trois sujets de querelle ; — il les nota dans sa tête , ne dit pas un mot , et mangea.

— C'est moi , mon frère , dit timidement Sulpice , qui ai grillé et accommodé ces *mulets*... comme notre père les aimait... Vous en souvenez-vous... mon frère ?

Rumphius fit un geste affirmatif.

— Que je serais donc aise si vous les trouviez bons !

Rumphius répondit en tendant son assiette.

Il fallut voir alors avec quelle joie intime , quel bonheur , le pauvre Sulpice en servit à son frère , tant il était heureux de voir quelque chose réveiller son appétit !

— Savez-vous , mon frère , dit Sulpice avec une nuance d'orgueil , en s'interrompant de manger pour aller chercher un cahier recouvert de papier gris bleu , qu'il déroulait avec joie en regardant Rumphius , savez-vous , mon frère , que voilà le *MERCURE DE FRANCE* qui dit de bien belles choses de vous , et que...

— Bah ! des sottises... articula Rumphius en rongéant son arête de poisson. — Avez-vous autre chose à manger ?

— Oui , mon frère , — du *fard* et une galette de blé noir que j'ai maintenue chaude , comme vous l'aimez ; — et Sulpice se leva.. pour aller quérir ces nouveaux mets... En dérangeant sa chaise , elle cria...

— Ah ! quel bruit affreux !... dit Rumphius , qui , ayant diné avec voracité , commençait à sentir poindre le besoin d'une contradiction.

(Pardonnez au savant , le temps était si lourd , si chaud , il avait les nerfs si agacés , il prévoyait une digestion si laborieuse.)

— Pardon , mon frère , dit Sulpice en tressaillant.

— Si pourtant vous n'étiez pas d'un entêtement rare , nous

aurions un domestique pour nous servir ; cela éviterait ces grincemens de chaises qui à chaque instant me mettent hors de moi.

— Mais, mon frère, hasarda Sulpice, c'est vous qui m'avez défendu d'avoir personne, dans la crainte que quelqu'un ne touchât à vos livres, à vos papiers ou à vos instrumens...

— Ah ! c'est-à-dire, reprit Rumphius enchanté de la tournure que prenait la conversation, c'est-à-dire qu'aujourd'hui je veux ceci, demain cela ; — que je suis un maniaque, un fou, que je me contredis sans cesse, que je suis bon à enfermer ; qu'on doit me donner des douches sur la tête !... — Fort bien !... des douches sur la tête !... Ah ! on doit me donner des douches sur la tête !... continuait Rumphius, déjà fort agréablement excité.

— Mais personne ne dit cela, ne pense à cela, mon frère... Vous voulez que nous ayons un valet, nous en aurons un. J'ai eu tort ; — pardon de mon tort.

Cette soumission n'était pas du goût de Rumphius ; — mis hors de combat de ce côté, il se retourna d'un autre. — Sulpice, ajouta-t-il, vous m'avez dit tantôt que j'avais l'air fatigué ; est-ce que réellement je vous parais souffrant ?

Les interrogations étaient ce que Sulpice redoutait le plus au monde, car il ne lui était pas possible de deviner la solution que pouvait exiger Rumphius.

Il se contenta donc de répondre : — Vous aviez l'air un peu accablé, mais il n'y paraît plus à présent.

— C'est-à-dire, reprit Rumphius, c'est-à-dire que je feignais un air de fatigue pour me faire plaindre ? — Et qui pouvait m'ôter cet air de fatigue ?... C'était la table... C'est me dire assez brutalement, j'espère, que ce n'est qu'à table que j'oublie la fatigue... que je fais un dieu de mon ventre ; dites donc tout de suite que je m'énivre... que je me tue en excès... Appelez-moi Tibère, pourceau d'Épicure, Vitellius... Sardanapale !...

— Je ne dis pas cela, mon frère.

— Ah ! j'aime beaucoup cette raison ; vous ne dites pas cela... Ah bien !... il ne manquerait plus que cela !... Vous ne le dites pas... je le crois bien ; si vous le disiez... Eh ! mais oui, j'y pense... Si vous le disiez... c'est alors que je vous traiterais comme vous le méritez... que...

— Mais puisque je ne le dis pas , mon frère...

— Vous voilà à me contrarier encore... Vous le voyez... c'est pure obstination de votre part ; pure rage de discussion , de dispute. Enfin , je vous le demande , qui est-ce qui commence encore ? Car moi , je vous dis que je suppose... Ainsi , partant d'une supposition , je puis bien vous dire que vous avez tort , que vous vous méprenez singulièrement sur les droits que vous vous arrosez sur moi... que , etc., etc., que , etc., etc.

Ici , toujours partant d'une supposition , Rumphius donna un libre cours à son humeur , dans l'espoir d'exciter la colère ou l'attendrissement de Sulpice ; mais le pauvre frère , invariablement accroché au point de départ qu'il savait n'être qu'une supposition , resta impassible ; et au moment où Rumphius , hors d'haleine , terminait sa philippique par ces mots accablans : Car vous n'êtes qu'un mauvais frère... un Judas... comptant sur une réponse qui allait lui donner une nouvelle vigueur , le doux Sulpice répondit en souriant et du plus grand sang froid du monde : C'est-à-dire , vous supposez que je sois un Judas ; car nous sommes partis d'une supposition , mon frère... et vous savez combien je vous aime. L'astronome se tut ; la colère qui activait déjà la circulation se refroidit tout-à-coup. Cette réponse avait jeté de la glace sur le feu. Il fallut recommencer , et ce nouveau désappointement venant encore irriter Rumphius , il eût certainement étouffé s'il n'eût pas trouvé le moyen de raviver la discussion : il chercha donc , et trouva.

— A propos , Sulpice , dit-il à son frère , que me parliez-vous donc du MERCURE DE FRANCE ?

— C'est un grand éloge qu'on y fait de vous , mon frère , au sujet de vos travaux sur l'astronomie indienne.

L'astronome respira....

— A propos de cela , dit-il à Sulpice , vous ne nierez pas , j'espère , que le portrait du vrai *Gourou* , de la secte de Siva , ne soit , comme je l'ai dit et prouvé d'ailleurs , ne soit tiré du Vedanta Sara ?

— Non , mon frère ; mais vous savez que je suis trop loin de votre savoir pour comprendre rien à toutes ces sciences , et que....

— Soit... entêtement pur. — Vous savez cela aussi bien

que moi... mais l'ardeur de la contrariété vous égare ; — passons ; or , d'après le *Vedanta Sara*, et , comme je l'ai dit , le vrai *Gourou* est celui qui a vu de ses propres yeux *Gocarnam* et *Calestry*. Mais ne voilà-t-il pas qu'un bélière, qu'un drôle , qu'un pleutre , ajoute le *Sringuery* au *Gocarnam* et au *Calestry*.... Ce bélière, ce drôle, ce pleutre.... c'est Hoëtquel , qui prétend prouver cette hérésie par la grammaire Tamulaire du père Breschio.... Mais répondez donc , Sulpice.... vous restez là inerte. Vous voyez Hoëtquel qui m'insulte... qui me contredit.... et vous restez là immobile.... impassible.... Vous en êtes ravi peut-être?... Ah ! vous en êtes ravi... fort bien.

— Hoëtquel a tort , ce me semble , mon frère , dit bien vite Sulpice , qui faisait tout pour rentrer dans une idée de Rumphius , et qui savait par expérience dans quel état d'exaspération le mettait le nom seul de ce savant antagoniste , que Rumphius abhorrait de cette haine incurable que se vouent souvent les docteurs d'opinions dissidentes.

— Il a bien tort certainement , mon frère , dit encore Sulpice.

— Hoëtquel a tort ? Pas du tout , il a raison , quant à ce qui regarde la *Vedanta* , répartit Rumphius , aussi enchanté de ce coup hardi qu'un joueur d'échecs de son adresse dans un cas difficile.

— Je me trompais donc , mon frère ; alors Hoëtquel a raison soupira Sulpice.

Ah ! je vous y prends donc enfin , s'écria Rumphius , au comble de sa joie... Ah ! il a raison ; ah ! Hoëtquel a raison. — C'est-à-dire que c'est moi qui ai tort ; fort bien : c'est-à-dire que je suis un âne ; c'est parfait ! un oison ; c'est au mieux ! que mes travaux sont ceux d'un fou... bons à allumer le feu de votre cuisine... c'est miraculeux.... et qui me dit cela?... c'est mon frère ! En vérité , Hoëtquel ne dirait pas mieux.... Mais savez-vous ce que je lui répondrais , moi , à Hoëtquel , ou plutôt à vous , car maintenant vous ne faites plus qu'un avec Hoëtquel , puisque vous adoptez ses hérésies , puisque vous lui donnez raison contre moi , dit l'astronome en attachant sur Sulpice , interdit des yeux qui commençaient à étinceler.... — Ah ! il a raison ; eh bien ! puisqu'il a *raison* , vous serez Hoëtquel , vous êtes

Hoëtquel ; c'est vous qui allez me répondre à la place d'Hoëtquel.... c'est vous qui allez vous défendre ! c'est toi, voulais-je dire.... Est-ce que jê dois garder des ménagemens , me gêner pour tutoyer un Hoëtquel... Voyons , Hoëtquel , bélière , butor , puisque tu as raison , quel est le vrai Gourou..... de la secte de Siva ? N'est-ce pas celui qui s'est lavé dans tous les étangs sacrés , tels que le *Souria-pouchkanary* , *ichendra-pouchkanary* , *indra-pouchkanary* ? hein.... mais réponds-moi. N'est-ce pas là le vrai Gourou.... hein?....

— C'est le vrai Gourou.... oui , mon frère , dit Sulpice..... c'est le bien vrai Gourou.

— Ne m'appelle pas ton frère.... Hoëtquel que tu es.... ne m'appelle pas ton frère... Alors , puisqu'il est ainsi le vrai Garou , pourquoi veux-tu qu'il ne soit le vrai Garou qu'en ajoutant la vue du Pringuery à celle du Gocarnam et du Calestry?... Allons , réponds.... Oh ! il faut répondre ! répondre ! criait Rumphius déjà fort colère.

— Mais j'ignore.... je ne sais , dit le malheureux Sulpice , qui se perdait dans les épouvantables mots de Gourou , de Gocarnam , de Pringuery , d'Indra-Pouchanary.

Ah ! tu ne le sais pas , dit Rumphius , dont le sang bouillonnait enfin. Ah ! tu ne sais pas que Gourou signifiant maître ou guide , les rois sont les Gourous de leurs royaumes. — Ah ! tu ne le sais pas , disait l'astronome avec furie , et tu viens , de sang froid , de gaieté de cœur , attaquer avec un acharnement de tigre , de bête féroce , les travaux d'un pauvre savant qui vit dans la solitude , et vaut un nombre infinitésimal d'Hoëtquels.... Ah ! tu ne le sais pas.... et tu crois qu'il suffira d'une telle raison pour m'insulter impunément...? cria Rumphius , tout-à-fait hors de lui , au comble de la fureur et de la digestion.

— Je ne vous insulte pas , mon frère.

— Je te dis que tu m'insultes , moi , cria Rumphius de toutes ses forces , tu m'insultes , Hoëtquel , et il faut que tu avoues que tu n'as pas la moindre idée de ce que c'est qu'un vrai Gourou ; avoue-le , misérable!... hurlait Rumphius en secouant son frère par son habit... mais ses forces le trahirent , et l'astronome tomba presque épuisé , haletant , dans les bras de son frère , qui l'assit sur son fauteuil.

Le pauvre frère agenouillé essayait la sueur qui coulait du front du savant, dont les yeux étaient à demi-fermés.

— Calmez-vous... mon frère, disait Sulpice, calmez-vous.... j'ai eu tort... eh bien ! oui... c'est moi qui vous ai contrarié... pardon... pardon...

— Non, Sulpice, c'est moi, disait Rumphius, dont le but était rempli ; la chaleur de la discussion m'a emporté ; j'ai été trop loin... Vous savez bien qu'une fois la querelle passée, je n'y songe plus. — Pardonnez-moi, Sulpice ; car vous êtes bien la meilleure des créatures qui soient jamais descendues de la montagne d'or de Maha-Merou, comme dit Brahma...

— Que vous êtes bon, mon frère !... mais mon Dieu ? ne suis-je pas trop heureux d'être votre frère ! vous, si savant, si renommé, et de vous éviter la moindre contrariété. C'est toute mon étude, mon frère, oh ! bien sûr, allez ; ainsi ne m'en voulez pas si, malgré moi... je... Et Sulpice avait les larmes aux yeux ; il ne pouvait plus parler.

— Taisez-vous donc, Sulpice, dit Rumphius, qui sentait aussi ses yeux s'humecter ; taisez-vous donc ; car vous me faites honte de moi-même, de mes emportemens.... et l'astrologue passa sa main osseuse sur ses yeux.

— Ne parlons plus de cela, je vous en prie, mon frère, dit Sulpice ; venez vous coucher ; vous travaillez tant.... que vous vous ferez mal.

Et Sulpice ne regagna sa petite chambre que lorsqu'il eut vu Rumphius endormi, et que les mots de Gourcu, Pringary, Hoëtquel, ne s'échappèrent plus qu'à de longs intervalles de sa poitrine, dégagée par l'explosion de sa violente colère.

EUGÈNE SUE.

LETTRES INÉDITES DE DUCIS.

LES ÉTUDES SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE DUCIS (1), ouvrage récemment publié par M. Onésyme Leroy, nous semblent quelque chose de mieux qu'un bon livre de critique. C'est aussi un livre d'excellente morale. Les avis peuvent être partagés sur le talent de Ducis, aujourd'hui surtout que des réputations plus hautes que la sienne ont été remise en question ; mais tout le monde est d'accord pour admirer en lui le modèle de l'écrivain honnête. M. O. Leroy a bien mérité, selon nous, de la république des lettres, en analysant avec amour ce caractère antique si honorable pour l'espèce humaine, et pour les gens de lettres en particulier.

Sous le rapport littéraire, on doit regretter peut-être que M. Onésyme Leroy n'ait pas abordé plus largement dans son ouvrage la parallèle qu'il y avait à faire entre Shakspeare et Ducis. C'eût été un texte fécond à développer, et qui pouvait servir à caractériser par des exemples le génie propre aux deux peuples dont les imitations de Ducis ont rapproché si intimement les deux littératures. M. Onésyme Leroy a été plus heureux et plus complet en nous parlant de ces poésies familières et de ces lettres si variées où Ducis se révèle tout entier avec tant de candeur et de charme. C'est là que Ducis est en effet vraiment original vraiment lui-même. C'est surtout dans cette partie de l'ouvrage de M. Onésyme Leroy qu'on se laisse volontiers aller à l'entraînement de l'admiration toute filial qui a dicté ses meilleures pages. Ce livre restera, et l'Académie chargée de distribuer les legs de M. Monthyon, a peut-être eu tort de l'oublier.

Enfin, si l'ouvrage laisse quelque chose à désirer comme œuvre de critique, si l'auteur des ÉTUDES SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE DUCIS n'est parvenu toujours à rehausser le piédestal littéraire de son héros, nous répétons avec plaisir qu'il est plus heureux

(1) Un vol. in-8° qu'on trouve chez M. Dufey, rue des Marais.
Prix : 7 fr. 50 c.

comme moraliste ; et ce n'est pas un faible mérite que d'avoir pu exciter en faveur de Ducis mort depuis quinze ans l'intérêt de notre génération , si oublieuse , si distraite et si loin déjà de la révolution que l'auteur d'HAMLET français croyait avoir fait sur notre scène en naturalisant l'Eschyle britannique.

Nous avons publié il y a deux mois plusieurs lettres inédites de Thomas ; nous publions aujourd'hui trois lettres inédites de Ducis que nous devons encore à l'obligeance de M. Solar. Ce jeune littérateur a fait , lui aussi , sur l'époque où vécurent Ducis et Thomas des études littéraires que la REVUE DE PARIS s'est empressée d'accueillir.

§ Ier.

A Versailles , le 7 novembre 1785.

A M. DELEYRE.

Je reçois , mon cher et malheureux ami , votre douloureuse lettre du 4. Votre état est cruel , il est insupportable ; ma mère vous plaint , et me charge de vous prier instamment de sa part de venir à Versailles passer quelque temps avec nous. Votre chambre sera à côté de la mienne. Vous serez libre , vous ne manquerez de rien , et nous vivrons comme deux frères. Ce que vous me dittes de votre situation , quant à vos affaires , est véritablement une peine , quand elle est ajoutée à d'autres. Hélas ! mon ami , il n'y a que les pauvres qui puissent se secourir. Au mois de janvier je recevrai de l'argent . et tout ce qui ne me sera pas absolument nécessaire , je vous l'offrirai de bon cœur. On s'arrange , et l'on fait pour le mieux. Quant au bonheur , mon cher ami , comme il a été sans cesse détruit pour moi jusqu'à ce moment , c'est un songe que j'écarte plutôt avec dédain qu'avec douleur. Je tâche de n'avoir rien à me reprocher. Je m'ensevelis avec mon ami et dans les sentimens où il s'est endormi sur le sein du Dieu créateur et rédempteur , mots sacrés et consolans qui sont à la tête de son épitaphe. Je vous conjure , chez Deleyre , de ne pas partir pour votre terre natale , de ne prendre aucun parti décisif , que nous n'en ayons causé ensemble avec tout le loisir de la réflexion , et toute la liberté et le courage de l'amitié. Si vous venés à Versailles , comme je vous

le conseille, et comme je l'espère, nous travaillerons le matin, et nous irons l'après-dîner chercher des solitudes touchantes, douces et mélancoliques comme votre ame. Je vous le répète, vous ne pouvez pas rester comme vous êtes; il faut que vous veniez vous-même à votre secours. Songés, mon cher ami, que ma bonne mère vous aime, vous estime, vous honore et vous attend.

M. l'archevêque de Lyon vient de m'envoyer notre épitaphe avec des changemens dans sa réponse à ma lettre écrite de chez vous. Je joins ici copie de sa réponse et de l'épitaphe. Il me semble qu'elle n'a point la précision et le ton de la nôtre, mais en même temps je vois qu'elle plait dans ce nouvel état à M. l'archevêque, à qui nous devons reconnaissance, respect et vénération, et à cause de lui-même, et à cause de ce qu'il a fait pour notre admirable et tendre ami. Vous verrez à la fixer, et ensuite je la ferai parvenir au vertueux prélat qui sent véritablement toute la perte que nous avons faite.

J'ai écrit à Pajou. J'attends ici l'esquisse du tombeau, et de l'enquadrement de l'épitaphe, que je me propose d'envoyer à M. l'archevêque; mais il faut que l'épitaphe soit faite de manière à ne rien laisser à désirer. Écrivez-moi tout aussitôt sur cet article intéressant.

Je joins encore ici, cher Deleyre, les 104 vers que j'ai ajoutés à mon épitre. Je les ai lus à ma mère et à ma fille, qui n'ont pu retenir leurs larmes. Moi-même je pleure en les lisant; il me semble que je suis à Oullins, sur la terre où j'ai vu déposer notre pauvre ami. Vous les lirez ces vers, avec attention et sévérité. J'en ai fait quelques-uns à Fontainebleau, que j'ai lus à M. le comte d'Angiviller, qui m'en a paru fort content. Il m'a demandé de l'y faire entrer, sans le nommer, mais en le désignant, et, comme notre ami a fait l'éloge de feu M. le Dauphin, d'amener l'éloge de ce prince, avec un mot pour son fils qui est aujourd'hui sur le trône, Vous verrez comment je m'y suis pris, je voudrais bien qu'ils fussent dignes des vertus et des talens de mon digne ami dont le portrait est sous mes yeux, et le souvenir dans le fond de mon cœur.

S'il vous vient quelque chose d'heureux, veillés, cher Deleyre, m'en faire part. Je n'ai point de copie de mon Épitre à l'Amitié, et de l'addition que je vous envoie; si vous pouviez m'en procurer une de la main d'une de vos chères filles, cela me feroit plaisir. Nous ne parlerons de ces vers qu'à Garat, quand nous serons en-

semble à Paris. Marqués-moi votre marche, et répondés-moi le plutôt possible.

Cher ami, j'ai pensé à cette dame que vous connoissés. Cela est bien décidé d'après moi-même, d'après les conseils de ma bonne mère, de ma chère sœur, et de mon généreux frère l'Américain. Je n'épouserai plus les chaînes et les convenances d'autrui. Je ne veux rien déranger à mon plan, qui est d'exister pour ma vertueuse mère, et pour consoler sa vieillesse. Je m'attache à ma sœur plus que jamais, c'est d'ailleurs ma filleule. J'ai vû verser l'eau du baptême sur un enfant qui devoit un jour me conseiller et me consoler. Je ménage actuellement mon cœur; quand un objet m'afflige, je détourne ma pensée, et mon âme passe son chemin. Je vois tout sur le bord du tombeau de mon pere, de ma femme, de ma fille, de mon ami, et sur le bord du mien. C'est de là que je juge les objets. C'est la mort qui forme mon optique. Elle ne me trompera pas. Cher ami, votre lettre ma pénétré de douleur. Je vous ai revû à notre borne milliaire où vous m'avés serré dans vos bras si tendrement. Mon pauvre ami, ayons pitié des autres et de nous-mêmes. J'attends votre réponse. Écrivez-moi toujours avec l'abandon de l'amitié. Hé! mon Dieu! ne songeons plus qu'on imprime. Laissons la correction aux ouvrages, et l'effusion aux cœurs. Ma mere vous embrasse, elle dit mille choses à madame Deleyre et aux chers enfans. Et moi, mon cher ami, je vous aime, et j'aime mieux aussi pleurer avec vous notre tendre ami que de rire avec le monde. *Vale et redama.*

DUCIS.

Mes tendres respects à la chère sœur Agathe. Bonjour, bonjour, les chers enfans.

§ II.

AU MÊME.

Paris, le 15 octobre 1787.

J'ai reçu votre lettre du 27 du mois dernier, mon cher ami. C'est une grande consolation pour vous, après une longue maladie, avec tant de réflexions à faire, après tant de souvenirs douloureux, de vous trouver avec le noble et sensible prélat que

vous accompagnés dans son petit voyage. Je vous prie de vouloir bien lui présenter mes très humbles respects, et l'assurance de mon attachement et de ma reconnaissance. M. le comte de Champion, cet homme d'or, comme vous dittes si bien, a eù la bonté de m'écrire sur la perte irréparable que j'ai faite. Tout ce que Dieu a mis de bon dans l'âme humaine se rassemble dans cet excellent père de famille, dans ce mari admirable, dans cette pâte bretonne dont fût formé le brave Duguesclin. Je crois, mon cher ami, que vous devés penser souvent au chef d'escadre en vivant auprès de l'archevêque.

Votre fièvre vous a quitté. Comme le mal dure long-temps ! comme les ennemis s'acharnent sur leurs victimes ! Conservés votre santé ; elle est au corps ce que la raison est à l'âme. Et cette raison, on ne la sent pas, comme on n'entend point le bruit des astres qui roulent sur nos têtes. Comme les choses moyennes sont hautes ! Vous voilà actuellement occupé de grands intérêts. Mais vous avés auprès de vous l'ange du bon conseil. Puissiez-vous, mon cher ami, établir votre chere enfant comme je le desire. Hélas ! je me rappelle le trait d'une mère espagnole. Son enfant avoit péri par un torrent formé tout à coup par un orage au milieu des montagnes ; elle y fit bâtir un pont pour que pareil malheur n'arrivât jamais à une autre mère ; et ce pont fût appelé le pont de la mère malheureuse. Du reste, mon cher ami quelle que chose qui vous arrive, je vous exhorte à la résignation ; car c'est le devoir et la consolation de l'homme. J'ai vu chez moi madame Deleyre et Alexandrine ; elles se portoient à merveille. J'ai cherché où étoit Caroline et le pauvre pere, car j'aime, je plains les peres. Me voilà ici à peu près seul, si je n'avais une femme excellente, oui, excellente. Ce n'est pas seulement de la sincérité de la droiture qui est dans son cœur, c'est la candeur, la simplicité du premier âge. Oh ! quelle qualité, mon cher ami dans les caractères et dans les ouvrages ! J'ai transporté mon petit ménage de l'hôtel d'Angiviller dans mon cabinet de la rue de Tournon. Quand vous y verrai-je, mon cher Deleyre ! Hélas ! nous n'en sçavons rien. Vous voilà à Bordeaux votre patrie. Thomas est à Oullins. Richard est à Naples. Tout s'écarte, tout se disperse, tout périt. O ma tendre mère ! j'ai vu un digne homme avec sa fille. C'est l'excellent homme Beauzé et son Antigonne. Nous nous visitons l'un et l'autre comme amis, comme confrères, comme voisins. Tout ce qui n'est pas marqué à

ce coin, n'a aucun charme pour moi. J'ai quitté Versailles avec plaisir. Tout ce que j'y aimais le plus est sous la terre, et ce qui est dessus.... Mon cher ami, deffendés-vous de la mélancolie. Elle abbat la force dont l'homme de bien a besoin pour combattre; c'est une femme perfide qui vous caresse, qui vous enfonce dans un lit voluptueux, et qui finit par vous étouffer. Je rappelle un peu ma vigueur. Je relis mon Tacite. Je passe à travers le règne de Tibère avec une indignation mâle, avec une horreur courageuse. Je me courbe, les yeux humides de larmes, devant ces grands traits de vertu qui étincellent de temps en temps dans ce chaos et ces ténèbres du crime. Oui, sous le couteau de la scélératesse. je croirai encore à la vertu. Ma femme est très-sensible à votre souvenir et surtout à votre estime. J'embrasse la bonne Caroline. Heureux l'honnête homme qui la possédera! Adieu, mon cher ami; donnez-moi de vos nouvelles. *Vale et redama.*

DUCIS.

 § III.

AU MÊME.

A Paris, le 20 mai 1788.

J'ai tardé à vous répondre, mon cher ami, parce que j'avais une petite affaire à terminer. Vous avez dû être étonné de l'audace de la calomnie qui a osé attaquer votre bon archevêque; mais elle aime à noircir les grandes réputations. Je me rappelle, à ce sujet, ces paroles de Tertullien : *Felicius in acerbis atrocibusque mentitus.... felicius denique falso malo quam vero bono creditur.* Je vous l'ai dit plusieurs fois, je ne suis étonné de rien sur la terre, après la mort d'Abel par Caïn. Il y a deux familles qui seront toujours en guerre jusqu'à la fin du monde. Voilà la première tragédie qui ait ensanglanté cette scène de douleurs et de crimes. Je ne suis point étonné que M. l'archevêque ait tenu ferme contre tant d'ennemis; il faut égaler la résistance à l'attaque, le courage de la vertu à l'impudence de la scélératesse. Mais je vous plains, vous avez dû gémir et vous indigner. Je ne sais, mais on me vanterait le commerce dans cent mille volumes, je mépriserais toujours le commerce parce que son esprit est vil, nécessairement vil, et qu'il ne

donne du prix qu'à l'argent. J'ai fait à Lyon les mêmes réflexions. Vous savés que l'archevêque de cette grande ville n'est plus. J'ai été aujourd'hui à son service à St.-Victor. Il a fait l'épithaphe de notre ami; et maintenant je travaille à la sienne. Son malheureux neveu, M. le marquis de Montazet, me fait pitié. C'est un homme d'un vigoureux et noble caractère. Vous n'ignorés pas comment est morte à Oullins sa charmante et tendre femme, qui a tant pleuré avec nous notre pauvre Thomas, cet ange du ciel et par l'ame et par la voix et par les grâces et par la figure, cette pauvre petite colombe qui ne sembloit faite que pour gémir et soupirer sa tendresse, et qui s'est coupé le col avec un rasoir dans la chambre de son mari, dans un moment de délire et de folie. O mon ami! qu'est-ce que l'homme? Vous connaissés nos pertes à l'Académie. Il y a apparence que M. de Buffon sera remplacé par M. Vicq-d'Azir, et M. l'archevêque de Lyon par M. le chevalier de Boufflers, qui vient de faire ses visites, quoique M. Garat ait renouvelé les siennes, et que M. de Paly se soit présenté. La réception de M. de Florian a été fort brillante. M. le duc de Penthièvre, Mad. la duchesse d'Orléans et les jeunes princes n'ont fait que s'asseoir et se lever pour remercier le public qui les applaudissoit avec transport et avec des larmes. C'était l'hommage de l'estime publique et du sentiment à la vertu. L'Académie a dîné le quinze de ce mois chez M. le duc de Penthièvre. Le repas a été celui de son rang, mais sa réception a été celle de son âme. Comme la plus grande magnificence s'efface auprès de la simplicité de la vertu! Il a fait les honneurs de son château comme un particulier, comme un père de famille. Il y avoit un berceau de fleurs admirable sur la table, et au dessert, ce berceau fut entouré d'un canal orné de distance en distance de jets d'eau qui devaient s'élaner tous ensemble. Il fallait pour cela tirer un petit ressort qui était caché sous la main du prince; il le tira, et les jets d'eau eurent le plus grand succès. J'observai que ce bon prince était enchanté et heureux comme un enfant de cette réussite. Voilà des récompenses dont les princes qui ne sont que princes n'ont pas l'idée.

L'ouvrage de M. Necker sur les idées religieuses m'a fait, à moi, un grand plaisir; mais en général il n'a pas fait une grande sensation. Les uns en ont dit du bien, d'autres, et c'est le plus grand nombre, l'ont fort maltraité. On n'en parle plus. Les affaires publiques mangent toute l'attention.

Je crois que ma chute aux Échelles est tout près de l'endroit que vous me nommés dans votre lettre. Au reste je m'en assurerai.

Mlle Thomas est à la campagne avec son jeune neveu qui n'est pas encore placé. Elle avoit compté sur des zèles qui ne sont guère vifs. Elle doit sentir qu'elle n'a plus de frère, et elle le sent.

Je ne loge plus chez M. le comte d'Angiviller. Je loge avec ma femme, rue de Tournon, dans la même maison et au même étage où vous nous avez vus. Après la perte de ma digne mère, je me suis caché à Paris pour m'y rechauffer, non pas à l'Académie, mais au feu de Corneille et de Racine. J'ai toujours ma petite maison de paysan à Marly, j'y vais de temps en temps seul avec Narcisse et mon portefeuille. La solitude et la poésie me consolent plus que jamais. J'oublie tout pour n'être qu'un enfant, et l'enfant des champs et du Parnasse. Quelque jour j'aurai un petit domaine, *modus agrî non ita magnus*, et si le trésor royal se ferme, j'y vivrai avec ma paysane de nos fruits et de nos légumes. Je ne puis me lever ny me coucher, ny rêver seul sans remercier la Providence de m'avoir donné la plus tendre, la plus naïve, et la plus raisonnable des femmes. C'est une belle création, un bel ouvrage du grand auteur. C'est un chevet pour ma tête, un trésor pour mon cœur, un azile pour ma vieillesse. Sans père, sans mère, presque sans amis, ayant presque toujours été trompé, mais grâce à Dieu, pouvant vivre doucement avec moi-même, j'existe dans un autre siècle par mes goûts et par ma pensée. Je ne suis point du tout triste; ce n'est pas mon caractère, mais je conserve ma mélancolie et ma façon d'être comme la source de toutes mes jouissances, bien résolu de laisser aller tout le reste que j'ai jugé. Voilà où j'en suis, mon cher Deleyre; j'entre dans ce détail avec vous parce que vous m'en avés prié; consolés-vous si votre cher enfant n'est pas mariée à Bordeaux. Cherchés un bon homme, un brave homme, un homme qui aime, et donnés-lui votre fille. Soyez sûr que loin de vous ou près de vous, à Paris ou à la campagne, je ferai des vœux pour votre bonheur et celui de votre estimable et douce femme et de vos chers enfans.

Votre ami,

DUCIS.

Ma fille n'est point mère, tant mieux; il y a apparence qu'elle ne le sera pas, tant mieux. Sa conduite est très-honnête, son ame est excellente. Dieu aura pitié du père et de la fille.

LA CENT MILLIÈME ET UNE

ET DERNIÈRE

NOUVELLE NOUVELLE.



Le lieutenant Godart nous lut ce qui suit :

LE CERCUEIL.

Vous connaissez tous le château de Sainte-Assise ; il est posé sur une hauteur qui domine la Seine ; il est abrité par de grands bois ; son pied est baigné par la rivière , qui coule lentement. On voit au loin un joyeux moulin qui anime l'autre rive ; les villageois passent et repassent sur le bac chargé de bêtes de labour. C'est le vieux manoir des anciens ducs d'Orléans.

Ici le lieutenant fit une pause , comme pour interroger la pensée de l'auditoire. Il n'y eut , à ce commencement , aucun murmure flatteur : on écoutait tout simplement , sans admiration et sans enthousiasme. Le lieutenant surpris m'interrogea du regard , comme s'il avait deviné que je fusse quelque peu du métier.

— Hélas ! lui dis-je , il me semble , lieutenant , que vous choisissiez pour votre histoire un triste château et une triste époque. Le château dont vous parlez a été inondé de plus de contes , histoires , petits vers , petites comédies , narrations , style épistolaire et autre menu fretin littéraire , qu'on n'en pourrait user dans notre époque. Que vous auriez été malheureux , lieutenant , s'il vous avait fallu entendre tous ces madrigaux le matin , jouer un rôle dans toutes ces comédies le soir ! En vérité , je ne veux pas vous décourager , lieutenant Godart ; mais pour votre his-

toire vous avez choisi une difficile époque et un triste château.

— Et voilà justement où je voulais en venir, s'écria Godart en posant son manuscrit. C'est que dans mon conte il ne s'agit ni de la Seine ni du château de Sainte-Assise. Mon conte est tout-à-fait vénitien, et se passe sur les bords de la Brenta chargée de gondoles. Mais comme je n'ai vu ni la Brenta ni Venise, et comme je sais que le conte moderne ne se passe pas facilement de descriptions, je me suis mis à vous faire la description des lieux que nous connaissons tous, sauf à moi, quand ma description sera faite, à vous transporter avec mon histoire dans un autre lieu que nous ne connaissons, ni moi qui le décris, ni vous qui écoutez ma description, bouche béante. De cette manière je concilie toutes choses, la vérité de ma description, les règles du conte et l'intérêt de mon histoire, qui ne peut se passer qu'à Venise et au quinzième siècle encore, quand Venise était une grande puissance à ce qu'on dit.

A Venise donc, reprit le lieutenant (et si je ne vous fais pas la description de Venise, c'est que je viens de vous faire la description de Sainte-Assise), à Venise donc il y avait un noble seigneur riche et considéré, chargé de blessures, qui, après avoir épousé la mer douze ou quinze fois en qualité de doge, épousa sur la fin de ses jours une jeune Vénitienne. C'était tout-à-fait une Vénitienne de Venise : le langage d'une Vénitienne, le regard d'une Vénitienne, la passion cachée et tremblante d'une Vénitienne. Elle avait apporté en dot au Vénitien son époux la même dot que la femme de Falieri lui avait apportée : grâce, esprit, beauté, fièle jeunesse, paupière humide, un sein qui bat, un cœur tremblant, une grande et indicible tristesse. Le vieillard, de son côté, lui avait donné tout ce que peut donner un vieillard de Venise qui a été doge trois fois, qui a passé son élégante jeunesse en France, à la cour de Versailles, où il vivait en cavalier vicieux, élégant, riche, prodigue; qui, revenu de France, a passé son âge mûr dans les affaires de l'état, au conseil des Dix, au bas de la gueule du lion d'airain, sous les plombs ou dans les puits à écouter les gémissemens des captifs; puis qui, devenu vieux, s'est rappelé sa jeunesse, ses amours emportés,

ses habits d'or et de soie , ses importunes sérénades à minuit , ses longues surveillances autour de sa maîtresse , ces espions par les chemins , et ces jalousies redoutables ensevelies avec peine dans son sein. Tel était ce vieillard , aussi Français que Vénitien : Français dans sa jeunesse , Vénitien dans son âge mûr . il était redevenu Français dans sa vieillesse ; et il vivait tout-puissant à l'ombre de cette aristocratie toute-puisante à laquelle il s'était dévoué trente ans de sa vie. Du jour où il s'était marié , le noble seigneur Contarini n'avait plus pensé qu'à sa jeune femme , pensé à lui plaire , pensé à l'aimer , pensé à l'entourer de toutes les séductions de la fortune et du pouvoir , pensé à faire glisser pour elle les heures de la vie comme glisse la gondole vénitienne sur l'adriatique , aux chants poétiques du barcarol.

A cette dernière phrase du lieutenant , qui en effet était sonore et bien cadencée , l'assemblée encouragea le conteur par un très-flatteur murmure. On voyait qu'elle commençait à s'attacher sincèrement à cette narration qu'elle avait d'abord écoutée comme une simple bouffonnerie ; mais le lieutenant Godart , interrompant brusquement son récit :

« Voilà comme vous êtes tous , s'écria-t-il ; vous vous laissez prendre tout d'abord aux belles paroles ; vous préférez une période bien faite à une narration bien disposée. Les grands mots d'un discours remplacent parfaitement pour vous l'intérêt qui est absent. Pauvres gens que vous êtes ! parce que j'ai trouvé une période rouflante au bout de ma plume , vous vous intéressez déjà à cette vieille histoire de la jalousie vénitienne qu'on vous raconte depuis trois siècles. Mais enfin puisque vous le voulez ainsi , ainsi soit-il fait selon votre volonté. »

Alors le lieutenant reprit son manuscrit et continua sa lecture.

« Mais ce que vous avez prévu au commencement de cette histoire arriva bientôt. La jeune fille , rêveuse et triste , ne tarda pas à sentir combien était froide et désolée la couche d'un vieillard. L'ennui la prit sous ses rideaux de soie , l'ennui , cet époux décharné aux longs bras maigres , aux baisers livides , au sourire édenté. Elle pencha la tête sous le fatal hymen , la pauvre fille ! mais , hélas , en penchant la tête , elle aperçut à ses pieds ce qu'une jeune femme y voit toujours la

première fois qu'elle baisse à ses pieds ses yeux remplis de larmes. A ses pieds elle vit , hélas ! un jeune homme de sa maison , frêle et timide Italien aux yeux noirs , au cœur tremblant , brûlé au soleil de Naples . pauvre jeune homme timide et nerveux qui n'attendait qu'une passion pour mourir. Le jeune homme s'appelait Luidji. Il était le fils d'un fermier du comte. Le noble comte avait recueilli cet enfant dans son palais pour donner à ce vieux palais , qui n'était pas encore habité par la jeune femme , cet air de vie qui suit la jeunesse même dans les murs les plus sombres. Rien ne vaut , en effet , pour animer ces murailles ducaltes , sévères et silencieuses comme la tombe , un jeune homme bruyant , animé , tout brodé , tout colère , qui chante , qui crie , qui pleure , qui fait l'amour. Jeune homme qui sait fêter la folle nuit du carnaval , qui sait où se tiennent les nobles banquiers du pharaon , qui distingue entre mille la gondole de l'usurier qui passe , qui sous le masque reconnaît à n'en pas douter la plus belle courtisane vénitienne ; jeune homme insolent qui s'en va le matin par la porte pour un duel , qui sort le soir par la fenêtre pour un rendez-vous d'amour ; jeune homme favori de l'épée , de la guitare , du dé qui roule , du matelot qui chante , du bravo qui passe , de la comédienne au théâtre , et du vieux seigneur Contarini , qui avant son mariage s'estimait heureux d'avoir encore dans son palais tout l'attirail de sa jeunesse dorée , la duègne mystérieuse , le prêteur d'argent , le laquais sans galons , l'épée tachée de sang , le billet parfumé , l'écharpe aux chiffres entrelacés , toute sa jeunesse d'autrefois. Voilà pourquoi le jeune Luidji était si cher au vieux doge avant que le vieux doge se fût jeté dans ce dernier et fragile amour.

Ils changèrent donc à peu près de rôle le même jour , Luidji et Contarini son maître. A peine la jeune femme fut-elle entrée dans le vieux palais , à peine le palais eut-il entendu sa voix si douce , eut-il répété l'écho de ses pas si légers , eut-il courbé sa vieille épaule sous les petites mains de la Vénitienne , quand celle-ci , légèrement appuyée sur le balcon doré , contemplait la cime des montagnes toutes blanches sous le ciel bleu ; à peine eut-il changé de maître une dernière fois , le vieux palais du doge , que le jeune seigneur Luidji devint aussi réservé , aussi triste , aussi caché , aussi

modeste qu'il était autrefois avide, emporté, audacieux et sans frein. C'en est fait : qui pourrait reconnaître le blond chevalier sous ce manteau noir et sans broderie, sous cette toque sans panache, sous cet air modeste et rejoui ? C'en est fait, Luidji fait silence, il se tient dans l'ombre, il se cache, on ne le voit plus, on ne l'entend plus ; sa guitare est muette, son chien baisse la tête, ses laquais aussi. Le mois passé le seigneur Luidji a payé toutes ses dettes, il a renvoyé toutes ses maîtresses, il a accroché son épée à la muraille : les jolies femmes, les bretteurs et les usuriers de Venise n'y comprennent plus rien.

En même temps le noble seigneur Contarini se livre à un autre désordre. Il se parfume, il se lave, il se pare. Il n'y a plus assez de broderies pour lui dans tout Venise. Il a fait donner le fil à son épée ; il a ramassé, pour la mettre à sa toque, la plume de héron qui parait la toque de Luidji. On dit même qu'il a essayé d'écrire en grands vers une suite de stances langoureuses, et que ses vieux doigts goutteux ont raclé les cordes d'une guitare. Ceux qui par-derrière les veraient passer tous les deux, Luidji et le doge, diraient : Assurément celui-ci est le beau Luidji, et celui-ci se rend au conseil des dix ; puis en montrant le seigneur Contarini il disait à son compère : Heureusement pour moi, Fragoletta ma jolie fille n'est pas à sa fenêtre ; voilà un jeune gaillard qui en passant lui enverrait plus d'un baiser.

Mais, hélas ! au palais Luidji, dans son manteau de velours noir, était toujours le jeune homme pâle et frêle ; Contarini en manteau brodé était toujours le jaune et sec vieillard, si jaune si sec le vieillard ; et si aimable lui, si triste, si pensif et si réservé le jeune homme, qu'elle aima le jeune homme et qu'elle lui dit : Je t'aime, et que lui, il osa entendre ce mot : Je t'aime ! Mais ce fut un mot qui retentit jusqu'à son cœur, un mot qui porta l'épouvante dans ses sens, un mot qui devait le tuer, un mot qui le tua en effet ; car comment lutter avec son noble seigneur et maître, lui, le faible, le tremblant, le timide, le condamné Luidji ?

Ces vieux palais vénitiens sont d'une intelligence funeste ; ils ont été bâtis avec les vieux marbres de la vieille république, quand dans tout Venise il n'y avait pas une pierre qui n'eût

des oreilles pour entendre et une langue pour parler. Le vieux palais Contarini était né avec la noble famille dont il portait le nom et les armes ; il avait passé à travers toute la fortune de ses maîtres ; il avait été un magasin d'abord quand ses maîtres étaient des marchands ; il avait été une forteresse ensuite quand ses maîtres furent soldats ; il avait été un noble palais enfin quand ses maîtres posèrent à son fronton l'orgueilleuse couronne ducale. Ce noble palais était tout-à-fait Contarini, depuis ses toits de plomb jusqu'à ses fondations de chêne. Il était plutôt l'enveloppe que la maison du vieux seigneur, plutôt sa cuirasse que sa demeure ; il aimait son maître ; il était fier de son maître ; il reconnaissait son maître ; il était triste quand son maître était triste ; il était furieux quand son maître était colère ; il chantait quand son maître se livrait aux plaisirs de la table ; il était jaloux, cruel et vindicatif comme son maître ; il avait le cœur, l'âme et le nom de son maître ; il s'appelait Contarini.

Donc que pouvaient faire, enveloppés et perdus dans ce palais, jeunes plantes transplantées loin de leur soleil, Luidji et la Dogaresse ? Que pouvaient-ils faire, les malheureux espionnés par ces murailles, duègnes inflexibles comme le devoir ? Au premier baiser d'amour que l'Italien déposa sur la main de la Vénitienne, le vieux Palais frémit d'effroi, et, de son large écho réveillant son vieux maître qui dormait, il lui dit tout bas à l'oreille que l'adultère était là, prêt à déchirer la robe nuptiale de sa jeune épouse. A cette nouvelle, le vieux doge prend son épée et s'en va à la porte de sa femme. La porte était fermée, le doge frappe doucement ; sa main ne fit guère plus de bruit qu'une boule noire qui tombe dans l'urne de mort. A ce bruit, Luidji se sentit frappé au cœur.

Je vous ai dit combien c'était un être timide et frêle, avec quelle violence le sang pressé dans ses artères se précipitait à son cœur ; c'était un jeune homme qui de sa vie n'avait jamais eu peur, mais que la première terreur devait tuer. Que devint-il quand il entendit le pas de son maître, quand il vit la Dogaresse penchée sur lui sans entendre le bruit de la porte, et quand enfin la porte s'ouvrit laissant voir tout debout la grande figure du vieillard ?

Luidji tomba raide mort.

Le vieillard s'avança. — Madame, dit-il à sa femme, j'aime à voir comment vous aimez nos serviteurs fidèles. En voici un qui m'a été bien cher; cependant il est bien heureux qu'il soit mort, pour lui d'abord, et pour vous ensuite, madame. Mais que sa mort lui serve de pardon et à vous aussi, madame. En même temps le vieillard sortit par la même porte par laquelle il était entré.

A peine fut-il sorti, Luidji (tant c'est une grande puissance la volonté!) Luidji sortit de son engourdissement subit. — Élèna, dit-il à sa maîtresse, Élèna, adieu, adieu, adieu, adieu, je suis mort. Adieu, bel ange que je salue; adieu la belle et la noble femme! adieu, adieu! En même temps il l'embrassait, cette fois sur les lèvres. Puis, comme il entendit des pas venir, il retomba immobile dans la mort.

C'était le vieillard qui revenait, suivi de ses serviteurs et d'un prêtre. Le vieillard entra le premier; il alla droit au jeune homme; il lui mit la main sur le cœur; puis, avec un effrayant sourire: — Il est bien mort, dit-il à sa femme. Pauvre Luidji! mort si jeune et si subitement, et sans avoir reçu le pardon de ses fautes! — Mon père, dit-il à l'aumônier qui s'avançait, — Mon père, voilà un jeune homme qui n'a plus besoin que des prières des morts.

En même temps il s'adressait à ses serviteurs:

— Qu'on aille, dit-il, chercher une bière, un cercueil de plomb comme pour un praticien, et une bière de chêne incorruptible. Je ne veux pas que les vers rongent de si tôt ce noble cadavre. En même temps il jetait son manteau de velours sur la figure du mort. — Le soleil lui fatigue les yeux, dit-il tout bas à sa femme qui tremblait.

Sa femme, froide et immobile comme le marbre, sa femme qui commençait à comprendre la vengeance de son mari et le dévouement de Luidji, sa femme qui se croyait le jouet d'un mauvais rêve, comme on en fait dans la fièvre, sa femme s'en vint auprès du comte, et avec une voix aussi douce et aussi peu tremblante qu'elle pouvait l'avoir: — Mon noble époux, disait-elle, quittez ce triste lieu de mort; laissez ce cadavre au prêtre et aux pénitens noirs qui vont venir. Mais lui, la repoussant tendrement: — Vous n'y pensez pas, madame, disait-il, songez donc que ce jeune homme est presque mon

fils ; que je l'ai pris tout pauvre chez son père tout pauvre ; que je l'ai élevé avec toutes sortes de peines et de soins infinis ; qu'il a marché l'égal des plus riches et des plus nobles praticiens ; que je l'ai comblé de plaisir et d'or en santé ; que je l'ai veillé en maladie ; qu'il a commandé en maître ici à moi-même , qu'il appelait tout simplement *mon père*. Songez donc à cela, madame, et que je l'ai aimé tendrement et qu'il m'a aimé tendrement aussi, aimé d'une piété toute filiale , et qu'il serait mort mille fois plutôt que de souffrir qu'on m'eût fait injure , et que dans toute la république il n'y avait pas un fils plus dévoué, plus soumis, plus respectueux, plus tremblant devant les cheveux blancs d'un vieillard. O bon Luidji ! bon et digne Luidji ! mon enfant, mon enfant ! mon fils honoré et très-cher ! Au tombeau, au tombeau si jeune ! Mort ! mort ! mort en disant adieu à ma femme qu'il honorait comme une mère. Mort, mort, Luidji ! mort ! Morte sa belle jeunesse, morte son naïf sourire qui n'a jamais trompé personne ; morte sa blonde chevelure qui flottait aux vents ; morte sa parole innocente ; morts les batteneus de ce noble cœur ; mort tout cela ! Et l'on voudrait que je quitte ta dépouille mortelle ! non, non, non, Luidji ! non, mon cher enfant ; non, et j'en atteste ici le ciel et vous tous qui m'écoutez ! Je ne quitterai pas le cadavre de mon serviteur avant qu'il ne soit dans le cercueil ; je ne quitterai pas son cercueil avant qu'il ne soit dans la tombe ; je ne quitterai pas sa tombe avant qu'elle ne soit surmontée d'un beau monument de bronze. En même temps le vieillard regardait sa femme et posait sa large main sur le manteau de velours qui recouvrait le corps de Luidji.

La nuit vint ; on alluma les cierges de cire jaune, on apporta le cercueil de plomb, enveloppé dans sa bière en chêne. Le cercueil n'attendait plus que le corps du mort ; les moines, revêtus de leur capuchon, s'avançaient pour l'ensevelir. Contarini, relevant la tête, les arrêta. — Mes pères, leur dit-il, laissez-moi honorer jusqu'à la fin le dévouement le plus noble, la vertu la plus désintéressée. Ce pauvre enfant que vous voyez là mort, étendu sans mouvement, n'aura pas d'autre ensevelisseur que son vieux père. Mettez-vous donc à genoux, mes pères, et priez pour son âme pendant que je vais ensevelir son corps.

Les moines se mirent à genoux en chantant les psaumes funèbres ; Contarini prit le voile que portait sa femme , et en un instant il eut enveloppé le visage du mort. — Il faut que vous ouvriez vous-même le cercueil , madame !

Puis, comme elle hésitait, et pendant que les moines chantaient toujours le chant funèbre : — Songez donc , disait-il tout bas , songez donc , madame la noble dogaresse , que vous ne pouvez pas trop faire pour un malheureux jeune homme qui est mort si à propos pour vous. D'ailleurs ceci est ma volonté , madame , et celle de Luidji aussi , j'imagine ; car s'il était là , qu'il pût parler , il vous dirait avec un doux regard , au moins : — Sauvez-vous. sauvez tout ce que j'aime , puisque ni le ciel , ni la terre , ni vos prières , ni vos larmes , puisque rien au monde ne peut me sauver.

En même temps , comme le vieux doge s'apercevait qu'on l'écoutait , il reprit comme s'il achevait tout haut un verset commencé tout bas :

Sed libera nos a malo.

Le chœur , comme pour se conformer aux pensées de son maître , reprenait en faux-bourdon :

Et ne nos inducas in tentationem.

Et le vieux seigneur répétait encore :

Sed libera nos a malo.

En même temps commençait le *Dies iræ* , ce chant d'une miséricorde si terrible qu'il ressemble à une damnation.

Le vieux seigneur liait les pieds du cadavre ; entre les deux mains du mort , placées sur sa poitrine , il attachait un crucifix ; puis , quand tous ces préparatifs furent achevés , il fit un signe à sa femme , à qui il dit tout bas : — Encore une bonne œuvre , madame ; il me faut votre secours pour placer ce cadavre dans le cercueil.

La dogaresse , en écoutant ces horribles paroles , recula d'effroi , et poussa un cri affreux , qui resta à moitié dans son gosier.

Car le doge venait d'unir sa voix à toutes ces voix funèbres.

—Madame, disait-il, écoutez bien ceci, madame.
Puis il disait tout haut :

Recordare, Jesu pie!

—Si vous n'obéissez pas, ou s'il fait un mouvement.....

Quod sum causa tuæ viæ.

Il est mort, et vous aussi morte!

Puis, joignant les mains, il s'écriait, les larmes aux yeux :

Nè me perdas illa die!

A cette vue, à ce chant funèbre, à ce sang-froid terrible, la dogaresse ne se contient plus; elle approcha du mort par un mouvement convulsif; son mari l'arrêta.

— Prenez-le par les pieds, madame; moi je tiendrai la tête; surtout pas d'imprudences; — et elle, hors d'elle-même, désespérée, elle prit le jeune homme par les pieds, lui par la tête. C'en est fait, Luidji est dans le cercueil de plomb. La pauvre femme se voila la face de ses deux mains..

Les prières des morts continuaient toujours :

*Ab insidiis diaboli,
A damnatione æterna*

Et le doge répétait toujours :

Libera eum, Domine.

Ce fut le doge qui, levant le couvercle de la bière, la referma pour toujours.

Il referma la bière lentement. Avant de la fermer tout-à-fait, on le vit adresser quelques paroles au mort qui était là; ces paroles, personne ne les entendit, excepté la dogaresse.

— Seigneur Luidji, disait le comte, nous sommes quittes.

Et il ferma la bière. A cette bière il y avait une serrure, et à cette serrure une clef; il ferma la serrure à clef, il suspendit la clef en sautoir au cou de sa femme.

Quand tout fut fait, on jeta sur la bière le voile noir semé de larmes d'argent. Il y avait un abîme entre l'homme enseveli et le monde. Pour le coup, Luidji était bien mort.

Douze moines vigoureux chargèrent le cercueil sur les épaules, et il fut descendu lentement, à la lueur des cierges et au chant des prêtres, dans la tombe des Contarini.

C'était un usage, dans les caveaux de famille, de creuser, comme dans l'église royale de Saint-Denis, une tombe toujours à l'avance. Je donne ma tombe à mon serviteur Luidji, dit le doge; c'est ce que j'ai de plus précieux après vous, madame, dit-il à la dogaresse qui s'était traînée jusque-là.

On descendit le cercueil dans le caveau. Comme le cercueil descendait, les assistans crurent entendre un grand cri; mais le doge, prenant la pelle de fossoyeur, couvrit de terre le cercueil; on n'entendit plus que le bruit de la terre qui allait toujours en s'assourdissant.

A la fin, le caveau fut comblé; les chants cessèrent. On voulut entraîner le doge; mais lui, obstiné vieillard: J'ai juré, dit-il, que je ne quitterais Luidji que sous un monument d'airain. Mes serviteurs, écoutez mes ordres! Prenez l'airain qui repose sur la tombe du noble comte Contarini, mon père, et traînez-le sur la tombe de Luidji. C'est un honneur inouï, sans doute, et sans exemple; dépouiller la tombe de mon vieux père pour parer la tombe de mon fils adoptif; laisser toute nue la place où gît le vieillard, pour marquer solennellement les six pieds de terre où le jeune homme est couché; arracher à mon père les armes de sa famille, sa couronne ducale, son fier écusson, où l'on voit la fleur de lis, pour mettre tout cela sur la tête chaude encore du fils de son fermier, c'est inouï et étrange cela; mais c'est ma volonté souveraine, mais c'est l'ordre que je donne dans mon caveau de famille; mais c'est une affaire que je débattrai bientôt entre moi et mon vieux père. Prenez donc ici ces trophées de bronze, ces figures de bronze, ces anges de bronze, tout ce bronze fondu avec les canons de Corfou; l'airain le plus précieux de la république, traînez-le sur la tombe de ce jeune homme! Et quand ce bronze y sera traîné, fixez-le avec du ciment et des chaînes de fer, afin qu'il y reste jusqu'à la fin du monde, et que nul autre ne le puisse ébranler, pas même un tremblement de terre. Tel est mon ordre!

Ainsi parla le vieillard; et comme ses serviteurs hésitaient encore, comme nul d'entre eux ne se souciait de porter la

main le premier sur le tombeau de ce sévère Contarini dont le sourcil faisait trembler même le conseil secret, Contarini s'avança lui-même, il porta le premier la main sur le monument redoutable. — A l'aide, mes serviteurs, à l'aide! cria-t-il, à l'aide! Et voilà comment ceux qui ne savent pas cette histoire vous disent, quand vous allez à Venise, que le diable un vendredi saint a changé de place le tombeau du vieux Contarini.

Ainsi parla le digne lieutenant Godart. Et comme l'assemblée, agitée je ne sais par quel ressort, par quel accent de voix, par quel effet de lumière, par un de ces mille hasards qui font plus d'orateurs qu'on ne pense, écoutait cette histoire bouche béante et dans un silence plein d'intérêt, le lieutenant partit tout-à-coup d'un grand éclat de rire :

— Eh! dit-il, messieurs et mesdames, de grace, retenez vos larmes; ne voyez-vous pas que depuis une heure je vous fais une nouvelle nouvelle des plus nouvelles?

— C'est-à-dire que depuis une heure vous vous moquez de nous, monsieur Godart!

— C'est positivement ce que je voulais dire, répondit le lieutenant. En vérité, ajouta-t-il, tu es bien bon enfant, très-illustre lieutenant et conteur Godart, de te contenter de ta demi-solde quand tu pourrais raconter tant de contes que tu contes si bien.

Puisse cependant le lieutenant Godart, bonnes gens qui avez du temps à perdre et des larmes à répandre, ne vous avoir pas tout-à-fait dégoûté des contes, des nouvelles nouvelles et des conteurs!

JULES JANIN.

ISABELLE.

En 1492 , les docteurs de Salamanque et d'Alcala avaient décidé d'un plein accord que la terre n'était point ronde ; qu'admettre les antipodes , c'était une coupable hérésie , et qu'il était plus coupable encore de ne pas s'en rapporter , en fait de mathématiques et de cosmographie , à Ptolémée ou bien à Aristote. Le grand homme qui depuis dix-huit ans songeait à doter le monde ancien d'un monde nouveau s'en allait tristement sur sa mule , prenant le chemin de Palos. Colomb renouçait peut-être pour toujours à son immense projet , lorsqu'une femme dit aux docteurs et aux moines , de sa voix pleine de douceur et de fermeté : « Il essaiera ce qu'il veut essayer , j'y engagerai plutôt les diamans de ma couronne. » C'est que cette reine , qui ne savait ni les mathématiques ni la théologie , avait su deviner le plus grand homme de son siècle , c'est que cette ame pleine de poésie avait su découvrir ce qu'il y avait au fond de cette ame de feu qui allait changer la face du monde.

Je l'avouerai , il y a eu toujours à mes yeux je ne sais quel prestige dans cette alliance de la grâce et de la puissance , dans cette réunion de la fermeté qui conduit et de la douceur qui domine. Je la vois toujours cette femme aux yeux doux et reposés , comme dit le vieux Pulgar , à la contenance un peu grave , quoiqu'il y eût habituellement de la sérénité sur son visage ; je la vois , cette femme si gracieuse et si belle , au milieu de ces hommes de fer qui n'attendent qu'une parole pour donner leur sang , disant au grand capitaine : « Il faut que Grenade succombe et que la croix brille sur l'Alhambra. Il est temps que le

Portugal ne se vie plus de la Castille.... » Je la vois aussi au milieu des docteurs , car elle a deviné qu'il y a une puissance plus grande que celle du sabre. — La science est en Italie , i nous faut conquérir par l'étude cette science qui résisterait au fer. — L'Inde est à découvrir, nous aurons l'Inde. » Puis un jour elle voit, des belles plaines de la Vega, la croix d'or d'un évêque s'élever au-dessus du palais d'Abou Abdalla el Chiquito. Un autre jour on vient lui apprendre que l'Inde est découverte, et elle se lève pleine d'admiration pour celui qu'elle a vu si pauvre et si dédaigné; elle force même son orgueilleux mari à honorer le génie. Je la vois encore cherchant à calmer la démence d'une fille adorée, à laquelle un amour fatal a fait perdre la raison; je la vois cherchant à lui rendre par son amour de mère la tendresse qui lui est déniée comme épouse, si bien que tout se trouve dans ce cœur de reine, les vertus intimes, les profondes affections et cette haute poésie de l'âme qui fait deviner les grandes découvertes. Aussi a-t-elle fait son siècle en politique et en littérature. Son siècle a dit, pour l'honorer en parlant d'elle et de son mari, *les deux rois*, comme si c'était un assez grand éloge que de lui faire perdre son titre de femme. Oh! qu'elle le garde dans l'avenir, il est trop beau pour le changer.

Ce mot du vieux siècle, qui prétend élever Isabelle au titre de roi, est d'autant plus étrange que nulle reine plus qu'elle n'a laissé de souvenirs de la femme. Au bout de longues années vous voyez ces vieux soldats, ces hardis aventuriers auxquels on doit les chroniques espagnoles du seizième siècle, s'émouvoir profondément en pensant à leur belle reine; et quand un souverain a succédé à un autre souverain, quand il ne reste plus de traces sur la terre de la puissance royale d'Isabelle, il reste mille souvenirs de cette puissance du cœur qui ne meurt pas. Tous ces vieillards se plaisent à raconter ses moindres actions, et l'austérité du prêtre s'évanouit devant un de ces souvenirs tristes et doux. Isabelle apparaît au bout de plusieurs années à ces hommes qui avaient vu de si prodigieux événements, comme le plus noble et le plus touchant souvenir du grand siècle.

Hernand del Pulgar, le vieux soldat chroniqueur, qu'on vit, selon quelques-uns, jouer un rôle si brillant dans ce tour-

noi de la Vega de Grenade, qui a été appelé la guerre des Maures, et qu'il a lui-même fort naïvement racontée, Hernand del Pulgar aime à se représenter sur ses vieux jours cette reine sans seconde, comme la désignent quelquefois les chroniqueurs. Quand il nous a dit : « son vif entendement, sa discrétion, son grand cœur, sa contenance grave et retenue, » il s'écrie : « Elle était bien belle, et une grâce merveilleuse animait sa personne si bien proportionnée dans sa moyenne stature : La figure, elle l'avait très-blanche ; son regard, il était gracieux et honnête ; et pour ses yeux, ajoute-t-il avec une grâce castillane que je laisse deviner sous ses propres expressions, elle les avait *entre verdes y azules*. » « En beauté, s'écrie le vieil Oviedo, je n'ai vu nulle femme qu'on pût comparer à la reine, nulles grâces qu'on pût comparer à sa grâce. Qui a jamais vu telles manières, telle sainteté et honnêteté de contenance ? L'entendre parler était chose divine ; et, en toute vérité, il y avait très-grande valeur en ses paroles. » Et voyez, celui qui parlait ainsi avait subi les épreuves du nouveau monde, il y a quelquefois chez lui une sorte d'âpreté qui trahit involontairement la vie rude du *conquistador*. Bernaldez, le vieux curé de Palacios, ne peut s'empêcher de parler de cette grâce merveilleuse, et lui, prêtre sincère, si simple dans ses expressions, lorsqu'il veut raconter à son tour, il débute en parlant de la beauté d'une femme. Chez Colomb, c'est presque une admiration passionnée, un culte réel du génie. Puis viennent chez tous ces vieux historiens les petits détails dont ils sont ordinairement si sobres en parlant des femmes ; car, ne l'oubliez pas, nous sommes entre le quinzième et le seizième siècle, au temps où les événemens sont tellement prodigieux qu'ils effacent jusqu'aux plus hautes individualités. C'est là qu'on voit comment Isabelle s'environnait de jeunes filles qu'elle élevait en grande retenue, sans que pour cela elle négligeât les sages matrones dont les conseils pouvaient lui être utiles. Pulgar lui reproche son amour des grandes pompes, des riches vêtemens, mais il semble entendre un vieillard qui gronde et qui sourit en voyant remplie d'un merveilleux éclat l'idole de ses pensées et de ses souvenirs. On voit même, chez ces graves écrivains, comment en Biscaye la jeune reine se plaisait aux frais ajustemens des dames de la contrée, et comment elle leur empruntait leurs

joyaux , qu'elle leur renvoyait avec d'autres joyaux plus riches , après s'en être parée. Ils vous disent encore comment elle trouva le moyen d'ôter aux combats de taureaux ce qu'ils avaient de plus cruel et de plus dangereux , en faisant ajuster aux larges cornes des farouches animaux d'autres cornes se recourbant sur leurs épaules , et s'opposant aux coups terribles qui renversent tant de cavaliers. Ils vous disent aussi les gracieuses courtoisies qu'elle adressait autour d'elle . sans qu'une seule expression détourne la pensée de cette pureté du cœur dont ils aiment à la revêtir , alors même qu'ils la jugent avec une hautaine sévérité. Aussi , quand le grand capitaine , craignant qu'elle ne blesse ses pieds sur le rivage , ou qu'elle ne les souille dans la vase , se jette à la mer , convert de vêtemens magnifiques , et la dépose sur le sable , on ne voit là qu'un acte de courtoisie uni à une sorte d'admiration respectueuse et tendre , qui va bien à ces hommes de fer , à ces lions d'Andalousie , pour la jeune femme qui leur commande autant par ses grâces que par ses volontés de reine (1). C'est que , de leur propre aven , elle a soutenu souvent leur courage de sa volonté enthousiaste , et que plus tard ils n'hésitent pas à lui faire honneur de ce siège de Grenade qu'elle osa poursuivre et que tous voulaient abandonner. Eh ! pourquoi donc au milieu de ces belles pages d'une histoire , y a-t-il des pages si sanglantes ? Dites-moi pourquoi il faut s'arrêter au nom sinistre de Torquemada , et y joindre le beau nom d'Isabelle ? C'est que cette reine , je vous le répète , avait tout le caractère de la femme , et qu'une fatale faiblesse s'alliait en elle à l'ardeur des plus hautes pensées ; c'est que , si elle présentait les nouvelles destinées de l'Espagne , elle n'avait point le sentiment intime des inflexibles conditions qu'on allait lui imposer. Selon moi , elle devina le siècle comme Christophe Colomb devina le nouveau monde , par la foi ardente et par l'enthousiasme. C'est pour cela que ces deux ames se comprirent toujours si bien ; c'est pour cela qu'ils pleurèrent amèrement quand ils se revirent , l'un chargé de chaînes , l'autre chargée de six années de désespoir. Plus tard , celui qui a

(1) Ce fait , que je n'ai pas trouvé dans les chroniqueurs d'Isabelle , est raconté dans une vie italienne du grand capitaine.

changé le monde s'écrie : *Que le monde entier pleure sur moi!* Isabelle a changé le siècle; la Castille l'admire, on l'aime, ce qui arrive si rarement aux rois, et elle écrit : « J'ai crainte de mourir; c'est le trône qui me donne ces terreurs, mon père. » Mais, quand ils parlaient ainsi, ces deux poètes égarés avaient accompli leur mission.

Le grand mérite d'Isabelle, et c'est un immense mérite chez les souverains, ce fut donc de comprendre son époque et d'apprécier les hommes qui faisaient marcher le siècle. Pleine d'amour pour Ferdinand, elle conserva ses volontés de reine avec lui. Elle avait merveilleusement compris les qualités de son esprit comme souverain; elle sentait son habileté; elle n'avait nulle foi dans ses conceptions. Mais quand elle apprit la mort de Jean II, de ce roi à la volonté de fer, qui lui disputait le monde près d'elle et part delà l'Océan; quand elle sut que cet esprit inflexible s'était éteint, elle s'écria au milieu de sa cour : *L'homme est mort.* Et ce mot a paru toujours aux chroniqueurs le plus grand éloge qui eût été fait de Jean II.

Voyons maintenant comment après avoir compris les hommes elle comprit son temps. Dans ce siècle plus que dans tout autre on ne peut apprécier le mouvement littéraire qu'après avoir compris intimement le mouvement politique.

Elle n'avait pas été élevée pour le trône, et, selon les chroniqueurs, elle passa les premières années de sa jeunesse dans la solitude; sans doute elle médita, et malgré l'ardeur de son caractère, elle médita profondément. Quand elle fut reine, sa pensée ne fut pas un moment vacillante, et lorsqu'on lit dans la vieille chronique de Putgar ce qu'il appelle le *raisonnement amoureux* qu'elle fit à son mari, on voit toute la condescendance d'une âme aimante, mais aussi la décision d'un esprit qui sent la valeur du pouvoir.

Dès les premières années, elle comprit admirablement ce qu'avait fait l'islamisme établi depuis près de huit siècles. Elle sentit que la civilisation musulmane avait revêtu d'un caractère oriental le pays dont elle était chargée de conduire les destinées; qu'à leur insu les chrétiens étaient maures, et que la splendeur du royaume de Grenade éclairait bien plus l'Andalousie et même la Castille que la capitale du monde chrétien. Il faut, pour bien apprécier la situation des choses, se

rappeler que , bien qu'ils fussent affaiblis , les états mauresques renfermaient encore des espèces d'universités où se renouvelait la science orientale , et que , si l'on n'y possédait plus , comme au treizième siècle , près de quatre-vingt bibliothèques , ces dépôts immenses de toutes les connaissances cultivées alors étaient plus considérables , par le nombre et par la variété des ouvrages , qu'ils ne l'avaient jamais été. A cette époque , en un mot , les armes avaient décliné , mais Grenade renfermait encore dans son sein toutes les lumières de l'Europe formulées par l'esprit asiatique. C'était du sein de l'Andalousie musulmane que le Grec Aristote s'était levé pour instruire l'Europe et pour jeter un cri puissant contre la barbarie.

Je ne dirai point ici combien de savans orientaux se groupèrent autour de lui ; mais il suffit d'examiner , même rapidement , les monumens scientifiques et littéraires de l'époque pour se convaincre combien leurs enseignemens avaient eu de puissance , et en conservèrent long-temps sur les hommes les plus remarquables de la Péninsule. Ferdinand III. Alphonse X et D. Jaime d'Aragon , que l'on est accoutumé à regarder comme les fondateurs de la littérature espagnole , se contentèrent presque , pour mériter ce titre , de répandre la science des Arabes ; et parmi ces souverains , l'homme à la pensée active , qui imprima un mouvement si extraordinaire à l'Espagne qu'elle lui a conservé le titre de savant , quand il n'y avait pas encore de science , Alphonse X , s'il s'inspirait des chants des troubadours , Alphonse puisait toutes ses lumières dans les livres arabes. Les nouveaux documens qui nous sont parvenus nous font admirablement sentir que , tout en cherchant à vulgariser la langue castillane , c'étaient les idées fondamentales des Maures qu'il répandait (1). Où était la prétendue science magique du

(1) J'établis ici rapidement et positivement certains faits dont le développement fournirait un volume étendu. On peut voir , dans l'excellent recueil intitulé : *Ocios de Espagno'es emigrados* , les encouragemens extraordinaires qu'Alphonse accordait aux Arabes. Il y a également sur ses ouvrages les renseignemens les plus curieux. On sait assez généralement que ce prince se vantait d'avoir appris à faire la pierre philosophale d'un homme de l'Orient. Il en

marquis de Villena ? Dans les livres arabes , on retrouve leurs fictions , jusque dans le comte de Lucanor du prince D. Manuel ; et il semble que cet ordre impérieux d'Haxem, qui ordonnait aux chrétiens du huitième siècle de ne parler que l'arabe eût encore sa force dans le moyen âge , puisque les chevaliers chrétiens les plus renommés faisaient des vers en arabe. Ils allèrent plus loin. Non-seulement les Andalous avaient adopté une partie du costume mauresque (1), mais ils avaient adopté presque tous les divertissemens des habitans de Grenade. Ils couraient le *bofordo* . comme les Maures couraient le djérid ; et dans les tournois de l'Alhambra, on voyait quelquefois presque autant de chevaliers chrétiens que de chevaliers maures ; quand un peuple partage les plaisirs d'un peuple, il est bien près de s'unir à ses idées politiques, comme il s'unit à ses jeux. Consultez les annales intimes de la nation, lisez les romances : non-seulement leur forme poétique et jusqu'au mètre dans lequel elles ont été composées, attestent l'étroite alliance des deux nations ; elles attestent quelque chose de plus encore, elles prouvent les concessions les plus amicales faites par l'aristocratie inflexible des chrétiens à l'aristocratie mauresque. Dans les sept infans de Lara, un seigneur de haute renommée envoie emprunter de l'or à un roi musulman, parce que ses noces splendides l'ont gêné, et nul n'en témoigne de surprise. En une foule de passages du *Romancero*, un Maure est *gentilhomme, quoique maure*, et la hauteur castillane se plaît même à lui donner ce nom.

augmenta, dit-il, son Capital ; pour moi, j'ai toujours été convaincu qu'en employant ce langage il avait en vue son capital scientifique, augmenté par les livres orientaux. Cependant le mouvement intellectuel du moyen âge est si étrange, il y a dans les meilleurs esprits de cette époque tant de vague enthousiasme à côté d'une profonde énergie, que rien ne doit surprendre de la part de tels hommes. J'ai trouvé dans Alphonse la recette positive de la pierre philosophale que Bouterwek n'a pu citer.

(1) L'influence de ce costume se fit sentir jusqu'au milieu du seizième siècle. On pourra s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur les costumes espagnols de 1577, conservés à la Bibliothèque royale, section des Estampes.

Toute brillante qu'avait été, en Espagne, la civilisation des Maures, elle avait, je crois, rempli sa mission. Il était temps qu'elle se brisât devant la civilisation chrétienne. Il y avait là une question absolue d'avenir pour le monde chrétien. Isabelle eut la gloire de la deviner.

Qu'une haine fort naturelle pour le fanatisme de ce temps ne nous empêche pas, après tant de siècles, de voir la solution réelle du grand problème que la politique du quinzième siècle présentait à résoudre. Il fallait que l'islamisme tombât ou que le christianisme cessât d'être le christianisme. Quand Talavea, refusant un évêché, disait à la reine : « Madame, je ne saurais être archevêque que de la ville de Grenade, » il disait, en deux mots, la pensée dominante des hommes forts du siècle. Isabelle l'avait recueillie en silence, et elle songeait à l'exécuter.

A l'époque où cette reine comprit la mission qui lui était réservée, les choses étaient admirablement préparées pour accomplir le grand événement qui allait changer l'état de la Péninsule. Il ne s'agissait pas seulement de renverser une ville et de ruiner un royaume ; il fallait changer l'âme, la vie, les penchans d'une nation. Au commencement du siècle, le parti littéraire hispanochrétien avait fait, dans ce but, d'admirables efforts, et l'on sentait en lui la force du triomphe. Parlerai-je de Rabi don Santo, qui donna antérieurement l'étrange spectacle d'un homme de l'Orient abandonnant les splendides fictions de son pays pour les idées à la fois graves et subtiles des chrétiens ? Dirai-je un mot de ce Jean de Mena, que semble animer un rayon effacé du Dante ? Le marquis de Villena avait brillé dans l'âge précédent : il s'éteignit dans celui-ci ; mais il est permis de croire que sa haute pensée animait encore le siècle qui commençait. Perez de Guzman, Alphonse de Baena, le célèbre marquis de Santillana, étaient des poètes essentiellement chrétiens, et il y avait sans doute chez eux plus de science des anciens qu'il n'y avait de réelle inspiration, de cette inspiration arabe que les règles ne contiennent pas. Un seul poète enthousiaste avait chanté au commencement du siècle ; mais il avait chanté comme pleure de cygne, et il s'était éteint (1).

(1) Macias ou Matias *enamorado*, poète gallicien (hispano-

Précisément au temps d'Isabelle, vers 1474, les poètes de cour se multiplièrent de telle sorte qu'il semble, comme dit un vieil historien, qu'ils fussent nés d'un sourire de la jeune reine; puis le nombre alla en augmentant de telle sorte que c'était un jeu ingénieux auquel tout le monde se livrait, et non plus une étude. Consultez les gros livres qui, en 1492, remplaçaient nos recueils si nombreux et si coquettement formés: on trouve pour l'Espagne plus de deux cents noms célèbres, alors peut-être, mais maintenant presque tous ignorés. Le *cancioneiro* de Resende (1), que j'ai sous les yeux, en renferme plus de trois cent trente, la plupart appartenant à de grands seigneurs du Portugal; si bien que l'esprit, rempli d'immenses souvenirs, est tout étonné de rencontrer là des noms tels que ceux d'Albuquerque ou de Gonzalve de Cordoue. Voulez-vous expliquer cette merveille? c'est qu'Emmanuel faisait des vers, c'est qu'on disait à la cour d'Isabelle:

portugais) d'une admirable douceur. Ce fut lui qu'imitèrent la plupart des poètes de cette période, et l'on retrouve son inspiration mélancolique dans la plupart des *cancioneiros* du temps. Il ne reste cependant que quatre fragmens de ce chef d'école, que sa fin terrible rendit aussi célèbre que ses vers. (Il fut tué en prison d'un coup de javeline par un mari jaloux.) Le marquis de Villena a composé sur ce poète infortuné une espèce d'épigramme qui est ce que l'on a fait de plus touchant, de plus simple et de plus élevé à cette époque. Il n'en est pas question, que je sache, dans les histoires littéraires, si l'on en excepte l'excellent travail si peu connu de MM. Gomez de la Cortina et N. Hugaldo y Mollinedo. Selon moi, et c'est pour la première fois, je crois, que cette opinion est émise, on pourrait peut-être retrouver des fragmens du célèbre et infortuné Macias dans le *Cancioneiro dos nobres*. Malheureusement ce précieux recueil, imprimé à petit nombre par L. Stuart, n'est pas assez répandu. C'est le répertoire le plus authentique des premières antiquités de la littérature portugaise, puisqu'il y a un ou deux fragmens qu'on peut faire remonter jusqu'au douzième siècle.

(1) Un savant portugais, dont on ne saurait trop honorer les solides travaux, M. Nunez de Carvalho a bien voulu me communiquer une copie de ce fameux *cancioneiro*, dont il n'y a plus que trois ou quatre exemplaires bien connus.

No será tenido por noble el que mostrará aversion á las letras y á los estudios. On ne regardera pas comme noble celui qui montrera de l'aversion pour les lettres et pour l'étude.

Il faut l'avouer, il y a cent fois plus de poésie dans ces *cancioneiros*, où l'on recueillait les poésies échappées à tant de génies aventureux, à tant d'ames chevaleresques, qu'il n'y en a dans les grands poèmes admirés comme œuvres d'art, et représentant le siècle. Toutefois, il faut bien l'avouer aussi, où il y a plus de poésie encore que dans ces recueils de *cancions*, de *glosas* et de sonnets, c'est dans le *Romancero*; mais en ce temps, le *Romancero* n'était pas recueilli, pas plus que, sous Pisistrate, on n'avait Homère complet. La romance était errante dans la nation; elle allait du Guadalquivir aux rives de l'Èbre, conviant aux larmes, aux combats, à la prière. C'était le cri poétique du peuple le plus poétique de la terre. C'était le génie de ces cœurs ardents, dont la *cancion* ne disait que la grâce. Personne, dans la nation ne réclamait ces sortes de chants: c'est que tout le monde les avait composés. Eh bien! la plupart de ces admirables romances étaient empreintes du génie des Maures (1).

Quand on soumet à un sérieux examen les romances, il est impossible de ne point être frappé de ce fait, il est impossible de ne pas voir en même temps que les plus belles romances castillanes furent modifiées au quinzisième siècle, et que ce grand siècle, en expirant, eut une voix puissante, qui devait rappeler à jamais l'intimité pleine d'énergie existant entre les Maures et les chrétiens du moyen âge. Le bon Gazul, Vancgas, le grand-maître du Calatrava, les Abencerrages, tous

(1) Que l'on ne recule pas devant cette assertion, qui peut bien être sujette à controverse. Au besoin, les auteurs espagnols les plus consciencieux viendraient à mon aide. Pour ce qui regarde les formes métriques, je ne puis résister à citer l'un d'eux.—Quant à l'artifice métrique des romances espagnoles, dit-il, il est bien évident que chacun de leurs vers qui n'est pas joint par l'assonance correspond au premier hémistiche des Arabes, appelé par eux *sadre'bayt*, ou entrée du vers, et que chacun de ceux qui ont l'assonance correspond au second hémistiche appelé *aljelbayt*, ou clôture du vers, etc.

ces hommes à la forte épée se parlent, je vous assure, et s'aiment dans les romances, quoiqu'ils se creusent de larges blessures, et qu'ils s'en aillent, bien malement blessés, se faire panser les uns à Grenade, les autres à Séville. Les romances mauresques du quinzième siècle parlent bien de combats, mais elle ne disent point de haine : il y a là courtoisie des deux côtés, il y a presque communauté de sentimens et d'idées ; et précisément parce qu'on y trouve la galanterie passionnée des Orientaux et toutes les splendeurs de l'Andalousie, on n'y sent plus la belle et grave pensée chrétienne. Isabelle y lut le progrès de la nation. Malheur à ceux qui l'ont détournée de sa voie ! mais la faute ne peut lui en être imputée. Elle eut bien assez de ses malheurs comme femme et comme reine, sans qu'on l'ensanglante des crimes du fanatisme.

Mais qu'on ne nous croie pas sans sympathie pour ses Maures si braves, si chevaleresques, si ardens ; ils vivent dans la poésie, et leur part de glorieux souvenirs est belle ; toutefois en politique, il y avait entre eux et les nouvelles destinées l'abîme d'une religion aux dogmes inflexibles. Ces hommes de l'Arabie s'étaient modifiés ; mais ils n'avaient point changé, et ils le prouvèrent. Leur génie s'était adouci dans les belles plaines de l'Andalousie ; mais, bien qu'on ne reconnaisse plus en eux l'âpreté du désert, il y a quelquefois dans leurs chants un retentissement de l'inexorable fatalité ; on y reconnaît les accens du hamasa ou les cris passionnés des moallacat.

Mais les arabes étaient-ils progressifs ? Ils l'avaient été durant le quatorzième siècle : ils ne pouvaient plus l'être au seizième ; au dix-neuvième ils le fussent redevenus et ils le fussent redevenus comme le sont maintenant les Turcs et les Égyptiens, quand la foi se serait modifiée par la puissance des siècles. Pour ne citer qu'un fait, mais un de ces faits qui décident les questions comme l'invention qu'il rappelle a changé le monde : dès 1474, l'année même où Isabelle monta sur le trône, l'imprimerie fut introduite en Castille ; les plus sérieuses investigations bibliographiques n'ont pas encore prouvé que les Maures alors puissans eussent fait les moindres efforts pour l'adopter. Les Maures n'avaient point d'imprimerie. Cet élément de civilisation universelle leur manquait ; et, quoique assez tolérans dans toutes les modifications qu'exigeait

leur civilisation splendide, mais incomplète, il est fort incertain qu'ils eussent osé briser le préjugé religieux, s'opposant, chez les Musulmans, à ce que les livres consacrés au culte soient reproduits par une puissance vile à leurs yeux, puisqu'elle est mécanique. Voyez ce que peut une idée fautive dans le développement de tout un ordre de civilisation. Les livres religieux des chrétiens devaient, avant tout, être multipliés, quel que fût le moyen matériel employé pour les répandre; et, afin d'assurer leur universalité, l'imprimerie allait développer son immense puissance.

Lorsque Isabelle monta sur le trône, elle eut donc, au plus haut degré, le sentiment de la civilisation chrétienne. Ce qui n'était d'abord qu'un vague désir devint chez elle une pensée profonde; mais les mystérieux secrets de la science chrétienne étaient dans le latin. Lisez la vieille chronique qui parle de son amour de femme pour la parure, de son habitude de s'environner de gracieuses et brillantes jeunes filles, on y lit ces mots étranges: « Elle était fort affectionnée à entendre les sermons et les prières latines, bien qu'elle ne les comprît pas. » Quelques années s'écoulaient, et Pulgar ajoute: « Après les guerres de Grenade, elle mit tant de diligence à apprendre la langue de Virgile qu'elle pouvait entendre les ambassadeurs ou les orateurs qui s'adressaient à elle dans cette langue. » Ils nomment comme son institutrice cette célèbre Beatriz Galindo, qu'on surnomme *la Latina*, et qui est comparée quelquefois aux plus fameux docteurs de cette période. Après avoir appris le latin, comme premier élément de la civilisation nouvelle, Isabelle tourna ses regards vers l'Italie, et elle en fit venir Pierre Martyr d'Angleria, homme érudit et positif, esprit vif, curieux, tel qu'il en fallait pour mettre un pays à demi oriental en rapport avec la métropole, et par la métropole, avec le reste du monde chrétien. C'était par Pierre Martyr que l'Europe du quinzième siècle était instruite de ce qui se passait dans le mouvement intellectuel de la Péninsule, et il remplaçait à lui seul, dans ce pays, ces feuilles littéraires qui ne devaient être introduites en Espagne que deux siècles après.

Malgré son esprit poétique et son imagination religieuse, il me paraît prouvé qu'Isabelle tourna surtout sa pensée vers les études solides de l'histoire, et vers les sérieuses investiga-

tions de l'antiquité ; mais aussi c'est que ces études alors avaient en elles une haute poésie , elles découvraient d'admirables mystères. En renversant les Arabes , elle sentit qu'il fallait étendre leur horizon scientifique , et elle agit , sous ce rapport , dans une direction opposée à celle qu'avait suivie , un siècle auparavant , don Jaime et don Alphonse , et qu'avaient imitée plus tard des hommes qu'on était accoutumé à révéler.

Le quinzième siècle a été surnommé en Espagne le siècle des chroniques : on pourrait appeler celui d'Isabelle le siècle des traductions et de la science chrétienne , le siècle des voyageurs aventureux , des fougueux théologiens , des grammairiens subtils , des antiquaires profonds. En ce temps le mysticisme le plus rêveur s'allie aux actions les plus hardies , comme aux investigations scientifiques les plus laborieuses. Colomb découvre-t-il l'embouchure immense d'un fleuve américain , c'est l'entrée du paradis terrestre qui était caché aux hommes depuis la création , et dont les chrétiens vont boire pour la première fois les eaux immortelles. Un savant cardinal fait-il réimprimer la Bible avec un texte minutieusement correct , c'est au monde entier qu'il l'adresse , c'est l'univers entier qu'il veut convertir ; et quand la polyglotte de Cisneros est envoyée aux nations , elle leur est envoyée comme le seul guide spirituel qui puisse conduire les peuples , et surtout les grands , dont le fougueux cardinal « brisait l'épée sous sa sandale. »

Un grand malheur advint sans doute au milieu de cet ardent travail des âmes fortes , qui allait changer la face de la Péninsule ; on crut devoir effacer du monde intellectuel ceux dont on voulait surpasser la science. L'inquisition persécuta les Maures , et Cisneros fit brûler , dit-on , lui-même leurs magnifiques bibliothèques ; cependant , malgré cette œuvre déplorable du fanatisme , le jour où l'on avait vu briller au-dessus de l'Alhambra la croix qui dispersait dans l'air ses rayons d'or , quand Isabelle , agenouillée dans la Vega , s'était écriée : « L'Orient succombe ! » l'auréole de cette croix avait été l'auréole d'une ère nouvelle pour l'Espagne et pour le monde.

Ce que la reine avait commencé alors elle l'acheva : les imprimeurs multiplièrent tout ce que conservait à grand'peine l'art des habiles calligraphes ; elle alla jusqu'à suivre les cours

de l'université de Salamanque , jusqu'à engager les dames de sa cour à poursuivre les études sérieuses dont le goût devait être renouvelé. Ce fut après la prise de Grenade qu'on vit paraître la première grammaire espagnole , qui fixait enfin les principes de cette langue , qui allait devenir universelle pendant deux siècles , et dont on allait se servir par le monde pour développer la civilisation nouvelle. Le fameux Lebrixa donna son traité grammatical en 1492 ; c'était un essai bien incomplet sans doute , mais c'était l'essai incomplet d'un esprit supérieur , et il est permis de croire qu'il fut provoqué par la reine , puisque Lebrixa le fit pour ses dames , et qu'elle en accepta la dédicace. En examinant du reste ce curieux traité , sans lequel peut-être la littérature espagnole eût été bien longue à se développer , on demeure convaincu de la haute philosophie qui guidait alors les esprits supérieurs ; Lebrixa y développe la pensée de la reine , il y fait sentir l'union intime qui existe entre le lustre ou la dégradation d'une langue et la prospérité ou la décadence de l'empire où on la parle , pensée vulgaire maintenant , pensée profonde et philosophique à coup sûr pour le quinzième siècle.

Dès lors l'étude des langues savantes suivit l'étude plus approfondie de la langue espagnole (1). On dédaigna l'Orient autant qu'on l'avait révééré dans le treizième siècle. Avant tout on exhuma l'antiquité. Le sentiment de la plus belle latinité se reproduisit dans les ouvrages d'Alvar Gomez de Ciudad-Real , de Diego Gracian , de Fernando de Herrera , d'Alfonso Seguera , de Juan Maldonado , d'Honcala , de Pinciano , surnommé le Commandeur grec , et surtout dans les traités de ce fameux Juan Petreyo , dont , selon l'expression un peu hyperbolique des contemporains , Cicéron aurait pu craindre la plume et Péloquence. Si Lebrixa avait vulgarisé l'étude de la langue latine , s'il avait fondé une école célèbre qui porte encore son nom , Arias Barbosa répandit la langue d'Homère aux lieux où l'on lisait encore ce poème du Cid , emprunté à une chronique , qui a quelque chose d'homérique

(1) Voyez don Clemencin , tome 6 des *Mémoires de l'académie d'histoire*.

elle-même (1). Mais je m'arrête ; au besoin , une longue suite de noms consacrés dans la plupart des volumineux ouvrages espagnols attesterait avec quelle rapidité se répandit l'étude de cette belle langue , qu'on ne tarda pas même à professer à Grenade , à Grenade où l'on voyait bien encore s'élever les palais mauresques , mais où l'on élevait des chapelles , où l'on bâtissait des couvens . et il faut bien l'avouer , où l'on brûlait encore les beaux traités des Averroës , et des Abulfeda.

En ce temps , les traductions des livres classiques se multiplièrent de telle sorte que les hommes de cour familiarisés avec le latin purent se faire une idée beaucoup moins vague des grands siècles de Rome , qui , sans doute , leur apparaissaient encore cependant comme un temps mystérieux où devait s'épuiser la science , précisément comme de nos jours les gens du monde contemplent la science des indianistes avec des yeux éblouis ; ils ne sauraient attacher une idée complète aux noms étranges de ces vastes épopées qu'on leur révèle , et qui , sans aucun doute , nous deviendront aussi familiers que les noms de Virgile ou d'Homère. Comme alors les siècles écoulés parlaient tous au siècle qui commençait. Le mot éternel de la science nouvelle , on pouvait le dire comme on le dit aujourd'hui : « Pour comprendre tout l'avenir , regarde dans le passé.

Il y eut même alors quelque chose de merveilleux en Espagne ; les grands , dédaigneux de la science , se livrèrent à la science comme à un ardent combat , achevant ainsi ce que n'avaient pas accompli les batailles ; ils évoquèrent l'antiquité hellénique et romaine ; vieux soldats castillans , ils lui parlèrent face à face. Au rang des plus enthousiastes , des plus laborieux , on cita le comte de Miranda , Francisco de Zuniga , le duc d'Albe , D. Fadrique de Tolède , et l'on ne manqua pas de comparer à Caton l'illustre Bernardo de Rojas qui , presque

(1) Il est bien avéré maintenant , et c'est une des découvertes les plus importantes , que cette belle chronique primitive , dont Masden niait si légèrement l'antiquité , ou même l'existence , remonte au douzième siècle. Les savans traducteurs espagnols de Bouterwek en ont administré des preuves irréfragables. Elle est écrite en latin , et on la conserve à la *Casa Real* , ce San-Isidro de la ville de Léon.

âgé de soixante ans , commença d'arides études scolastiques. En ce temps , il est vrai , sept mille étudiants se faisaient inscrire sur les matricules de l'université de Salamanque, et l'on voyait parmi ces noms celui de don Guthière de Toledo, fils du duc d'Albe , et cousin du roi. C'était encore l'époque où un jeune seigneur expliquait publiquement à l'université Ovide et Pline , et cependant , quelques années après , Fernandez de Velasco , le neveu du bon comte de Haro , comme l'appellent les chroniqueurs , devait porter avec honneur la lourde épée de connétable.

Aussi l'esprit demeure-t-il étonné de la promptitude avec laquelle se répandirent les traductions des principaux auteurs de l'antiquité grecque et latine : Antonio de Palencia fit connaître même les antiquités judaïques de Josèphe ; tandis qu'un commandeur d'Alcantara , Diego Lopez de Toledo , traduisait les commentaires de César , Guillen de Avila donnait les stratagèmes de Frontin , les vieux guerriers de Rome instruisaient les jeunes chevaliers castillans. Mais la traduction la plus utile qui fut faite à cette époque , ce fut celle de Plutarque. Alfonso de Palencia la dédia au duc de Cadix , vieux soldat bien digne d'y figurer. Ensuite , parurent , à peu de distance les unes des autres , des versions fidèles de Justin , d'Héliodore , d'Hérodien (1). On ne négligea pas les poètes : un seul écrivain traduisit l'*Amphytrion* de Plaute , Juvénal et le Dante : ce poète austère qui chante si tristement sur les confins de deux âges , convenait plus que tout autre à l'Espagne , préoccupée de deux vastes pensées , celle du passé , et celle de l'avenir.

Nommerai-je maintenant une foule d'autres travaux ? Parlerai-je d'une traduction de Pétrarque , du Marco-Polo espagnol , que durent consulter si souvent les compagnons de Christophe Colomb ? du spirituel Érasme , esprit du moyen âge , détruisant le moyen âge ? Tandis que ces hommes disaient des choses ignorées , ou discutaient des faits , d'autres

(1) Voyez Clemencin , tome 6 des *Mémoires de l'académie d'histoire*. Ce judicieux écrivain dit avec raison que , bien que ces auteurs n'aient été imprimés qu'après la mort d'Isabelle , ils appartiennent à son règne et se formèrent sous son règne.

trouvaient, en prose, l'harmonie des mots. Cependant Fernand Perez de Oliva, l'évêque Guevara, et l'auteur du *Dialogue des langues*, eurent le mérite peu commun à cette époque, comme dit Clemencin, de réunir l'élégance et la pureté du style à l'abondance et à l'énergie des pensées.

Il y a sans doute peu d'originalité dans ce grand mouvement de la renaissance espagnole; peut-être l'originalité a-t-elle cessé, peut-être n'est-elle pas encore venue? Pour ma part j'en trouve davantage dans le siècle d'Alphonse, et plus tard j'aime mieux lire les chroniques d'Ayala que les chroniques d'Ocampo. C'est cependant, après tout, un beau spectacle pour la pensée que cette marche grave et solennelle de tous les esprits gravitant, dans un demi-crêpuscule, vers un horizon dont quelques rayons fugitifs font seulement deviner la splendeur. Il y a là un grand mystère qui plaît et qui attriste, comme le mystère de toutes les époques de transition. Quand on lit les auteurs si originaux du treizième et du quatorzième siècle, on se sent fort de leur énergie guerrière, de leur politique résolue, de leur foi, qui n'a jamais fléchi; mais on sent aussi la main de fer qui vous arrête, la volonté féodale qui vous attache au siècle, le symbole encore immobile et qui vous crie d'arrêter. Au temps d'Isabelle on découvre deux nouveaux mondes, le monde de Colomb, et le monde de la pensée. Je sens bien que dans ce rapide coup d'œil, il eût été juste et rationnel à la fois de parler de la poésie d'abord. Mais je l'ai cherchée où elle se trouvait, dans la pensée d'Isabelle, dans le mouvement scientifique du siècle, dans l'évocation des temps passés; qu'importe, en l'effet, le rythme quand ce n'est pas par le génie qu'on le sent animé? Nous allons cependant parler des poètes, car, ainsi que les autres, ils ont accompli leur mission.

Il y a une période de quelques années dans le siècle d'Isabelle où se passent tant d'événemens, où se succèdent tant de hautes et fortes actions, qu'on distingue à peine encore ce génie dramatique dont l'originalité amusera l'Europe, dont la grave raillerie instraira les nations. Comment amuser un peuple qui apprend tantôt la chute d'une religion, tantôt la chute d'un royaume, tantôt la découverte d'un monde?

Que dire à ce peuple auquel on montrait un jour Colomb revenant du Cathay , un autre jour Gonzalve revenant d'Italie ?

L'Espagne n'avait donc pas un poète qui pût donner son nom au siècle (peut-on citer le moraliste Jorge Manrique ?). Il est vrai qu'il eût fallu être bien grand pour faire oublier l'énergique poésie des romances ou leur forte douceur. Alors , au défaut du génie qui crée, on vit apparaître un de ces talens harmonieux qui prennent Virgile pour modèle, n'osant le prendre , avec le Dante , pour compagnon , Juan del Encina est le seul poète remarquable de ce temps , et il trouva la poésie dramatique , qui est si essentiellement propre à l'Espagne ; mais il la trouva , comme les Italiens, sous la forme de la pastorale , et elle semble à son origine simple , naïve , née d'un regard d'Isabelle plutôt que d'un sentiment passionné ou de la haute pensée chrétienne qui devait animer Calderon. Si Jean de Mena avait senti l'élévation du style, si le marquis de Villena était allé demander aux Italiens le mètre harmonieux qui devait servir une inspiration facile , si Jorge Manrique avait adouci l'âpre rudesse du style castillan , Juan del Encina , poète voyageur , musicien habile , ami des seigneurs de Séville et de Rome , tour-à-tour amoureux , dévot , pèlerin , homme de cour , Juan del Encina rêva toutes les beautés du soleil espagnol , et fit à la poésie un élysée castillan qu'il révéla surtout dans son harmonieuse peinture de l'âge d'or dont plus tard Cervantes s'inspira. Ses églogues naïves plutôt que rêveuses plurent à ceux qui avaient répété si long-temps les chants brefs et forts de la romance ; c'était un cri d'amour après un cri de guerre , et il fut recueilli. Juan del Encina , qui s'était inspiré de Virgile , donna cependant à ses pastorales une franche allure villageoise qui peint plutôt une aldée espagnole qu'une campagne virgilienne , et il faut l'en louer , car il disposa la langue à toutes les inflexions des poètes du seizième siècle ; mais je le répète , c'est un homme de talent qui guide son siècle par une douce harmonie , plutôt qu'un de ces hommes qui le font hardiment marcher par une pensée puissante. Après tout , ces églogues dialoguées forment avec *la Célestine* l'origine de la poésie dramatique espagnole , et le père du théâtre portugais , Gil Vicente , son contemporain ,

avoue qu'avant lui Jean del Encina avait charmé la cour de ses pastorales (1).

La vie de Juan del Encina est une de ces vies actives , aventureuses , comme on en trouve tant au quinzième siècle. On le voit tour-à-tour maître de chapelle de Léon X , pèlerin à Jérusalem , poète à la suite des cours. Quoique ses admirateurs le trouvent castillan dans l'étendue de ce mot , il est probable que ce fut la comédie érudite de l'Italie qui développa son talent dramatique. Aussi serait-ce une étrange chose que de réclamer pour lui une réelle originalité ; il le faut louer surtout de ne point s'être complètement abandonné à la rêverie monotone des pastorales de l'Italie.

Du reste , l'Espagne possédait déjà au temps d'Isabelle un ouvrage bien difficile à caractériser sans doute , mais qui traversa le siècle entier en excitant toujours le même enthousiasme. Cet ouvrage était en prose , mais c'est par une concession toute naturelle qu'il trouve sa place après un livre de poésie. Je veux parler de *Calixto et Melibea* , roman qu'on peut regarder à la rigueur comme le type original du théâtre ,

(1) Six de ces petits drames villageois , où l'on trouve un sentiment réel du dialogue , mais où l'on chercherait vainement une conception , viennent d'être réimprimés sous le titre de *Tedtro espanol anterior à Lope de Vega. Hamburgo* , 1852. 1 volume in-8°. Outre les pastorales de Juan del Encina , on trouve huit pièces espagnoles de Gil Vicente , quatre de Naharro , et quatre de Lope de Rueda. De semblables publications ne sauraient être sans doute trop encouragées ; mais on ne saurait trop s'élever aussi contre les changemens ou les suppressions. Or l'éditeur allemand dit positivement : *Se ha permitido la supresion de algunas diragaciones pesadas o impertinentes , y talcual vez la mudanza de alguna palubra en obsequio del sentido* , etc. Nous ne pouvons admettre de semblables corrections dans la publication des monumens du quinzième siècle : il nous les faut donner avec leur simplicité , leur franchise , et même leur rudesse. Grâce soient rendues cependant à M. Bohl de Faber , auquel on doit déjà tant d'intéressantes publications espagnoles. Nous l'engageons à revenir au système qui a prévalu dans la publication de *la Floresta de rimas antiguas*.

puisqu'on eut le courage de l'entendre et de le représenter. *La Célestine* (c'est le nom qu'on lui donne souvent) est par son titre une tragi-comédie; par son action, c'est une longue nouvelle, et l'on ne comprend pas comment on a pu trouver dans sa fable la moindre action dramatique; mais après tout, *la Célestine* est un de ces livres essentiellement nationaux qu'une traduction fait connaître toujours imparfaitement, parce qu'ils se lient à tout ce qu'il y a d'intime dans un siècle et chez une nation. Là on ne trouve, pour ainsi dire, aucun souvenir de l'antiquité; ou, si les souvenirs de l'antiquité se montrent, c'est accidentellement, comme si l'auteur, voulant faire avant tout une œuvre morale, n'avait pu se passer de faire intervenir la sagesse des temps anciens comme un solennel enseignement adressé au siècle. Qu'est-ce donc que *la Célestine*? Qu'est-ce donc que ce livre dont Cervantes disait que ce serait un livre divin s'il ne découvrait pas dans le cœur humain tant de perversité? C'est le roman moral le plus difficile à caractériser que présente la littérature espagnole; c'est la plus énergique protestation que puissent invoquer les temps modernes quand on parle de la haute moralité des siècles passés; non pas précisément que l'expression manque de chasteté, mais il s'agit des stratagèmes qu'emploie une femme de mauvaise vie pour séduire une jeune fille aimée passionnément d'un beau et noble cavalier; et au fond il n'y a pas d'odieuses menées, de hontenses révélations, de tristes et fatales peintures qui n'y soient présentées à côté de rigoureux préceptes, dont les lecteurs du temps devaient peu se soucier. Aussi un naïf critique du seizième siècle s'écrie-t-il: « Qui doute que ce petit livre de *Célestine* ne soit un des plus discrets et des plus sententieux qui aient été écrits? mais c'est une fleur dont le bon tire du miel, tandis que le méchant peut en tirer du poison. » Si le poison se répandit, il se répandit avec une prodigieuse rapidité; car dans le seizième siècle seulement on fit trente éditions de cet ouvrage; il fut traduit dans toutes les langues, et, quoiqu'à peine connu maintenant parmi nous, il en existe trois versions françaises auxquelles succédèrent deux traductions italiennes, une version latine et une traduction en allemand.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce roman, que les

critiques espagnols persévèrent à appeler une comédie, et qui révèle si essentiellement le génie espagnol, eut le destin des romances; on ne sait qui en est l'auteur véritable, et si l'on a la certitude que Fernand de Roxas l'a continué sous le règne d'Isabelle, il est maintenant impossible d'affirmer que ce soit Juan de Mena ou Rodrigo Cota qui l'ait commencé.

Bouterweck, si consciencieux du reste, semble ne pas avoir eu le sentiment de toute l'importance de cet ouvrage. C'était réellement le livre de l'époque, le livre qu'on lisait par toute l'Espagne, comme plus tard on lut le *don Quixotte*; et il faut que sa popularité se fût répandue bien au-delà des Pyrénées, puisque l'honnête savant allemand qui le traduisit en latin dès le seizième siècle, en lui donnant le titre grec de *Pornoboscodidascalos*, affirme que « ce livre divin est si plein d'importantes sentences, d'exemples et de conseils propres à conduire la vie que nulle nation n'en possède un semblable. » Le dix-neuvième siècle ne saurait à mon gré y trouver tant de choses, mais il peut y puiser un réel enseignement sur une des périodes les plus curieuses de la civilisation, qui succède à la période du moyen âge; c'est même encore à mon gré la peinture la plus réelle et la plus naïve de la société chrétienne de cette époque de confusion. Les Espagnols eux y trouvent encore autre chose, et ils ne craignent pas de dire qu'à défaut d'autres monumens *la Célestine* pourrait attester un fait, c'est qu'il y a près de quatre cents ans le style espagnol présentait déjà la perfection qu'on trouva plus tard dans le pur castillan.

On sent que dans ce rapide coup d'œil il m'est impossible d'aborder d'autres livres que les ouvrages qui exercèrent une forte influence sur leur temps, car, selon moi, cette influence n'avait pas été comprise. En voici un qui éclaira peut-être Isabelle ou qui lui donna à penser. En ce temps, et surtout avant le règne *des deux rois*, trois races se partageaient l'Espagne, et, chose remarquable, quoiqu'elles eussent d'abord lutté avec cette ardeur énergique qu'imprime un profond sentiment religieux, le vaste mouvement de civilisation qu'elles avaient donné à l'Europe les avait réunies comme à leur insu; elles étaient étonnées de ne plus tant se haïr et de confondre leurs opinions. Qu'on ne croie pas cependant à une tolérance

prématurée, les siècles de cette période ne procèdent pas ainsi. La race maudite, la race méprisée s'était relevée par la puissance de l'intelligence, et les chrétiens lisaient avec admiration les préceptes de Rabbi don Santo, mais la société paraissait frappée d'une sorte de déchéance morale, d'un sinistre et sombre abaissement. Alors parut la plus étrange des pastorales, car c'était la satire politique la plus âpre qu'on eût encore adressée aux rois. Je veux parler de Mingo Revulgo, qui mêla les plus hautes questions religieuses à de prétendues bergeries.

Aux yeux des hommes énergiques et religieux de l'époque Henri, quatrième du nom, et fils de Jean II, était un mauvais roi; l'auteur de la satire en fit un mauvais berger, et l'allégorie pastorale, qui peint la situation politique du temps, n'est nullement difficile à pénétrer. Dans le dialogue qui s'établit entre Mingo et Gil Arrebato, on devine sur-le-champ la grande question religieuse; Christobal Mexia, c'est le messie, et ce nom représente le christianisme, tandis que le berger bègue Tartamudo est le symbole expressif de Moïse; Meco Moro, il est inutile de le dire, c'est l'islamisme, c'est l'Orient en présence des deux autres religions. Les troupeaux de ces puissans bergers paissent à l'aventure, et une grande ruine semble au poète devoir menacer juifs, chrétiens et maures au milieu d'un monde qui tombe en dissolution. Quelques écrivains espagnols ne trouvent pas à ce morceau d'autre mérite que son antiquité; ils le regardent comme la première églogue vraiment originale écrite en castillan; mais qu'elle ait été composée en 1472 par Cota, ou qu'on doive l'attribuer à Hernand del Pulgar, elle a un mérite bien plus grand à mes yeux que son mérite poétique et religieux de l'Espagne quand Isabelle guida à son tour le troupeau, et qu'elle prétendit imprimer un autre mouvement à cette foule errante et confondue. Je le répète, ces trente-deux *coplas* qui annoncent dans leur style bucolique malheur et confusion, sont bien plutôt une protestation énergique en politique qu'un chant indiquant chez l'auteur quelques élans de poésie. Siècle étrange, où ce qui eût fait parmi nous un article de journal paraissait sous la forme d'une pastorale, et se mêlait aux rêveries langoureuses de la bergerie (1)

(1) Hernand del Pulgar, auquel on l'attribue, l'a dans tous les

Mais comme je l'ai dit , le génie d'Isabelle se tenait éveillé , le mauvais pasteur tomba , et la femme forte jeta un puissant regard sur les destinées chrétiennes de l'Espagne. En quelques années elle sut abattre l'islamisme , elle sut conquérir cette belle vega de Grenade où s'élevait ce magnifique Alhambra dont on eut un moment l'idée de faire un temple chrétien. C'est cette lutte chevaleresque , merveilleuse par le lieu de la scène et par les hommes qui y assistèrent , qu'eut à retracer plus tard Hernand del Pulgar , le hardi chroniqueur , et le sujet imprima à son style et à sa pensée un tel enthousiasme qu'il devint le premier historien de l'époque.

Il y eut tant de chevaleries dans cette guerre , qui ne fut souvent qu'un tournoi où l'on brisa les lances devant Isabelle , qu'on ne doit pas être surpris de voir apparaître un livre qui a enfanté le livre de Cervantes , et sans la connaissance duquel on ne peut pas bien comprendre *don Quixotte*. Je veux parler de cet Amadis de Gaule , de Vasco de Lobeira , qui personnifie aussi son époque , et qui , écrit en portugais , ou plutôt en galicien , dans le quatorzième siècle , reparait au monde sous une plume castillane , qui malheureusement l'altère en prétendant le corriger. Ce ne fut réellement qu'au quinzième siècle que l'œuvre de Vasco de Lobeira , type des romans de chevalerie espagnols , exerça toute son influence et qu'elle circula dans le reste de l'Europe. Mais c'était déjà un cri affaibli , quoique passionné , de cette chevalerie qui allait s'éteindre quand Cervantes aurait souri. Je m'arrête ; l'Espagne en politique et en littérature , a déjà de nouvelles destinées.

En 1504 , un jour que Christophe Colomb se préparait à se rendre à la cour , retardant toujours son voyage de quelques semaines , lui qui avait fait des voyages où la pensée avait épuisé sa vie , on vint lui dire : « La reine est malade à en mourir ; » on le lui avait répété la veille ; il prit la plume et il écrivit à son fils : « Un grand nombre de courriers viennent

cas , commenté. C'est à tort qu'un excellent ouvrage anonyme (*Essai sur la littérature espagnole*) l'attribue aussi à Mena. Le père Sarmiento y trouve des *coplas* si obscures qu'il prétend que le commentateur seul a pu les composer.

chaque jour, et les nouvelles sont celles que mes cheveux se dressent sur ma tête rien que de les entendre si contraires à ce que mon cœur désire ; qu'il plaise à la Sainte-Trinité de sauver la reine, car c'est sur elle que repose ce qui est déjà entrepris. »

Un autre jour on vint lui dire : « La reine est morte. » Ce jour-là Christophe Colomb s'écria : « Le monde est triste pour moi ; qu'y faire maintenant ? » et il voulut aussi mourir. Toute grande pensée s'était éteinte pour lui avec le souffle de cette femme (1).

(1) Une chose qui caractérise à mon gré cette période, c'est la promptitude avec laquelle les femmes prirent part au mouvement intellectuel qui se développait. En général elles ne se livrèrent point à la poésie ; elles partagèrent comme à leur insu la pensée de la reine. On rencontre bien quelques noms dans les *cancioneiros*, et l'on se rappelle surtout avec plaisir celui de Florencia Pinar. Mais en général elles réservèrent leur enthousiasme pour cette étude de l'antiquité, qui sans doute portait avec elle en ce temps un intérêt de curiosité qui a quelque chose de poétique et de grave. On en vit alors plusieurs professer dans les universités ; et dona Beatriz Galindo, surnommée la Latina, lutait d'habileté avec les plus savans docteurs de la Castille. Dona Lucia de Medrano se rendit célèbre par son érudition. On la vit expliquer publiquement les classiques latins à l'université de Salamanque, tandis qu'à la même époque, et peut-être en même temps, la fille du fameux Lebrixa remplaçait son père dans sa chaire de rhétorique, et cela au grand applaudissement de la multitude, qui n'y vit jamais qu'un hommage public rendu à la science. Il est vrai que quelques années après dona Isabella de Joya devait donner un spectacle plus curieux, et qu'on vit prêcher une femme dans l'église de Barcelone, au vif étonnement de la population, qui s'était rendue en foule à l'église pour l'écouter. Ce fut la même qui, passant à Rome sous le pontificat de Paul III, expliqua devant les cardinaux plusieurs passages embrouillés du subtil Scott, et qui eut, dit-on, la gloire de convertir un grand nombre de juifs qui avaient jusqu'alors résisté à tous les efforts des doctes théologiens de l'époque. Mais sans sortir de la cour d'Isabelle, nous y trouverions quelques noms de femmes dont le temps n'a point encore détruit la célébrité ; nous y verrions sans doute, avant

qu'elle passât en Portugal , cette fameuse Luiza Sigea que l'on cite comme le prodige de son siècle , et qui savait assez bien le grec, le latin, l'hébreu , l'arabe et le syriaque pour écrire au pape dans ces cinq langues. Isabelle , la sœur du savant Vergara, savante elle-même ; la comtesse de Monteagudo , dona Maria Pacheco , nièce du fameux marquis de Santillane ; Maria de Mendoza , fille du premier marquis de Cenete , avaient acquis une profonde connaissance des langues anciennes , et elles sont encore célèbres par leur érudition ; mais , à l'exception de la fameuse Sigea , qui plus tard donna un poème latin sur Cintra , où l'on trouve des descriptions gracieuses , ces femmes , qui ont tant contribué au mouvement de leur époque , ne semblent point en avoir compris la poésie. Il n'en était point de même d'Isabelle : au milieu de cet étrange mouvement d'érudition , elle conservait toutes ses grâces de femme , toute la poésie de son cœur. S'il y eut eu un grand poète à sa cour , elle l'eût compris.

FERDINAND DENIS.

LE CIMETIÈRE DES MARINS

A GRANVILLE (1).

C'était le soir ; déjà le ciel devenait sombre ;
La pluie au loin tombait en rideau lumineux
Qui sur la vaste mer projetait sa grande ombre ,
Et du soleil couchant amortissait les feux .
Sous ce voile une pâle et tremblante lumière
Éclairait à demi la ville et son clocher ;
Tandis qu'au pied des murs , dans son lit prisonnière ,
La vague frémissait en baignant le rocher
Dont Dieu fit sa barrière .

J'admirais sur les eaux l'éclat mourant du jour
Et contemplais , pensif , la bizarre structure
De la cité que l'onde enlace tout autour
Dans les mouvans replis d'une blanche ceinture .
Puis , détournant les yeux , j'écoutais à la fois ,
Sur le roc verdoyant dont je suivais la crête ,
De la brise et des flots la monotone voix :
En rêvant je marchais , et bientôt je m'arrête
Devant une humble croix .

(1) L'auteur de ces vers est le lauréat académique de la séance du 7 août dernier. Nous avons publié à cette époque LA MORT DE BAILLY, la pièce couronnée par l'Académie. (N. du D.)

Autour d'elle s'étend une modeste enceinte :
 Un peuple de marins y sommeille en repos ;
 Et, sur le sol natal , au pied de la croix sainte ,
 Ce port est le dernier qui s'ouvre aux matelots.
 A notre souvenir là rien ne les rappelle ,
 Nul marbre à nos regards n'y présente leur nom ;
 Mais aux lieux où le sol en tertres s'amoncelle
 On voit la place étroite où git sous le gazon ,
 Leur dépouille mortelle.

Pour le bien qu'ils ont fait nous devons les bénir :
 Par eux dans l'univers la France fut servie ;
 Et c'est pour la défendre , ou bien pour l'enrichir ,
 Qu'en des travaux obscurs ils ont usé leur vie.
 Le sort , par ses faveurs , n'en fit point des ingrats ;
 Mais aux jours du péril , ainsi qu'aux jours prospères ,
 Levant les yeux au ciel , et lui tendant les bras ,
 Ils invoquaient le Dieu qu'ont invoqué leurs pères ,
 Et n'en rougissaient pas.

Que de fois leur main rude a déployé la voile ,
 Et du choc de la rame effleuré l'océan !
 Et que de fois ont-ils , en suivant une étoile ,
 Disputé sur les flots leur vie à l'ouragan !
 Au moment d'un combat , en face d'un orage ,
 Ou près de l'heureux port qu'ils convoitaient de l'œil ,
 Du haut des mâts leur bouche , en son naïf langage ,
 Annonçait l'ennemi , signalait un écueil ,
 Ou hélait le rivage.

Chaque mer les reçut conduisant dans ses eaux
 Ou l'esquif du pêcheur , ou les vaisseaux de guerre.
 L'équateur et le pôle ont vu leurs longs travaux ,
 Et Dieu seul sait leurs noms dédaignés du vulgaire.
 Commé nous cependant ils ont eu leurs plaisirs :
 Satisfaits de l'état où le ciel les fit naître ,
 Sur lui leurs humbles cœurs mesurant leurs désirs ,
 Du besoin de briller , de la soif de connaître
 N'ont point été martyrs.

Loin d'elles ils songeaient à leurs jeunes familles :
 Sous les glaces du Nord , ils voyaient en espoir
 Le rustique foyer où leurs fils et leurs filles
 Sentretenaient d'un père en s'assemblant le soir.
 Quand d'un prochain retour circulait la nouvelle ,
 Bien souvent , du regard les devançant au port ,
 Debout sur ces rochers , leur compagne fidèle
 Les appela de loin , et vit , avec transport ,
 Leurs bras tendus vers elle.

Ils ne sont plus , leur tombe est marquée en ces lieux.
 La nuit , comme on le croit , si leurs ombres visitent
 L'endroit où sur la terre ils se plaisaient le mieux ,
 Dans ces grèves sans doute en esprits ils habitent.
 Ils écoutent encore , assis sur ces brisans ,
 La plaintive mouette et la vague bruyante ;
 Ils viennent y sourire au choc des ouragans ,
 Et bénir le pêcheur dont la voile ondoyante
 Est le jouet des vents.

Vous dont j'ai visité la retraite tranquille ,
 Vous , qui d'une ame simple avez goûté la paix ,
 Vous m'avez vu peut-être envier votre asile ;
 Peut-être votre oreille a surpris mes souhaits.
 Sous vos tombes , des flots que j'aime le murmure !
 Et combien à mon cœur votre repos est doux !
 Que ne puis-je , en suivant une voie aussi pure ,
 Ici couler mes jours , et trouver près de vous
 Mon tertre de verdure !

ÉMILE DE BONNECHOSE.



COMBAT AVEC UN LÉOPARD.

Comme toutes les villes portugaises et la plupart des villes espagnoles , Panama ne réalise pas l'idée que l'étranger s'en forme à la première vue , lorsqu'il descend de la Savanne. Les maisons généralement sont en bois , à deux étages. Le rez-de-chaussée forme les boutiques , le premier les magasins , et le second sert à l'habitation et au ménage des marchands. Ces trois régions , je suis fâché de le dire , sont très-sales ; on peut même les appeler le positif , le comparatif et le superlatif de la saleté. Il n'y a pas de châssis vitrés aux fenêtres , de sorte que lorsqu'il pleut et qu'on ferme les volets , vous vous trouvez dans une obscurité complète. L'ameublement est misérable , consistant en quelques vieux fauteuils à grands dossiers gothiques , avec un luxe de dorures ternies , une table ou deux dans le même style , avec un long hamac de jonc , suspendu d'un coin à l'autre , de manière à partager la chambre diagonalement. Or , comme ces hamacs sont attachés très-bas , à guère plus de six pouces du plancher , il m'arriva plus d'une fois , en entrant dans une maison pendant la sieste , de tomber , la tête la première , sur un Don ou sur une Dona , qui faisaient leur somme de l'après-midi. Mais si les meubles sont rares , il y a profusion d'argenterie. Vous apercevez de tous côtés des plats , des assiettes et des ustensiles de toutes formes en argent , laissés là sans ordre , y compris *certaines vases* du même métal , qui brillent souvent au beau milieu de la chambre.

Les planchers sont ordinairement en bois dur et mal entretenus, ou en moellons, quelques-uns en marbre; et quant aux tapis, c'est un luxe inconnu, à moins de prendre pour tels des nattes de jonc assez joliment tressées, et qu'on appelle *esteras*. Tout autour des murs de la maison on accroche d'habitude des tableaux de saints au cadre vermonlu, à la peinture noire, et des crucifix, qui sont des objets de grande vénération. Les rues sont pavées, mais Dieu sait comme, et les pluies ou plutôt les averses qui tombent fréquemment dans une ville située entre deux vastes océans, l'Atlantique et le Pacifique, ne laissant pas séjourner le sable et le gravier entre les pavés, en rendent l'accès très-difficile et très-dangereux aux quadrupèdes de toute espèce. Il y a cinq monastères de différens ordres dans Panama et un couvent de femmes, établissemens très-pauvrement dotés, je crois, avec des églises attenantes. Celle de la MERCEDE est magnifique. La cathédrale est aussi un bel édifice, contenant quelques bons tableaux et plusieurs reliques *profanes* de Pizarre, d'Almagro et de Vasco Nunez, qui, je l'avoue, fixèrent mon attention, parce que je les regardais comme historiques, plutôt que des prétendus fragmens de la vraie croix et les pointes des flèches avec lesquelles, assure-t-on, fut transpercé le martyr saint Sébastien.

J'arrivai justement une semaine de jeûne, où les habitans ne mangeaient qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Pendant cette semaine, chaque maison se dépouille de ses tableaux, de ses lampes et de ses autres ornemens, pour en décorer les églises, où les dévotes confrairies de moines viennent tour-à-tour et continuellement célébrer l'office divin, à la clarté d'une riche illumination et au son d'une musique que je ne pus, tout hérétique que je suis, m'empêcher de trouver mieux que passable. J'admirai encore l'orgue de la Mercede, où le chant des assistans me parut d'assez bon goût; mais je fus surtout frappé, dans cette même église, de la vue d'une espèce de niche large et profonde, pratiquée à droite du maître-autel, et tendue d'un épais rideau noir pour cacher une figure de Notre Sauveur; de grandeur naturelle, sur une grande croix. Du sang, du sang véritable, jaillissait des flancs de cette figure. Au milieu du service, un moine battait tout-à-coup du tambour. C'était le signal de tirer le rideau, et toute

l'assemblée des fidèles se prosternait dévotement devant cette image horrible à voir. A ce même signal, tous ceux qui passaient devant l'église, à portée de l'entendre, s'arrêtaient, se découvraient respectueusement, et marmottaient une prière. Il est une autre coutume religieuse qui fit sur moi une impression plus vive encore. Au crépuscule du soir, tous les clochers de la ville mêlent leur carillon, et à ce prélude bruyant succèdent quelques minutes d'un parfait silence; puis tout-à-coup la grande cloche de la cathédrale fait entendre un ou deux tintemens ralentis. A cette voix de l'église, quelle que soit l'occupation de l'habitant de Panama, en quelque lieu qu'il se trouve, il s'interrompt, se découvre, et prononce tout bas une courte prière; tout plaisir comme tout travail cesse, jusqu'à ce qu'après quelques minutes encore, la grande cloche résonne de nouveau, et chaque chose reprend son cours.

Au bout de quelques jours, je commençai mes excursions aux environs, et descendis la rivière jusqu'au village de Gorgona. Nous nous embarquâmes, mon nègre et moi, avec un mulet dont je fis emplette, et mon fidèle Tinterlot; c'était le nom de mon chien. Nous passâmes la nuit à Gorgona, dans une maison qui ne ressemblait pas mal à une habitation primitive: c'était tout bonnement une cabane couverte en feuilles de palmier, formant une salle de douze pieds de long, sur huit de large, et supportée par quatre poteaux plantés à chacun des angles, les bords de la cabane ne s'élevant pas à plus de dix pieds au-dessus du sol. Je suspendis mon hamac de jonc transversalement d'un angle à l'autre, en ayant soin de le rapprocher des solives le plus possible; de sorte qu'il y avait encore cinq pieds d'intervalle du sol à moi. Pendant que je me couchais, mon nègre alluma du feu pour chasser les moustiques, quoique j'eusse pu croire que le drôle avait envie d'enfumer son maître comme un jambon. Il avait préalablement attaché le mulet à un des poteaux extérieurs, et quand il lui eut mis sous le nez une brassée de *malojo*, ou tiges vertes du maïs indien, il emprunta une planche dans une hutte voisine et s'y étendit tout de son long, en s'enveloppant d'une couverture sous laquelle il ressemblait à un cadavre dans son linceul. Il fut bientôt endormi. Quant à Tinterlot, il se blottit devant le feu, appuyant son noir museau sur ses pattes de

devant, et fermant les yeux comme s'il dormait ; mais au mouvement nerveux de ses oreilles et au frétillement de sa queue, il était évident qu'il était très-bien éveillé, avec la conscience de se tenir sur ses gardes. Tout était silencieux cependant, excepté le murmure du fleuve, à peu de distance de nous, lorsqu'à minuit, l'ébranlement de la hutte causé par les efforts violens du mulet me réveilla en sursaut. L'animal cherchait à briser son licou, et à la manière dont il tirait à lui, on pouvait comprendre qu'il était en proie à quelque accès de terreur. Quel bruit est cela ? demandai-je, et puis écoutant, je crus distinguer une sorte de *miaulement* qui se changeait peu à peu en grognement sourd. « Qu'est-ce que c'est donc, Tinterlot ? » criai-je encore une fois. » Le chien ne répondit rien, et se contenta d'agiter sa queue, comme pour dire : « Attendez un moment, maître, et vous verrez si je sais me conduire. »

A soixante pas de notre hutte il y avait une étable à pourceaux, entourée d'une espèce de petite palissade haute d'une toise, et faite avec des roseaux entrelacés. Au clair de la lune, je pus du haut de mon amac voir un animal plus gros qu'un boule-dogue, mais qui se glissait avec le pas furtif du chat du côté de l'étable. Quand il en fut à la distance de dix pieds, il recula, fit un bond et s'élança contre la palissade de roseaux, où ses griffes de devant s'implantèrent. Grim pant jusqu'au faite de cette barrière, l'animal s'y accroupit, toujours à la façon de la race féline, et de là il parut reconnaître les immondes créatures. Je saisis mes pistolets. Mon nègre dormait encore : les efforts du mulet devenaient de plus en plus sensibles, et ce qui m'étonna, c'est que Tinterlot restait immobile. Nous entendîmes alors les grognemens d'alarme, et parfois un cri plus aigu partait de l'étable, comme si les pourceaux s'étaient enfin aperçus de l'approche de leur dangereux ennemi. Celui-ci ayant sans doute fait son choix se précipita soudain au milieu d'eux. Au même instant le mulet brisa son licou, en poussant ce cri particulier qui n'est ni le hennissement ni le braire, et il partit en arrachant le poteau auquel était fixé mon hamac ; je tombai comme une bombe sur le nègre : répondant enfin aux cris des pourceaux, Tinterlot fit entendre un jappement, puis s'élança aussi et fut en

un bond en-delà de la palissade. Le nègre se leva cette fois réveillé par ma lourde chute, sinon par le tintamare que faisait Tinterlot en aboyant, les pourceaux en grognant et le mulet qui galopait à travers le village, traînant le poteau après son licou, semblable à un mât auquel les enfans ont attaché une poêle à la queue. Bientôt tous les villageois sortirent de leurs huttes, le *padre cura* à leur tête; on allumait des torches; on allait et venait sans se rendre raison du tumulte. Pendant ce temps-là, Tinterlot, la noble bête, avait joint le léopard, et défendait bravement les pourceaux; le nègre avait dégainé son coutelas et avait couru au secours du chien en me criant: « Tigre ici, et tigre trop fort pour nous! Au secours! ou nous sommes mis en pièces! » A cet appel, la fureur du combat s'empara aussi de moi; armé d'un pistolet je franchis la palissade à mon tour et me mis de la partie. Mon pauvre Tinterlot avait saisi le léopard à la gorge, et tenait bon, quoique commençant à s'épuiser dans une lutte inégale, malgré son valeureux auxiliaire qui cherchait à étouffer l'ennemi commun avec ses mains nues. C'était une véritable *mêlée*, où les pourceaux se heurtaient avec leur éternel grognement. Un jeune Espagnol survint par bonheur presque en même temps que moi avec une torche qui éclaira la scène à propos. « Pierre! crier-je au nègre, prends ton coutelas et coupe la gorge au léopard. » Pierre prit son coutelas dès qu'il put y voir distinctement, et le plongeant dans la tête du léopard le tua sur la place. Mon glorieux Tinterlot, dès qu'il sentit qu'il n'avait plus entre ses griffes qu'un adversaire mort, lâcha prise et recueillit ses forces pour sortir par un dernier bond de cette sale arène, où son sang se perdait dans la fange, car il était cruellement blessé. Je le prévins et le pris par la nuque pour le déposer en dehors de la palissade; mais le pied me glissa et nous roulâmes, le chien et moi, sur la carcasse sanglante du léopard, au milieu des pourceaux encore épouvantés. Je fus tiré de là, par le curé et ses paroissiens, vainqueur du combat sans doute, mais couvert, hélas! d'une boue qui ne ressembloit guère à *la poussière olympique* des odes d'Horace.

Ce léopard avait commis de nombreuses déprédations dans le voisinage depuis quelques mois, et quoique plusieurs fois

blessé, il s'était toujours échappé. Mon nègre et moi nous fûmes des héros pendant tout un jour, et Tinterlot eut aussi sa part de gloire. Le léopard mort n'avait pas moins de sept pieds de long, depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue. J'en réclamai la peau qui me coûta trois dollars.

EXTRAIT DE VOYAGES.

(*T Cringle's log.*)



LA GRANDE-BRETAGNE EN 1833.

§ 1er.

Mon titre est celui de deux volumes que vient de faire paraître M. le baron d'Haussez (1), et dont je me propose de parler avec quelque détail, mais en rapprochant de cet ouvrage quelques autres publications sur la Grande-Bretagne, à peu près de la même date. Ainsi j'ai là devant moi, avec les deux volumes de M. le baron d'Haussez, les OBSERVATIONS SEMI-SÉRIEUSES D'UN EXILÉ SUR L'ANGLETERRE, du comte Pecchio, en italien (2); — les LETTRES D'UN DÉFUNT SUR L'ANGLETERRE, L'IRLANDE, etc., etc., par le prince Puckler Muskau, traduites de l'allemand (3); — la RELATION D'UNE RÉSIDENCE A LA COUR DE LONDRES, par M. Richard Rush, en

(1) LA GRANDE-BRETAGNE EN 1833, par M. le baron d'Haussez. Deux vol. in-8°, chez M. Urbain Canel.

(2) OSSERVAZIONI SEMI SERIE DI UN ESULE SULL'INGHILTERRA, avec cette épigraphe de Pope : *A crust of bread and liberty* (une croûte de pain et la liberté). Un volume in-12 imprimé à Lugano, et qu'on trouve à Paris, chez M. Baudry, rue du Coq.

(3) Ouvrage publié à Paris par M. Fournier, éditeur, sous le titre de MÉMOIRES ET VOYAGES DU PRINCE PUCKLER MUSKAU. Cinq volumes in-8°.

anglais (1) ; — et enfin L'ANGLETERRE ET LES ANGLAIS, par l'auteur de PELHAM (2). Déjà plus d'une fois, en consultant tour-à-tour ces divers livres entr'ouverts sur mon bureau, je me suis surpris à les personnifier dans mon imagination, et à me figurer que je m'entretenais familièrement avec les auteurs eux-mêmes, réunis par hasard tous ensemble, en revenant de Londres, soit sur le même paquebot, soit autour de la table d'hôte d'une auberge du continent. J'ai pu facilement reconnaître mes cinq auteurs pour les avoir vus précédemment, celui-ci en France, celui-là en Angleterre; et d'ailleurs, par le secours de la même fiction, l'aubergiste, assez communicatif de sa nature, est survenu, à son tour, pour me les nommer l'un après l'autre, sans épargner les commentaires; car notre hôte, comme tous les aubergistes du monde, aime à faire en règle les honneurs de toutes les illustrations qui descendent chez lui. « Le premier, m'a-t-il dit, celui qui promène çà et là des regards inquiets, n'a pas tort de s'envelopper du plus strict incognito. Je ne sais quelle fatalité ou quelle imprudence le fait passer par la France pour se rendre de Londres à Vienne. Il a l'air bien triste; mais il a au château de Ham trois amis qui doivent être plus tristes que lui. Il n'est qu'un proscrit, et ils sont captifs. C'est un des ex-ministres de Charles X. — Le second, qui vient de le coudoyer par mégarde, est aussi un exilé, mais victime de l'opinion contraire; c'est le comte Giuseppe Pecchió, un carbonaro italien. — Le troisième, qui se mire au trumeau de la cheminée, sous prétexte de rajuster sa cravate, et qui penche la tête avec le demi-sourire du contentement personnel, n'est ni un fat français ni un dandy anglais, mais un composé des deux dans une nature allemande. C'est un de ces hobereaux d'outre-Rhin, qui cumulent les bénéfices de l'aristocratie et le franc-parler du libéralisme, pour être doublement originaux, comme princes et comme

(1) NARRATIVE OF A RESIDENCE AT THE COURT OF LONDON, by Richard Rush esq envoy extraordinary and Minister plenipotentiary for the United States of America. From 1817 to 1825. Un volume in-8°. London, Saunders and Otley.

(2) ENGLAND AND THE ENGLISH, by M. E.-L. Bulwer. Un volume in-8°, chez M. Baudry; et traduit en 2 vol. in-8° chez M. H. Fournier.

auteurs. — Le quatrième, malgré la simplicité de son costume à la Francklin et ses formes bourgeoises, est un diplomate et le diplomate d'une grande puissance : c'est M. Rush, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique à Londres. — Enfin le cinquième, qui regarde avec une indifférence si philosophique le carbanaro italien et le dandy allemand, a cependant de nombreuses sympathies avec l'un comme avec l'autre. C'est un membre de l'opposition anglaise, vivant volontiers en milord ; c'est un littérateur qui se croit appelé à de très-hautes destinées politiques. »

Ces portraits sentent bien un peu la médisance ; mais s'ils étaient ressemblans, comme je le crois, ils donneraient peut-être la clef des jugemens que porteront quelquefois sur les mêmes objets cinq auteurs qui diffèrent entre eux de pays, de caractères, d'opinions, d'intérêts, d'état et de but. Il est certain que le ministre d'un autre Jacques II ne peut voir la Grande-Bretagne avec les yeux d'un carbonaro italien, ni un grand seigneur allemand avec ceux d'un ambassadeur républicain ; comme aussi un membre du parlement, de quelque impartialité qu'il prétende éclairer sa critique, quelque jaloux qu'il se montre d'imiter à la fois Montesquieu dans ses LETTRES PERSANES, et Voltaire dans ses CONTES PHILOSOPHIQUES, ne saurait juger ses compatriotes comme le Français, comme l'Italien, comme l'Allemand ou comme l'Américain les jugent.

Analyser tous ces ouvrages, plus ou moins piquans, ce serait faire un gros volume. Je me contenterai d'en extraire quelques aperçus, et d'y entremêler mes propres souvenirs, tantôt pour contredire, tantôt pour approuver ; car il en est du critique s'arrogeant le droit de juger ceux qui en savent plus que lui, comme de tel auteur de vaudeville applaudissant ou sifflant une tragédie en cinq actes, dont il serait incapable peut-être d'écrire la plus faible scène.

« Les Anglais d'aujourd'hui, dit M. Bulwer, ne sont plus » les Anglais d'il y a vingt ans. » Il est curieux de remonter un peu plus haut dans l'histoire, ou du moins, pour m'écartier moins de mon sujet, dans les récits des anciens voyageurs : Le prince Muskau se contente d'accuser les Anglais nos

contemporains d'égoïsme et d'impolitesse ; son compatriote Paul Henzner , du temps d'Élisabeth , les traitait de voleurs , de menteurs et d'insignes pirates : *Sunt boni nautæ et insignes piratæ , astuti , fallaces et furaces*. Le prince peut encore bénir les progrès de la civilisation ; car , quoiqu'il y ait toujours à Londres pas mal de filous et de voleurs , comme dans toutes les capitales , il oublie impunément une bourse de 80 liv. st. en or dans une mauvaise auberge de la Cité , et la retrouve intacte . ajoutant , il est vrai , en voyageur ingrat , que ce fut au grand désappointement , *peut-être* , des gens de la maison.

Quoique l'ouvrage d'Henzner renferme des particularités curieuses , je préfère prendre pour objet de comparaison entre les voyageurs anciens et les voyageurs modernes la relation d'un Français qui visita l'Angleterre vers 1660 , quelques années après la restauration des Stuarts. Je veux parler de Samuel Sorbière et de son livre , petit bouquin qui se fait assez rare , et intitulé : *RELATION D'UN VOYAGE EN ANGLETERRE, où sont touchées plusieurs choses qui regardent l'estat des sciences et de la religion et autres matières curieuses*. Paris , M DCLXIV. Chez Thomas Jolly , au Palais , dans la salle des Merciers , à la Palme et aux Armes de Hollande. AVEC PRIVILÉGE DU ROI.

Samuel Sorbière , né en 1615 , à Saint-Ambroise (diocèse d'Uzès) , d'une famille protestante , était le neveu et l'élève de Samuel Petit , le savant rival du fameux Saumaise. Après s'être destiné d'abord au ministère pastoral , il renonça à la théologie pour venir à Paris , en 1639 , étudier la médecine. Reçu docteur , il alla exercer en Hollande , rentra en France au bout de quelques années , embrassa la religion catholique , se maria , et , devenu veuf , prit l'habit ecclésiastique. En converti zélé , il tint à prouver que son changement de foi était fondé sur des convictions , publia une LETTRE AU PAPE contre les protestans , et partit pour Rome , où il espérait être bien accueilli par le pape Alexandre VII. Sa Sainteté ne fut pas généreuse ; mais à Alexandre succéda bientôt Clément IX , que Sorbière avait connu cardinal , et qu'il avait chanté d'avance en vers latins. Le nouveau pontife se contenta malheureusement de lui faire de ces petits cadeaux qu'un ami fait à un ami ; et Sorbière , qui eût préféré une faveur plus digne de

la puissance du chef de l'Église , s'en allait partout disant qu'on envoyait des manchettes à un homme qui n'avait pas de chemises. Lassé enfin d'attendre, il retourna en France, eut recours à sa plume pour vivre, et du temps de Sorbière, sans doute, les ouvrages frivoles avaient déjà plus de prix dans le commerce littéraire que les ouvrages sérieux; car, dans la liste nombreuse de ses écrits, on compte autant des premiers que des seconds. Le plus connu est le *SORBÉRIANA*, recueils d'anecdotes et de bons mots. En 1660, Sorbière fut nommé historiographe du roi, titre sans fonctions; mais Sa majesté ajouta sans doute à sa nomination une gratification pécuniaire, dont il crut, dit-il dans une espèce de dédicace, ne pouvoir mieux témoigner sa très-humble reconnaissance qu'en allant *courir aux pays étrangers, afin de la publier aussi loin que possible*. Sorbière cherche même à démontrer à Louis XIV que son argent n'a pas été perdu. « J'ai répandu, dit-il, en Angleterre et dans les Pays-Bas la réputation de cette magnificence, et la montre que j'en ai faite partout a été une bien solide preuve de ce que j'en ai dit. Je l'ai fait voir non-seulement aux savans des académies, mais aux gens de qualité, et j'en ai parlé assez près des trônes pour en être entendu. Il m'eût été malaisé, sire, si j'eusse entrepris de m'en tenir à cette seule vertu de Votre Majesté, puisqu'elle donne une ample matière de discourir, et il a fallu que, répondant aux questions que l'on m'a faites, j'aie tâché de les toucher presque toutes en peu de mots. Les politiques ont voulu que je leur aie parlé de l'application que Votre Majesté a aux affaires, de sa pénétration et de son jugement. Les vaillans ont été ravis d'entendre confirmer ce qu'ils avaient appris de son courage; les bons catholiques de sa piété; les grands, de la pompe de sa cour; le peuple, de sa douceur, et le beau sexe, de sa bonne mine. » J'ai bien peur que les rois de notre temps soient moins généreux que Louis XIV pour les gens de lettres qui voyagent, ou que ceux-ci ne gagnent pas leurs frais de route aussi consciencieusement que Sorbière. Malheureusement, dans sa *RELATION D'UN VOYAGE EN ANGLETERRE*, Sorbière parlait légèrement du comte d'Olefeld, ministre de Danemarck. La cour de Danemarck s'en plaignit par son ambassadeur. L'Angleterre trouva aussi que le voya-

geur français s'était permis quelques phrases un peu lestes contre son honneur national, et fit ses réclamations à la cour de Versailles. Une lettre de cachet exila l'auteur à Nantes. Cette satisfaction ne suffit pas aux Anglais : à défaut de la REVUE D'ÉDIMBOURG et du QUARTERLY REVIEW, qui n'existaient pas alors, et qui se chargent aujourd'hui de nous répondre, un membre de la société royale de Londres, le docteur Thomas Sprat, depuis lors évêque de Rochester, publia une réfutation en règle de la RELATION de Sorbière, dont les médisances assurément ne méritaient pas tant de récrimination et tant de sévérité.

La *relation* est adressée sous forme de lettre à M. le marquis de Vaubrun-Nogent, gouverneur de Philippeville, maître-de-camp du régiment-colonel de la cavalerie légère. Sorbière lui raconte qu'il a fait le chemin de Paris à Calais avec quelques gentilshommes polonais de fort belle humeur qui parlaient bon latin, et qui ne s'expliquaient pas mal en français; il y en avait un qui jouait parfaitement bien du violon, et qui donnait deux fois le jour le bal là où nous arrivions. » Les temps sont bien changés pour les Polonais qu'on rencontre maintenant hors de leur pays. Varsovie, comme Sion, a suspendu ses instrumens de musique aux saules de la rive. Lorsque je me rendais ce printemps en Angleterre, je reconnus justement sur le paquebot de Calais à Douvres un officier polonais qui espérait utiliser plus facilement ses talens d'artiste à Londres qu'à Paris. Il avait aussi un violon comme le Polonais de Sorbière : mais c'était son dernier gagne-pain; et il m'avoua en rougissant de la pudeur des braves, que, pour compléter la somme nécessaire à son départ, il avait mis son épée en gage. Il doit y avoir sur ce noble acier la même tache de rouille que la larme du gentilhomme breton de Sterne avait imprimée sur l'épée de son père, lorsque les caprices de la fortune le forcèrent de la déposer aux États de sa province.

Il n'y avait pas de *steam-boat* du temps de Sorbière. « Au » sortir de la comédie, dit-il, je fus si heureux que de rencon- » trer, dans la même hôtellerie où je logeais, M^{me} de Fien- » nes, qui m'offrit le trajet de Douvres dans un vaisseau que » le duc d'York (depuis Jacques II) lui devait envoyer; en

» effet, il arriva le lendemain. » Sorbière s'embarqua, en » regrettant toutefois qu'un vent contraire ne l'eût pas arrêté *cing ou six jours* en si bonne compagnie, tant il prenait plaisir à entendre louer le roi par M^{me} de Fiennes, qui, *nourrie à la cour, avait singulièrement observé le merveilleux génie du prince*. Il est vrai qu'il nous apprend que M. de Courtebonne, gentilhomme des plus civils, *régala*it M^{me} de Fiennes, et lui avait fait l'honneur de le mettre de la partie. Sorbière continue : « Nous fûmes *douze heures* à faire le trajet, » qui n'est que de sept lieues. La mer était fort calme, mais » l'indisposition ordinaire à ceux qui ne sont pas accoutumés » à la marine ne me permit pas de remettre M^{me} de Fiennes » sur une matière dont je n'étais aperçu qu'elle parlait très- » volontiers. Elle alla à Londres dans son carrosse, et je pris » une autre voiture qui passe par Cantorbéry, par Rochester » et par Gravesande, d'où, pour faire plus de diligence, je » remontai la Tamise avec la marée. Il y a cinquante milles de » Douvres à Londres. Cantorbéry n'en est qu'à douze milles, » et un bon cavalier, bien monté, fait ce chemin-là dans une » heure sur un cheval qui va à toute bride ; car ceux qui ne » vont point l'amble ne savent point aller au pas, et ils sont » si fort accoutumés à ce train, qu'il semble que même les » paysans qui vont au marché courent un bénéfice. » Ce dernier trait pourrait paraître sous la plume de Sorbière un petit reste du levain huguenot ; mais c'était tout bonnement une expression proverbiale. Ce qu'il y a de curieux, c'est la description de la voiture par laquelle Sorbière fit cette route de Douvres à Calais, traversée aujourd'hui par de rapides chaises de poste, avec de petits postillons rouges ou verts, et par vingt diligences, dont les chevaux fringans font trois lieues à l'heure. « J'allai de Douvres à Londres dans un coche, ou, » pour mieux dire, dans un chariot. Il était traîné par six » chevaux, attelés l'un à la queue de l'autre, et conduits par » un charretier qui marchait à côté de son chariot. Cet hon- » nête homme était monté comme un Saint-Georges, habillé » de noir. Il avait la grosse botte remontée, faisait l'homme » d'importance, et paraissait fort satisfait de sa personne. » J'invite le lecteur à relire ici l'article que la REVUE DE PARIS a publié, en janvier dernier, sur les voitures anglaises, les co-

chers modernes sont restés des messieurs fort bien mis, comme sous Charles II. et toujours un peu hommes d'importance; mais vraiment, par la manière dont ils conduisent leurs quadriges, et non plus « des chevaux attelés à la queue l'un de l'autre, » ils auraient quelque droit, s'ils avaient lu Homère, à se dire aussi nobles que les cochers d'Achille ou d'Hector, qui venaient immédiatement, dans la hiérarchie militaire des Grecs, après le héros dont ils guidaient le char.

Revenons un moment sur nos pas avec Sorbière pour recueillir ici une plainte de notre voyageur. « L'estime que » j'apportais en Angleterre pour un peuple auquel sa bonne » mine a fait donner un nom dont l'étymologie lui est fort » avantageuse (1) m'empêcha de me scandaliser de la diffé- » rence qui se trouva d'abord entre les soins obligeans avec » lesquels on reçoit les Anglais à Calais, et le mépris ou les » insultes avec lesquelles la plupart du temps, à Douvres, » on accompagne les Français. Vous diriez, quoique ces » deux villes trafiquent tous les jours ensemble, qu'on n'a » jamais vu de Français en celle-ci, *et les enfans courent » après ceux qui arrivent. Le a munseer, c'est-à-dire au » monsieur, qu'ils répètent en criant de toutes leurs forces, est » la première injure qu'ils leur disent. Mais peu à peu ils » s'échauffent, ou comme on les provoque en les voulant » éloigner ou les faire taire, ils en viennent au *French dog,* » *French dog, c'est-à-dire au chien de Français, qui est » l'honorable épithète qu'on nous donne en Angleterre.... » Mais à dire le vrai entre nous, ils emploient ces termes » outrageux avec quelque raison, pour se moquer du bruit » que nous faisons en arrivant chez eux, et pour taxer un » certain empressement qu'ils nomment indiscretion et avec » lequel aussi nous leur paraissons fort ridicules.**

«... Je n'éprouvai rien en mon particulier qui me pût causer » du plaisir, mais j'en vis d'autres qui furent fort déconcertés; » car dès qu'ils parurent sur le quai, au bruit qu'ils firent » après leurs valets, ils attirèrent un tas de canaille qui les » escorta jusqu'à leur logis avec des huées étranges; de quoi

(1) Sorbière fait allusion à la signification du mot *Anglus*, considéré comme une contraction d'*angelus*, ange.

« se formalisant, les chiens aussi s'en mêlèrent, et il y eut
« des pierres ruées dont il fallut que les bourgeois arrêtaient
« la grêle, etc. » M. le baron d'Haussez traite la canaille
anglaise plus sévèrement encore en 1833 que Sorbière en 1660.
« La population anglaise, dit-il, a une recherche de grossiè-
« reté qui la ravale au-dessous de celle de quelque nation que
« ce soit. Ses mœurs sont à la fois dépravées et féroces. Son
« instinct la dispose à un état permanent d'aggression contre
« le reste de la société. » Il ne paraît pas cependant que M. le
baron d'Haussez ait été personnellement traité de *French dog*.
Voilà trois fois que je revois l'Angleterre, et le seul inconven-
nient que mes compagnons de voyage et moi nous ayons
éprouvé en sortant du paquebot, c'est le zèle par trop empressé
avec lequel les commissionnaires des hôtels cherchent à s'em-
parer de vous, mais il en est de même dans mainte ville de
France. Je suis tenté de croire que le cri de *French dog*
commence à ne plus être jeté comme jadis à la tête de tout
Français débarquant en Angleterre. Je me rappelle, il est vrai,
qu'à mon second voyage, en 1825, notre entrée à Londres
faillit causer un petit rassemblement tumultueux. Mais voici
comment. Nous étions trois Français ensemble, M. A. Romieu,
aujourd'hui préfet de la Dordogne, un libraire très-connu et
moi. Nous avons pris le steam-boat qui conduit directement
de Calais à Londres, où nous arrivâmes d'assez bonne heure,
émerveillés des magnifiques aspects de la mer et puis de ceux
de la Tamise, qui, long-temps avant de se confondre avec
l'eau salée, peut être elle-même comparée à un jeune océan,
et qui portait avec orgueil des vaisseaux de toute dimension
favorisés par un temps superbe. Il n'était pas midi que nous
avons franchi les mille navires mouillés depuis Greenwich
jusqu'aux docks de Londres, dont les nombreux clochers en
aiguilles semblent continuer cette épaisse forêt de mâts. Enfin,
nous débarquons à l'hôtel de la douane, et délivrés de ces
minutieuses formalités, si pénibles surtout à l'impatience
française, nous nous dirigeons à pied vers une place de fiacres,
lorsque nous nous apercevons qu'une troupe d'enfant nous
suivait avec une curiosité moqueuse et avec des gestes presque
provocateurs. Il fut bientôt évident que cette curiosité et ces
gestes, auxquels se mêlaient déjà quelques murmures équivo-

ques, désignaient principalement à la foule notre élégant bibliopole, qui, dans un premier mouvement d'amour-propre bien excusable chez un conquérant aussi illustre, s'imagina qu'il était reconnu pour l'éditeur parisien de Shakspeare et de Byron, et que les Ang'ais allaient le saluer des houras de leur reconnaissance nationale. Il se préparait peut-être à écouter une harangue; heureusement, M. Romieu et moi, forcés par métier d'avoir un peu plus de modestie et de littérature que notre Mécènes, nous reconnûmes que cette prétendue ovation ne ressemblait pas mal à celle dont Sbrigani régale M. de Pourceaugnac, et nous interrompîmes brusquement ses douces illusions, en le faisant monter au plus vite dans le premier fiacre venu. La foule grossissait; il était temps, et nous partîmes au bruit d'une huée un peu plus significative. Un fat a tant de peine à se croire ridicule en ce bas-monde, quand il vit tous les jours familièrement avec des gens d'esprit qui le dispensent d'en avoir, pourvu qu'il paie exactement celui qu'ils lui vendent, que l'ingrat libraire nous eût soupçonnés encore d'être jaloux de sa gloire, si je ne lui avais prouvé que tout ce bruit avait été causé par la vue d'une toque à carreaux de toutes couleurs, large comme un soleil, et qu'il avait achetée toute neuve au Palais-Royal, pour ressembler, pensait-il, au libraire de Walter Scott, qui alors n'avait pas encore fait faillite; mais il ne fut bien convaincu de sa méprise que le lendemain matin, lorsque le barbier anglais, qu'il fit appeler pour le raser, resta stupéfait à la vue de cette toque d'écossais d'opéra-comique, et nous demanda gravement, à M. Romieu et à moi, si le burlesque personnage ainsi coiffé était un Chinois ou un Turc... Le libraire n'a jamais pu pardonner cette mystification à la ville de Londres.

Il paraît que du temps de Sorbière, le peuple d'Angleterre passait pour être non-seulement grossier, mais encore railleur. Heureusement que Sorbière découvrit à temps qu'il ne fallait pas s'en effrayer, et qu'il y avait un moyen sûr de faire taire un Anglais trop insolent. Le passage que je vais citer est un de ceux qui échauffèrent le plus la bile du docteur Sprat. « Je » ne vous dirai rien de particulier des entretiens que l'on eut » le long de la route, parce que je ne les entendais pas; mais » je sus par le moyen d'un Zélandais, avec qui je parlais fla-

» mand , qu'il se faisait de bons contes en Angleterre aussi
 » bien qu'ailleurs ; que le peuple y était railleur et médisant ,
 » de même qu'en terre ferme , et qu'un Anglais ne se change-
 » rait pas pour un autre homme ; ils sont fort civils entre eux
 » et usent d'assez de circonspection , mais malheur à qui ne
 » sait pas leur tenir tête en leur langue ; car ils prennent de
 » grands avantages sur ceux qui l'ignorent , et qui ne peuvent
 » pas leur montrer les dents. Je l'éprouvai en deux routes , qui
 » sont celle dont je vous parle et celle de Londres à Oxford.
 » En celle-ci (la première), je vous avoue que je me trouvai
 » bien embarrassé. Non seulement aucun de mes compagnons
 » de coche ne se mettait en peine aux hôtelleries de ce que
 » deviendrait un étranger qui ne savait pas se faire entendre ,
 » mais on me considérait aussi peu que si j'eusse été un ballot
 » de marchandise , et on tâchait même de m'incommoder. Je
 » voulus faire quelques civilités aux moins rustres par mon
 » truchement ; mais cela les irrita , et ils le prirent pour une
 » raillerie ou pour un affront ; de sorte que cela me fit une
 » affaire dont il fallut avoir éclaircissement par mon interprète.
 » En l'autre voyage , je ne voulus pas tomber dans cet in-
 » convenient , et je pris avec moi dans le carrosse d'Oxford
 » un cavalier français qui parlait bon anglais , et qui avait
 » porté les armes sous Cromwell. Un étudiant qui voulait faire
 » le maître en fut relancé de la bonne sorte , et j'appris de cet
 » bonnête homme qu'il n'y a rien de plus souple qu'un Anglais
 » auquel on a le moyen de se faire craindre ; car dès qu'on
 » leur ôte l'insolence , on leur ôte , le courage , et ils ne font
 » qu'un saut de l'orgueil dans la bassesse et la lâcheté. »

M. le baron d'Haussez dit à peu près la même chose sur le
 courage anglais , mais à propos de la populace seulement.
 » Prise collectivement , la populace est d'une remarquable
 » lâcheté ; sa disposition turbulente , toujours prête à se ma-
 » nifester , est toujours aisément comprimée par le bâton ,
 » souvent même par la seule présence de quelques agens de
 » police. » Mais en parlant des classes supérieures , et même
 des classes intermédiaires , M. le baron d'Haussez déclare que
 la politesse anglaise va jusqu'aux plus aimables prévenances
 envers les étrangers. Après avoir dit que les Anglais affectent
 d'être maussades sur le continent , il ajoute : « Tel n'est pas

» l'Anglais chez lui ; prévenant envers les étrangers , disposé
 » pour leur plaire à emprunter les mœurs , les langues même
 » du continent ; effaçant les habitudes nationales pour sym-
 » pathiser davantage avec ses hôtes , il déploie une politesse ,
 » une obligeance , un empressement que n'avaient pas fait
 » pressentir les formes toutes différentes qu'il avait affectées
 » hors de sa patrie. »

Voilà certes un éloge complet , mais qui pourra paraître malheureusement exagéré lorsque les observateurs anglais eux-mêmes , tels que E.-L. Bulwer , tout en établissant que sa nation se montre moins prévenue contre les étrangers , ne dissimulent pas qu'au lieu d'aller ainsi au-devant d'eux , les Anglais les repoussent quelquefois par leur froide réserve , ce que l'auteur de PELHAM attribue à l'idée assez générale en Angleterre que nous sommes de pauvres diables , ayant à peine de quoi vivre , et incapables par conséquent de rembourser un jour les politesses qu'on nous ferait.

L'observation qui m'a le plus surpris dans la relation de Sorbière , c'est le contraste qu'il trouve ou croit trouver en Angleterre entre la vitesse des chevaux et le caractère national. M. E.-L. Bulwer pose comme une sorte d'axiome qui me paraît incontestable que le principe vital de la puissance anglaise est l'amour de l'action , l'activité , comme le principe vital de la grandeur française est l'amour de la gloire : eh bien ! voici ce qu'écrivait Sorbière en 1660 , du peuple reconnu aujourd'hui pour le plus actif et le plus laborieux de la terre. « Cette
 » diligence des chevaux me parut d'autant plus remarquable
 » qu'elle se trouve en un pays où les hommes sont fort paresseux. Ce que je peux dire sans les offenser , car peut-être
 » qu'ils font gloire de cette paresse et qu'ils croient que c'est
 » savoir vivre que de savoir se reposer. » Ne croirait-on pas que Sorbière parle ainsi des Espagnols ou des Italiens plutôt que des Anglais ? Continuons , en sautant par-dessus quelques précautions oratoires dont notre auteur se sert pour s'excuser de dire des vérités dures à un pays dans lequel il faut bien se garder de confondre les *honnêtes gens avec le peuple*. « Il se
 » trouve partout des fainéans , des orgueilleux et des fanatiques ,
 » partout aussi l'on rencontre des personnes qui ont l'ame
 » bien faite ; mais l'on n'a pas partout besoin d'être purgé de

» ces défauts , et l'on peut dire que presque tous les Anglais
 » y tombent, s'ils ne prennent garde à eux , et s'ils ne se re-
 » tiennent dans la pente naturelle qu'ils ont à l'oisiveté, à la
 » présomption et à quelque sorte d'extravagance de pensées
 » qui se remarque même dans leurs plus excellens écrits. Au
 » reste , quand ils ont corrigé cette inclination (de laquelle
 » je ne prétends pas les blâmer , parce qu'elle leur vient du
 » terroir), il y a en eux de très-rares qualités. » A ce passage
 du vieux Sorbière appuyant avec tant d'insistance sur cette
oisiveté anglaise qu'il explique comme une influence du ter-
 roir, je vais, pour donner complètement raison à M. E. -L. Bul-
 wer, citer un passage du comte Pecchio, qui, en vantant lui
 aussi *l'activité* anglaise, l'attribue justement à l'influence du
 climat. Ce passage des *Observazioni* est remarquable d'ailleurs
 par le contraste que le comte Pecchio cherche à établir et à
 expliquer aussi entre l'Italien et l'Anglais, entre l'homme du
 midi et l'homme du nord.

« En dépit d'Helvétius et de Filangièri, qui combattent la
 » théorie de Montesquieu sur l'influence du climat, j'oserais
 » presque croire que, si les Anglais sont actifs, penseurs pro-
 » fonds, bons pères de famille, c'est en raison du peu de
 » soleil qu'ils ont. Certainement, avec la faible lumière qui les
 » environne presque toujours, les Anglais ne pouvaient deve-
 » nir d'habiles peintres; aussi ne le sont-ils pas, et peut-être
 » ne le seront-ils jamais. Mais en revanche, ils peuvent travail-
 » ler au métier et à la navette pendant plusieurs heures de
 » plus que les compatriotes de Murillo ou de Raphaël. Il y a
 » quelques années même, avant que le parlement eût réduit
 » les heures de travail à douze, un ouvrier anglais travaillait
 » habituellement seize heures par jour. Ortes, économiste ita-
 » lien, calcule que le travail moyen d'un Italien ne va pas
 » au-delà de huit heures dans les vingt-quatre. La différence est
 » grande; mais je ne crois pas que le calcul soit erroné.
 » L'extrême du chaud ou du froid, en certaines parties de
 » l'Italie; des nerfs très-irritables, la tentation continuelle
 » d'un beau ciel qui vous invite à la promenade, voilà ce qui
 » ne permet pas à l'Italien d'apporter une application soutenue
 » au travail. Rien de tout cela n'excite l'ouvrier anglais à
 » désertier son métier. Il est comme un de ces chevaux aveugles

» qui tournent continuellement la roue du moulin sans dis-
» traction aucune.

» La nécessité est l'aiguillon de la paresse et l'ame de l'in-
» dustrie. Voyez l'Espagnol qui, comme tous les enfans du
» soleil, n'a besoin ni de bas, ni de cravate, ni d'habit (*giub-*
» *ba*), qui est heureux avec son cigare et son gaspacho (1),
» qui dort sur la terre nue, et qui n'éprouve aucune curiosité,
» parce qu'il se croit le favori du ciel, dans un paradis ter-
» restre, *qui en dice Espana dice todo* (2), rit des modes,
» des livres, des voyages par mer ou par terre, du luxe, de
» l'élégance. N'est-ce pas un vrai Diogène dans son tonneau,
» ne demandant que son soleil ? L'indolence, la paresse natu-
» relle des nations du midi, ont pu être et peuvent être encore
» domptées par l'éducation et les institutions politiques, mais ce
» n'est pas un défaut dont il faille les blâmer, pas plus que leur
» sobriété n'est une vertu dont il faille les louer ; c'est au soleil
» qu'en revient le blâme ou la louange. L'Anglais, au contraire,
» reçoit de son climat une foule de besoins qui sont autant de
» stimulans pour le travail et l'industrie. Il lui faut une plus
» grande quantité de nourriture substantielle, un feu plus
» continu, des souliers, des cravates et des doubles cravates,
» des habits et des redingottes, du thé, de l'eau-de-vie, des
» liqueurs spiritueuses, une garde-robe mieux garnie, parce
» que la fumée et l'humidité l'usent et la salissent bien plus
» vite, etc. Le mot *comfort* est dans la bouche de tous les
» Anglais, à tous momens, et c'est la moitié de leur vie. Mes
» compatriotes ambitionnent avec ardeur (et avec raison) les
» plaisirs de la vie éternelle, et les Anglais (avec non moins
» de raison) se contentent des jouissances de celle-ci. Pour
» eux le mot *comfort* a la vertu d'un talisman. C'est la source
» de la richesse et de la puissance de l'Angleterre. L'oisiveté,
» dans cette île, conduit nécessairement au suicide, parce
» qu'elle est la privation de toutes choses. La nature a refusé
» ici presque tout à l'homme ; mais, par compensation, elle
» lui a donné la force et la patience pour se procurer ce qui

(1) Soupe faite avec de l'eau, du vinaigre, du pain et un peu d'ognon râpé.

(2) Qui dit Espagne dit tout.

» lui manque. « Ou lisez, ou promenez-vous, ou jouez, »
 » disait une bonne mère de ma connaissance à une petite fille
 » de neuf ans, qu'elle voyait rester oisive. Que voulait-elle
 » dire par là ? Que rien faire était pire que faire n'importe
 » quoi. En Italie, un proverbe appelle l'oisiveté la mère de
 » tous les vices. Puisque le vice procure un plaisir momen-
 » tané, ce proverbe est plutôt fait pour tenter que pour cor-
 » riger les paresseux. En Angleterre, au contraire, l'oisiveté
 » pourrait s'appeler la mère de tout mal.

« *Lo starsi a letto e non far mai niente,*

» — Rester au lit et ne rien faire, »

» chose si douce pour Berni, effraierait un Anglais, qui hait
 » la paresse autant qu'un Espagnol ou un lazzarone haïssent
 » le travail. C'est une opinion commune en Angleterre qu'il
 » ne peut exister de bonheur sans occupation. Je ne sais si
 » cette opinion est vraie, tant le bonheur dépend de l'imagi-
 » nation. Le bonze qui languit accroupi au soleil, avec un
 » joug au cou (parfaite image des nations oisives et esclaves),
 » se croit heureux, et l'est peut-être ; mais pour prouver que
 » l'oisiveté est la compagne de la pauvreté et de l'ignorance,
 » tandis que le travail conduit aux richesses et aux lumières,
 » il faut citer le contraste vivant de l'Espagne et de l'Angle-
 » terre. »

Dans ce passage du comte Pecchio, il est facile de recon-
 naître non pas tant le libéral, le *carbonaro*, que l'auteur
 d'une histoire fort estimée de l'économie politique en Italie.

Que la sévérité de certaines sentences de Sorbière sur le
 caractère des Anglais, qu'il accuse ailleurs d'avoir écumé les
 vices des autres nations et méprisé leurs vertus, lui ait attiré
 une verte réplique du docteur Sprat, cela se conçoit ; mais ce
 qui nous paraîtra bizarre aujourd'hui que la poésie et la prose
 descriptives nous sont un peu venues d'Angleterre, aujour-
 d'hui que les Southey, les Wordsworth, les Coleridge, etc.,
 ne cessent de vanter le paysage anglais, ce qui nous paraîtra
 bizarre, dis-je, c'est que le champion littéraire qui se chargea
 de lui répondre, le docteur Sprat, tourne Sorbière en ridicule,

à cause de « son *admiration romantique* pour les vallées, les collines et les haies vives du comté de Kent. » Sorbière, voyageur français romantique, en 1660, devient un précurseur respectable pour la génération actuelle. Ai-je eu tort de rajennir un peu sa mémoire ? Nous verrons malheureusement qu'il avait moins d'admiration pour la littérature que pour la verdure de la patrie de Shakspeare ; mais celle-ci lui cause presque des extases. Après avoir fait ses réserves patriotiques, en faveur des châteaux des environs de Paris : « La » province de Kent, dit-il, s'élève en petites collines et en » vallons couverts d'une éternelle verdure ; et même il me » semble que l'herbe y avait une plus belle couleur qu'ailleurs, » et qu'elle y était plus menue..... Tous le pays est semé de » parcs où les daims se promènent à grosses troupes..... L'œil » se trouve fort satisfait des beautés naturelles de ce pays et » de sa négligence. Les Anglais ont raison de le trouver si » beau que, lorsque Clément VI donna les îles Fortunées au » fils de Louis de Bavière, et que l'on battit le tambour pour » cela en Italie, l'ambassadeur d'Angleterre, qui était à » Rome, en prit l'épouvante, et partit en diligence, s'imagi- » nant que cette expédition ne pouvait point regarder d'autre » pays que le sien. Il est si couvert d'arbres que même la cam- » pagne paraît une forêt quand on la regarde de quelque hau- » teur, à cause des vergers et des haies vives qui enferment » les terres labourables et les prairies. »

Quoique les arbres soient un peu plus rares aujourd'hui, tel est encore cependant l'aspect de la campagne depuis Douvres jusqu'à Londres ; mais il manque quelque chose à la description de Sorbière, appliquée au paysage tel que je l'admiraïs encore le mois de mai dernier, en le comparant à la route plate, nue et monotone, de Calais à Paris ;... c'est le houblon, dont les tiges élégantes courent en festons sur des échaldas ou sur des perches en palissade, le houblon dont les rameaux flottans ne ressemblent pas mal aux pampres de nos climats. Le houblon avait été transporté de Flandre dans les comtés de Kent et d'Essex, sous Henri VIII ; mais il n'y a pas plus d'un siècle qu'il s'est propagé dans les différentes parties du royaume, où la récolte est aujourd'hui assez considérable non-seulement pour approvisionner l'Angleterre, l'Écosse et l'Ir-

lande, mais encore pour être exportée dans le nord de l'Europe. Je suis fâché que M. le baron d'Haussez, dont le second volume commence par un excellent chapitre sur l'agriculture anglaise, ait négligé de parler d'une plante qui est d'un tel rapport en même temps qu'elle prête une physionomie si pittoresque à plusieurs comtés.

Les questions d'agriculture et d'économie rurale ont aussi leur côté poétique, et il n'est pas toujours indispensable d'être propriétaire terrier pour y prendre intérêt. S'il me fallait en parler *ex professo*, je me récuserais assurément, mais par bonheur j'en sais assez pour désirer en apprendre davantage quand l'occasion s'en présente. Je remerciai le ciel de cette disposition d'esprit à mon dernier voyage, où nous fîmes route quelque temps avec un honnête Asturien qui allait toucher à Londres le prix de *quatre ou cinq navires chargés de noisettes* qu'il envoie chaque année à ses correspondans (1). On ne peut pas toujours parler du *romancero* ni de *Lope de Vega*, même avec un Espagnol, et d'ailleurs celui-ci était plus fort sur le commerce et l'agronomie que sur la littérature. Il était de Gijon, port de mer des Asturies. Après avoir vanté ensemble les aspects de cette verdure anglaise si douce aux yeux, je crus devoir à la courtoisie de remarquer toutefois que les orangers et les vignes des Asturies valaient bien les houblonnières du comté de Kent. « Vous vous trompez, me répondit mon compagnon, il n'y a plus aujourd'hui beaucoup de vignes ni d'orangers dans cette partie de l'Espagne; avant peu d'années, toute la face forestière des Asturies sera renouvelée. — Et par quel arbre remplacez-vous vos orangers et vos vignes? demandai-je. — Par des pommiers, me répondit-il; nous avons reconnu que les pommes sont d'un rapport plus avantageux que les oranges et les raisins. Vous ne voyez plus que pommiers dans les environs de Gijon, et le cidre est devenu la boisson générale. » Je ne m'étonnai plus que mon Asturien eût mis tant de franchise dans son admiration pour la plante

(1) La quantité de noisettes importées en Angleterre est prodigieuse. Les noisettes font trouver le vin meilleur. C'est la seule raison que m'en ait donnée un Anglais à qui j'en faisais l'observation.

qui console les classes moyennes du peuple anglais de ne pouvoir boire comme les lords à la vieille Angleterre avec les vins de Porto et de Xérès.

Je reviens à Sorbière. Notre ancien voyageur décrit avec quelque détail Cantorbéry « ville fermée de murailles » Depuis long-temps Cantorbéry s'est dépourvue de ces murailles inutiles ; ce qu'il en reste de nos jours forme une esplanade, d'où la vue s'égaré dans de vastes prairies, et qui conduit à une jolie promenade intérieure. La ville entière s'est faite moderne. C'est une guerrière qui a remplacé la sombre cuirasse par une parure élégante. Jusqu'à la cathédrale que Sorbière, par parenthèse, aurait pu décrire moins froidement pour un voyageur *romantique*, et qui ayant honte de sa couleur séculaire s'est laissée badigeonnée, comme une vieille coquette qui croit cacher ses rides sous la céruse. Ce replâtrage général des basiliques anglaises est cruel pour les artistes, qui n'aiment pas qu'on fasse ainsi la guerre à toutes leurs illusions. Sortant de la cathédrale de Saint-Thomas-Becket, fort peu convaincus des excellentes raisons du bedeau cicerone sur la nécessité de rendre un temple confortable, si on veut y rassembler des fidèles, en l'an de grâce 1833, nous cherchions à rendre, par l'imagination, aux vieilles chapelles leur sainte obscurité, aux vieux tombeaux leur teinte grise, lorsqu'un spectacle, qui étonnerait bien Sorbière s'il revenait au monde et repassait par Cantorbéry, nous rappela que nous n'étions plus dans l'Angleterre catholique conquise par la chevalerie normande, mais dans l'Angleterre protestante gouvernée par l'industrialisme. A cent pas devant nous, une voiture s'échappant tout-à-coup d'une espèce de souterrain, passa rapidement sur une petite chaussée, sans cocher et sans chevaux ; c'était une voiture chargée de charbon, courant sur un rail-way, ou chemin de fer pratiqué en partie sous la longue galerie d'un *tunnel*.

Sorbière décrit Rochester après Cantorbéry, et Gravesend après Rochester ; puis il raconte son entrée à Londres, où il se loge dans ce qu'il appelle *commun-jardin*, qui est ordinairement, dit-il, *celui* des Français, qui ont plus d'affaires à la cour qu'à la place du « Change » (la Bourse). C'est aussi au Commun-jardin que nous descendrons, si toutefois *commun-*

jardin est, comme je le crois, la même chose que la place de Covent-Garden, défigurée par une mauvaise orthographe.

Mais les haltes et les repos sont nécessaires à la critique comme aux voyages. Réservez pour un autre article la comparaison de Londres tel que le vit Sorbière, et de Londres tel que l'ont vu ces voyageurs plus récents avec lesquels je me suis faufilé à peu près comme ferait *Paul Pry*, personnage indiscret d'une pièce anglaise délicieusement jouée par Liston, et qui, s'invitant lui-même quand on le néglige ou *l'ignore*, se trouve ainsi toujours dans la meilleure compagnie.

Je ne sais si le plan de ces esquisses n'est pas trop capricieux; mais c'est un cadre qui nous permettra de parler un peu de tout, de passer facilement d'un sujet à un autre, et de ne demander aux divers interlocuteurs introduits que ce qui nous semblera la partie la plus intéressante de leurs souvenirs.

AMÉDÉE PICHOT.

LA RENTE VIAGÈRE.

En 1824, Charles Blondel étudiait le droit à Paris. Comme beaucoup de jeunes gens de cette époque, Charles suivait les cours avec une remarquable inassiduité. Logé loin de l'école, dans un quartier fashionable, il se rendait rarement à l'appel, et s'occupait beaucoup plus de ses plaisirs que de la jurisprudence. La tranche de ses cinq Codes (il n'y en avait que cinq alors) avait conservé tout le lustre virginal de ses couleurs variées. Il vivait joyeusement, en riche héritier, regardant peu à la dépense, et empruntant souvent et à tout prix pour combler les lacunes qui venaient faire brèche entre les quartiers de sa pension.

Le père de Charles, honnête propriétaire, vivait patriarcalement dans le Nivernais. Il aimait son fils avec faiblesse. Aux vacances, Charles venait passer quelques semaines à la campagne, épiant un bon moment pour faire à son père l'aveu de ses coûteuses fredaines, et lui dire le chiffre de ses dettes. Justement effrayé des profusions de son fils, le père s'épuisait en remontrances, puis il payait en soupirant. C'était un bien grand chagrin pour le vieillard de prévoir que toute sa fortune, si lentement acquise et si pieusement ménagée, périrait entre les mains d'un fils prodigue, et que, malgré ses soins, la misère atteindrait ce fils chéri. Aussi, se sentant vieux et moribond, il tourna toutes ses pensées vers le moyen de mettre sa fortune à l'abri, et la poser de façon à ce que, lorsqu'elle lui viendrait, Charles ne pût la dissiper. Voici ce que sa prudente sollicitude lui suggéra : il écrivit dans son testament qu'il désirait être enterré dans sa terre du Nivernais, pensant que dès lors Charles reculerait devant l'idée d'aliéner cette propriété, et de vendre les os de son père. Le reste de son bien consistait en rentes sur l'état; il les vendit, et en constitua la valeur en une rente viagère de 10,000 francs sur la tête de

Charles. Le capital ainsi était perdu pour Charles et pour sa descendance ; mais sans cette mesure tout aurait été bientôt perdu , capital et intérêts. Et puis ce placement grossissait le revenu , et de cette façon il y avait chance que Charles s'en contenterait. Ainsi donc la terre du Nivernais mise sous la sauve-garde de la piété filiale , le reste de la fortune fut rendu insaisissable pour les créanciers futurs , et placé de manière à ce que l'aliénation en devînt fort difficile d'abord , et tellement désavantageuse qu'il fallût être à la fois prodigue et fou pour l'effectuer. Ces dispositions prises , le bon père mourut tranquille.

Charles ressentit vivement cette perte. Sa douleur fut franche et sans arrière-pensée. L'idée de l'héritage n'arrêta pas une seule larme au bord de ses yeux , car c'était un jeune homme d'un bon naturel et d'un cœur pur. Il accomplit fidèlement le vœu de son père , et puis , tout à sa douleur solitaire et rêveuse , il demeura un grand mois à la campagne. Sans doute il y serait resté plus long-temps si un incident de la succession ne l'eût appelé à Paris. Là , le tourbillon des plaisirs le prit et dissipa peu à peu sa mélancolie. Il entra avec abandon dans cette belle vie de jeune homme riche , ondoyante vie de fêtes , d'amours , d'élégance , de joyeux propos , de duels , d'orgies , de jeu , de tout ce qu'il y a de poétique enfin dans notre monde fait comme il l'est , semé d'entraves , d'obstacles et de préjugés , dont on fait bon marché lorsque l'on a vingt-trois ans , de l'esprit et du cœur , tout ce qu'avait Charles enfin.

Nous n'entrerons pas certes dans le détail de cette vie poétique ; ce serait des volumes à remplir , et tant de volumes ont été déjà remplis ainsi ! Cette vie a si peu besoin d'être écrite d'ailleurs , tant elle est facile à prendre sur le fait , tant le spectacle nous en est publiquement donné tous les jours ! spectacle qui ne dure guère plus qu'une action dramatique ordinaire , et dont le théâtre n'est guère plus grand qu'un théâtre royal. Du café de Paris à l'Opéra , vous la voyez toute en une soirée , cette vie ! vous la voyez dans tous ses détails et sous toutes ses faces , à cheval , en voiture , à table , parée , folle , spirituelle , joueuse , avec ses amours , ses querelles , ses éclats de toute sorte , comédie , drame et parade , dont les acteurs se renouvellent souvent , tant les rôles sont difficiles à

tenir ! De ce monde , Charles fut un des coryphées les plus brillans et les plus fongueux. Les femmes , le luxe sans frein , les jours et les nuits prodigués , l'or jeté à tout propos et au moindre propos , une vie à user en quelques mois la plus verte jeunesse et le plus solide million ,... le revenu de Charles n'y pouvait suffire long-temps ; la dette y pourvut ; et , au bout de l'an , il fallut bien que Charles vendit sa terre du Nivernais , où reposait son père.

Le jour où fut signé l'acte de vente fut un jour de sages réflexions. Charles arrêta le plan d'une réforme. Il descendit à son écurie pour décider lequel de ses deux chevaux il vendrait ; il écrivit le brouillon d'un billet de rupture pour celle de ses maîtresses qui lui coûtait le plus ; il dit à son valet de chambre de se pourvoir ailleurs , et s'informa si l'étage au-dessus de son appartement serait vacant pour le terme prochain. Il était bien décidé à réduire son train de moitié. Mais la nuit porta ses mauvais conseils ; toute sa bonne et sincère résolution s'en était allée le lendemain ; il garda ses deux chevaux , ses gens , son premier étage et sa danseuse de l'Opéra , tout son luxe.

Aussi arriva-t-il que dès l'année suivante Charles était réduit à vendre sa rente viagère.

Comme il se rendait à ce sujet chez son avoué , il rencontra le plus ancien et le meilleur de ses amis , Anastase , à qui il raconta tout simplement l'affaire qui volait au plaisir sa matinée tout entière.

Anastase était un ami rare , hostile aux faiblesses de ses amis , et employant toutes ses forces à les retenir au bord de l'abîme quand leur pied y glissait. C'était avec cela un jeune homme d'un bon sens poétique , la plus rare espèce de bon sens et la plus excusable. Austère et solennel . Anastase était venu ici-bas avec une mission de prédicateur , don précieux et d'un facile débit dans notre époque de religions neuves et de prosélytisme ardent. Rarement il laissait échapper l'occasion de faire de l'éloquence vertueuse ; il n'y manqua pas en cette circonstance.

— Vous avez dissipé votre patrimoine , Charles ; vous avez fait argent de la maison où vous êtes né , où votre père est mort ; ce serait une mauvaise action , si ce n'était une folie ; vous seriez à blâmer , si vous n'étiez à plaindre ; car il y avait

mieux qu'une fortune dans ce domaine, il y avait une religion, il y avait le bonheur qui était votre patrimoine aussi, et que votre père vous avait laissé en héritage avec ses autres biens. Vous ne l'avez pas compris. Vous avez vendu votre vigne et votre verger, et votre moulin sur la rivière, et votre bois de frènes sur la colline. Vous avez renoncé à toute la joie rustique de votre vie, à vos fleurs au printemps, à vos ombrages en été, à votre vendange en automne. Ce n'est pas votre faute, la nature vous avait ainsi fait, et vous ne saviez ni le prix ni la sainteté de ces choses; vous ne teniez pas à cette demeure champêtre, préférant le séjour de Paris et ses plaisirs fugitifs; vous aimez mieux voir tourner les roues de votre phaéton que les ailes de votre moulin; à la bonne heure! mais un jour, croyez-moi, vous vous repentirez de vous être ainsi départi. Heureusement, Charles, le mal n'est encore qu'à moitié; vous n'avez plus de maison des champs, mais il vous reste de quoi vivre dans la ville avec aisance; vous pouvez encore être un bon bourgeois vivant de ses rentes, à l'abri du souci et du travail. Votre père était un homme sage; il connaissait vos penchans, et c'est pour vous sauver de la ruine qu'il vous a arrangé cette rente viagère; ne défaites pas ce qu'il a fait. Vous avez vendu son tombeau, ne trompez pas du moins son vœu paternel; n'achevez pas de détruire son ouvrage, tout de sollicitude et de tendresse pour vous!....

Anastase en était là de son discours, et Charles lui répondit : — Merci, Anastase, de votre discours; mais me voici à la porte de mon avoué, les affaires avant tout. Adieu donc si je vous quitte.

Peu de jours après, l'avoué que Charles avait muni de sa procuration lui fit savoir que sa rente était vendue, et qu'il en tenait le prix à sa disposition.

Cette fois, Charles n'eut pas même l'idée d'une réforme; il continua intrépidement sa belle et prodigieuse vie.

C'est une étrange chose, combien de jeunes gens, dont quelques-uns ne manquent ni d'esprit ni de raison, précipitent ainsi leur ruine avec une incroyable sérénité. L'avenir est pour eux sans effroi. « Cela durera autant que notre jeunesse, disent-ils, et notre jeunesse finie, qu'importe! les passions

seront éteintes ; l'ambition nous ouvrira de nouvelles carrières , où nous entrerons gravement , avec toute la maturité de l'âge. » D'autres , les mieux doués , comptent sur un mariage , une riche veuve ou une miss sentimentale. Quelques uns , plus fortement trempés , se sont dit : « Au dernier louis , je me brûlerai la cervelle , » pratiquant à la lettre et au tragique la devise qu'ils ont adoptée , « courte et bonne. » La chronique du beau monde garde le souvenir de plus d'un de ces fashionables suicides.

Charles , lui , n'avait formé aucun plan ; il ne comptait ni sur l'hymen , ni sur les honneurs , ni sur une balle de plomb. Il allait , ne regardant ni devant ni derrière , tout au présent , ne cherchant ni excuse ni salut. A de tels aveugles la Providence se doit ; elle n'abandonna pas Charles , ainsi qu'on va voir.

C'est après un déjeûner au Rocher ; gai , railleur , le verbe haut , le geste rond , l'œil effronté , il entre chez Tortoni , tenant sous le bras Anastase , moraliste indulgent , qui , après tout , savait prendre son parti sur le mauvais succès de ses prédications , et déjeûnait philosophiquement de la ruine qu'il n'avait pu empêcher. En entrant chez Tortoni , Charles , par mégarde assurément , heurte de sa canne un paisible haussier qui notait de la rente en face d'une bavaroise. Le monsieur se retourne ; Charles , au lieu de s'excuser , lui rit au nez , et , après quelques paroles , s'oublie jusqu'à l'insulter. Alors la querelle s'arrête , et , en gens qui savent leur monde , les assistans terminent le débat : « Ceci veut du sang ; échangez vos cartes , et à demain.

— A quoi bon ? dit l'offensé. Pourquoi remettre à demain ce qui se ferait si bien aujourd'hui ? Demain ce serait puéril peut-être , et nous aurions regret de nous couper la gorge pour si peu. Maintenant l'injure est chaude , nous avons de la colère dans la tête , c'est le moment , allons ! Monsieur a son tilbury , moi j'ai mon cheval , le lieu de la promenade sera changé , voilà tout. Au lieu du bois , ce sera Saint-Mandé aujourd'hui. Que vous en semble ?

— A merveille , reprit Charles , et partons ! Je prendrai mes armes en passant , vous prendrez les vôtres . et nous nous retrouverons à la porte du Bel-Air , s'il vous plaît.

Cela dit , Charles et son adversaire montent , l'un sur son

bon cheval , l'autre dans sa légère voiture , et les voilà qui s'en vont s'égorger à la campagne , eux qui ne s'étaient jamais vus il y a une heure. Je vous laisse à penser si c'était un beau texte pour Anastase ! Mais aux premiers mots Charles l'interrompt.

Assez de morale , Anastase , et veuillez bien prendre les guides et conduire , car cela pourrait me gâter la main. Vous voyez que Charles était un garçon prudent , et qu'il avait repris tout son sang froid devant cet acte sérieux , — le duel !

Nos quatre jeunes gens , deux champions et deux témoins , arrivent à Saint-Mandé , et les voilà qui s'enfoncent dans le taillis , cherchant un lieu assez écarté , un ombrage assez épais , une pelouse assez douce pour leur idylle ; et quand le terrain est trouvé , les deux combattans ôtent leur habit , gaiement , comme pour se livrer à quelque jeu champêtre , et les témoins décident que l'idylle aura lieu au pistolet. Soit. On plante dans le gazon les épées inutiles , les pistolets sont chargés , les pas comptés , et le sort , juste cette fois , donne à l'offensé le premier coup.

— Fort bien ! dit celui-ci ; mais encore est-il bon que je sache à qui j'ai affaire , et le nom de l'homme que je vais viser.

— Votre adversaire se nomme Charles Blondel , répondit Anastase en levant les yeux au ciel.

— Charles Blondel !... Monsieur est Charles Blondel de Nevers ! Qu'allais-je faire , grand Dieu ! Plus de duel ! Remettez votre habit , monsieur ! Je suis l'offensé , je crois , et j'ai le droit d'être satisfait dès cet instant , si bon me semble. Je le suis. J'étais bien tranquille cependant pour moi sur l'issue de ce combat , puisque je devais tirer le premier , et que vous étiez plus près et de plus belle surface que ce bouleau...

La balle frappa au milieu de la branche.

—.... Vous seriez mort en ce moment , monsieur , et j'y aurais plus perdu que vous , peut-être , à cette mort ! Je vous aurais plus pleuré peut-être que ne l'eût fait votre meilleur ami ou votre maîtresse la plus tendre , moi que votre mort aurait ruiné à peu près. Car , monsieur , vous n'êtes pour moi ni un ennemi , ni un homme , vous êtes une valeur mobilière , un capital vivant , le capital de 10,000 livres de rentes. C'est moi qui ai acheté votre rente viagère , monsieur ! Comprenez-vous

maintenant pourquoi je ne veux pas vous tuer ? pourquoi je renonce au combat , moi , qui avais l'injure et l'avantage ?

— Eh bien ! Anastase , dit Charles à son témoin en remontant en tilbury , si je vous avais écouté et n'avais pas vendu ma rente viagère , je serais mort à présent. Faites-moi donc de la morale , je vous prie , mon ami !

Cet incident donna à Charles une grande confiance et un courage nouveau pour persévérer dans son insouciant philosophie. Il y gagna de plus qu'Anastase cessa de le sermoner , tant l'étrange moralité de l'aventure avait dérouté la sagesse vulgaire d'Anastase. Charles continua donc à dorer tous ses jours du reste de sa fortune. Cette fortune s'écoulait rapidement , et était à ses derniers débris lorsqu'arrivèrent les événemens de juillet 1830.

Le 27 au matin , Charles , qui avait été témoin des émotions de la veille , se disposa de bonne heure à sortir , jugeant que Paris offrirait ce jour-là de curieux et dramatiques spectacles. Ce n'était pas la passion politique qui poussait Charles dehors. Peu lui importaient à lui , homme de plaisir , ces furieux débats. Charles ne considérait la chose que sous le point de vue pittoresque , de même qu'Anastase l'envisageait sentimentalement. Il sonna donc son domestique pour s'informer de l'aspect que prenait *l'horizon politique* ; son domestique ne parut pas. Il s'habilla seul et à la hâte , et lorsqu'il passa dans son salon , il y trouva une table chargée de provisions , et une lettre à son adresse , largement pliée , et posée de façon à ce qu'il ne pût manquer de la voir tout d'abord. Dans cette lettre , on lui annonçait qu'il était retenu chez lui en charte privée , en vertu d'un ordre supérieur qui concernait la plupart des jeunes gens de Paris , aussi bien que lui. Le premier mouvement de Charles fut de colère. Cette tyrannie , contre laquelle il se révoltait , lui donna tout d'un coup les idées libérales les plus exagérées. Ses droits de citoyen se dessinèrent vivement à lui ; il comprit combien cette séquestration était arbitraire , et il voulut enfoncer la porte de son appartement qui lui opposa une résistance passive inébranlable. Il appela , on ne répondit pas ; il jeta quelques meubles par la fenêtre , personne ne s'en émut. Bientôt le bruit de la fusillade couvrit sa voix et son carillon. L'action s'était engagée ; une barricade était dressée

dans la rue ; mais par malheur , les croisées de Charles donnaient sur la cour. Il eut beau se pencher , mesurer la hauteur , chercher une issue , une saillie pour s'évader , il fallut y renoncer. Pendant ce manège , il aperçut à une croisée vis-à-vis les siennes , un petit vieillard à tête poudrée , à figure malicieuse , appuyé sur une canne à pomme d'or , et qui le contemplait avec un sourire de satisfaction. Ce vieillard , il l'avait vu cent fois sur ses pas. Cette apparition était inséparable de toutes les circonstances difficiles ou étranges de sa vie. Charles n'y fit guère plus attention cette fois que les autres ; seulement , il appela cette fois à son aide le vieillard qui aussitôt disparut. Alors Charles prit son parti ; il quitta sa fenêtre , et vint examiner les provisions qu'on lui avait faites. C'étaient , en abondance , les vins les plus fins et les pièces froides les plus distinguées. Il déjeûna tant qu'il put , et passa le reste de la journée à maugréer , à bâiller , à fumer : une vraie journée de prisonnier. Le soir , un papier enveloppant une pierre , tomba dans sa chambre : c'était le bulletin de la guerre civile. Charles fut sensible à l'attention délicate qui prenait soin de le tenir ainsi au courant des événemens , et ce procédé l'aida à prendre en patience sa captivité.

Le lendemain , même train de vie. Le 30 , à midi seulement , sa porte fut ouverte . et il put sortir.

Charles eut beau faire ; il ne put , à aucun prix , avoir le mot de cette aventure. Anastase , qui était sorti tout à son aise , avait été blessé en haranguant une charge de lanciers.

Le jour où Anastase reçut la croix de juillet , Charles était malade assez grièvement. Son médecin ordinaire était venu le visiter le matin , et lui avait laissé une ordonnance , lorsque se présenta un des plus célèbres docteurs de Paris.

— J'ai été fort lié avec votre père , dit-il à Charles ; j'ai appris votre maladie par mon confrère , et l'intérêt bien naturel que je porte au fils d'un ami m'amène chez vous.

Puis il examina le malade , lut l'ordonnance , y corrigea quelque chose , sortit et ne reparut plus. Charles fut bientôt rétabli.

Mais sa fortune était plus malade que lui , et ce fut vers cette époque qu'elle rendit le dernier soupir. Charles dès lors végéta ; son train se réforma de lui-même ; les créanciers se

mirent en campagne , et , par-dessus le marché , Anastase reprenait ses sermons , lorsqu'arriva le choléra.

— Si j'en meurs , dit Charles , ce sera une bien grande consolation pour moi de m'être ruiné. Je n'aurai rien à regretter ; j'aurai joui de tout mon bien ; j'aurai joui de toutes les joies de la vie !

Et pendant qu'Anastase s'était mis à un régime austère , Charles se livrait à toute sa fougue , et narguait le fléau avec toute l'intrépidité de la misère qu'il avait en perspective.

L'épidémie faisait des progrès effrayans , lorsqu'un matin Charles reçut une lettre ainsi conçue :

« Partez pour l'Italie sur-le-champ. Les six lettres de change » ci-jointes vous tracent votre itinéraire. C'est pour six mois. » Au bout de ce temps-là vous recevrez des instructions ultérieures.. Ce voyage ne vous oblige à rien , et ne vous compromet en aucune façon. Tenez-vous seulement en santé et en joie. »

Charles prit conseil d'Anastase , qui , après de longues méditations , lui dit :

— Il y a un grand mystère là-dessous ; mais partez , d'autant mieux que le chiffre des morts s'élève à treize cents , ce matin.

Charles partit. Au bout de six mois d'un voyage délicieux , il reçut à Venise une lettre dans laquelle on lui envoyait les fonds nécessaires pour revenir en France. De retour à Paris , il trouva que le choléra avait disparu , et qu'Anastase s'était philosophiquement uni à une belle dot , assez laidement personifiée.

— C'est le seul moyen qui vous reste pour vous tirer d'embarras et vous refaire une position , lui dit Anastase. Épousez une dot. Je vous chercherai cela.

Pendant qu'Anastase cherchait , Charles devint amoureux. Ce fut là le premier bienfait de la vie simple à laquelle il était réduit , la première consolation de la pauvreté où il était tombé ; — un amour vrai , son premier amour , à lui qui croyait avoir aimé si souvent , et qui touchait presque déjà au terme de sa jeunesse ! Cela lui arriva aux Tuileries , un jour de foule. Par une singulière fatalité , la jeune personne dont la vue fit sur Charles une impression profonde était accompa-

gnée du petit vieillard aux apparitions. Ce vieillard, ainsi que Charles l'apprit dès ses premières informations, était le père d'Angélique, et de plus, possesseur d'une grande et mystérieuse fortune, acquise dans l'usure, supposait-on.

Charles se livra sans réserve à sa passion. Tous les jours il passait sous les fenêtres d'Angélique; chaque fois qu'elle sortait il était sur ses pas; il se trouvait toujours à côté d'elle au spectacle; il allait au bal quand elle y allait, tant il mettait d'adresse et d'intelligence à la suivre, tant aussi, de son côté, Angélique mettait de complaisance à aider ces rencontres; car il n'est pas besoin de dire que cet amour était partagé. Bientôt un commerce de lettres s'établit entre les deux amans, et ce fut l'écueil où vint échouer le mystère de leur innocente intrigue. Une de ces lettres fut saisie. Dès ce moment la correspondance cessa, la fenêtre fut fermée, Angélique ne sortit plus: plus de promenades, ni de spectacles, ni de bals; plus de regards échangés, ni de mains serrées, ni de douces paroles jetées au cœur! Alors Charles regretta amèrement sa ruine; car s'il eût été riche encore, l'avare vieillard lui eût donné sa fille peut-être. Bientôt il tomba dans une mélancolie noire qui fit en lui de grands ravages. Pour l'achever, il reçut à l'improviste un billet d'Angélique. — Elle avait languie, elle aussi; elle était malade; son père avait obtenu son consentement à un autre mariage. Elle suppliait Charles de l'oublier, et lui disait un adieu éternel.

La réponse de Charles fut courte: — « Je n'ai qu'un moyen » de vous oublier, disait-il; ce moyen arrange tout, et me » délivre d'un fardeau chaque jour plus pesant. — Adieu. — » Demain j'aurai cessé de vivre. — Une dernière pen- » sée! »

Cette lettre envoyée, Charles se prépara. Depuis longtemps la vie lui pesait. Après son luxe, qui était un besoin pour lui, la détresse; et cet amour malheureux et contrarié, à lui dont les moindres passions et les plus grandes fantaisies avaient été satisfaites toujours et sur-le-champ: c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. La mort donc! En face de ses pistolets chargés, il écrivait quelques dernières dispositions, lorsque tout-à-coup un petit vieillard effaré, dépondré, bouleversé, entre comme une bombe, s'élance, se jette sur les pis-

tolets , pâle , tremblant , et tenant à la main la lettre écrite à Angélique. C'était le père.

— Malheureux ! s'écrie-t-il , vous tuer ! un suicide ! un crime ! malheureux !

— Vraiment ! dit Charles avec tout l'ironique sang-froid d'un homme qui a pris un grand parti , vous voilà ! Il eût été singulier , en effet , que je ne vous rencontraisse pas en un pareil moment , vous ! Jusqu'ici cependant vous ne vous étiez jamais mêlé si directement de mes affaires. Mais rendez-moi ces pistolets , monsieur !

— Moi , vous les rendre ! non ! Vous tuer ? pourquoi vous tuer ?

— Êtes-vous donc venu pour me demander ma confession à ce moment suprême ? Pourquoi ? ne le savez-vous donc pas , et ignorez-vous une seule circonstance de ma vie , vous que je trouve à chaque instant sur mes pas depuis si long-temps ?

— Oui , c'est moi , ingrat , qui , depuis quatre ans , ai veillé sur vous comme ne l'eût pas fait une mère ! J'ai veillé sur votre sommeil , sur vos peines , sur vos joies ; malade , je vous ai envoyé mon médecin. Aux jours de trouble , j'ai mis le verrou à votre porte. Quand le fléau est venu , je vous ai fait voyager en Italie comme un fils de famille opulent. J'ai écarté de vous bien des chagrins , bien des dangers et des malheurs ; et aujourd'hui , pour me payer de tant de soins et de dépenses , vous allez froidement vous tuer et m'enlever du même coup 10,000 francs de rente ; car , monsieur , c'est à moi qu'appartient votre rente viagère. Je l'ai achetée de seconde main , il y quatre ans , cette rente , que votre suicide éteindra. Si vous tenez absolument à mourir , monsieur , attendez que j'aie négocié cette rente. Vous me devez bien cela.

— C'est un malheur , reprit Charles , mais je ne saurais attendre ni tremper dans un dol. Si je fais banqueroute de ma vie , ce ne sera pas une banqueroute frauduleuse , du moins. Vous qui connaissez mon histoire , vous savez si cette vie m'est supportable. Vous qui êtes le père d'Angélique , vous savez ce qui me la ferait supporter encore , et avez mon sort entre les mains. Cependant je ne vous prie de rien. Calculez.

— Eh bien ! soyez mon gendre , dit le vieillard quand il vit que tout autre espoir était perdu. Je donne en dot à ma fille la

moitié de cette fatale rente ; j'y aurai toujours gagné quelque chose !

Le mariage fut célébré. Quelques mois après , le vieillard mourut , et Charles hérita de tous ses biens. Comme il revenait du cimetière du Père-La-Chaise avec Anastase.

— Vous voyez , lui dit-il , sage et éloquent ami , ce que me rapporte ma ruine. Elle m'a d'abord sauvé la vie au moins une fois , et c'est grâce à elle aujourd'hui que je possède une femme charmante et de grandes richesses. Croyez-moi , Anastase , la fortune se rit des calculs de votre sagesse , et le meilleur lot ici-bas est le plus souvent pour celui qui ne compte pas.

EUGÈNE GUINOT.

ISAÏE.

Il n'y a pas long-temps que , relisant l'Écriture Sainte , j'ai été frappé du singulier rapprochement que je remarquais entre le langage des prophètes et celui de ces hommes qui , à toutes les époques et dans tous les pays , se sont donné la mission de défendre les faibles contre l'oppression des grands , quel que fût le motif qui les y poussât. C'était , si l'on veut , une vue assez étroite de ces divins Écrits. Mais la manie que nous avons de rechercher les mêmes manières d'être chez chaque peuple , de retrouver l'humanité toujours et partout semblable à elle-même , et , plus que cela peut-être , la prétention si commune en notre temps de donner une cause humaine à ce qui fut surnaturel et divin durant un long cours de siècles , me faisaient prendre plaisir au parallèle. Je comparais les véhémentes apostrophes d'Ézéchiël , de Jérémie , d'Isaïe , de Joel , d'Amos , d'Osée , de Malachie , de Michée criant aux puissans d'Israel : « Vous haïssez le bien et vous aimez le mal ; vous arrachez aux pauvres jusqu'à leur peau , et vous leur ôtez la chair de dessus les os... Ce sont des gens qui mangent la chair de mon peuple , qui lui arrachent la peau , lui brisent les os et les mettent en pièces. Un jour ils crieront à l'Éternel , mais il ne leur répondra pas , il leur cachera sa face ; » je comparais , dis-je , ces invectives hardies contre les riches , les grands et les prêtres de la nation juive , à ce que l'antiquité profane nous a conservé des plus énergiques paroles des Voléron , des deux Gracques , des Marius , des Cléon , des Démade , et de tant d'autres tribuns qui se rendirent illustres dans Athènes ou dans Rome.

On sait le sort qui est communément réservé aux hommes à passions généreuses qu'émeut trop vivement le spectacle de l'injustice , et qui se dévouent à la faire cesser. La mort , les

fers, l'exil, la calomnie, sont la récompense qui les attend. Et je voyais Jérémie emprisonné, jeté dans une fosse, maudit comme un ennemi de l'état; puis hissé nu et mourant hors de la citerne où l'on l'avait plongé, et, amené devant le roi qui l'interroge sur l'avenir, le prophète lui répondant : « N'est-il pas certain que si je vous dis la vérité vous me ferez mourir, et, si je vous donne quelque conseil, que vous ne m'écoutez point. » Je voyais le prophète Michée, fils d'Iemla, prédisant au roi Achab la dispersion d'Israel sur les montagnes comme des brebis qui ont perdu leur berger, à laquelle prédiction Achab réplique en ordonnant « qu'on mette cet homme dans une dure prison, ne lui donnant que du pain et de l'eau, jusqu'à ce que lui, le roi, soit heureusement de retour de l'expédition projetée. » Je voyais Élie contraint de se réfugier au désert, et s'écriant, dans l'amertume de son ame : « O Éternel, ôte-moi la vie ! » Urie poursuivi, ramené d'Égypte où il s'était enfui, et tué; Amos chassé par Amatsia, qui lui dit : « Va-t'en, homme à visions, sauve-toi sur les terres de Juda; » Ézéchiël, à qui l'Éternel dit en l'envoyant à la maison d'Israel : « Fils de l'homme, voici ce qui va t'arriver : ils te chargeront de liens, ils te garrotteront, car c'est une famille rebelle; » Daniel jeté dans la fosse aux lions, et enfin, Isaïe, ainsi que le rapporte la tradition juive, mis à mort par ordre du roi Manassé, lequel le fit scier en deux avec une scie de bois, pour les reproches que lui avait faits Isaïe de ses désordres, le comparant, lui et quelques-uns de ses prédécesseurs, au prince de Gomoribe et de Sodome.

Les traits divers qui viennent d'être rapportés, et que l'on pourrait mettre en regard du meurtre de Tibérius et de Caius Gracchus, pour ne citer qu'un exemple de l'autre part, semblaient jusqu'alors assez bien confirmer la similitude établie plus haut.

Cela convenu, pourquoi n'aller pas plus avant? Qui m'empêchait de chercher dans les écrits des prophètes les journaux des cinquième, sixième, septième et huitième siècles avant Jésus-Christ, et dans les prophètes eux-mêmes les membres d'une courageuse et persévérante opposition? « Rien de nouveau sous le soleil, a dit l'Écclésiaste, et nul ne peut dire : Voilà une chose nouvelle; car elle a été déjà dans les siècles

qui se sont passés avant nous. » J'aime à m'appuyer sur l'autorité de Salomon, quand je la rencontre. Les Hébreux auraient donc eu, comme nous, leur parti ministériel et leur opposition, leurs journaux hostiles au gouvernement des rois de Jérusalem, et, qui sait, peut-être une gazette officielle. Pourquoi la chose ne serait-elle pas? Montesquieu a bien trouvé les rudimens du gouvernement représentatif dans les forêts de la Germanie. L'analogie nous fait faire parfois de ces heureuses découvertes, tout aussi bien que la logique des faits et des principes, rigoureusement consultée, enfante d'admirables résultats dont sont épris certains esprits subtils, tandis qu'ils demeurent obstinément cachés au bon sens vulgaire.

J'apercevais bien toutefois quelques difficultés à ces raisons d'analogie qui m'avaient très-vivement frappé d'abord. En premier lieu, c'était que les livres des prophètes eussent été mis et conservés au canon juif, où ils occupent une des places les plus importantes. Et par qui les prophéties avaient-elles été recueillies, conservées et présentées à la vénération, qui ne s'est jamais démentie, du peuple juif? Par ces mêmes prêtres si rudement invectivés par les prophètes. Or la puissance des prêtres et des sacrificateurs était grande encore en Israel; car, s'ils n'exerçaient plus seuls l'autorité suprême, ils avaient obtenu de la partager, avec les juges d'abord, puis avec les rois, lorsque ceux-ci furent accordés à la demande du peuple, qui s'était lassé de l'état républicain. Comment donc expliquer que les prêtres, souverains juges en pareille matière, que les rois, d'accord avec eux, eussent revêtu d'un caractère sacré les écrits de ces hommes qui leur venaient annoncer la cessation du sacrifice réel et la fin du trône temporel dans la maison de Juda, s'ils n'avaient vu dans les prophètes que de turbulens démagogues suscitant la populace de Jérusalem contre l'aristocratie juive, laïque et sacerdotale, ou des cœurs compatissans excités par les misères du peuple, ou bien encore de simples sages, des philosophes apportant aux hommes une idée plus épurée de la divinité? Rarement l'abnégation de la puissance publique se rencontre à ce degré-là.

Je ne sache pas en effet qu'Anitus ni Mélitus aient divinisé,

après sa mort, les sublimes enseignemens échappés à Socrate, Anitus, et avec lui les prêtres de Jupiter ou de Cybèle, n'ignoraient pas qu'ils y perdraient leurs dîmes et la considération qui leur revenait.

Je comprends les Anitus et les aréopagites de Jérusalem mettant à mort les prophètes; je comprends la populace les maltraitant, les poursuivant de ses mépris et de ses cris, *Ite, calvi*; tout cela est dans l'ordre. Il faut que les princes et les prêtres se vengent de ceux qui les viennent déposséder, que les peuples insultent à qui les veut sauver. Mais je ne comprends pas, si une puissance mystérieuse ne les y pousse, ces mêmes prêtres, ces mêmes princes, ce même peuple tournant subitement de la fureur, du dédain et de l'endurcissement au respect, révéraient le prophète qu'ils ont chassé ou tué, et mettant les paroles de ces saints envoyés en si grande estime qu'ils les enregistrent, jusqu'aux moindres, en leurs livres canoniques.

On le voit : l'analogie commençait à me faire faute déjà, et c'était grand dommage vraiment.

J'ai dit que j'avais été frappé, dès l'abord, des interpellations véhémentes adressées par les prophètes aux infidèles dépositaires de la puissance d'Israël et de Juda, leur demandant un rude compte des souffrances du peuple; et que c'était là ce qui m'avait conduit à les comparer aux tribuns connus dans l'antiquité ou dans nos temps modernes. J'en rapporterai tout-à-l'heure les plus beaux exemples. Mais je ne fus pas médiocrement étonné quand, portant une attention plus sérieuse à cette lecture, ou, si l'on veut, sortant du point de vue systématique que je m'étais fait, je reconnus que le peuple, le peuple en personne, n'était pas moins durement tancé que ses maîtres, et que ses iniquités lui étaient reprochées à l'égal des iniquités des puissans. Et pour qu'il ne s'y trompe pas, c'est au peuple de Juda que s'adresse la première prophétie d'Isaïe que voici :

« Vision prophétique d'Isaïe, fils d'Amos, qu'il a eue touchant Juda et Jérusalem, au temps d'Ozias, de Joatham, d'Achaz et d'Ézéchias, rois de Juda.

« Cieux, écoutez : et toi, terre, prête l'oreille, car c'est le

Seigneur qui parle. J'ai nourri des enfans; je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi.

» Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître. Mais Israel est sans intelligence et mon peuple sans entendement.

» Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités, à la race corrompue, aux enfans scélérats: ils ont abandonné le seigneur, ils ont méprisé le saint d'Israel; ils l'ont renoncé, retournant en arrière.

» A quoi servirait de vous frapper davantage, vous qui ajoutez sans cesse péché sur péché? Toute tête est malade, et tout cœur est languissant dans Israel.

» Depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a rien en lui de sain. Ce n'est que blessure, que contusion, qu'une plaie saignante, qu'on n'a ni nettoyée, ni bandée, ni adoucie avec de l'huile.

» Comment la cité qui était fidèle et pleine d'équité est-elle devenue une prostituée? La justice habitait dans elle, et il n'y a maintenant que des meurtriers. (*Is.* I, 1—6, 21.)

Cela est bien. Mais d'où vient que l'histoire profane ne nous a rien transmis de semblable touchant les leçons que les orateurs du peuple lui auraient à lui-même adressées? D'où vient qu'en aucun lieu nous ne voyons ces orateurs, ardens à reprendre l'avarice, les rapines, les cruautés des grands, semoncer le bas peuple soit d'Athènes, soit de Rome, soit de Londres, ou de Paris, alors qu'ils se montrent si chatouilleux sur les moindres fautes de leurs adversaires? Serait-ce que ce qui est crime chez les uns est vertu chez les autres, ou qu'il n'y a jamais rien à reprendre dans les actions du peuple, quelque désordonnées qu'elles soient? Non pas sans doute. Mais les gens qui se portent les défenseurs exclusifs du peuple, sachant que toute leur force est en lui, se garderont bien, s'ils ne veulent perdre sa faveur, de lui reprocher ses fautes, ses crimes ou ses folles passions. Car ce despote-là, et qui est le plus intraitable de tous, veut aussi avoir ses courtisans dans ses serviteurs. Il permettra qu'on se dévoue à sa cause, mais non pas qu'on lui fasse honte de ses égare-

mens. Aussi les mêmes circonstances se reproduisant, retrouvons-nous les mêmes formes de langage exclusivement employées, il y a deux ou trois mille ans comme aujourd'hui. Tout au contraire chez les prophètes qui frappent çà et là où tombe leur parole, sans avoir souci de qui ils reprennent, des petits ou des grands.

Si l'on en veut connaître la cause, qu'on la cherche dans la mission divine à laquelle ils obéissaient. C'est là qu'est le secret de cette force qui ne plie devant aucun parti, parce qu'elle n'a son appui dans aucun parti. Son appui est placé plus haut. « Tu m'as saisi, ô Éternel, s'écrie Jérémie, et je n'ai pu résister. Je suis devenu l'objet de leur moquerie pendant tout le jour, et tous me raillent avec insulte. — Car il y a déjà long-temps que je parle, que je crie contre leurs iniquités, que je leur prédis ravage et désolation; et la parole du Seigneur est devenue pour moi un sujet d'opprobre pendant tout le jour. — J'ai dit en moi-même : Je ne nommerai plus le seigneur, et je ne parlerai plus en son nom; et en même temps il s'est allumé au fond de mon cœur un feu brûlant qui s'est renfermé dans mes os. Je ne puis plus résister. » (*Jér.* xx, 7-9.) Écoutez Amos disant à Amatsia, prêtre de Béthel, qui a demandé au roi Jéroboam de chasser le prophète des terres d'Israel : « Je n'étais pas prophète ni fils de prophète, mais je menais paître les bœufs, me nourrissant de figes sauvages. — Le Seigneur m'a pris lorsque je menais mes bêtes, et il m'a dit : Allez, et parlez comme mon prophète à mon peuple d'Israel. (*Amos*, vii, 14, 15.) Ils acceptaient et ne choisissaient par leur mission, et ils n'acceptaient souvent qu'après avoir résisté long-temps à la voix intérieure qui les poussait dans cette voie de périls et d'amertume.

Il est une autre considération, d'un ordre médiocre, il est vrai, mais qui se peut encore produire. Le rôle de tribun (plusieurs acceptions sont comprises en cette dénomination commune) a ses dangers. Je l'ai reconnu et montré dans la mort de ces deux nobles Gracques. Mais le métier, parfois aussi, en est lucratif. Plusieurs y gagnent argent, honneur et puissance, si le succès échoit à leur parti. Il est inutile de donner des exemples que fournirait abondamment l'histoire de tous les temps. Mais quel prophète nommera-t-on qui ait gagné,

à son métier de prophète , ces biens si avidement recherchés , les richesses , les plaisirs , le pouvoir , les magnificences des palais et des vêtemens , toutes ces délices que nous demandons au prix de notre repos , et souvent des plus sûrs périls ? Hormis Isaïe , lequel , étant de race royale , dut peut-être à ce privilège de mener paisiblement une longue carrière , et qui toutefois eut pour fin le martyr ; hormis Daniel emmené à Babylone dans sa jeunesse par Nabuchodonosor , et qui fut le chef des mages à la cour de Balthazar , il est peu de prophètes qui n'aient vécu pauvres et méprisés. Encore les honneurs que reçut Daniel en Chaldée , à ce point que Balthazar le fit revêtir de pourpre avec un collier d'or au cou , et qu'il fit publier qu'il aurait la puissance dans le royaume comme en étant la troisième personne , parce qu'il avait expliqué les trois mots mystérieux du festin , tenaient-ils au peu d'estime que faisait Balthazar des Juifs ; Balthazar considérait moins Daniel comme un prophète de cette nation que comme le plus habile mage de la Chaldée.

Nous voilà maintenant jetés tout-à-fait hors des suppositions qu'avait pu faire naître un premier et trop vague aperçu du sujet. Nous arrêterons-nous davantage aux applications ou misérables ou malveillantes que propose , dans son *Histoire de Samuel* , M. de Volney , qui n'imagine que jongleries , tours de passe-passe , frénésie et épilepsie dans ces prophètes qu'à votre choix il vous donnera pour charlatans ou fous ? Merveilleuse critique en vérité , et qui témoigne d'une grande profondeur de science !

Admirez donc cette poésie , la plus sublime qui s'entendit jamais ; admirez l'étonnant enchaînement des prophéties , et leur accomplissement au temps marqué ; émouvez-vous de ces enseignemens qui laissent loin derrière eux les meilleurs enseignemens de la philosophie , et étonnez-vous que sous l'empire de la loi mosaïque une loi plus douce , plus humaine , la loi de grâce et de rédemption qui devait plus tard régir le monde , soit annoncée déjà ; que trente siècles environ déposent de la croyance des nations aux prophéties , et des applaudissemens de tous les esprits d'élite à ce langage qui n'a nulle part son pareil , pour qu'un critique échappé du dix-huitième siècle , prenant en pitié les louanges et les croyances du

monde, viennent prétendre sérieusement que le dernier derviche dansant et chantant improvisera des poèmes aussi beaux que les psaumes de David, des chants inspirés comme les chants d'Isaïe, et que toute cette miraculeuse histoire du peuple juif, depuis Moïse jusqu'à la dispersion, n'est autre chose que ce que serait l'histoire d'une horde de Ouahabis (Wéhabites) s'établissant, par exemple, dans la Basse-Égypte sous le règne de Manlouks, et soutenant contre ces dominateurs de l'Égypte la même lutte que le peuple de Dieu eut à soutenir contre les nations qui étaient en possession de la terre promise.

Je n'ai rien lu sur ces matières où le commun raisonnement a difficilement accès, qui me satisfît plus pleinement que deux pages de M. de Maistre. Je demande au lecteur la permission de les transcrire ici. Il ne perdra rien à ce que je laisse parler ce grand écrivain, dont la doctrine est contestable sans doute en beaucoup de points, mais dont la critique religieuse pénètre les sujets les plus obscurs, et dont l'esprit, planant dans des sphères élevées, rapporte d'en haut une lumière qui éclaire ce qui n'est que ténèbres ou sujets d'erreur pour la critique banale. Le professeur Jahn, homme plein de science, de mesure et de sagesse; Hengstenberg (1), célèbre docteur de Berlin, ont émis sur l'inspiration prophétique des idées presque entièrement semblables à celles de l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Petersbourg*.

« Le matérialisme qui souille la philosophie de notre siècle l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier celle de l'esprit prophétique, est tout-à-fait plausible en elle-même, et de plus la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fût jamais. Pensez-vous que les anciens se soient tous accordés à croire que la puissance divinatrice ou prophétique était un apanage inné de l'homme? Cela n'est pas possible. Jamais un être, et à plus forte raison jamais une classe entière d'êtres, ne saurait manifester généralement et invariablement une inclination contraire à sa nature. Or, comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits

(1) Hengstenberg, *Christologie des alten Testaments*, tom. I.

sur cet avenir, et qu'il a des moyens de l'atteindre, au moins dans de certaines circonstances.

» Les oracles antiques tenaient à ce mouvement intérieur de l'homme qui l'avertit de sa nature et de ses droits. La pesante érudition de Van Dale et les jolies phrases de Fontenelle furent employées vainement dans le siècle passé pour établir la nullité générale de ces oracles. Mais, quoi qu'il en soit, jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer s'il n'était parti d'une idée primitive en vertu de laquelle il les regardait comme possibles, et même comme existans. L'homme est assujéti au temps, et néanmoins il est par nature étranger au temps; il l'est au point que l'idée même du bonheur éternel, jointe à celle du temps, le fatigue et l'effraie. Que chacun se consulte, il se sentira écrasé par l'idée d'une félicité successive et sans terme : je dirais qu'il a peur de s'ennuyer, si cette expression n'était pas déplacée dans un sujet aussi grave; mais ceci me conduit à une observation qui vous paraîtra peut-être de quelque valeur.

» Le prophète jouissant du privilège de sortir du temps, ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues de grands désastres séparées du temps le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem à celle du monde. C'est encore ainsi que David, conduit par ses propres souffrances à méditer sur *le juste persécuté*, sort tout-à-coup du temps et s'écrie. présent à l'avenir : *Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté mes os; ils se sont partagé mes habits; ils ont jeté le sort sur mon vêtement.* (Psaume xxxi, 17.) Un autre exemple non moins remarquable de cette marche prophétique se trouve dans le magnifique psaume lxxi. David, en prenant la plume, ne pensait qu'à Salomon; mais bientôt l'idée du type se confondant dans son esprit avec celle du modèle, à peine est-il arrivé au cinquième verset que déjà il s'écrie : *Il durera autant que les astres!* Et, l'enthousiasme croissant d'un instant à l'autre, il enfante un morceau superbe, unique en chaleur, en rapidité, en mouvement poéti-

que. On pourrait ajouter d'autres réflexions tirées de l'astrologie judiciaire , des oracles , des divinations de tous les genres , dont l'abus a sans doute déshonoré l'esprit humain , mais qui avaient cependant une racine vraie , comme toutes les croyances générales. L'esprit prophétique est naturel à l'homme et ne cessera de s'agiter dans le monde. L'homme , en essayant , à toutes les époques et dans tous les lieux , de pénétrer dans l'avenir , déclare qu'il n'est pas fait pour le temps , car *le temps est quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir*. De là vient que , dans nos choses , jamais nous n'avons l'idée du temps , et que l'état de sommeil fut toujours favorable aux communications divines (1). »

Plusieurs souriront à ces nobles efforts d'une intelligence supérieure travaillant à faire descendre quelques rayons de lumière sur ce qui est , de sa nature , mystérieux et incompréhensible ; car aujourd'hui ce que l'on ne comprend pas , ou n'est pas , ou n'est que l'effet de subterfuges grossiers. C'est ainsi que nous contentons notre raison , cette souveraine jalouse qui ne veut relever que d'elle-même , ne croire qu'à elle-même , et qui pourtant se paie souvent de mots si vains , de si vaines apparences ! Il vaut mieux accuser la tradition de six mille ans , convaincre d'erreurs ou de mensonges les plus beaux génies qui aient éclairé l'humanité , que de ne point rejeter confusément les nombreux mystères que ne peut saisir cette raison. Et que savons-nous pourtant autre chose que des phénomènes ? Les causes que nous cherchons sans cesse , sans cesse nous échappent. Newton , et après lui l'illustre Laplace , ont réglé la marche et les perturbations du monde planétaire. Attraction , gravitation , pesanteur universelle , voilà de grands mots et imposans sans doute ; mais quel sens portent-ils à votre esprit , s'il ne s'en contente pas ! Newton , lui qui ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se découvrir , déclarait qu'il avait employé ce mot *attraction* pour rendre l'effet apparent , phénoménal , mais qu'il ne prétendait pas réduire ce mot à l'idée de cause *mécanique* , ignorant quelle était la véritable force motrice des planètes. Et que l'on demande aujourd'hui au premier écolier que l'on rencontrera pourquoi les planètes s'attirent et se repoussent , il s'en va vous répondre avec une

(1) SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG , tome II , onzième entretien.

assurance qu'on ne peut assez admirer , que c'est en vertu des forces centripète et centrifuge. *Opium facit dormire , quia habet virtutem dormitivam.* Képler, qui traça les lois immortelles auxquelles il attacha son nom , était aussi religieux qu'il était savant. Ceux qui citent maintenant son nom avec le plus de respect perdraient bien de leur estime pour lui, si on leur montrait les rêveries pythagoriciennes qu'il traversa pour arriver à ses prodigieuses découvertes. Et que sont ces nouveaux faits de somnambulisme qui se produisent en abondance, contre lesquels se révolte la science matérialiste , mais qui prendront bientôt place dans les registres de la science nouvelle, et qui viennent avec tant d'autres causes hâter la révolution dont est menacé le vieux monde savant?

On aurait dû , à ce qu'il semble , être rendu plus modeste par le mépris où sont tombées les pauvretés scientifiques sur lesquelles s'appuyait la critique du siècle dernier. MM. Le-tronne , Biot et Champollion , procédant tous les trois par des voies différentes , ont réduit à leur juste valeur cette formidable antiquité des monumens égyptiens qui écrasait de son poids les six mille années de la BIBLE , en même temps que les immortels travaux de notre grand Cuvier rétablissaient , selon l'ordre de la GENÈSE , les époques successives de la création. N'est-ce pas ici le cas d'appliquer ce beau mot , qui est , je crois , de Pascal ? « Peu de science nous éloigne de la religion ; beaucoup de science nous y ramène ? »

C'est une chose singulière aussi que ce soit précisément à l'époque où la manie de prédire l'avenir s'est emparée de tant de gens , où il n'est personne qui , mécontent du présent , ne se plonge dans des jours qui ne sont pas encore et qu'il arrange à sa guise ; que ce soit , dis-je , à cette époque que l'on s'obstine le plus à méconnaître le don de vision prophétique accordé jadis à quelques hommes ! En vain voyons-nous tous les peuples anciens se réunir dans la créance commune aux oracles ; en vain de notables et signalés accomplissemens des oracles antiques sont-ils venus donner raison à ce besoin sans cesse renaissant et sans cesse éprouvé de l'esprit humain , il est reçu aujourd'hui de n'en tenir aucun compte. Et ce n'est pas là une de nos moindres inconséquences. Mais qui a jamais prétendu que les hommes dussent être conséquens ? Serait-il même à désirer qu'ils le fussent !

J'ai été tenu trop long-temps éloigné du sujet principal que je voulais développer. Je désire que ces digressions , qui sont loin cependant d'être étrangères à l'étude et à l'intelligence des livres d'Isaïe , n'aient pas trop fatigué la patience du lecteur.

On a vu plus haut de quel aigre langage le prophète relevait le peuple de Juda de ses désordres , et avec quelle amertume il lui reprochait l'abandon des commandemens de Dieu. Il lui importait sans doute que l'on ne le crût pas excité par un intérêt purement humain et politique dans le compte sévère que l'on va le voir demander aux princes de leur puissance , aux riches de leurs richesses , aux prêtres de leurs saintes fonctions , et cela d'autant mieux qu'Isaïe ainsi qu'il a été dit , issu de race royale , pouvait être soupçonné de faire servir la parole de Dieu à une ambition privée. Écoutez-le maintenant que vous savez qu'il n'a personne à flatter , aucun intérêt mondain à servir :

« Mon peuple a été dépouillé par ses exacteurs , et les usuriers s'en sont rendus les maîtres. O mon peuple , ceux qui disent que vous êtes heureux vous séduisent , et ils rompent le chemin par où vous devez marcher.

» Le seigneur est près de juger , il est près de juger les peuples.

» Le Seigneur entrera en jugement avec vous , qui êtes les sénateurs et les princes de son peuple ; parce que vous avez ravagé sa vigne et que vos maisons sont pleines de la dépouille du pauvre.

» Pourquoi foulez-vous mon peuple comme sous le pressoir ? Pourquoi écrasez-vous comme sous la meule le visage des pauvres ? dit le souverain maître , le Seigneur des armées. »
(*Is.* III, 12-15.)

Puis vient ici cette ravissante parabole de la vigne du Seigneur que nous retrouvons si fréquente dans l'Écriture sainte de l'ancien et du nouveau Testament. Nulle part elle n'est aussi bien suivie , aussi poétiquement développée et appliquée avec une aussi terrible précision , que dans ce chapitre v d'Isaïe que je vais presque entièrement rapporter. Il est si beau , selon moi , que je souffre d'en retrancher quelques strophes.

« Je vais chanter au nom de mon bien-aimé le cantique que mon proche parent prononcera lui-même contre sa vigne. Mon bien-aimé a eu une vigne qui était plantée sur un lieu élevé, gras et fertile.

» Il l'avait environnée d'une haie, il en avait ôté les pierres, et l'avait plantée d'un plant rare et excellent. Il avait bâti une tour au milieu, et y avait fait un pressoir. Il a attendu qu'elle portât de bons fruits, et elle n'a porté que des grappes sauvages.

» Maintenant donc, ô habitans de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez juges entre ma vigne et moi.

» Que fallait-il faire de plus pour ma vigne que je n'ai fait pour elle? Et pourquoi, au lieu des bons raisins que j'attendais, n'en a-t-elle produit que de sauvages?

» Maintenant donc je vous montrerai ce que je vais faire à ma vigne. J'en arracherai la haie, et elle sera livrée au pillage: je détruirai ce mur qui l'environne, et elle sera foulée aux pieds.

» Je la rendrai inculte, et elle ne sera ni taillée ni labourée: les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées de ne plus pleuvoir sur elle.

» La maison d'Israel est la vigne du Seigneur des armées, et les hommes de Juda sont le plant destiné pour être ses délices. Il a attendu que les enfans d'Israel eussent de l'équité, et ce n'est que conjuration; qu'ils portassent des fruits de justice, et ce n'est que péchés crians.

Malheur à vous qui joignez maison à maison, qui ajoutez terres à terres, sans qu'il reste de place pour les pauvres. Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre?

» J'ai appris ce que vous faites, dit le Seigneur des armées; et je jure que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes et si embellies, seront toutes désertes sans qu'un seul homme y habite.

.....

» Malheur à ceux qui se servent du mensonge comme de cordes pour traîner une longue suite d'iniquités et qui tirent après eux le péché, comme les traits emportent le chariot;

» Qui disent, en parlant de Dieu: Qu'il se hâte; que ce qu'il doit faire arrive bientôt, afin que nous le voyions: que les desseins du saint d'Israel s'avancent et s'accomplissent, afin que nous le connaissions s'il est véritable.

» Malheur à ceux qui disent que le mal est bien, et que le bien est

mal ; qui donnent aux ténèbres le nom de lumière , et à la lumière le nom de ténèbres ; qui font passer pour doux ce qui est amer , et pour amer ce qui est doux.

» Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux , et qui sont prudents selon leur propre jugement.

» Malheur à ceux qui sont puissans à boire le vin , et vaillans à s'enivrer ;

» Qui pour des présens justifient l'impie , et qui ravissent au juste sa propre justice.

C'est pourquoi , comme une langue de feu consume la paille , et comme la flamme ardente dévore le chaume , ainsi ils seront brûlés jusqu'à la racine , et leur fleur sera réduite en poudre. . . .

» Le Seigneur élèvera son étendard pour servir de signal à un peuple très-éloigné : il l'appellera d'un coup de sifflet des extrémités de la terre , et ce peuple accourra aussitôt avec une vitesse prodigieuse.

» Il n'y en aura pas un dans ses troupes qui sente la lassitude ou l'affaiblissement ; il ne dormira ni ne sommeillera point ; il ne quittera jamais son baudrier , et pas un seul cordon de ses souliers ne se rompra dans sa marche.

» Toutes ses flèches ont une pointe perçante , et tous ses arcs sont bandés ; la corne du pied de ses chevaux est dure comme des cailloux , et la roue de ses chariots est rapide comme la tempête.

» Il rugira comme un lion , il poussera des hurlemens terribles comme les lionceaux : il frémira , il se jettera sur sa proie , et il l'emportera sans que personne puisse la lui ôter.

» En ce jour-là , il se lancera sur Israël avec des cris semblables au bruissement des flots de la mer. . . . » (*Is. v.*)

Pent-être que mon admiration m'aveugle , mais il me semble n'avoir vu en aucun lieu rien de semblable pour l'énergie de l'expression , pour la rapidité de la pensée , pour l'éclat des images , à ce peuple qui , à un signal de Dieu , accourt des extrémités de la terre , ne dormant , ni ne sommeillant , ne donnant repos ni à ses hommes ni à ses chevaux , l'arc incessamment bandé , volant comme la tempête , et tombant avec des rugissemens de lion sur Israël , cette proie fatale que Dieu a livrée à sa fureur. Quel tableau de juste extermination , et comme il arrive bien en sa place après cette peinture des ini-

quités du peuple élu ! Car, il l'a dit, tout dans Israel est corrompu ; « depuis les pieds jusqu'à la tête, il n'y a rien en lui de sain. » Mais si la nation pécheresse est enveloppée dans une ruine commune, combien et avec quelle plus grande force les paroles du prophète s'élèvent-elles vers ceux qui devaient la guider dans les voies divines et qui l'en ont détournée par leurs funestes exemples ! Des écrivains de l'antiquité nous fourniraient au besoin des traits aussi poignans que cette strophe : « Malheur à vous qui joignez maison à maison, » témoin plusieurs passages de Salluste, et celui-ci, entre autres, qu'il met, il est vrai, dans la bouche de Catilina : *Et enim quis mortalium, cui virile ingenium est, tolerare potest, illis divitias superare, quas profundant in exstruendo mari et montibus coæquandis ; nobis rem familiarem etiam ad necessaria deesse ? Illos binas, aut amplius domos continuare ; nobis larem familiarem nusquam ullum esse ?* Mais où est la sanction qu'ils donnent à leurs préceptes ? où est surtout l'accomplissement qui fut accordé aux menaces d'Isaïe, comme il se montra plus tard dans la destruction de Jérusalem et la captivité du peuple ? Salluste en parlait fort à son aise, moralisant du sein de son palais et des délices où il se plongeait. Mais convenait-il à cet homme, gorgé d'or, d'avarices et de rapines, de prédire une vengeance qui aurait dû le frapper le premier ? Oh ! quelle autre puissance ont les paroles bibliques.

L'égoïsme des grands, le délaissement des commandemens de Dieu par le peuple ont enfin porté leurs fruits. Un mal profond ronge Israel, mal qu'il est désormais au-dessus de toute puissance humaine de guérir. Nul n'y connaît ses devoirs ; nul ne les pratique. Les liens qui retenaient la nation vont être rompus, car il n'y aura plus personne pour commander, personne pour obéir. Les strophes suivantes de notre prophète ne sont-elles pas l'image fidèle de toute nation qui se dissout et qui, dans son délire, se prépare les épouvantables calamités, l'expiation sanglante qu'il lui faudra traverser pour arriver à une régénération ? Consultez les histoires contemporaines ou passées, et dites si, dans ce langage, ou précis ou figuré, dans ces nombreuses et rapides énumérations des différentes pierres qui se détachent de l'édifice, Isaïe n'a pas saisi la juste physionomie d'une société défailante.

« Car voici que le souverain maître, le Seigneur des armées, va ôter de Jérusalem et de Juda les hommes et les femmes qui en auraient été la ressource, toute la force du pain et toute la force de l'eau ;

» Les gens de cœur et les hommes de guerre, les juges et les prophètes, les sages et les vieillards ;

» Les capitaines de cinquante hommes, les personnes d'un visage vénérable ; ceux qui peuvent donner conseil, les plus habiles artisans, ceux qui savent manier les esprits.

» Je leur donnerai des jeunes gens pour princes, et des enfans les domineront, dit le Seigneur.

» Tout le peuple sera en tumulte, les grands se déclareront contre les grands, et le reste des hommes les uns contre les autres : le jeune homme se soulèvera contre le vieillard, et les derniers du peuple contre les plus considérables. » (*Is. III, 1—5*)

Mais l'on se tromperait étrangement si l'on croyait que le prophète, servile imitateur des rites antiques, vient faire rétrograder le peuple pour le maintenir dans l'observance tout extéricure d'une loi qui doit être bientôt remplacée par une loi nouvelle. Bien autre est la mission du prophète, mission d'avenir et d'espérance ; s'il inculpe violemment le temps présent, c'est pour rappeler sans cesse à ses contemporains qu'ils sont livrés au travail d'une douloureuse transition ; s'il jette parfois un long regard sur le passé, dont la splendeur s'offre à lui à travers les images de son siècle, c'est qu'il y puise la lumière qui illuminera de ses rayons les âges futurs que seul il peut entrevoir. Mais loin de lui la pensée de garrotter son peuple dans les langes du passé ! loin de lui les vieux rites, les vaines oblations, l'hypocrisie des formes ! Purifiez vos cœurs et les préparez au vrai sacrifice que Dieu va vous demander par sa loi nouvelle, car le sacrifice sanglant sera aboli :

« Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes ? dit le Seigneur. J'en suis dégoûté : je n'ai jamais aimé les holocaustes des bœufs, ni la graisse des troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs.

» Lorsque vous venez paraître devant moi, qui a demandé que

vous eussiez ces dons dans les mains, pour fouler aux pieds mes parvis?

» Ne me présentez plus de vaines oblations, l'encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes, vos sabbats et vos autres fêtes : l'iniquité et la fainéantise règnent dans vos assemblées.

» Je hais vos solennités des premiers jours des mois, et toutes les autres : elles me sont à charge, je suis las de les souffrir.

» Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je cacherai mes yeux pour ne vous point voir; et lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point, parce que vos mains sont pleines de sang.

» Lavez vos cœurs, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos entreprises, cessez de faire le mal.

» Apprenez à faire le bien, recherchez ce qui est juste, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve.

» Après cela, venez et entrons ensemble en discussion, dit le Seigneur; quand vos péchés seraient comme l'écarlate teinte deux fois, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine.»

(Is. 1, 11—18.)

L'alliance nouvelle, prédite dès l'origine au peuple juif, est promise plus explicitement par la voix du prophète; il ne tardera pas qu'elle s'accomplisse. Ainsi le langage, obscur d'abord, voilé à dessein, devient-il plus clair, plus formel, à mesure que l'accomplissement approche. Nous touchons à ces fameux oracles messianiques si célébrés, qui font la gloire du christianisme, et que le juif, que dix-huit siècles n'ont pu convaincre, lit encore aujourd'hui dans l'attente du grand événement qu'ils annoncent. Singulière destinée que celle de ces juifs qui semblent n'avoir plus d'autre mission au monde que de conserver intacts les livres qui les condamnent et qu'ils s'obstinent à ne pas comprendre, ainsi qu'il leur fut annoncé : « Et toutes les visions des vrais prophètes seront pour vous comme les paroles d'un livre fermé avec des sceaux qu'on donnera à un homme qui sait lire, en lui disant : lisez ce livre, et il répondra : je ne le puis, parce qu'il est cacheté. » (Is. xxix. 2.) Tout commentaire sur les oracles messianiques serait oiseux.

Que l'on rapproche par la pensée les propres paroles d'Isaïe du récit de la naissance, de la vie et de la passion du Sauveur. Ce sont là de ces choses devant lesquelles il se faut confondre ou qu'il faut rejeter complètement, foulant aux pieds les faits de l'histoire les plus certains, les calculs chronologiques les mieux établis, en un mot, tout élément de critique rigoureuse et impartiale.

« Le souverain maître vous donnera lui-même un prodige : la vierge qui m'est montrée concevra et enfantera un fils, et elle le nommera Emmanuel, c'est-à-dire *Dieu avec nous*.

» Il mangera le beurre et le miel, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'âge où l'on est en état de rejeter le mal et de choisir le bien. »

(*Is.* VII, 14, 15.)

« Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné : il portera sur son épaule la marque de sa principauté, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix.

» L'étendue de son empire et la paix qu'il établira n'auront point de fin : il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Ce sera le Seigneur des armées, jaloux de sa gloire, qui fera ce que je dis. » (*Is.* IX, 6, 7.)

« Il sortira un rejeton du tronc coupé de Jessé, et une tige naîtra de sa racine.

» L'esprit du Seigneur se reposera sur lui ; l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété qui est dans la crainte du Seigneur.

» L'odeur qu'il répandra inspirera aux hommes la crainte du Seigneur : il ne jugera point ce qui paraît aux yeux, et il ne condamnera point sur un oui-dire.

» Mais il jugera la cause des pauvres dans la justice, et il se déclarera le juste vengeur des humbles qu'on opprime sur la terre : il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie du souffle de ses lèvres.

» En ce jour-là le rejeton de Jessé sera exposé comme un étendard aux yeux de tous les peuples ; les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux. » (*Is.* XI, 1-4, 10.)

« Prophètes, consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu.

» Parlez au cœur de Jérusalem et lui dites que le temps de ses combats et de ses travaux est fini, et que l'expiation de ses iniquités est acceptée, parce qu'elle a reçu de la main du Seigneur un double châtiment pour tous ses péchés.

» Voici la voix de celui qui crie : Préparez dans le désert la voie du Seigneur; rendez droit dans la solitude le chemin pour notre Dieu.

» Toutes les vallées seront relevées; toutes les montagnes et les collines seront abaissées; les chemins tortus seront redressés, et ceux qui sont raboteux seront aplanis.

» Alors la gloire du Seigneur se manifesterà, et toute chair verra en même temps que c'est la bouche du Seigneur qui a parlé.

» Une voix a dit : Criez. Et j'ai dit : Que crierai-je? Criez que toute chair n'est que de l'herbe, et que toute sa gloire est comme la fleur des champs.

» L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle : le peuple est vraiment de l'herbe.

» L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée; mais la parole de notre Dieu demeure éternellement. » (*Is. xl, 1-8.*)

Suivez ensemble la prophétie, et la vie et les enseignemens de Jésus-Christ.

« Voici mon serviteur dont je prendrai la défense; voici celui que j'ai choisi, en qui j'ai mis toute mon affection; je ferai reposer sur lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations.

» Il ne criera point, il ne haussera point la voix, et il ne la fera point entendre dans les places publiques.

» Il n'achèvera point de briser le roseau qui est déjà froissé, ni d'éteindre la mèche qui donne encore une lumière sombre; il annoncera la justice selon la vérité.

» Il n'aura rien de sombre dans ses regards ni de précipité dans ses démarches, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et que les îles soient soumises à sa loi.

» Moi qui suis le Seigneur, je vous ai appelé pour faire régner la justice, je vous ai pris par la main et vous ai conservé : je vous ai établi pour être le médiateur de l'alliance du peuple et la lumière des nations;

» Pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour tirer des fers ceux qui sont enchaînés, et de prison ceux qui sont dans les ténèbres.

» Je suis celui qui est, c'est là le nom qui m'est propre. »
(*Is.* XLII, 1-8.)

« Le Seigneur m'a dit : C'est peu que vous me serviez pour rétablir les tribus de Jacob et pour racheter ceux d'Israël que je me suis réservés : je vous ai établi pour être la lumière des nations, afin que vous soyez l'auteur du salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre.

» Voici ce que dit le Seigneur, le Rédempteur et le Saint d'Israël, à celui qui a été dans le dernier mépris, que la nation a détesté, et qui a été l'esclave de ceux qui dominaient : les rois vous verront, et les princes se lèveront devant vous ; ils vous adoreront, à cause du Seigneur qui a été fidèle dans ses paroles, du Saint d'Israël qui vous a choisi. »
(*Is.* XLIX, 6, 7.)

Ici se rencontrent jusqu'aux moindres détails de la passion et de la mort du Sauveur.

» Il s'est élevé devant le Seigneur comme un faible arbrisseau, et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche : il a été sans beauté et sans éclat : nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât nos regards. Nous l'avions désiré.

» Mais il nous a paru méprisable, le dernier des hommes, un homme de douleurs, et qui sait par expérience ce que c'est que souffrir. Il a été pour nous comme un objet devant qui on cache son visage : nous l'avons méprisé, nous n'en avons fait aucun cas.

» Il a pris lui-même nos infirmités, et il s'est chargé de nos douleurs. Nous l'avons regardé comme un homme frappé de lèpre, comme un criminel que Dieu frappait, et qui était humilié pour ses péchés.

» Mais c'est pour nos iniquités qu'il a été percé de plaies ; c'est pour nos crimes qu'il a été brisé. Le châtement qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui ; et nous avons été guéris par ses meurtrissures.

» Nous nous sommes tous égarés comme des brebis : chacun s'est détourné pour suivre sa propre voie ; et le Seigneur l'a chargé de l'iniquité de nous tous.

» Il a été pressé de satisfaire pour nos dettes, et il est devenu notre caution. Semblable à un agneau qu'on mène à la mort, il n'a

point ouvert la bouche ; il est demeuré dans le silence comme une brebis qui est muette devant celui qui la tond.

» Après avoir été lié et condamné, il a été enlevé de ce monde : mais qui pourra exprimer sa nombreuse postérité après qu'il aura été retranché de la terre des vivans, et frappé pour le crime de mon peuple ?

» Son sépulcre sera donné à la garde des impies ; mais ses membres morts seront confiés à un homme riche. Quoiqu'il n'ait point commis d'injustice, et que jamais la tromperie n'ait été dans sa bouche ;

» Cependant le Seigneur a voulu le briser de douleurs. Si son ame se livre comme un hostie pour le péché, il verra sa race s'étendre, et il prolongera ses jours ; et la volonté de Dieu s'accomplira par son ministère.

» Il verra le fruit de ce que son ame aura souffert, et il en sera rassasié : le juste mon serviteur justifiera un grand nombre d'hommes par la doctrine salutaire qu'il leur donnera, et il portera lui-même leurs iniquités.

» Car je lui donnerai pour son partage la multitude des nations, et il distribuera les déponilles des forts, parce qu'il a livré son ame à la mort, et qu'il a été mis au nombre des scélérats : qu'il a porté les péchés de plusieurs et qu'il a intercédé pour les violateurs de la loi. » (*Is. LIII.*)

J'ai dit tout-à-l'heure que je n'ajouterais aucun commentaire ; et cependant ils se présentent en foule. Mais il vaut mieux être sobre de réflexions que de ne les point étendre au point que l'on voudrait. Le lecteur me pardonnera cette longue suite de citations qui précèdent ; elles concourent toutes au même objet, l'objet le plus sérieux d'étude que l'on puisse se proposer ; et, ne fût-ce que pour la merveilleuse beauté de ce tableau du juste persécuté, l'on devrait me les pardonner encore. Poursuivons toutefois. Isaïe porte témoignage que la nouvelle et dernière alliance est jurée. Qu'importe à la vérité de son témoignage combien de temps il faudra pour qu'elle se réalise sur toute la face de la terre, et que cette autre prédiction du même prophète soit à son tour vérifiée ? « Il exercera son jugement au milieu des nations, et il convainchera d'erreur plusieurs peuples. Alors ils forgeront de leurs épées des socs de

charrue et de leurs lances des faux. Un peuple ne tirera plus l'épée contre un autre peuple, et ils ne s'exerceront plus aux combats.» (*Is. II, 4.*) Ceux qui suivent les développemens de l'humanité, interrogeant dans l'histoire les lois qu'y a vues Bossuet, pourraient sans doute ne pas juger éloigné le temps où les nations chrétiennes, membres épars d'un même corps qui tendent à se réunir, ne tireront plus l'épée les unes contre les autres, et ne s'exerceront plus entre elles à des combats impies.

Il resterait, à l'appui de ce qu'on vient de lire, à montrer la dispersion du peuple juif assez cruellement accomplie, comme on sait, et prédite en ces termes par Isaïe (*VII, 21, 22*) : « Il sera vagabond sur la terre; il sera accablé de misères et consumé par la faim, et, dans cette faim, il se mettra en colère, il maudira son roi et son Dieu, il jettera les yeux tantôt au ciel. — et tantôt sur la terre, et il ne verra partout qu'affliction et ténèbres, une obscurité qui l'accablera, une nuit profonde qui le poursuivra, sans qu'il puisse échapper de cet abîme de maux.» Il resterait à montrer les prophéties faites sur la ruine de Babylone, de Damas, de Tyr, « qui donnait des couronnes de gloire à ses citoyens, dont les marchands étaient des princes, dont les traficans étaient des personnes illustres sur la terre, » et de l'Égypte, livrée aux dévastations de Cambyse, en ces termes : « Je livrerai l'Égypte entre les mains d'un maître cruel. » Il resterait encore à présenter cette inouïe prédiction de Cyrus (que notre raison peut bien n'admettre pas, mais que les efforts les plus légitimes de la critique n'ont pu encore convaincre d'interpolation), de Cyrus, désigné par son nom plus de deux cents ans avant qu'il fût né : « Voici ce que le Seigneur dit à Cyrus, qui est son Christ, qu'il prendra par la main pour lui assujétir les nations... C'est à cause de Jacob, qui est mon serviteur et d'Israel qui est mon élu, que je vous ai appelé par votre nom, que je vous ai désigné par des titres honorables, et vous ne m'avez point connu. (*xlv, 4.*) Mais quelle confirmation nouvelle apporteraient ces autres faits, si ceux qui précèdent n'ont pas suffi déjà?

Quelques strophes encore, puis je ferme ce livre où les beautés se pressent tellement que je ne résisterais pas à la

tentation de les en faire toutes sortir. Que l'on n'oublie pas , si l'admiration a besoin ici d'excuse , que c'est dans l'Écriture Sainte qu'est la source des plus belles inspirations de Racine et du premier poète qu'incontestablement nous ayons aujourd'hui , M. de Lamartine. Le prophète , après la peinture lamentable de la ruine de Juda et d'Israël , demande ce qu'est devenu le roi de Babylone , le fléau envoyé par Dieu dans sa colère , comme il en suscite quelquefois lorsqu'il veut punir les nations. A combien de conquérans ne s'appliquerait pas ce chant magnifique de réprobation ?

« Le Seigneur a brisé le bâton des impies , la verge de ces fiers dominateurs.

» Cette verge qui dans son indignation frappait les peuples de plaies qui ne finissaient point , qui tyrannisait les nations dans sa fureur , et les persécutait sans relâche.

» Toute la terre est maintenant dans le repos le plus tranquille , elle pousse des cris d'allégresse.

» Les sapins mêmes se sont réjouis de ta perte , et les cèdres du Liban ont dit : Depuis que tu es mort , il ne vient plus personne qui nous coupe et qui nous abatte.

» L'enfer a été ému à cause de toi : il a envoyé les morts à ta rencontre : il a fait lever de leurs sièges tous les princes de la terre et les rois des nations.

» Ils t'ont tous adressé la parole pour te dire : Tu as donc été réduit à une faiblesse pareille à la nôtre , et tu es devenu semblable à nous !

» Ton orgueil a été conduit dans les enfers au son de tes instrumens de musique ; la pourriture sera ta couche , et les vers seront ton vêtement.

» Comment es-tu tombé du ciel , ô astre lumineux , ô fils de l'aurore ? Comment as-tu été renversé sur la terre , toi qui frappais de plaies les nations ?

» Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel , j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu , je m'assiérai sur les montagnes des assemblées solennelles , aux côtés de l'aquilon.

» Je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées , et je serai semblable au Très-Haut.

» Mais tu as été précipité dans l'enfer jusqu'au plus profond de

ses abîmes. Ceux qui te verront te regarderont attentivement, et, réfléchissant en eux-mêmes sur toi, ils diront : Est-ce là cet homme qui a épouvanté la terre, qui a jeté la terreur dans les royaumes.

» Qui a fait le monde désert, qui en a détruit les villes, et qui a retenu dans les chaînes ceux qu'il avait faits ses prisonniers ?

» Tous les rois des nations ont été ensevelis avec honneur, chacun dans son tombeau.

» Mais pour toi, tu as été jeté loin du sépulcre qui t'était destiné, comme un rejeton pourri et abominable, comme un vêtement tout souillé du sang de ceux qui ont été tués et percés de l'épée, comme ceux qu'on jette au fond de l'abîme, comme un cadavre foulé aux pieds.

» Tu ne seras point réuni dans le sépulcre avec les rois ; parce que tu as désolé la terre et tué le peuple : on ne parlera plus de la race des méchants. » (*Is. xiv.*)

Isaïe, fils d'Amos, frère d'Amatsia et petit-fils de Joas, tous les deux successivement rois de Juda, est l'un des quatre grands prophètes. Il est le premier d'entre eux, non-seulement selon l'ordre du temps, mais encore par la magnificence de sa poésie et l'importance de ses révélations. Jésus, fils de Sirach, auteur de l'Écclésiastique, dit de lui « qu'il fut un grand » prophète et fidèle aux yeux du Seigneur ; qu'il vit la fin des » temps par un grand don de l'esprit ; qu'il consola ceux qui » pleuraient en Sion, qu'il prédit ce qui devait arriver jusqu'à » la fin des temps, et qu'il découvrit les choses secrètes avant » qu'elles arrivassent. » Saint Jérôme ajoute que les écrits d'Isaïe sont comme un abrégé des Saintes Écritures.

Isaïe a commencé ses prophéties l'an 25 du règne d'Ozias, l'an du monde 3219, selon la chronologie, et il a continué sous Joathan, sous Achaz et sous Ezéchias, roi de Juda, ainsi qu'il le dit lui-même. Il paraît avoir prophétisé plus de quatre-vingt-six ans, c'est-à-dire jusqu'en l'année du monde 3305, ou environ. Il aurait vécu cent dix ans. Isaïe mourut, en la première année du règne de Manassé, de la mort effroyable que raconte la tradition juive, et qui a été rapportée plus haut.

RÉCITS DES VOYAGEURS.

Quid, bone vir, mihi narras?

—Ter., ADEL., IV, II. —

Les musulmans, leurs mœurs et leurs habitudes n'ont été examinés sérieusement, sans prévention comme sans système, que depuis à peu près cinquante ans. Cet espace de temps, qui paraît bien court, comprend cependant deux générations; et le nombre des voyages et des descriptions du pays a été si nombreux, les renseignemens qu'ils fournissent si variés, que l'on pourrait composer de leurs volumes une bibliothèque entière, de leurs observations un tableau complet de l'Orient sous son aspect physique et moral.

Comment se fait-il donc qu'au milieu de tous ces matériaux qu'il est facile de coordonner, d'unir, on compose des relations qui paraissent si ridicules non-seulement à ceux qui ont étudié le pays, mais même à quelqu'un qui ne l'aurait aperçu que du bastingage de son navire.

De même que telle manière, tel *faire* dans la peinture plaît aux différentes nations, de même il paraît que les des-

(1) M. Léon Delaborde, auteur du voyage de L'ARABIE PÉTRÉE, a bien voulu nous communiquer ce fragment et plusieurs autres de ses observations en Orient, et principalement en Égypte.

(Note du Directeur.)

criptions de l'Orient ont dû recevoir dans chaque pays la couleur capable de les y faire apprécier, plutôt que le véritable caractère qui leur convient. Cet esclavage exercé par le goût dominant des lecteurs, qui en définitive achètent le livre, tend cependant à s'affaiblir peu à peu par la force de la vérité. Mais on est encore partagé entre le désir de ne pas trop choquer le goût dominant et le sentiment naturel de s'abandonner aux impressions vraies et originales que l'on a recueillies sur les lieux. On peut signaler à cet égard les trois écueils suivans.

D'abord le plus commun qui comprend les doléances, les soupirs, les élégies à l'absence, à la patrie éloignée, à la femme aimée. *J'avais renoncé au bonheur, la paresse, le dégoût m'avaient vaincu. — La vie est un ennuyeux mystère et un lourd fardeau. — Cependant pourquoi voyager ? La patrie ne nous donne-t-elle pas assez de terre pour couvrir nos faibles restes ? — Je pensais à toi, et ne pouvais m'en détacher.* On dirait vraiment quelquefois que nous avons chassé l'auteur de chez lui, tout exprès pour nous peindre en pensées lacrymoyantes des sujets qui, en définitive, ne sont pas si tristes. Sterne l'avait déjà remarqué en disant de l'un d'eux : *He wrote an account of his travels, but twas nothing but the account of his miserable feelings.*

Vient ensuite un défaut plus grave, qui tient à des prétentions plus ambitieuses, à une sorte de forfanterie invraisemblable; ce sont des aventures hasardeuses, des guet-apens dont on est échappé par miracle, des réponses brutales, des coups même qu'on aurait donnés aux gens du pays; ce sont encore des découvertes faites avant d'autres, des prises de possession de telle montagne ou de tel bout d'antiquité; enfin la coquetterie du costume oriental, et les méprises que, tout frais débarqué, nouvellement habillé, on prétend occasioner au milieu de musulmans qui en sont bien rarement les dupes. Car c'est une étude assez difficile que de bien porter ce costume; ce n'est pas sans quelque peine qu'on parvient à marcher gravement, sans élever les pieds, de manière à laisser entendre le frottis des babouches sur le sol; c'est une difficulté de ne pas agiter le corps en parlant, de tenir la tête haute et découverte, de laisser pendre les bras de tout leur poids,

d'adopter enfin cette nonchalance orientale , noble à force d'être insouciant. D'ailleurs , le costume est vite incomplet , pour peu qu'on mêle le Syrien avec l'Égyptien , le Constantinopolitain avec l'Alepin ; qu'on laisse voir le cordon de son pantalon ou le bout de ses oreilles , toutes négligences qui détruisent un ensemble d'originalité qu'on ne peut acquérir qu'après plusieurs années.

Mais le pis de tous les défauts de ces descriptions orientales , c'est le troisième , et celui-là il faut le dire , c'est une vraie calamité , une peste qui vous attend au retour de l'Orient , plus fatale que celle à laquelle on est échappé.

Je veux parler des descriptions de harem et de leurs intrigues. Les Anglais surtout ont renchéri sur le genre , et les nouveaux voyageurs français ou allemands paraissent ne pas vouloir leur céder , bien qu'ils ne fassent que copier ce qu'on a déjà lu dans leurs prédécesseurs. La description des harems , de leur disposition , de leurs emménagemens , a été essayée avec plus ou moins de vérité. Ce sujet semble épuisé , mais le second ne sera pas aussi facilement abandonné par les prétentions de la galanterie française que nous transportons si plaisamment en pays étranger. Aussi , comme chaque nouveau voyage viendra y ajouter quelque chose , je hasarderai une opinion que trois ans passés en Orient et une année de séjour dans la ville la plus corrompue me permettent peut-être d'avancer avec quelque confiance.

J'ai entendu parler d'innombrables intrigues à Constantinople , Smyrne , Alep et le Caire ; j'ai même parlé à des gens qui en étaient les prétendus héros , mais quelque connaissance des mœurs du pays me permettait facilement de dénouer le nœud de ces aventures , qui ressembleraient fort aux plus vulgaires de celles qui ont lieu parmi nous , si le mystère dont elles sont entourées , si les riches habits que portent les femmes dont on se flatte d'avoir fait la conquête ne donnaient un caractère plus distingué à ces intrigues amoureuses. Est-ce parmi les Turcs qu'on suppose qu'elles aient lieu ? alors ce ne peut être qu'entre un jeune musulman riche et de haute naissance et une femme d'un harem considérable. La question une fois posée ainsi , je déclare que je n'en vois pas la possibilité , et que je ne pense même pas que telle idée puisse entrer dans la tête d'un homme ou d'une femme.

La constitution d'un harem oppose à toute entreprise de ce genre des entraves de nature à en interdire même les projets. Le harem d'un seigneur, bey ou pacha, homme de cour ou de guerre, se compose d'une ou deux femmes légitimes (on peut en avoir quatre), qui l'unissent aux grands dignitaires du pays ou de la capitale. Ces mariages, très-recherchés tant qu'un homme est dans une haute position, parce qu'ils sont la source de faveurs, de places et de richesses, établissent dans le harem cette distinction de rang, de soins et d'attention qui font souvent d'une femme laide, malade et contrefaite, la reine de ce palais de délices, tandis qu'une vingtaine de jeunes et jolies esclaves la servent, la soignent, sont à ses ordres. L'une habite seule les beaux appartemens, les salles les mieux aérées, reste couchée mollement sur les plus riches divans; les autres sont ensemble dans les vestibules, elles travaillent aux broderies, font les cherbets et les confitures, ou servent à distraire et désennuyer cette triste maîtresse d'un séjour de plaisirs.

Parmi les esclaves, les unes, telles que les noires, sont achetées uniquement pour le service de la maison, les autres, Circassiennes, Grecques ou Abyssiniennes, pour la fantaisie du maître, qui, une fois satisfait, les range, à peu d'égards près, dans la même classe que les premières. S'il les élève au-dessus de leurs compagnes, soit parce qu'elles sont devenues mères, soit parce qu'elles ont fait naître d'une fantaisie un attachement plus profond, c'est toujours dans une soumission respectueuse pour les femmes légitimes.

Outre les femmes et les esclaves, le harem a deux ou trois eunuques noirs, qui communiquent avec l'extérieur, établissent les rapports indispensables avec le dehors; espèce de troupes neutres entre deux camps ennemis, ils font la garde dans les antichambres, et leurs soins sont superflus, leur vigilance inutile, car l'inviolabilité du lieu est trop bien établie pour que le seul rideau vert de la porte extérieure ne fasse baisser les yeux du plus aventureux musulman. Ce sont les eunuques qui conduisent les femmes à la promenade; ils les juchent sur des ânes, dont les selles sont élevées en proportion de leur rang, et alors on aperçoit dans les rues, sur les places et dans chaque promenade, ces longues files d'ânes

surmontés de noirs fantômes affublés d'étoffes soyeuses , qui ne présentent à la vue qu'un paquet informe. Les premières en tête sont les femmes légitimes ; chaque âne a deux conducteurs ; puis viennent les esclaves qui conduisent elles-mêmes les leurs. Un eunuque marche devant , le corps ceint de son sabre , un large khangar à la ceinture ; il tient à sa main une longue canne de jonc. Deux autres gardes semblables suivent , l'un de côté , l'autre derrière , tous attentifs , les sourcils froncés , la figure irritée , inquiets , non qu'une brebis de ce lugubre troupeau songe à s'évader , ils n'y pensent même pas , mais qu'un seul regard trop attentif ne puisse scruter sous ce voile épais et ces larges bottines le contour d'une forme , le secret d'une beauté , et cependant ce serait le seul moment qu'on pût choisir pour nouer une intrigue ; ce serait par l'office de ces êtres insensibles , rendus méchants par la privation de nos sensations , qu'il faudrait arriver à ce but désiré ; est-ce possible ? Et quel autre moyen se présente-t-il , puisqu'on les trouve toujours devant soi , avec leur peau noire , leurs yeux jaunes , leurs dents blanches et leur figure méchamment bête ?

Les femmes de ce rang ne vont pas dans les bazars , les marchandes leur apportent elles-mêmes les objets qu'elles désirent : elles ne vont pas se baigner mêlées aux femmes des autres harems , mais elles prennent le bain entier pour elles , et les eunuques gardent la porte , ou bien , et le plus souvent , elles ont leurs bains chez elles.

Qu'on se garde bien de croire cependant que cette surveillance de tous les momens , cet espionnage de toutes les actions , cette garde servile qui suit , épie , s'informe des moindres mouvemens , soit pour les femmes de ce pays une peine , un tourment , qu'elle excite cette lassitude , ce dégoût qui , chez nous , expose le jaloux à être le plus tôt trompé ; il n'en est pas ainsi. Les idées ont suivi une autre direction , la dignité y est autrement conçue. Ce qui chez nous est humiliant , dégradant devient pour elles la marque de leur importance , de leur rang , de leurs richesses ; plus il y a de rigueur , de surveillance et de gardes , plus elles ressentent d'orgueil , de vanité , de sentiment de leur valeur. — Faut-il donc des exemples pour s'en convaincre ? de quelque manière qu'on traite les

femmes , la vanité est partout le principe de leurs jouissances , de leurs plaisirs , l'essence de leur existence.

Mais en descendant quelques échelons de la société , en nous supposant dans un harem d'une seule femme légitime , de cinq ou six esclaves (sans eunuques , ce qui constitue déjà une grande existence), nous trouverons peut-être l'intrigue possible , mais encore à combien d'entraves assujétie.

En admettant qu'une femme turque , poussée par des passions ardentes , ait remarqué à ses promenades quelque jeune fils de bey , quelque bel effendi , se soit informé de son nom , en concevant le projet de lui faire connaître ses intentions , quels sont ses moyens ? C'est encore aujourd'hui , comme du temps des *Mille et une Nuits*, un porteur d'eau , un ânier , les femmes qui vendent les drogues ou les baigneuses , auxquels elle pourra s'adresser. Or il faut qu'une femme soit entraînée par un penchant bien violent pour , de prime-abord , se jeter à la tête de semblables entremetteurs qui peuvent la trahir , et bientôt après affronter le danger de se confier à de jeunes Turcs imprudens ou craintifs qui , à peine sortis de l'enfance , ont été mariés , ont eu des esclaves , et sont loin d'avoir conservé cet esprit aventureux et chevaleresque qu'entretient chez nous une différence dans les rapports sociaux ; mais en admettant qu'elle méprise ces scrupules , le rendez-vous est donné , accepté. La voilà donc qui , au sortir du bain , monte sur un âne ; mais ses cinq esclaves la suivent , et il est indispensable d'en écarter une partie. Supposons que , sous différens prétextes , elle n'en garde que deux avec elle , c'est le moins , et comme elle ne peut aller à pied , la voilà obligée de se fier à quatre âniers et à deux esclaves ; admettant encore qu'elle passe sur toutes ces imprudences , et qu'elle arrive à la ruelle , à la maison mystérieuse où l'attend son amant ? On conviendra au moins que toute cette intrigue offre quelque difficulté , qu'elle a dû réfléchir avant de se jeter dans ce dédale de périls , car en Orient ce n'est pas seulement l'honneur ou des considérations de monde qui veillent à la fidélité de l'épouse ; c'est la jalousie la plus soupçonneuse qui l'observe , et la punition la plus prompte qui l'attend , un sac et à l'eau elle et toutes ses esclaves.

Ainsi donc , comme il ne peut y avoir pour affronter tant de dangers qu'un tempérament violent , frénétique , croyez-vous qu'une telle femme vienne nous choisir , nous autre atômes grêles et d'apparence si chétive ? Elles ne peuvent juger de notre esprit , de nos qualités , de nos manières . qui sont dans l'Europe nos moyens de succès , et ne voient en nous que des êtres ridicules dans des habits taillés d'une manière inconvenante. Le plus bel homme en frac et en pantalon serait aux yeux d'une Turque , non-seulement laid . mais indécent , et il n'y a pas de *caouas* (1) qu'elle ne préférera à notre tournure étriquée , à notre apparence misérable.

C'est à cette impression que nous devons ce mépris et ces moqueries qui s'expliquent aussi par les échantillons que nous envoyons dans le pays , par ces Francs levantins , espèce d'aventuriers échappés des maisons de jeu et de détention qui viennent déployer , à l'abri de leurs mauvais chapeaux et de leurs vestes usées , de basses et trompeuses industries , et font parade de leurs vices et de leur mauvaise foi , sous ce nom d'Européen qu'ils compromettent. Et il faudrait cependant , pour jeter les yeux sur eux , doubler les dangers auxquels les expose l'ignorance de la langue , l'étrangeté du costume , et les indiscretions que le caractère et la protection dont ils sont assurés leur permettent de commettre.

S'il est quelques exceptions à ces règles générales , elles ne peuvent se rencontrer que dans les classes inférieures de l'administration turque , dans ces petits ménages d'employés des douanes , écrivains ou officiers en campagne qui laissent souvent leurs femmes et esclaves , les uns toute la journée , l'autre des années entières sous la garde de leurs sermens ou de quelque vieille matrone aussi facile à corrompre que les femmes à entraîner ; là , en effet , je ne doute pas que souvent la foi maritale ou la propriété d'esclave ne puisse être violée , et ce manque de conduite trouverait une explication suffisante dans le peu d'éducation des femmes et leur désœuvrement. Mais , je le répète , ces exemples sont très-rares , et les méprises au contraire fort communes.

J'ai besoin , pour le prouver , de faire moi-même un sacri-

(1) Soldat turc.

fice d'amour-propre, en racontant une aventure de ce genre qui aurait pu me donner quelque espoir de vanité, et qui, semblable à toutes les autres passées et à venir, s'est bornée à la relation, non pas sans doute la moins agréable, mais certainement la moins capable de flatter l'amour-propre. Elle a été pour moi le type de ce que peuvent être ces intrigues, et en me préservant de la disposition générale, elle m'a donné droit à la méfiance que je viens de manifester pour ces sortes de récits.

La chaleur du jour était fort diminuée; le soleil jetait déjà ses rayons dans une ligne plus oblique, et l'on pouvait espérer trouver un peu d'ombre dans les rues. Je montai à cheval pour aller au vieux Caire, faire une visite à un négociant turc, qui s'y était établi, pour sa santé, dans une position délicieuse.

A cette heure, les rues sont plus encombrées que pendant le reste de la journée; car chacun, après la sieste, reprend ses travaux. Ibrahim, mon *says* (1), avait beau frapper de son long bâton ânes et passans, pousser les uns, renverser les autres, c'était avec peine que mon cheval parvenait à passer au milieu de la foule. J'étais derrière une longue file de chameaux chargés de blé; et, voyant le moyen de passer, je m'élançai entre elle et le mur; mais je fus arrêté à moitié chemin et forcé d'attendre que ces grands animaux nous eussent dépassés. — C'était une femme turque qui interceptait le passage. Elle était vêtue fort richement, et son voile noir, celui de dessous rose et le petit masque blanc de toile brodé, aussi bien que ses babouches, avaient un air de nouveauté, de fraîcheur, qui dénotait beaucoup de soin. Élevée sur un âne au même niveau que moi sur mon cheval, deux Arabes (*says*) tenaient sa bride, et une esclave noire, portant dans ses bras un enfant, la suivait, montée sur un âne, qu'elle conduisait elle-même. Je la regardais avec cette distraction apparente qu'il est convenable d'adopter devant les femmes, en Orient; mais je reconnus facilement, à la manière particulière dont ils étaient fixés sur moi, des yeux dont la vivacité, sous leur petit masque, m'avait déjà frappé dans

(1) *Says*. Palefreniers qui courent à pied devant les cavaliers, en portant un long bâton à la main pour écarter la foule.

le bazar des tailleurs et celui des confiseurs. Alors, dans cette mêlée de monde, j'avais évité de faire attention à un incident qui pouvait n'être que l'effet du hasard; mais ici, dans cette rue, quand seul, vis-à-vis d'elle, je ne pouvais avoir de doute sur son caprice, au moins sa curiosité, je me mis à l'examiner avec plus d'intérêt. — Cette intelligence rapide fut comprise; car je la vis regarder autour d'elle, et, profitant de la position des chameaux, qui la cachaient entre leurs hautes charges et le mur, se pencher vers son ânier, et lui dire quelques mots. — Les chameaux étaient passés; il fallait nous séparer: elle partit en me fixant de ses grands yeux, dont le masque blanc faisait ressortir toute la sombre beauté; et moi aussi j'allais continuer mon chemin, quand l'ânier auquel elle avait parlé vint à moi, et me dit rapidement: *Demain, une heure après le mogreb* (1), *soyez dans le sekket Jousouf* (2); *je vous y attendrai.* — *J'y serai* fut ma réponse, et la boutique en saillie d'un marchand de fruits secs et de dattes les déroba à ma vue.

Je fis ma visite au négociant, préoccupé d'une telle rencontre, et pendant toute la soirée je pensai à ce rendez-vous, dont la crainte et la vanité se disputaient les chances. J'aurais voulu me persuader à moi-même que j'allais être héros d'une intrigue distinguée; mais j'avais à lutter contre ma persuasion que de semblables aventures n'étaient point conciliables avec les mœurs de l'Orient, et cependant l'élégance du costume et de l'entourage de celui que j'avais rencontrée m'ôtait la crainte de m'abandonner à quelque mystification trop ordinaire.

Le mogreb me surprit, le lendemain, au milieu de ces mêmes réflexions, et je n'eus que le temps de m'habiller. Je choisis parmi mes différens costumes un habillement à la mode de Damas, un grand cachemire jaune pour turban, un khangar à la ceinture; et je me rendis, à cheval, jusqu'à la mosquée de Toulon, où je descendis, laissant mon palefrenier ramener mon cheval, pendant que je me dirigerais, à pied, au lieu du rendez-vous.

Arrivé dans la petite ruelle appelée sekket Jousouf, je trou-

(1) L'heure de la prière au coucher du soleil.

(2) Rue Joseph.

vai en effet le says, qui m'attendait, et me fit signe de le suivre. Après quelques détours, au milieu de la demi-obscurité du soir, qu'augmentaient encore l'élévation et le rapprochement des maisons, nous nous arrêtâmes auprès d'une petite porte très-basse, percée dans un grand mur qui semblait être, et était en effet l'arrière d'une maison dont la façade donnait sur une autre rue. La porte s'ouvrit sans nous faire attendre, et se referma aussitôt. L'obscurité devint complète, j'étais assez inquiet. La main sur mon khangar, je montai, suivant toujours mon conducteur, un escalier sombre et étroit qui nous mena sur une vaste terrasse. Un reste de crépuscule me laissa voir qu'elle était fermée de trois côtés par des murs, à cette heure encore, d'une blancheur éblouissante; du quatrième, par un grand grillage ingénieusement travaillé, et qui donnait sur le canal. — Des fleurs, des grenadiers, quelques coussins préparés pour le soir, tout un ensemble propre, riche et commode, devait faire de cet endroit un lieu de repos délicieux, après la chaleur du jour. Mon conducteur ne dépassa pas la terrasse. Une esclave noire (celle que j'avais vue portant l'enfant et le nourrissant) me fit entrer dans une grande chambre, garnie des richesses du pays : des coussins et des tapis; contre le mur, des boiseries finement sculptées, qui soutiennent des porcelaines, et dans le fond, une alcôve, espèce de balcon fermé, aéré de trois côtés, orné, avec plus de soin, des coussins plus moelleux. Une place semblait encore froissée sous le poids de la personne qui avait oublié, en se retirant, un éventail à plumes, avec un miroir au fond; vrai cabinet mystérieux, dont l'odeur de rose et de jasmin présageait tout le charme.

C'est là que l'esclave m'indiqua de m'asseoir. Un instant après, elle m'apporta une pipe, puis du café, puis du scherbet; mais toutes ces attentions ne pouvaient m'ôter mon inquiétude, ni me faire oublier que ce n'était pas là le but de mon rendez-vous. J'étais tout attente; je voulais en vain suivre une idée, préparer une phrase; j'avais déjà compté cinq fois les pointes du plafond, qui descendaient en stalactites dorés, et je n'en pouvais retenir le nombre; car j'entendais, au milieu de mon calcul, des voix et des pas, comme si j'eusse eu douze oreilles.

Enfin je saisis distinctement le bruit du frottement des babouches , mêlé au froissement des étoffes. C'était elle. — Elle entra , marchant avec cette nonchalance qui tient à tout l'Orient , affectant ces mouvemens de hanches qui sont la grâce dans la démarche , l'élégance dans la danse du pays. Je me levai pour lui faire place dans le coin du divan. Nous nous assimes , et je l'examinai attentivement pendant le premier étonnement de ce bizarre tête-à-tête. Elle avait un costume à l'égyptienne . d'une coupe charmante ; la veste en était bleu clair , et la robe , rose , était brodée en chenille rose et bleu de ciel , mêlé de paillettes d'or , qui suivaient les zigs-zags dont elle était découpée. — Un pantalon de soie rose , dans toute sa fraîcheur , retenu par une ceinture brodée en or , lui couvrait les pieds.

Le sévère caractère de ses traits la rendait plutôt belle que jolie , et ses yeux , dont j'avais déjà remarqué la vivacité , étaient singulièrement adoucis par une teinte de henné qui en prolongeait la grandeur. Elle avait , ce qui est si commun en Orient , les dents superbes et la peau d'une blancheur étonnante , qui ne s'explique , sous une réverbération du soleil aussi chaude , que par la réclusion habituelle des femmes et le soin qu'elles mettent à se voiler lorsqu'elles sortent. Ses mains attirèrent surtout mon attention . car elles avaient été l'objet d'une coquetterie plus originale. L'intérieur , teint en rouge , faisait ressortir la blancheur des doigts , au bout desquels les ongles , peints en noir , semblaient autant de touches ou les touches d'un piano.

Le premier moment d'entretien fut grave , respectueux ; elle parlait mal l'arabe et avec l'accent turc ; mais peu à peu nous nous comprimes assez bien , et ces momens eussent été fort doux , si une crainte singulière , une inquiétude inexplicable ne m'eût fait penser sans cesse à la bizarrerie de ma présence dans cette maison.

La froide lumière du crépuscule commençait à peine à s'apercevoir , quand l'esclave vint m'avertir que le Turc montait à son minaret pour chanter la prière du matin. Je remis en hâte mon turban et quittai cette maison , en laissant quelque argent aux domestiques qui cette nuit avaient fait la garde. Une fois dans la rue , je me mis à chercher mon chemin.

que la prompte apparition du soleil dans les pays chauds me permit bientôt de découvrir.

Le soir, et plusieurs jours ensuite, je revins, sous différens costumes, dans cette maison, et j'y trouvai, au milieu d'une certaine grossièreté de sentimens, quelque chose de bon, de sounns, de dévoué, qui, bien qu'étranger à nos mœurs, n'en est pas moins attachant.

J'appris aussi quelle était cette femme, et par quelle circonstance j'étais arrivé à son intimité. Née en caramanie, elle avait été amenée, un an auparavant (à l'âge de quinze ans), en Égypte par un Turc qui était entré au service du pacha comme officier dans les troupes régulières. Il avait été envoyé en Grèce et croyait sans doute la guerre près de sa fin et à la possibilité de revenir bientôt, car il laissa à sa femme peu d'argent et aucune recommandation. Après six mois d'attente, sans nouvelles comme aussi sans surveillance, elle avait oublié ses devoirs, et c'est alors que je la rencontrai. Cette liaison dura peu, car je fus obligé de quitter le Caire.

Si l'on peut appeler cette rencontre une intrigue, je ne doute pas qu'un Européen, portant costume turc, ayant acquis quelque habitude des manières du pays, ne puisse, favorisé du hasard, obtenir un pareil succès, et il aurait, comme je l'ai dit, plutôt à s'en féliciter qu'à s'en prévaloir; mais, je le répète, espérer avoir une liaison avec une femme du harem d'un Turc riche et considérable est une véritable folie qui ne peut provenir que de cette disposition naturelle de l'amour-propre et de ces prétentions à trouver partout un genre de plaisir et de gloire qui dans certains pays n'a aucune chance de succès.

LÉON DELABORDE.

BELPHÉGOR.

Dans la saison et à l'heure où la promenade de Brighton est couverte de dames nonchalamment étendues dans leurs voitures, et de jeunes lords perchés sur le haut d'un tandem, rapidement entraîné par deux chevaux en flèche, ou légèrement inclinés sur un coureur anglais, dont les naseaux flamboyans attestent l'origine arabe, une calèche traversa rapidement Oriental-Place, et se dirigea vers la grève. Les deux chevaux, de la plus noble encolure, frémissaient sous le frein et lançaient à chaque pas de longs filets d'écume. C'était un plaisir que de voir leurs bondissemens et leur ardeur presque sauvage, contenue sans efforts par la main calme et prudente du cocher, flegmatiquement assis sur le coin de son siège, le manche de son fouet appuyé sur sa cuisse droite, et soulevant de sa main gauche les longues rênes dont la blancheur éclatait sous un brillant et rare éclair du soleil britannique. Napoléon, commandant son portrait équestre à son peintre David, lui disait de le représenter calme sur un cheval fongueux, il voulait ainsi caractériser la puissance et la force. A ce compte, il n'est pas de cocher anglais assis sur sa housse galonnée qui n'ait l'attitude d'un conquérant.

L'élégant équipage s'avancait avec le bruit et la rapidité d'un torrent sur le pavé de fer, et laissait derrière lui les bizarres édifices de Brighton, qui ressemble à une cité indienne, commencée sur les ruines d'une ville grecque et terminée par Christophè Wreen ou Philibert Delorme. Près des sveltes aiguilles d'une pagode, qui s'échappent d'un chapelet de dômes chargés de peintures fantasques, montent les colonnes cannelées et festonnées de la renaissance, les élégans frontispices imités du siècle de Raphaël et de Cellini, les bas-reliefs d'où tombent en longues guirlandes des amours, des nymphes

et des fleurs. L'Égypte apparaît aussi près de là avec ses obélisques, ses lotus bleus et ses ibis d'argent; la Chine vous lance un regard oblique à travers les étroites portes de laque noir sillonné d'or, tandis que la Grèce étale au-dessus de tous ces monumens bizarres ses mâles chapiteaux doriques, et ses immenses entablemens de marbre de Paros, tristes débris sans effet, depuis qu'ils n'ont plus pour les refléter l'azur du ciel attique.

La calèche avançait toujours, redoublant de vitesse et de fracas, avec son cocher si calme et si impassible que pas un atome de poudre ne tombait de sa perruque blanche sur sa livrée brune, avec ses chevaux impétueux qui se câbraient coquettement, élevant aux nues leurs têtes orgueilleuses, ornées à chaque oreille d'une rose épanouie, avec ses deux grands laquais debout sur l'arrière-train, l'un armé d'une haute canne à pomme d'or, tous deux blonds, muets et raides; la jambe couverte d'un bas de soie blanc; et l'épaule avilie par une aiguillette d'or et de soie. Tout, dans cet arrangement, semblait calculé pour attester la supériorité des animaux sur la race humaine; tout, depuis la fongueuse protestation des chevaux contre la rêne cruelle qui les dirigeait, jusqu'aux aboiemens furibonds de deux lévriers lancés en avant de l'attelage, faisait honte à la livrée de sa triste et humiliante condition.

J'oubliais de vous dire qu'entre la race animale et l'espèce encore non définie des laquais, entre les chiens, les chevaux et les gens, se trouvaient deux créatures humaines commodément assises au fond de la voiture; l'une d'elles était un homme de trente ans, d'une figure régulière et noble; l'autre, une dame enterrée sous un grand chapeau de paille de Florence, surmonté d'une voûte de plumes blanches que la brise du soir dressait capricieusement.

L'homme ne disait mot. La dame se contentait de regarder devant elle, et de sentir de temps en temps une cassolette suspendue à sa ceinture, et remplie de vinaigre indien de Chapman, — un très-bon vinaigre.

On arriva enfin, voiture, hommes et bêtes, devant le *peer*, ou la jetée, jolie construction, terminée par un petit môle qui sert de fanal. La mer prend une certaine élégance; on dirait qu'elle roule avec ménagement sur cette plage de sable fin,

foulée par la fleur de la cour d'Angleterre. Ses flots n'apportent jamais dans cette rade que des paquebots somptueusement construits, de légers bricks de course et des brillans yachts ou des cutter de plaisance. Jamais une lourde gabarre, chargée de résine et de bois de sapin, jamais un pesant dôgre de commerce, n'ont déshonoré ces eaux aristocratiques. De temps en temps, une barque pleine d'œufs de Normandie, de fruits, de frais beurre doré d'Isigny, se présente devant les quais de la noble cité, où on l'admet, comme dans un palais on admet le rustique pourvoyeur chargé d'entretenir la table, mais c'est là tout. Ces quais et ce port n'ont été créés que pour des promeneurs riches et nobles. Le vent qui souffle en ce lieu n'arrondit que les voiles d'une péniche royale, et ne fait déployer que le pavillon de soie des navigateurs de la chambre haute; le flot n'y heurte que des proues dorées, et ce bassin serait vraiment digne de recevoir l'escadre de sir Jhon Russel, ce galant amiral qui faisait manœuvrer, sur une cuve de punch de cent toises, des chaloupes d'acajou montées par des mousses vêtus de soie, et portant de longues cuillers d'argent en guise de rames.

La bourgeoisie de Brighton prenait le frais sur la jetée; les femmes, le visage enfermé sous une visière de gaze verte, et serrant autour d'elles les plis de leurs petits manteaux de tartan écossais que leur disputait une joyeuse raffale; les hommes ensevelis dans leurs longues redingotes, et portant sur leurs traits cette expression de bien-être et de fierté que la vue de l'eau salée donne à tous les Anglais. A l'entrée de la jetée, les deux condés appuyés en arrière sur le parapet, un jeune homme d'une douce et agréable figure regardait autour de lui d'un air d'insouciance, et promenait son petit lorgnon d'écaille tantôt sur les piétons de la jetée, tantôt sur les cavaliers et les voitures qui défilaient rapidement sur la grève. Du plus loin qu'il aperçut cette calèche qui s'avançait comme par un mouvement de cadence imprimé par la souplesse des ressorts et l'agilité des chevaux, il ne cessa de la regarder, et fit quelques pas pour mieux distinguer l'ensemble de ce merveilleux attelage. Le jeune homme prenait de plus en plus plaisir à ce spectacle; il s'avançait sans cesse, et bientôt il se trouva à quelques pas en avant de la calèche. Alors il s'arrêta, lor-

gna de nouveau , parut se consulter un moment , et enfin éleva la main , faisant un signe mesuré et respectueux au personnage qui était au fond de la voiture. Celui-ci toucha légèrement le cocher du bout de sa badine , et les chevaux s'arrêtèrent tout-à-coup en raidissant avec grâce leurs jambes de devant.

— Je vous demande pardon de vous troubler dans votre promenade , milord , dit le jeune homme.

L'autre le regarda avec attention et ne répondit pas un mot.

— Vous avez de bien beaux chevaux , milord. Des chevaux de pur sang ?.....

Milord fit un signe affirmatif.

— Je ne sais , reprit le jeune homme avec embarras , la main sur la portière , je ne sais , milord , comment vous dire le motif qui m'a forcé , moi étranger , inconnu de vous , à arrêter votre voiture..... J'arrive d'Écosse , milord , et je viens jouir des plaisirs de l'Angleterre. Je me nomme Beauclerc , milord.

Milord salua.

— Horatio Beauclerc , fils aîné du duc de Carmarthen , et héritier de sa pairie ...

La dame , qui n'avait pas daigné tourner les yeux de son côté , l'examina avec attention.

— Je crains bien , milord , que mon titre n'ajoute encore à l'inconvenance de ma démarche.... C'est un désir effréné qui m'a saisi en voyant votre voiture , et il m'a été impossible de le réprimer. Mais aussi on n'a jamais vu des chevaux comme ceux-là !

En parlant ainsi , il les regardait avec amour , et se baissait pour examiner leurs jambes.

— La voiture est de Brown , dit-il en jetant un regard sur la boîte d'acier d'une des roues. Il est fameux , même à Édimbourg , et vraiment il mérite sa réputation. Tenez , milord , fussiez-vous me faire battre par vos gens , je vais vous présenter ma requête. J'ai dessein de faire quelque figure en Angleterre , et je songeais à monter mes équipages quand j'ai vu passer votre calèche. Ma foi ! quand j'ai vu passer ces chevaux cette livrée et ce carrosse , il m'a pris une envie folle , et je n'ai pu y tenir... Enfin je me suis mis en tête que vous consentiriez peut-être à me vendre tout cela , milord.

En France, de pareilles propositions mèneraient leur auteur tout droit à Charenton ; en Angleterre, on ne témoigne pas de surprise pour si peu de chose. Milord répondit qu'il était bien fâché de ne pouvoir rendre ce petit service au jeune gentilhomme ; mais il n'avait que cette caliche et ces chevaux à Brighton, tous ses équipages étant restés à Londres.

Le jeune homme ne se laissa pas décourager, et fit observer à milord que Brighton ne se trouve qu'à peu de milles de Londres.

— Mais, mon jeune monsieur, dit milord, vous ignorez peut-être le prix de cette couple de chevaux. Harry, demandait-il au cocher, combien m'ont coûté mes chevaux !

— 1,500 livres, milord.

Et ce coquin de Brown prétend que sa calèche vaut 500 livres, à cause des ressorts *silversteel*, comme le drôle les appelle. Ajoutez les harnais de mes nobles bêtes du Northumberland, et la défroque de cette canaille, vous verrez que c'est un lourd bagage. Il faut laisser ces extravagances aux vieilles têtes comme moi qui ont hérité de leur pairie, et qui n'ont plus de compte à rendre à leur famille. Que ceci vous soit dit en ami, mon jeune maître.

Un salut de congé accompagna ces mots, et le cocher attentif leva aussitôt son fouet pour mettre en mouvement ses chevaux, qui piaffaient avec impatience.

— Un moment, milord, de grâce. S'il ne s'agit que de 2,500 livres sterling, je tiendrai le marché. Et en un clin d'œil il eut tiré de son portefeuille, et pris au milieu de ses papiers, deux traites sur un banquier de Londres, qu'il posa sur les genoux du lord.

— Comment, mon jeune ami, vous voulez mes gens et mon carrosse à l'instant même ?

— Pardonnez-moi mille fois, milord ; mais je vous ai prévenu que j'allais vous faire une demande inconvenante.

— Allons, monsieur, dit le lord en se levant, je vois qu'il faut vous dire comme les maquignons : « Cheval vendu et dîner payé se livrent à la minute. » — William, donnez-moi ma redingote. — Vous appartenez à ce gentleman ; et toi aussi Tobias. Un maître cocher, mon jeune lord, sur ma parole. Adieu, mon ami Argos, dit-il en caressant un des chiens, adieu, car tu es aussi dans le marché.

Et ayant endossé une ample redingote , et pris sa badine des mains du valet de pied , le lord se disposa à s'éloigner , après avoir jeté un dernier regard sur ses chevaux et sur sa voiture.

Pendant ce temps , le jeune étranger se confondait en excuses auprès du lord , qui continuait de faire ses dispositions sans répondre. Voyant enfin que celui-ci s'en allait sans songer à la dame , il lui dit d'un air de surprise : — Eh quoi ! milord , et milady aussi !

Le lord se retourna d'un air distrait , et regarda un moment l'étranger.

— Soit ! milady aussi.

Et il partit tranquillement , laissant tout stupéfait le jeune homme qui ne tarda pas toutefois à prendre son parti. Il donna un ordre , et sautant d'un air déterminé dans sa calèche , prit la place du lord près de la dame.



Tout Londres connaissait Cosa , la belle écuyère du cirque d'Asthley. Les journaux fashionables ne parlèrent long-temps que de Cosa , de ses yeux noirs , de ses cheveux noirs , de sa taille , de sa grâce sur un cheval , sur deux chevaux , de son agilité et de la divine modestie de son salut. Il fallait la voir s'élaner de sa selle sur le sable du Cirque , et s'échapper en faisant flotter au-dessus de ses genoux sa tunique de mousseline chamarrée d'or , que gonflait la légèreté de sa course. Tout-à-coup , au moment d'atteindre à l'extrémité de l'enceinte , Cosa se retournait vivement , se ployait avec la souplesse d'une cravache , se relevait d'un bond , et de ce bond disparaissait en franchissant la porte. De toutes les parties de l'Angleterre , on accourait rien que pour voir le salut de Cosa.

Sur un cheval , que Cosa était belle ! qui n'eût voulu la posséder ! C'est un si doux plaisir que de voir sa maîtresse suspendue entre le ciel et la terre , les épaules et les bras nus , livrés au vent , la cuisse découverte , le pied chaussé d'un cothurne de satin , légèrement appuyé sur un coursier haletant , qui s'élançait au bruit des fanfares. Elle passe comme un éclair devant

mille figures béantes, stupides de plaisir et d'admiration. C'est à qui saisira, d'un œil avide, un pli de sa robe, une boucle de ses cheveux, un contour de son sein ou de ses hanches hardies. Elle fuit toujours plus rapidement, la cruelle, elle échappe au coup d'œil le plus agile ! Les cris d'allégresse qu'elle inspire sont même perdus pour elle, elle plane comme une nymphe de l'air sur cette multitude ; mais indifférente à tous ces hommages qui s'évaporent sous ses pieds, comme une vaine fumée d'encens, et si quelquefois elle daigne abaisser ses regards sur la foule qui applaudit et admire à grands cris, elle n'aperçoit qu'un large cercle de têtes, confuses, pressées, étagées, comme une de ces noires auréoles de damnés que Dante a placées dans son enfer. Bientôt toutes ces figures, maigres, bouffies, rouges, pâles, ridées, noires, vieilles, jeunes, blondes, crépues ou chauves, tournent autour d'elle avec une effrayante vélocité. Elles tournent, emportant dans leur rotation les colonnes, les draperies, les lumières, jusqu'aux sons furieux des trombones et des trompettes. Alors il lui semble qu'elle et son blanc cheval, qui frémit et tremble de tout son corps sous son harnois étincelant, sont arrêtés par une main puissante, et restent immobiles au-dessus de ce monde mouvant. Les fers du coursier ne sonnent plus sur le sable, son galop a cessé de retentir. Elle sent la fraîcheur du nuage qui le soulève, elle en est enveloppée comme d'un réseau transparent, ne voit plus un seul visage de toute cette foule qui elle-même la voit, comme dans un voile, à travers les vapeurs sorties des flancs du cheval baigné d'écume, et alors, gravissant toujours, flottante et bercée dans les airs, elle vous rencontre vous seul, vous qu'elle aime ! Au milieu de tous ces yeux brillans qui roulent comme une couronne de feu, elle n'a vu que vos yeux, ainsi qu'un joueur habile, placé devant le cercle bariolé de la roulette qui fuit emportant tout son espoir, distingue la couleur qu'il a choisie, et la suit avec ivresse ; et quand, haletante, éperdue, elle se jette à terre, sous le grondement flatteur des voix qui s'épuisent et des mains qui se déchirent à force de se heurter, c'est devant vous qu'elle s'arrête et qu'elle plie légèrement, c'est à vous qu'elle rend son triomphe. Cette nuit, sous le paisible clair-obscur d'un épais rideau, vous l'entendrez rêver que sa course se recom-

mence, vous sentirez son sein se gonfler, vous la verrez bondir, jeter hardiment les rênes sur la crinière de ses chevaux, et les stimuler de ses blanches mains. Elle part plus vite que le vent, s'élançe, franchit tout, s'enivre encore de fanfares et d'acclamations, de bruit et de mouvement. On dirait qu'elle va monter aux nues debout sur sa selle! Tout-à-coup son pied tourne, et elle tombe dans vos bras, où l'effroi la réveille, et vous la rend pâle encore de sa chute, et riant aux éclats de son rêve, heureuse d'être si doucement tombée. N'est-ce pas une éternelle et brillante cavalcade qu'un amour comme celui-là, une course sans fin, en plein champ, à travers monts et vallons. une course joyeuse, animée, charmante, et si rapide que l'ennui surnois ne peut jeter ses griffes aux crins flottans de la chimère qui vous emporte, s'élançant en croupe et galoper avec vous! Voilà pourtant le sort qui attendait celui qui devait aimer Cosa!

Le duc Minto, un noble pair d'Angleterre, un digne chevalier du Bain, dont la couronne fermée enserrait les terres de deux ou trois comtés, était bien fatigué, bien las des yeux bleus de sa femme, de ses cheveux blonds et fades, séparés sur son front, comme ceux d'une vierge de Raphaël ou de Guide; de la limpidité de son regard et du calme angélique de sa démarche. Au fond de sa voiture, devant sa table à thé, dans sa loge à l'Opéra, la duchesse était toujours la même; elle écoutait la première scène de *Don Juan* de Mozart avec un sourire; le même sourire lui servait à répondre à un compliment; ce sourire, elle le portait à l'église, au bal; il ne la quittait ni par le beau temps, ni par la tempête; il ne la quittait pas quand elle était rêveuse, car la duchesse ne rêvait jamais, et il voltigeait toute la nuit sur ses lèvres, pendant son long et paisible sommeil. La duchesse Minto devait certainement un jour entrer rose et riante dans son tombeau.

Ce sourire désolait le duc; il eût donné une de ses terres

pour voir pleurer sa femme et lui faire hâter le pas. Une fois, à ce dessein, il laissa tomber dans l'eau le chien favori. La duchesse fit un petit mouvement d'inquiétude, et regarda avec tranquillité l'animal qui se débattait douloureusement. Une autre fois il l'appela à son secours, à grands cris. Bref, il essaya tous les moyens connus d'émouvoir une femme et une grande dame : il ne réussit pas. La duchesse Minto était la femelle impassible du fameux *impavidum* d'Horace.

Minto-House et Minto-Lodge, les résidences du duc à Londres et à la campagne, étaient deux paradis enchantés, deux paradis sans le serpent. Le battement d'une horloge de village, le chant de la cigale, le bruissement du ronnet d'une vieille femme, ne sont pas plus monotones qu'elle était la vie dans les lieux que décorait le blason des Minto. Le whist, le thé, une douce et sainte conversation méthodiste, des visites faites et reçues en grande cérémonie, des promenades en voiture, dirigées toujours vers le même point, c'étaient là les divertissemens de milady. On la voyait toujours droite et fière, pâle, blanche et inanimée, apportant partout le calme et le silence. On eût dit qu'un fluide caché rayonnait autour d'elle, tant le repos et la sérénité de la duchesse se répandaient sur tous ses alentours. Ses gens ne l'abordaient jamais que les yeux baissés et les mains pendantes ; du plus loin qu'elle paraissait, les querelles commencées s'apaisaient aussitôt ; les femmes cessaient de mépriser des hommes, les hommes de les battre, les chevaux de déchirer la terre du pied, les chiens de hurler en regardant la lune. Le duc assurait même que ce maudit sourire qui l'obsédait avait passé à tout ce qui entourait sa femme, et que tout le monde, chez elle, souriait très-désagréablement, depuis sa gouvernante jusqu'à Sidi Ali, son jeune lion d'Afrique.

— Irons-nous ce soir à l'Opéra anglais, ma chère Hannah, dit un soir le duc Minto à la duchesse.

— Oui, volontiers, Harry.

— Mais si nous allons voir la bataille d'Austerlitz au théâtre de la reine.

Avec plaisir, mon cher lord.

— Je ne sais cependant si une femme d'un certain rang peut se montrer à Queen's-Theatre ?

— Je pense comme vous, Harry.

— Comme moi, Hannah; et que pensé-je ?

— Je vous le demande, mon lord ?

— Et moi, milady, je vous demande que vous ayez une volonté !

— J'en ai une, mon cher lord.

— Voyons !

— J'ai la vôtre.

— Mon Dieu ! ai-je donc le loisir de penser pour vous, milady !... et la cour, et le parlement, et les clubs, et les courses ! Tenez, milady, le métier de despote n'est fait que pour un Turc, qui vit, les jambes croisées, sur son sofa. C'est une occupation de tous les momens que de gouverner une femme, et je n'ai pas le temps d'être le maître. Je vous en supplie, Hannah, daignez vous diriger vous-même. Pensez au moins un peu avec moi. En vérité, je ne puis y suffire.

La duchesse posa sur la table le mouchoir qu'elle brodait, et regarda le duc Minto en souriant; ses grands yeux bleus s'ouvrirent encore plus grands que d'ordinaire. Elle ne comprenait pas un mot de tout ce qu'il venait de dire.

— Puisqu'il en est ainsi, milord, nous irons à l'Opéra, dit-elle.

— Eh bien, ma chère, va pour l'Opéra ! J'avais cependant pensé au cirque d'Asthley. On parle d'une ravissante créature. N'avez-vous pas envie de la voir, cette Cosa ?

— J'irai s'il vous plaît, Harry.

— Mais vous le voulez, au moins ?

— Sans doute je le veux, Harry, et tout ce que vous voudrez, mon lord.

Son lord tourna le dos.

— Mon Dieu ! que je suis malheureux, se disait-il en parcourant la chambre ! Mon Dieu ! que je suis malheureux, et que j'envie l'agréable ménage de Socrate !

Une chose m'embarrasse à vous dire, c'est que Cosa était née à Venise. Venise est bien vieille, n'est-ce pas ? Le pavé de marbre de ses palais n'est pas moins usé par la plume des ro-

manciers que l'est par les baisers des dévots le gros orteil de bronze du saint Pierre de Rome. Il n'est pas une de ses gondoles qui n'ait été le sujet d'une histoire ou d'un roman. Quel poète n'a ramené une fille aux yeux noirs du voyage qu'il n'a pas fait à Venise? Qui n'a glissé, le soir, sur les canaux de Venise, éclairés par la lune; écouté l'écho des baisers qu'il a donnés et reçus en rêve, sous l'arche sombre du pont de Rialto? Venise, autrefois la taverne de l'Europe, ville d'orgies, de joyeuses mascarades, de courtisanes aux flancs de satin noir, de jeunes seigneurs la plume en l'air et le diamant à l'oreille; Venise l'amoureuse, l'impudique, la folle, est devenue la Jérusalem plaintive de nos poètes. Ils aiment à suspendre leurs harpes aux saules penchés sur ses eaux, à lui demander des langueurs et des larmes. Venise en ruines! Venise esclave! Venise couverte de mousse! Venise couverte d'écume! Venise, tes marbres pleurent! Venise, tes eaux gémissent! s'écrient nos malheureux poètes en se promenant de long en large dans leur chambre ou en regardant les arbres du boulevard. Ils représentent Venise comme une cité couverte d'un immense voile de crêpe, muette, sombre et déserte. A peine lui accordent-ils quelques habitans timides, qui se glissent avec découragement sous les longs arceaux de ses places, ou se dérobent, dans le fond d'une noire gondole, aux regards hautains de leurs tyrans. Tout pleure à Venise, et gémit sur sa splendeur passée, et les lions de Carmagnola, et les chevaux de l'Hippodrome, et les chimères de Saint-Marc, et les statues des doges, et les saints du vieux Palma. Le soleil s'y voile la face en signe de deuil; les nuits y sont noires et silencieuses comme une tombe; à peine une lumière isolée apparaît-elle au loin sous un rideau tremblant, et la lueur blafarde qu'elle projette ne vous montre que l'habit blanc d'une sentinelle autrichienne ou la bouche menaçante d'un canon allemand.

Oh! je voudrais que par une de ses tristes nuits, un de nos poètes parisiens se trouvât tout-à-coup transporté à Venise, et qu'il pût surprendre la plaintive Italie en cornette. Quand le poète aurait vu Venise éclairée par le gaz, mirant ses flots dans les glaces de ses cafés, secouant avec allégresse des milliers de lanternes de papier, mangeant gaiement du macaroni, des poissons frits, des sorbets; ses places couvertes de promeneurs

et de saltimbanques, ses palais ouvrant leurs portes garnies de lampions à la foule d'un *roul*, et le farouche soldat autrichien gardant les manteaux; que ferait alors le poète de sa douleur? Où porterait-il ses larmes? Hélas! que deviendrait-il, le pauvre poète, en voyant que Venise lui manque aussi, et se dérobe à la poésie, comme s'y sont dérobées tour-à-tour toutes les choses de ce monde, les femmes, la mer, les champs, la Grèce, où s'organise une garde royale, et l'Orient, où l'on fait l'exercice à la prussienne.

Cosa était peut-être le dernier être poétique qui fût resté à Venise; aussi Cosa n'y était pas restée. Voulez-vous savoir l'histoire de Cosa? Elle ne sera pas longue. Un Esclavon l'acheta à sa mère, et lui enseigna le noble talent de danser sur des échasses, de franchir des épées nues, et de pirouetter au son des castagnettes. Elle eut pour compagnon dans ces exercices un jeune Minorquain, qui fut bientôt connu dans Venise sous le nom de Belphegor. Belphegor, à quinze ans, ressemblait à un des plus beaux portraits de Tintoretto, celui de don Juan, qu'on voit dans son fameux tableau de la sainte-alliance qui est encore à Venise, suspendu au-dessus de la chapelle du Rosaire, dans l'église de Paul et de Jean. Les officiers allemands s'attroupaient chaque soir sur la place de Santa-Maria-Formosa, où Belphegor faisait ses tours d'adresse, et le désignaient entre eux sous le nom de Jean d'Autriche. C'était un plaisir que de le voir s'évertuer avec la jolie Cosa, sur un vieux tapis ture, étendu devant la vieille église, éclairée faiblement de bas en haut par les lanternes de ce modeste spectacle, dont la lueur montait le long des canelures du portail, dans le goût de Sansovino, et jetait une clarté mélancolique sur les trois bustes des Capello qui le couronnent. Celui de la belle Bianca y figure, dit-on; Bianca qui couvrit ses faiblesses d'un manteau ducal, et que Venise montre aujourd'hui avec orgueil.

Belphegor, Jean d'Autriche, plaisait beaucoup aux dames de Venise. Cosa, aux officiers allemands. Les dames n'enlevèrent pas Belphegor; mais un soir, à l'heure de faire commencer les tours d'adresse de ses deux élèves, le vieil Esclavon s'aperçut que l'un d'eux manquait. Un major autrichien avait enlevé Cosa, et il avait pris avec elle la route de Vienne.

Il nous serait trop long de conter comment Cosa passa de

Vienne à Munich, de Munich à Bruxelles, de Bruxelles à Londres, où elle débuta au Cirque d'Asthley, et du Cirque dans la calèche du duc Minto, qui la livra un jour à un jeune pair écossais, avec deux chevaux bais, deux chiens lévriers et deux laquais, pour la bagatelle de 2.500 livres sterling; mais je vous dirai, si vous voulez, pourquoi le duc se décida si subitement à se séparer de la séduisante Cosa.

Plus Cosa avait vu de barons allemands, de grands seigneurs anglais, de pairs et de marquis, plus elle avait aimé son ancien camarade, le danseur de corde. Le bon goût compassé du grand monde paraissait faire une singulière impression sur la jeune Italienne. Elle ne comprenait rien à ces sentimens, à ces passions profondes qu'elle inspirait, et qui ne dérangent ni le pli d'une cravate, ni le moindre cheveu d'une coiffure symétrique. Toutes ces belles fleurs éclatantes, nées sous le brouillard, n'avaient pas le moindre parfum pour elle, accoutumée à la puissante végétation de la chaude Italie. Chaque mot aimable, chaque sourire qu'on lui adressait, la faisait frémir d'impatience. Combien la rudesse et la violence de Belphégor lui semblaient préférables! Cosa était incapable de dissimuler ses sentimens, elle parlait sans cesse de Belphégor, et quand le duc lui demandait quel était l'homme assez heureux pour la faire rêver ainsi, elle répondait sans façon : « Je pense à Belphégor, le plus beau danseur de corde de Venise! »

Milord était sur les dents, et quelquefois il se prenait à regretter de ne pas s'en être tenu au sourire pacifique de sa femme. Il avait installé Cosa dans un appartement, magnifique en Angleterre, mais qui eût été barbare en tout autre pays. De grands palmiers dorés étendaient leurs feuilles gigantesques le long des murs, tendus de brillantes étoffes de la Chine, et formaient un dôme digne des contes arabes. Les sofas de cachemire de l'Inde, les grands vases du Japon, les tableaux flamands, les tapis de velours, formaient un ensemble d'une discordance somptueuse, un véritable bazar d'Orient, dont Cosa était le principal objet. Quand le duc vint pour la première fois rendre visite à Cosa dans ce palais enchanté, elle était couronnée de fleurs, le cou chargé de perles et de diamans, et venait de s'étendre sur la soie d'un sofa, où elle s'était roulée avec ivresse, avec les deux grands lévriers qui

avaient accompagné la voiture, et qui étaient encore couverts de boue et de poussière. Au moment où le duc entra, elle s'exerçait avec eux à franchir une pile de coussins, tout en chantant les mesures pressées d'une saltarella vénitienne, en battant des mains à chaque bond, et leur criant à tue tête : Bravo ! don Giovanni ; bravo ! Belpégor. Le duc se trouvait précisément à l'extrémité de la courbe décrite par l'élan d'un des lévriers ; l'immense masse du long animal le frappa au beau milieu du ventre, il tomba à la renverse, et en un clin d'œil deux autres corps pesans vinrent l'écraser l'un après l'autre. C'était Cosa, suivie de don Giovanni, qui luttaient d'agilité avec Belpégor, et qui n'avaient pu s'arrêter dans leur course. Le noble pair disparut sous la danseuse et les chiens, et ses plaintes, ainsi que sa colère, se perdirent étouffées au milieu des éclats de rire et des aboiemens.

Le lendemain, il trouva Cosa pleurant à chaudes larmes. Elle avait rêvé dans la nuit que Belpégor, son compagnon de la place Santa-Maria-Formosa, était tombé de ses échasses, et qu'il avait expiré au pied de la statue de la Vierge. Belpégor, le chien, les pattes liées deux à deux par des rubans de gaze noire, bordée d'argent, son muffle blanc fardé de rouge comme les morts en Italie, sa tête grotesquement ornée d'une couronne de clinquant, et à demi-couverte d'un châle de cachemire de couleur sombre, était étendu sur un lit de parade. Vingt bougies brûlaient autour du très-indocile, très-grondeur et très-remuant défunt. Cosa, à genoux, les cheveux trainans, psalmodiait, en les entremêlant de larmes et de soupirs, les versets de l'office des morts. Le duc ne put s'empêcher de rire, comme on rit rarement en Angleterre. Cosa se releva interdite, les yeux fixés sur lui ; son sein se soulevait avec force, deux larmes étincelantes étaient arrêtées au milieu de ses joues colorées, et dans la colère qui l'agitait, elle repoussait à chaque instant, avec violence, ses longs cheveux noirs qui revenaient sans cesse s'abattre sur son visage.

— Oui, riez, dit-elle, riez de moi, qui pleure un être tel qu'il n'en est pas un dans toute l'Angleterre ! Que voulez-vous ? je suis bien folle de préférer un danseur à un lord, un homme à un duc ! Oui ! Mais voyez-vous, milord, il est bien doux et bien

facile de naître dans un de vos riches châteaux , de passer son enfance sur les genoux d'une belle dame qu'on nomme sa mère , préservé du hâle , du froid , de la pluie , du vent qui souffle ; de couler sa jeunesse dans l'abondance et la joie , avec vingt laquais qui vous évitent la moindre peine , et vingt chevaux qui se fatiguent pour vous , et ne vous laissent pas une fois l'occasion d'éprouver si vous êtes de la même espèce que les malheureux paysans courbés sous leurs fardeaux. Il faut vous aimer parce que vous avez toutes ces choses. Vous et les vôtres , vous croyez qu'il suffit , pour gagner une ame , d'avoir de belles dents , des mains blanches , du sang-froid , une voix douce et un noble maintien ; non pas , milord. Il est quelque chose au-dessus de vos couronnes de ducs et de comtes , de vos perles , et de vos diamans , et de vos maisons élégantes. C'est un bonnet de laine bleue , placé sur une tête énergique , un collier de verre de Florence sur un cœur qui bat ardemment , et une mesure délabrée , ouverte à tous les vents , où l'on combat ensemble l'adversité. Oh ! mon gentil Belphégor , ta main était rude , et ta voix rude aussi ; mais n'étais-tu pas plus beau et plus élégant que ces ducs et ces lords , quand tu gagnais si rudement le pain que je devais manger le soir , moi chétif et malheureux enfant affamé. Je voudrais bien voir ce que ferait un de ces nobles lords , avec leurs ongles bien faits et leurs belles manières , s'il se réveillait un beau matin , demi-nu , sur un banc , au bord d'un canal de Venise. Milord , quand on a souffert de la soif et de la faim , on ne peut aimer sincèrement ni admirer ceux qui ont toujours vécu devant une table exquise. J'aime Belphégor le danseur , parce que c'est un homme plus fort que la douleur et la misère , ce que vous n'êtes pas , vous tous qui vous méprisez les uns les autres , dès que la misère vous approche. Je l'aime , parce que sa beauté et sa bonne mine ne dépendent ni d'un habit , ni d'une chaussure , ni d'un gant ; je l'aime parce qu'on ne peut l'avilir ; car , s'il s'est mis lui-même à l'étage le plus bas , et il y est encore noble et beau , sans se douter de sa grâce et de sa beauté , jugez de ce qu'il serait , lui qui , en se roulant sur la poussière d'un tapis en loques , effaçait sous ses haillons ces raides et dédaigneux officiers allemands , qui le faisaient pirouetter pour gagner quelques baïocas qu'ils lui jetaient

avec mépris. Et il est mort le pauvre Juan d'Autriche. On ne le verra plus s'élançer fièrement sur la place de Santa-Maria, et passer, comme un héros, dans un cerceau hérissé de vingt sabres. Je ne le verrai plus ce frère que j'avais trouvé sur une place publique, quand ma mère m'avait vendue, lui qui répandait chaque jour, pour me nourrir, la sueur de son front sur les pierres de Venise ! Il est mort, et je l'ai vu cette nuit, sur son pauvre grabat, avec une couronne de sorbier et de papier d'argent. Oh ! Belphégor, ta n'as pas voulu partir sans faire un adieu à ta pauvre sœur d'adoption. Mais moi, j'irai baiser les pavés que tes pieds ont laissés luisans, et qui avaient rendu si calleuses tes mains, que j'eusse préférées à toutes celles qu'on m'offre aujourd'hui !

Dès ce moment, Cosa ne parla plus que de Venise ; elle était convaincue que Juan d'Autriche était mort, et elle voulait absolument aller prier sur la tombe de Juan d'Autriche. La veille de la promenade sur le quai de Brighton, elle avait déclaré au duc Minto qu'elle le quitterait dès le lendemain, s'il ne la menait revoir sa chère Adriatique, et les premières paroles qu'elle adressa au jeune Beauclerc, quand il s'assit près d'elle dans la calèche, furent celles-ci : — Monsieur, me mènerez-vous à Venise ?

— Volontiers, ma belle ; à Rome, à Venise, au bout du monde, s'il te plaît d'y aller !

Cosa lui sauta au cou et l'embrassa en présence de toute la bonne compagnie de Brighton, qui couvrait la promenade.

Un jour où le soleil fondait en une pluie d'étincelles sur l'Adriatique, un joli yacht passa légèrement devant les rives fleuries de l'île de Saint-Georges-Majeur, et s'élança vers l'entrée du grand canal, en se penchant avec grâce et se mirant dans les eaux. Ses voiles blanches, comme une parure de fiancée, sur lesquelles se dessinaient avec goût des vergues et des cordages soigneusement peints en noir, lui donnaient l'apparence d'un aigle rasant gaiement l'onde du bout de ses ailes. Le couronnement du navire était en bois des îles, admirablement sculpté, et présentait à son sommet un large écusson

armoirié , soutenu par un lion et une licorne. Des enroulemens et des volutes , chargés de feuilles de lierre , de vigne et d'élégans méandres , se contournaient entre les cinq fenêtres de l'arrière , à travers lesquelles on voyait des rideaux de satin perse , bigarrés de grands oiseaux au plumage diapré et de fleurs éclatantes. Le pont , de bois de palmier , incrusté en mosaïque de bois , comme les parquets des salons à la mode , était entouré d'une galerie de bronze divinement ciselée , sur laquelle courait un long cordon de velours écarlate qui servait d'appui. Le yacht portait six petits canons , montés sur des affûts en acajou , chargés d'arabesques en cuivre poli , charmans jouets , couverts de chiffres et d'armoires , près desquels dormaient deux jeunes mousses , vêtus de blanc , et portant à une longue chaîne d'argent des cornes d'amorce du plus bel ivoire. Un large sofa , de fin coutil , abrité par une petite tente , remplissait une partie du pont , et des caisses de fleurs et d'arbustes , placées tout autour du yacht , en faisaient comme une île flottante qui venait amicalement saluer ses gracieuses sœurs des lagunes.

Le yacht passa sans entraves devant la douane de mer , et ses colonnes doriques , hardiment surmontées de deux statues agenouillées , qui élèvent dans leurs mains un globe , sur lequel semble danser la légère figure de femme qu'on aperçoit du plus loin que la mer vous porte à Venise. Grâce à sa légèreté et au peu de profondeur de sa quille , il entra dans le grand canal avec la rapidité d'une gondole , et laissa à sa droite le noble palais Giustiniani , qui ressemble à un vieux marquis flétri d'un tablier de cuisine , depuis que ses écussons et ses dentelles de marbre ont été déshonorés par l'ignoble écriteau sur lequel on lit en grosses lettres : HÔTEL DE L'EUROPE. Le vent , qui soufflait gaiement dans ses voiles , lui fit bientôt dépasser vingt autres palais , lézardés , rouillés , déserts , à travers lesquels les longs rayons du soleil passaient d'une fenêtre à l'autre , comme la lueur d'une lame d'épée à travers un corps percé d'outré en outré. Du haut du yacht , on vit apparaître tour-à-tour les beaux bas-reliefs du palais Diario , les chapiteaux rustiques du palais Contarini , les grandes façades du palais Foscari , où la république logeait jadis les souverains qui se plaisaient à la visiter , les charmantes terrasses

des Spinelli, les vieux portiques de Rialto, et le pont bizarre bâti par da Ponte, en forme de conque chinoise, chargé de marchands, d'oisifs et de filles, qui s'abritent sous ses fraîches galeries. Là, les voiles du yacht s'abaissèrent, un câble fut lancé sur le quai, et le navire s'amarra devant la douane royale, où s'étaient encore sur les grands murs des vestiges des fresques du Titien et du Giorgoné.

Pendant tout ce temps, une femme était restée assise dans l'intérieur du yacht, dans un salon où l'or, le velours et la soie avaient été prodigués avec un luxe inoui. Distracte, ni milieu des tableaux précieux, des vases de porphyre, des plantes rares qui garnissaient les lambris d'érable et de palissandre, elle était nonchalamment étendue, la tête penchée en arrière, sur un de ces vastes fauteuils dont les malades seuls se servaient autrefois, et que la recherche anglaise a remis en usage. Les yeux fixés sur les rives du canal, que s'élargissait devant elle, elle regardait avec émotion, par la fenêtre, largement ouverte, les édifices qui passaient rapidement sous son regard, et défilaient, avec leurs différens styles, comme une longue mascarade chamarrée de costumes grecs, romains, tures, mauresques, italiens, modernes ou gothiques. Sa tête était appuyée sur sa main, son bras nu, blanc et frais, appuyé sur le bord du fauteuil, et ses grands cheveux, qui pendaient derrière sa figure, mélancoliquement penchée, formaient comme un fond de satin noir, où se dessinait le plus pur profil. De temps en temps, elle humait à longs traits et avec ivresse les émanations chaudes et parfumées que la brise du golfe avait recueillies en passant sur les îles.

J'en suis fâché pour la morale des peuples, mais, dans cette soirée, Venise était bien animée et bien coquette. A chaque débarcadère du quai des Dalmates, se balançait quelque gondole avec sa lanterne, dont la lueur s'étendait en tremblotant sur les eaux; les hautes dentelures et les frises à jour du palais ducal de la place Saint-Marc se découpaient sur l'or du soleil couchant, et ses longues galeries, déjà frappées par la nuit, ouvraient leurs noires arcades à une multitude de promeneurs mystérieux. Un dernier rayon de soleil dorait aussi les tritons et les syrènes qui se jouent autour des trois im-

menses piédestaux de bronze d'Alexandre Leopardo , et montait , comme une guirlande de feu , le long des mâts de pavillon qui les surmontent , où le drapeau jaune et noir a remplacé les étendards de la république , qui y flottaient fièrement jadis au-dessus des pavillons vaincus de Chypre , de Candie et de Morée. Au pied des trois mâts , des marchands , établis sous des petites tentes , appelaient les acheteurs avec une agréable inflexion musicale ; des boutiques de toute espèce étaient dressées sur cette partie de la place , et s'étendaient jusque sur les marches de la belle loge de marbre que Sansovino a jetée , comme par caprice , au bas du clocher. A deux pas de là , une foule de femmes , d'enfans et d'oisifs marins , avec leur costume pittoresque , étaient rassemblés autour du théâtre de Polichinelle , orné de fleurs , de rubans , d'étoffes bariolées , le meilleur théâtre de Venise et de l'Italie , le seul où la pensée soit libre , et où le peuple dominateur consente à livrer à son essor la verve moqueuse du peuple esclave. Ici des femmes , enveloppées d'un long manteau , badinaient avec des monsignori ; des jeunes filles qui riaient aux éclats sous leur voile , et lançaient autour d'elles de longs regards quêteurs , des Malais sous leur turban blanc ; des Arméniens , vrais Parisiens de l'Orient , brodés d'or , damerets et élégans ; des moines , des ruffiens , des musiciens ambulans , et , j'ai presque regret à le dire , l'effet pittoresque de la scène était augmenté par la présence de quelques soldats hongrois , immobiles à leur poste , dont les grosses têtes , coiffées d'un bonnet d'ours , dressées sur deux jambes cagneuses , couvertes d'un étroit pantalon bleu , leur donnaient l'aspect de hiboux sur un perchoir. Puis , derrière toute cette foule , tout au fond de cette place animée , cachant le ciel qui s'éteignait dans l'ombre , et fermant le tableau comme une décoration de théâtre , la vieille basilique de Saint-Marc , avec ses mille colonnettes de vert antique , de porphyre et de serpentine , ses degrés de mosaïque , dans tout le luxe de sa parure grecque et vénitienne , arabe et byzantine , avec ses bas-reliefs , ses statues efflanquées qui se dressent sur les pointes de ses ogives , et ses quatre dômes de cuivre couronnés de turbans et d'immenses étoiles dorées.

— N'est-ce pas que ma Venise est belle ? disait fièrement

Cosa au jeune lord , qui regardait toutes ces choses avec indifférence.

— L'Écosse est belle aussi , répondit nonchalamment le jeune duc de Beauclerc.

— Oui , l'Écosse est belle , je le crois ; mais , voyez-vous , Horatio , la vue de l'Écosse ne vous donnera jamais le bonheur que j'éprouve ici. Savez-vous d'où vient mon émotion en la voyant , ma Venise ? c'est que je n'y trouverai pas , comme vous en Écosse , le palais où j'ai été bercée. Chaque pas que j'y ferai ne me rappellera pas une caresse de ma mère ; je ne me souviendrai pas des belles années de l'enfance , où l'on se plaît à se mirer telle qu'on était , les lèvres vermeilles , la joie sur le front , cueillant des fleurs et poursuivant des papillons. Non. Ce qui me touche à Venise , c'est le souvenir de toutes les misères que j'y ai endurées. Ce beau soleil que vous venez chercher du fond de votre Angleterre , que de fois je lui ai prodigué mes malédictions d'enfant , quand il me dévorait , à midi , sur ces quais brûlans , où ma mère m'envoyait chanter des cantiques , tendre la main aux patrons qui s'embarquaient , leur souhaiter , au nom de la Vierge , une heureuse traversée ou une pêche abondante. Ah ! la pauvre enfant , il n'est pas une de ces pierres que vous voyez qu'elle n'ait mouillée de ses larmes. Ces belles nuits de Venise , qu'on passe gaiement à chanter , étendu sur le banc d'une gondole , avec le ciel étoilé sur sa tête , et à ses pieds les eaux qui reflètent le feu des astres , ces nuits-là me voyaient rôder sur les places et les ponts , suppliant les joyeux couples , qui ne m'écoutaient pas , d'avoir pitié de ma faim et de ma misère. Là-bas , où cette foule se presse autour de Stentorello et de Cassandre , il y avait autrefois un autre spectacle ; c'était une maigre fille , pâle , fluette , épuisée , qui rivalisait par ses tours d'adresse avec Polichinelle. On admirait surtout sa tranquillité et sa hardiesse au milieu des périls qu'elle courait à chaque moment ; c'est qu'on ne savait pas combien son cœur battait avec force en voyant , dans la main de son maître , de son maître qui l'avait achetée , le bâton sous lequel , au logis , elle apprenait à exciter l'admiration de la place publique. Voyez , milord , Polichinelle est resté Polichinelle , dans sa cabane de jonc , couverte d'une vieille toile bleue , et la pauvre fille est

devenue une grande dame qui vogue sur un yacht doré. N'est-ce pas une grande joie que d'humilier ainsi son rival, et concevez-vous maintenant le bonheur que je trouve à Venise ?

Un grand éclat de rire de Cosa accompagna ces dernières paroles. Un moment après, l'éclat de rire fut suivi d'un torrent de pleurs.

Le jeune duc s'approcha d'elle, et lui demanda affectueusement la cause de son nouveau chagrin.

— Voyez-vous, milord, je ne demande pas mieux que d'être duchesse, puisque c'est une fois votre fantaisie; mais je ne veux pas vivre dans un château, tandis que le compagnon de mon enfance est sans doute couché sous un tertre couvert d'orties. Je veux qu'il ait un marbre dans Saint-Marc, milord, le plus noble tombeau de Venise, et si vous me refusez cela, eh bien! je n'ai pas encore oublié les tours d'adresse que le pauvre Belphégor m'a appris, et la place Saint-Marc appartient à tout le monde.

— Il aura un tombeau de marbre, ma chère, de marbre blanc de Carrare, un vrai tombeau de doge, avec supports et armoiries. J'estime beaucoup votre Belphégor : c'était un homme vigoureux et adroit, comme l'étaient nos ancêtres, les Écossais et les Romains; il eût été baron du temps des croisades. Allons, voilà qui est convenu; nous lui ferons sculpter quelque chose de bon goût. Vous ferez dire là-dessus une messe ou tout ce qui vous plaira. Vous me montrerez Saint-Marc, Saint-Paul, tout ce que vous voudrez; ensuite nous remettrons à la voile pour l'Angleterre, et là je vous ferai ma femme, sur ma foi. En vérité, je m'inquiète fort peu de ce qu'on en dira dans Londres.

— Vous avez du courage, milord !

— De l'amour, Cosa.

— De l'amour ! dit-elle en se renversant en arrière dans son grand fauteuil, et le regardant des pieds à la tête. En vérité, milord, si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de ne pas prononcer ce mot tant que vous serez à Venise.



A la nuit sombre, Cosa, sous son grand voile, se glissa le long des murailles, comme Bianca, quand elle s'échappa du

palais Capello. Elle marchait rapidement ; tout-à-coup elle s'arrêta , et prêta l'oreille avec surprise. Au moment de tourner l'angle du palais Malipiero pour entrer sur la place de Marie-Formosa , le vent lui apportait par bouffées les sons bien connus d'une flûte et d'un tambourin. Elle pâlit et put à peine faire , en chancelant , quelques pas , après lesquels elle découvrit une lueur isolée , qui se répandait en cercle sur la place. Un cerceau était dressé à l'extrémité d'une perche , au travers de ce cerceau , elle vit mais bien distinctement , elle vit passer l'ombre de Belphegor ! Le cœur lui battit violemment , à la pauvre fille ! Elle avait bien apporté à Venise des larmes pour Belphegor enterré , de l'enthousiasme pour sa mémoire , toute la résolution qu'il fallait pour lui donner une tombe et une statue ; mais Belphegor debout , vivant , le trouver là sur cette place , ce héros noble et grossier , avec sa brutalité et ses grâces musculaires , c'est à quoi elle ne s'attendait pas. Elle se sentit suffoquer , non pas de plaisir mais d'effroi.

Aux yeux de Cosa , Belphegor , renfermé dans une belle urne d'albâtre , couverte d'une draperie de marbre , sous les branches éplorées d'un saule , n'avait que des vertus. C'était l'archange puissant qui avait étendu ses grandes ailes sur sa triste enfance. Elle ne voyait que son dévouement fraternel , sa franche amitié ; elle admirait sa mâle beauté , relevée par une gaieté qui surmontait toutes les misères ; mais en le retrouvant gras , frais , l'air content et fier de son sort , sur le pavé où elle l'avait laissé , elle se souvint d'une foule de choses que la poésie de la mort avait effacées de sa mémoire. Elle songea que son dieu était jadis un peu ivrogne , passablement colère et très-débauché. Mais ce qui lui revint d'abord à l'esprit , c'est que Belphegor ne l'avait jamais aimée.

— Mais je l'aime , moi ! se disait-elle. N'ai-je pas dit à toute l'Angleterre que je l'aime ? N'est-ce pas pour lui que je suis venue à Venise ? Oui , j'irai lui dire ce que j'ai fait pour lui , il saura que son souvenir ne m'a jamais quittée , je lui apprendrai combien il est au-dessus de tous ces grands qu'il a peut-être bien souvent enviés , et il en vaudra mieux. Il ne lui manque que de l'orgueil et de l'amour , à mon Belphegor. De l'orgueil ! je lui en donnerai ; de l'amour ! il en prendra quand il

saura que j'en ai inspiré à toute l'Angleterre. Dieu veuille qu'il mérite celui que je lui apporte de si loin.

Cependant Belphégor, se doutant fort peu du bonheur qui l'attendait, pliait tristement son bagage, soufflait ses lumières, et jetant son vieux manteau sur son costume poétique, se disposait à regagner sa demeure. Cosa le suivit à travers plusieurs passages obscurs, jusqu'à l'entrée d'une maison délabrée de la rue Stella. Belphégor poussa rudement la porte, entra dans une grande salle mal éclairée, et se jeta sur une vieille chaise, près d'une table, où se trouvait un assez bon souper. Puis il tira de sa poche un long couteau, l'ouvrit, et frappant, à plusieurs reprises, du manche sur la table, il cria avec humeur : « Carlina ! »

Cosa, restée près de la porte, regardait avec attention l'homme qui l'avait attirée, et cette chambre où il se trouvait. Belphégor lui semblait moins beau qu'autrefois, quand elle admirait sa haute stature, sa voix sonore et ses noirs sourcils. Il avait perdu sur elle la supériorité de la force, depuis qu'elle était devenue elle-même une belle et noble femme, de chétif enfant qu'elle était, et que ses membres décharnés avaient pris de riches et attrayans contours. Puis elle sentait confusément, sans se l'avouer, que la misère de cette maison, ainsi que toutes les misères, n'était pas si belle et si touchante dans la réalité que dans le souvenir. Les murs étaient si noirs, les ustensiles si grossiers, la nappe tachée du vin de la veille, sans compter quelques trous hideux ! Dans son palais de Londres, elle avait rêvé une misère élégante, une pauvreté de roman, sans les miasmes qui l'affectaient désagréablement en cet instant, et sans la saleté qui offusquait ses sens, devenus, à son insu, plus délicats. Déjà même elle se reprochait d'avoir orgueilleusement exalté son insouciant compagnon, le danseur de corde, aux dépens de ces malheureux riches qui l'adoraient à deux genoux.

Enfin elle eut honte de sa faiblesse et de son indécision ; et s'avançant avec grâce, bien que tremblante, elle dit d'une voix faible et altérée :

— Ouvre tes bras à la pauvre Cosa, Belphégor !

Belphégor se leva avec surprise.

— Cosa ! dit-il , oui , je me souviens de Cosa , une bonne fille qui sautait bien ; mais vous n'êtes pas Cosa !

— O Belphégor ! s'écria-t-elle , qui viendrait ainsi te trouver par cette nuit sombre , si ce n'est Cosa ! Sais-tu que j'ai compté les minutes depuis que je t'ai quitté ? Quatre années , passées loin de toi , n'ont pu effacer le souvenir que tu m'as laissé. Ce n'est plus la pauvre fille qui vient près de toi pour que tu la protèges , et que tu lui donnes du pain. Cette frêle petite fleur , que le moindre vent brisait , est devenue un grand arbre , qui veut , à son tour , étendre son feuillage sur ta tête. Sais-tu que j'ai tout quitté pour toi , Belphégor ! Maintenant , me voilà. Si tu le veux , je serai ta femme. Vois-tu , je pourrais épouser un lord , un duc. Peut-être ne te figures-tu pas trop bien ce que c'est qu'un duc ; mais enfin , si je voulais , demain je serais duchesse. Eh bien ! j'aime mieux passer ma vie avec toi.

Belphégor se leva tranquillement , tourna autour d'elle avec attention , toucha avec une sorte de défiance son grand voile de dentelle et son châle turc , et revint s'asseoir à table en secouant la tête.

— Tu veux être ma femme , Cosa ? Cela ressemble bien à une fantaisie de grande dame , qui te passera à la première nuit froide ; et je te prévient que je ne suis pas d'humeur à te disputer aux officiers allemands. Sais-tu bien que , lorsque tu nous quittas , le vieux Chesnocophorus me força d'aller te chercher dans tous les cafés , dans tous les cabarets et dans toutes les chapelles de Venise ? Moi , je comprenais bien la cause de ta fuite. Le bâton du vieux maître , les croûtes de pain durcies que nous partagions avec son chien , cette chance de se rompre le cou tous les soirs , c'était là une belle vie pour une jeune fille ! Si je n'avais que cette vie-là à t'offrir , Cosa , je te conseillerais de fuir à l'instant , et de tâcher de rester grande dame , ce qui est vraiment un métier plus doux. Mais mon sort a bien changé depuis un an ! Un soir qu'il pleuvait , et qu'il ventait si fort sur la place que Chesnocophorus n'avait pas même pu allumer ses chandelles , il revint au logis de si mauvaise humeur qu'il trébuchait à chaque pas , en maudissant tous les saints. Tout vieux qu'il était , sa colère était terrible , et j'avais senti si souvent la force de son bras , que ,

n'osant pas lui demander mon souper, qu'il me donnait toujours de mauvaise grâce, j'allai me jeter sur ma paille, essayant de dormir le ventre creux ; mais la faim chassait le sommeil, et de temps en temps j'entr'ouvrais les yeux pour voir si mon maître ne m'appellerait pas pour me donner ma ration. Lui, tout en pestant et jurant, avait tiré de l'armoire une large assiette de polenta et une bouteille des îles, et il les fêta si bien et si long-temps, que son dos finit par s'abattre sur sa chaise, sa tête sur son ventre, et ses mains sur sa poitrine. Je me levai alors, et je m'avançai avec précaution près de la table ; déjà j'avais saisi le plat, dont l'odeur augmentait encore mon appétit, quand un coup violent me renversa. Chesnocophorus ne dormait pas, le vieux traître ! et quand je voulus me relever, je le vis qui s'avançait de nouveau sur moi avec son bâton. Oh ! alors, sa dureté et son injustice effacèrent la frayeur que le vieil Esclavon m'avait inspirée depuis mon enfance. Habitué à me battre depuis plus de dix ans, à me fouetter, comme un chien, jusqu'au sang, il ne s'était pas aperçu que le chien avait grandi, et qu'il était alors de taille à le dévorer. Je le lui fis bien voir ! D'un coup de poing je l'étendis à mes pieds, et je me mis à bondir sur son corps, en poussant des cris de joie et de fureur. Il eut beau me demander grâce, je n'écoutais rien, je me vengeais de dix ans de martyre ! Enfin, que te dirai-je ? quand je revins de mon accès de rage, il était roide et noir comme un poisson jeté sur le sable après une tempête ; mais je n'en eus pas de souci, car je crois que la liqueur des îles, la polenta et la colère l'avaient étouffé bien plus vite que mon pied qui lui serrait la gorge. D'ailleurs, il avait mangé mon soupé ! Depuis ce temps, je suis le maître, je ne crains plus le bâton ; je saute pour moi seul, et je soupe à mes heures. Mon sort est heureux, et puisque tu m'aimes, dis-tu, je consens à le partager avec toi.

Cosa avait été épouvantée de ce récit. Oh ! que la faim qui va jusqu'au meurtre, que la misère qui pousse deux hommes à se ruer l'un l'autre, et à se dévorer comme les bêtes féroces, lui parut horrible ! — Cette richesse et cette élégance que je méprisais donnent au moins de la douceur et de la sécurité, se disait-elle. L'égoïsme, dans l'abondance, est presque généreux ; il est sanguinaire quand il est affamé.

— Allons, Cosa, dit gaiement Belphégor, nous allons fêter ton retour. Le maître n'est plus là avec son bâton, et nous pouvons tranquillement souper.

En disant ces mots, il alla fermer au verrou une porte qui se trouvait à l'extrémité de la chambre, ramassa dans un coin deux bouteilles poudreuses, étendit son manteau humide sur une vieille chaise disloquée, et, prenant tendrement Cosa par le bras, la fit asseoir près de lui à table.

— Tu viens bien, dit-il en plaçant une grossière assiette devant elle; j'ai un souper de roi.

Une effroyable vapeur d'ail, d'ognon et de grossières épices, s'éleva, en tournoyant, vers le visage de la belle Cosa, et faillit la faire évanouir. Comme elle regretta le cuisinier français qui l'attendait à bord de son yacht, et les grands laquais blancs et poudrés qui la servaient sur une vaisselle de vermeil! Elle essaya cependant de faire bonne contenance; et, ôtant ses gants, qu'elle plaça sur la table, prit avec grâce, de sa main blanche, une lourde cuiller de plomb.

Belphégor saisit les gants, et les jeta sous la table, où un chien sale et noir les déchira à belles dents.

— A bas les choses inutiles, ma petite Cosetta. Demain nous nous remettons à étudier la corde et le grand cerceau. J'ai bien peur que tu n'aies oublié les bonnes manières; mais je t'aurai bientôt rendu tes grâces d'autrefois, et les baïoques pleuvront autour de nous. Belle comme te voilà, nous ferons venir tout Venise! Allons, buvons, vidons nos deux dernières bouteilles; nous en ferons sortir d'autres du pavé de la place.

Cosa souriait de frayeur à chaque parole de cet homme, qui lui paraissait si rude et si terrible qu'elle tremblait de lui déplaire. Belphégor s'animait de plus en plus, buvait, mangeait, chantait des chansons obscènes, et prenait de temps en temps un gros baiser retentissant à Cosa, qui n'osait s'en défendre, et qui regardait à chaque minute la porte pour s'enfuir. La fuite était difficile, la porte bien fermée; Belphégor devenait toujours plus ivre et plus pressant, et la pauvre Cosa était agitée et tremblante comme une feuille. Enfin Belphégor se leva en chancelant: il pouvait à peine articuler une parole intelligible; ses yeux étaient étincelans, et ses joues animées d'une rougeur

sombre, comme celles d'un satyre. Cosa recula avec terreur.

— La belle nuit que j'aurai là avec cette charmante étoile!... C'est l'amour qui t'a ramenée, ma danseuse! L'amour, vois-tu, c'est comme le refrain d'une chanson à boire; il faut avoir vidé une bouteille pour le goûter. Allons, ma belle, ce verre encore! Vos lèvres sont délicates... c'est qu'il vous manque l'assaisonnement... Trois heures de caprioles au clair de la lune, devant la façade de Santa-Maria... Demain le vin sera bon, mais aujourd'hui l'amour te dédommagera. Si je n'ai que du vin de paysan à te donner, Cosina, j'ai de l'amour de grande dame à ton service!

Le geste qui accompagnait ces paroles fit pousser un grand cri à Cosa. En même temps on frappa à coups redoublés à la porte intérieure, que Belphégor avait fermée au moment de se mettre à table.

— Ah! dit-il, c'est la Carlina maintenant..... Un moment, Carlina; un moment, ma grosse poule d'eau; tu vas effrayer ma colombe.

Dès qu'il eut ouvert la porte, une jeune fille aux joues enluminées, ses cheveux gras noués sur le sommet de sa tête par un ruban de fausses perles, ses larges pieds enchâssés dans des chaussons de satin rose brodés de paillettes et de taches de boue, s'élança au milieu de la chambre.

— Voilà donc pourquoi tu ne m'as pas emmenée sur la place, infâme ruffien? cria-t-elle à Belphégor en étendant le poing vers la malheureuse Cosa, qui était retombée sans force sur sa chaise. Il te faut deux femmes maintenant? Es-tu donc devenu grand pacha de Turquie, scélérat que tu es? Et tandis que tu t'enivres ici sur les genoux d'une coureuse, tu nous laisses crier la faim, moi et mes pauvres petits.

Aux cris que poussa alors l'horrible mère, accoururent deux horribles enfans en guenilles, qui se pendirent, en pleurant, à ses jupes.

Belphégor, sans s'émouvoir, alla prendre un énorme gourdin, suspendu à la muraille. — Ceci, dit-il avec un calme imposant, est le bâton de mon maître Chesnocophorus; je l'ai senti souvent sur mes épaules, et je vous jure qu'il engendre l'obéissance, le respect et la sobriété.

Le terrible bâton était levé; il retombait déjà sur la pauvre

femme , lorsque Cosa se jeta au-devant du bras de Belphégor. — Juan , s'écria-t-elle , laissez-moi partir , au nom du ciel!... Je vous ai cru libre... je vous ai cru... je me suis trompée. Soyez heureux , Juan , heureux comme vous l'entendez... mais , de grâce ! ouvrez-moi cette porte , que je parte. Je ne dois plus vous revoir.

— Ton caprice est déjà passé , ma belle. Tu es bien faite vraiment pour être une grande dame ! Aussi bien , tu n'es plus cette Cosa qu'on admirait autrefois ; Cosa était brune et hardie , toi , tu es timide , blanche et pâle ; Cosa aimait un flacon de vin bien noir et bien fumeux , toi , tu détournes la tête à la vue d'une bouteille. Je suis sûr que tu frémirais en posant le pied sur une corde , tandis que ma grosse Carlina bondit sur un fil de fer comme une chèvre... Les ducs et les grands seigneurs t'ont gâtée..... je ne te retiens plus , tu n'es plus bonne à rien..... Va te faire duchesse !

Belphégor ouvrit la porte , et Cosa partit comme un trait à travers les ténèbres.

Dans la même année , la duchesse Cosa Beauclerc de Camarthen fut admise au cercle de la reine d'Angleterre ; elle y prit place près de la duchesse Hannah Minto , qui la reçut en souriant. Depuis ce jour-là , il n'est pas , à Londres , de *rout* un peu distingué qui ne soit honoré de la présence de la duchesse Cosa.

A. LOÈVE-VEIMARS.

LE MONDE AVANT LE DÉLUGE.

D'APRÈS LE SYSTÈME DE CUVIER (1).

Les idées que Cuvier s'était formées sur les révolutions du globe se composent d'une suite de propositions dont je ne dois faire ressortir que l'enchaînement. La première est que la mer a fait sur nos continens un séjour long et tranquille , à des élévations supérieures à son niveau actuel ; qu'elle y a déposé partout des bancs horizontaux de coquilles , et qu'ensuite elle s'est retirée : vérité qui porte ses preuves avec elle , et qui constate pour le moins un premier changement. La seconde proposition est qu'en s'élevant aux pieds des grandes chaînes on rencontre de nouveaux bancs formés par d'autres coquilles. Dans l'origine , ces bancs étaient horizontaux comme les premiers ; ils ne le sont plus ; ils ont été relevés ; ils sont obliques , et même quelquefois verticaux ; et , loin de s'arrêter aux premiers bancs , ils s'enfoncent au contraire au-dessous d'eux ; ils en sont en partie recouverts ; ils les ont donc précédés ; ils sont donc d'un âge antérieur : le globe a donc subi pour le moins deux révolutions : et puisque les coquilles des bancs redressés ne sont pas les mêmes que les coquilles des bancs horizontaux, le liquide qui les a déposées les unes et les autres

(1) En rendant compte de la dernière séance annuelle des cinq académies , nous avons dit que l'effet avait produit l'éloquent éloge de Cuvier par M. Pariset, dont nous nous proposons de citer un extrait. L'éloquent professeur a fait mieux pour nous en nous autorisant à publier le morceau suivant , qui faisait partie de son discours , mais qu'il en avait retranché , se méfiant , bien à tort , de l'attention de son auditoire.

(*N. du D.*)

avait donc changé de nature : il avait reçu d'autres germes et d'autres élémens de composition. Or si un premier changement rend probable un second changement, à plus forte raison deux changemens aussi manifestes que ceux-ci en rendront probable une infinité d'autres ; et ici les limites du possible ne peuvent être posées que par la réalité. Suivez donc les diverses couches de la terre ; comparez les espèces organisées dont elles ont retenu les débris ; sur-le-champ vous découvrez entre les unes et les autres des différences, et par conséquent vous découvrez des changemens d'état dont le nombre correspond à celui de ces couches et de ces espèces ; avec cette particularité que, lorsqu'ils portent sur des êtres analogues de la mer, de la terre ou des eaux douces, ces changemens ne sont jamais brusques ou entiers ; le premier semble préparer le second, celui-ci le troisième, ainsi de suite ; de telle sorte que, la même physionomie se soutenant à peu près dans les intermédiaires, ce n'est plus que par les extrémités que le tout diffère de lui-même ; et cette fois la différence est prodigieuse.

Mais ce qui diversifie surtout ce grand spectacle, c'est l'incroyable renversement de situation où se trouvent quelquefois les fossiles. Dans des couches marines, même les plus anciennes, ont été comme plongées des couches remplies de plantes et d'animaux de la terre et des eaux douces, et l'inverse ; dans les couches les plus superficielles et les plus récentes, des animaux terrestres sont ensevelis sous des produits de la mer. En ce genre toutes les combinaisons imaginables ont été réalisées, à ce point qu'on a vu dans un même cercueil formé par de la lave les deux géants de la mer et de la terre, une baleine et un éléphant. Il y a plus ; le fémur de l'éléphant soutenait une masse d'huîtres qui s'y étaient incrustées. Pendant la vie de l'éléphant, la mer était donc venue assez rapidement pour le surprendre ; puis elle l'avait recouvert assez long-temps pour que des huîtres se fussent appuyées sur une partie de son squelette, jusqu'à ce qu'au milieu des élémens en tumulte, et la baleine ayant été poussée jusqu'à lui, la pâte fondue par un volcan ait été versée sur eux et les ait enveloppés l'un et l'autre. Comme on le voit donc, par des alternatives d'abaissement et d'élévation, les continens se sont abimés, le fond de la mer

mis à nu a pris leur place , et réciproquement ; détruisant ainsi des créations toutes formées pour en recevoir de nouvelles. Et s'il est telle de ces substitutions qui se soit faite avec lenteur, pour la plupart au contraire elles ont été subites et violentes, comme l'attestent la fracture de certaines couches de la terre , et les cailloux roulés, et les débris qu'interceptent ces couches déchirées. J'ajoute avec Cuvier qu'outre leurs conséquences immédiates elles en ont eu de subséquentes de la plus fâcheuse nature. Elles ont changé du tout au tout et sans retour la température des lieux où elles s'opéraient. Cette température s'est abaissée brusquement , comme elle tombe quelquefois après les orages ; un froid instantané a saisi les eaux et les terres ; et c'est en effet dans les terres et les eaux congelées de la Sibérie que se sont conservés jusqu'à nous le rhinocéros découvert il y a soixante ans par Pallas , et cet éléphant d'énorme taille qui se montra tout-à-coup, il y a trente-quatre ans, sur les bords de la mer Glaciale, au-delà du cercle polaire, comme un émissaire des mondes anéantis. Il formait dans la glace qui l'enveloppait un bloc informe qui ne fut entièrement fondu qu'au bout de cinq années. Le flot le fit alors échouer sur la grève. Ses chairs étaient si saines qu'elles servirent de pâture aux bêtes féroces et aux chiens des pêcheurs. On sait que le rhinocéros était couvert de quelques poils, et que l'éléphant surtout portait une fourrure composée de longs poils, d'une laine épaisse et d'un fin duvet ; et si l'on voulait fonder sur ce fait l'opinion que la température de la Sibérie était alors ce qu'elle est de nos jours, et qu'ainsi protégés contre le froid les éléphants pouvaient y vivre, on sentirait bientôt toute la faiblesse de cet argument ; car, à moins de soutenir que ces animaux ont été jetés par le caprice d'une révolution sur la surface de la Sibérie, comme ils en occupent chaque point pour ainsi dire, comme leurs dépouilles couvrent tous les rivages de l'océan glacial, et remplissent tous les détroits de cette grande mer, en Asie et en Amérique, il faut bien admettre que toutes ces terres étaient leur patrie originelle ; et comme ces grands corps ne peuvent subsister qu'aux dépens d'une végétation abondante et vigoureuse, cette végétation ne peut subsister elle-même qu'à la faveur d'une température sinon très-chaude, du moins plus élevée et surtout plus

égale que la température actuelle de ces climats septentrionaux. L'ancienne température a donc été éteinte : elle l'a été tout d'un coup ; autrement les restes de l'éléphant et du rhinocéros, décomposés, dissous, évanouis, ne seraient point venus jusqu'à nous à travers tant de milliers d'années.

Il est donc bien établi, par la présence des ossemens fossiles et par la diversité de leur origine, que les couches qui les renferment ont été, durant la vie de ces animaux, agitées de mouvemens irréguliers et de convulsions dont ils ont été les victimes. Ces convulsions répondent à des dates différentes. Le palæotherium de Montmartre a certainement précédé l'éléphant du canal de l'Ourcq ; et malgré le peu de différence dans la profondeur de leurs gîtes, il serait impossible de rapporter à une même époque et l'existence du cheval que l'on a rencontré dans la rue Hauteville avec des restes de tigre, et l'existence de la baleine que l'on a déterrée dans la rue Dauphine il n'y a pas un siècle. Ces convulsions, ces changemens ont donc été successifs. Mais quel est l'ordre de cette succession ? Si, pour le découvrir, nous nous attachons aux changemens partiels et locaux, cet ordre nous échappe ; mais en reprenant toutes les couches qui ont été explorées, on peut en construire une série continue où l'ordre est constant et invariable ; non que chaque couche s'y montre toujours : une couche, deux couches peuvent manquer ; mais quand elles reparaissent, c'est toujours au même rang ; elles ne se transposent jamais. Cela posé, il est clair que la série des couches étant complète, il ne faut plus que noter pour chacune d'elles les fossiles qui lui sont propres, et dresser ensuite pour ces animaux une série correspondante qui permette de conclure de tel fossile à telle couche, et réciproquement. De cette façon, chaque couche sera triplement caractérisée, et par le lieu qu'elle occupe, et par la matière dont elle se compose, et par les fossiles qu'elle recèle. Voilà sur ce point la seule chronologie que nous puissions jamais posséder ; chronologie de pure relation, qui reste muette sur la véritable durée des parties et du tout. Maintenant pourquoi cet ordre a-t-il été suivi par la nature ? et surtout pourquoi, dans la production des êtres animés, a-t-elle commencé par les plus simples ? Manquait-elle d'expérience, d'énergie, de matériaux ? Sa toute-puis-

sance est-elle donc limitée? est-elle assujettie à quelques nécessité? Oui, sans doute : à la nécessité de la raison ; car enfin dans le système de choses où nous sommes, c'est une nécessité que l'existence des végétaux précède celle des animaux herbivores; l'existence des animaux herbivores celle des animaux carnassiers; de même que les uns et les autres supposent la préexistence de l'air, de l'eau , de la chaleur , d'un germe ou d'un moule qui attire à lui les élémens , et d'un point solide et fixe qui le soutienne et l'appuie. Des nécessités semblables ont présidé à la création des premiers êtres. Rien ne s'est fait par le hasard, tout s'est fait par la sagesse, qui est la nécessité souveraine. A l'égard des forces que la nature a mises en jeu pour opérer tant de révolutions, ces forces nous sont à peu près inconnues. Elles résidaient probablement dans la constitution originelle du globe ; et s'il est vrai , comme le disent les astronomes, que Jupiter soit encore dans le chaos ; si la chaleur dont cette grande masse est pénétrée ne permet pas aux mers de se reposer à sa surface; ou si , après y avoir pris quelque assiette , ces mers , mises en expansion par le feu, bouillonnent et se précipitent hors du lit qu'elles essaient de se creuser ; si Mars est en partie dans la même confusion, on conçoit que dans les temps primitifs de la terre les mêmes causes ont pu y produire les mêmes bouleversemens ; mais, quelque plausible que soit une telle hypothèse, quelque probabilité que lui donnent et la forme du globe , et les expériences du pendule , et celles qui semblent constater l'existence d'un feu central, et la stratification des couches profondes , elle aura toujours contre elle de manquer de démonstration directe ; car comment remonter aujourd'hui le torrent des siècles , et assister à la première origine des choses ? Et du reste, en admettant comme cause des révolutions de la terre la seule action toute puissante qui soit dans la nature , celle du feu , on sera forcé de reconnaître ou que cette action n'est pas unique , ou qu'elle n'a pas toujours été semblable à elle-même , au moins pour les résultats. Les premières révolutions en effet n'ont été, pour ainsi dire , que des substitutions de terrains. Dans la dernière, un ébranlement subit s'est fait sous le pôle. Une nappe d'eau immense d'épaisseur et d'étendue s'est soulevée du sein d'un abîme et s'est projetée du nord vers le midi sur

tous les continens, balayant devant elle tous les obstacles, tandis qu'une partie de ces eaux, élançée jusqu'aux régions supérieures, retombait en pluie sur la terre; la couvrant de ténèbres, déracinant les forêts, et ouvrant sous les pieds des animaux le sépulcre où le flot se précipitait. Des masses de matières, des débris de corps célestes, des fragmens de monde courent dans l'espace. Un de ces fragmens a-t-il touché la terre? le choc a-t-il déplacé les eaux, inondé les continens, fait pencher l'axe du globe, changé la température des climats? est-ce de là que viennent ces blocs erratiques?..... Mais qui suis-je pour rattacher à une telle cause un phénomène qui peut en avoir beaucoup d'autres, et lorsqu'une voix qui s'est fait entendre à toutes les nations lui en assigne une d'un ordre que je dois respecter, que respectait Deluc, que respectait Leibnitz, que respectait Newton? L'inondation toutefois fut de courte durée. Après avoir profondément baigné les terres et détruit tout ce qui les animait, les eaux rentrèrent dans leurs bassins, laissant après elles ces mêmes terres nues et désolées; et ce sont précisément ces terres rendues au jour qui constituent, pour la majeure partie, les continens que nous habitons.

PARIS ET.

MUSIQUE.

HISTOIRE DE LA HARPE.

N'est-ce pas pour vous un bonheur d'entendre un artiste parler de son instrument favori , lui prêter une ame , le personnifier , en faire une maîtresse ou une muse aux âges de croyance et de poésie , lui vouer amour et culte , raconter ses miracles , et souvent les réaliser à demi lui-même , grâce à cette ardente inspiration dans notre prosaïque monde civilisé ?

Si vous avez vu une harpe , le nom de Naderman vous est connu. Qui ignore tout ce que l'étude de cet instrument doit à ce célèbre professeur ? M. Naderman doit publier cet automne une ÉCOLE OU MÉTHODE RAISONNÉE pour servir à sa classe de harpe du Conservatoire. Ce recueil sera précédé d'une Introduction ; et cet amour d'artiste dont je parlais tout-à-l'heure a fait du musicien un écrivain élégant et harmonieux. Qu'on en juge par une citation trop littéraire pour que nous ne la déroptions pas à M. Naderman :

La harpe est de tous les instrumens de musique le plus harmonieux , le plus brillant , le plus mélancolique et le plus tendre.

Des qualités si aimables et la simplicité de sa structure en ont suggéré l'invention de très-bonne heure. Elle était connue des premiers Égyptiens , qui lui avaient donné des dimensions assez grandes ; on en peut juger par le modèle que possède le musée de Paris. Chez les Hébreux , elle était petite et légère. Telle était , selon toute apparence , celle du roi David. Les Grecs avaient aussi leur épigonion ,

dont l'inventeur, Épigonus, d'Ambracie, faisait raisonner les cordes en les pinçant avec les doigts.

Qu'était la harpe chez les Romains? on l'ignore. Cependant elle avait pénétré dans les régions septentrionales. Elle assistait, dans les mains des Bardes, aux festins des héros, dont elle célébrait la gloire. On l'a vue depuis accompagner les troubadours, et embellir de ses sons aériens leurs chants d'amour et de combats. Depuis ces temps de noblesse et de chevalerie, elle était tombée dans la décadence. Elle errait en Allemagne, en Bohême et en Angleterre, dans le pays de Galles, abandonnée aux grossières mains des derniers saltimbanques. Ce n'est que depuis soixante-dix ans, et pour ainsi dire sous nos yeux, qu'on l'a tirée de son abaissement, pour la ramener au grand jour, l'élever au-dessus d'elle-même, et la rendre digne de figurer soit au théâtre, soit dans les palais des rois, et jusque dans les temples, où son charme se mêle aux louanges de l'éternel.

Gluck fut le premier qui la fit entendre dans l'admirable scène des enfers de son opéra d'ORPHÉE. En Italie, en Allemagne, les plus célèbres compositeurs l'adoptèrent dans leur orchestre. En France, nos Chérubini, Méhul, Lesueur, Paër, Berton, Boïeldieu, etc., etc., tous, en en motivant l'emploi, la firent entrer dans leurs opéras.

On se souvient encore de l'effet que produisit, en 1804, dans l'église des Invalides, ce concours de douze harpes, qui, secondées de cors et de voix, chantaient les exploits merveilleux de l'homme qui faisait alors les destinées de l'Europe. Le vainqueur de l'Allemagne, de l'Égypte, de l'Italie, voulut entendre deux fois cette musique; et, je l'avoue, je fus vivement flatté d'un tel suffrage. Mu par ce sentiment du beau qu'il portait partout, ce grand homme voulut que la harpe se fit entendre dans sa chapelle, et cet usage, qui prit de l'extension sous les rois de France, fit prendre à l'orchestre de cette chapelle plus de pompe et d'éclat, et imprima à la musique qu'il exécutait un caractère plus religieux et plus touchant. Dans l'opéra des BARDES, Lesueur eut l'heureuse idée de placer à l'orchestre huit harpes, dont les sons donnèrent à sa musique cette originalité de couleur que l'imagination prête à la musique d'OSSIAN. On se crut un moment transporté dans les palais des héros écossais.

Telles sont donc les délicieuses impressions que les sons de la harpe portent jusqu'à l'âme et sur ce point un plus grand nombre

d'exemples serait superflu. Toutefois, pour apprécier avec justesse ce bel instrument; pour se former une idée nette de ses richesses et de ses ressources, il importe de comparer la harpe avec elle-même, prise dans son état originel, dans ce qu'elle est actuellement, et dans ce qu'on voudrait qu'elle fût. Réduite à ses élémens essentiels et primitifs, la harpe est un composé de bois et de cordes. Ces deux élémens s'adaptant, se mariant, se fondant, pour ainsi dire et se fortifiant l'un par l'autre, les cordes par leurs vibrations, le bois par sa résonnance, il en résulte, pour l'oreille humaine, les sons les plus purs, les plus moelleux et les plus riches qui puissent la flatter. Rien n'est donc plus simple qu'une telle structure; mais, dans cet état de simplicité, quelque étendue que la harpe tire du nombre de ses cordes, comme ces cordes ont une tension immuable, et qu'elles sont accordées sur un mode fixe, on comprend que l'instrument ne saurait varier ses tons, et que, retenu dans celui qui le constitue, il ne peut se prêter à toutes les modulations de la musique.

Pour la tirer d'une situation si étroite, pour la placer dans les grands orchestres, et l'associer au jeu de tous les autres instrumens, il fallait lui ouvrir le vaste champ des modulations, en élevant à volonté, d'un demi-ton, toutes ses cordes, et c'est l'effet que l'art a obtenu à la faveur d'un mécanisme qui est mis en mouvement par sept pédales, lesquelles affectent de la même manière les sept cordes similaires, dont se composent les octaves. A la vérité, l'addition de ce mécanisme entraîne des inconvéniens. La harpe est moins légère, la qualité du son en est légèrement altérée; mais l'inconvénient le plus fâcheux, c'est que l'attention du musicien soit partagée entre le jeu des pieds et celui des mains; d'où l'on voit combien il importe au musicien, qui compose pour la harpe et qui ne veut s'interdire aucune des modulations, même les plus éloignées, d'enseigner à les franchir par les moyens les plus simples, et combien il importe au musicien qui exécute de se rendre ces moyens familiers et de prendre ainsi l'habitude de passer avec facilité par les transitions les plus inattendues.

Quoi qu'il en soit, les inconvéniens que je viens de signaler étaient rachetés par de si grands avantages, qu'on eût dit que, fécondée tout-à-coup par son mécanisme intérieur, la harpe venait de recevoir dans son sein d'inépuisables trésors d'harmonie. Elle prit alors un essor prodigieux. Après Hochbrucker, qui ne fit que la montrer,

pour ainsi dire , vint Krumpholtz : Krumpholtz , dont le génie , s'emparant de cette harpe à sept pédales , y fit entendre des sons si beaux , des préludes si variés et si brillans , des improvisations si richement modulées , qu'il frappa d'étonnement toutes les illustrations musicales de son époque , et fit voir que , sous ses doigts , la harpe , ainsi organisée , n'avait plus de limites. Il eut un succès éblouissant. Le charme de la harpe entra dans le cœur des princesses et des reines. La reine de France en fit l'objet favori de ses études. Elle fut imitée par la duchesse de Bourbon , les princesses de Lamballe , de Craon , la comtesse de Genlis , son élève , M^{lle} d'Orléans , etc. , etc. ; et dans le monde , M^{me} Krumpholtz elle-même , M^{me} de Musigny , de Lambert , M^{me} Molinos , toutes élèves de Krumpholtz , furent dignes d'un tel maître , et soutinrent par leurs talens l'enthousiasme qu'il avait excité , et qui se répandit dans toute l'Europe. Je n'oublierai point deux autres élèves de Krumpholtz , le comte de Permon , le vicomte de Marin , dont le jeu ferme , varié , plein de verve et de ressources , fit sentir , comme celui de Krumpholtz , qu'il n'est rien qu'un talent supérieur n'obtienne de la harpe , et que , animée par de si habiles mains , elle peut rendre toutes les inspirations du génie (1).

(1) Dans les temps malheureux de l'émigration , le vicomte de Marin , compositeur habile , vint en Angleterre , où sa renommée l'avait précédé. Là il trouva des hommes empressés de l'entendre , et dont la générosité ne servait qu'à faire éclater la sienne. Le riche produit de ses concerts , il le distribuait à ses compagnons d'infortune.

HISTORIENS FRANÇAIS

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

§ I^{er}.

FONDEMENTS DE LA CRITIQUE EN HISTOIRE.

La composition de l'histoire , regardée par les anciens comme un travail purement littéraire , était abandonnée par eux aux écrivains didactiques , qui lui traçaient un code et lui dictaient des lois. Depuis un siècle à peu près , les philosophes et les juristes se sont emparés du rôle des rhéteurs de l'antiquité ; les formes de l'histoire ont disparu devant le fond des idées qu'elle met en œuvre ; et , depuis qu'on la considère comme une appréciation de la marche des peuples , elle a été soustraite à l'empire des règles littéraires , et soumise à des principes tirés de sa nouvelle destination. Ainsi, en présence de la direction spéciale et scientifique que les cent dernières années ont imprimée à l'histoire , nous la traiterons tout-à-fait à part de son alliance avec la littérature : à nos yeux , il en est des faits moraux comme des peuples , chacun doit être jugé selon sa loi.

En essayant de caractériser la situation des études historiques françaises à notre époque , nous venons nous heurter tout d'abord à une pensée qui se présentera aussi la première dans l'esprit de nos lecteurs , et qui exige de notre part une explication qu'on trouvera peut-être un peu longue , parce que nous la souhaitons claire. Le nombre des mots est si petit ,

comparé à celui des idées, on a été forcé de détourner si souvent leur signification première, pour interpréter des aperçus nouvellement introduits, que chaque art et chaque science, réduits à venir puiser à l'arsenal du langage, y ont tous pris les mêmes armes, quoique pour diverses destinations. C'est ainsi que la même enveloppe ne renferme pas toujours la même matière, et qu'un seul habit sert quelquefois à revêtir plusieurs idées. Nous éprouvons donc la nécessité de bien nous expliquer sur les mots, et de déclarer, avant d'examiner nos historiens, ce que nous entendons par l'histoire.

Ici, les termes nous trahissent déjà; « ce que nous entendons par l'histoire » n'est pas au juste l'idée que nous voulions exprimer; car enfin, si nous commençons par définir l'histoire d'après nos propres principes, il peut certainement se faire qu'il y ait des opinions contraires aux nôtres; et alors comme, en pareil cas, nul ne peut raisonnablement s'attribuer une orthodoxie exclusive, notre appréciation des historiens de notre époque se trouverait sans force et sans valeur pour tous ceux qui n'auraient point adopté notre point de vue; nous aurions fait une œuvre sans conséquence générale, nous aurions manqué notre but et perdu notre temps. Nous aimons donc mieux, dans la difficulté présente, renoncer le plus possible à l'initiative de notre jugement; et, pour déterminer d'une manière précise et suffisante en quoi consiste la nature de l'histoire, nous nous attacherons à faire comprendre ce que le public entend généralement par ce mot.

Il nous semble évident que, s'il n'avait jamais été composé d'histoire, personne ne serait arrivé à se former une opinion de son caractère et de ses principes; d'où il suit que l'idée que chacun en peut avoir lui a été primitivement suggérée par une histoire déjà faite, et que les théories que le public en possède lui viennent des historiens. Le sens renfermé ordinairement dans ce mot est donc exactement celui que les historiens y renferment; et comme tout artiste exécute selon qu'il conçoit, il est clair que pour trouver l'opinion des historiens sur l'histoire, il faut chercher comment ils l'ont écrite.

Le but commun, universel, obligé de tout ce qui porte le nom d'histoire, c'est de recueillir et de transmettre des faits: ainsi, les différentes manières d'envisager et de disposer ces

faits peuvent seules constituer différentes manières de comprendre l'histoire. Selon les uns, il importe surtout de constater leur réalisation et leurs coïncidences chronologiques; et ainsi ont procédé des hommes remarquables de toutes les époques, Varron, Eusèbe, le président Hénault; d'autres ont cru qu'il valait mieux montrer comment les faits s'engendrent et se lient; c'est le grand nombre, la masse des historiens, Hérodote, Tite-Live, Mézerai; quelques-uns ont pris le parti de certains faits contre certains autres; c'est l'école critique grecque d'Évémère, à laquelle correspondent Gibbon, Voltaire, Mably; quelques autres enfin, et les moins nombreux, ont attendu qu'une grande masse de faits se fût amassée, et puis se sont attachés à en tirer une conclusion; c'est l'histoire philosophique et généralisatrice de Vico, de Bossuet et de Herder. C'est ainsi qu'en général l'histoire a été conçue et écrite jusqu'ici; c'est-à-dire voilà les idées diverses que les historiens s'en étaient faites, et celles que le public s'en est formées d'après eux.

Ainsi l'histoire peut exister sous plusieurs formes et présenter divers aspects, sans cesser pour cela d'être elle-même; il suffit qu'un livre se soit engagé dans l'une des voies que nous venons d'indiquer pour qu'il ait rigoureusement rempli les conditions auxquelles le public consent à reconnaître un historien; et si par hasard il réunissait à lui seul tous ces caractères épars et se trouvait fort de tous ces mérites, alors la critique devrait logiquement le proclamer le meilleur, c'est-à-dire le plus complet.

Il est très-important de remarquer que le système que nous exposons de l'histoire n'est pas une conception *à priori*, mais se rattache immédiatement à la manière dont l'histoire a été jusqu'à présent conçue et réalisée; de telle sorte que si, par l'effet de quelque grave nécessité sociale, un genre nouveau venait à se produire et à se faire adopter, à l'aide d'un point de vue légitime, quoique inusité, dès lors notre théorie sur l'histoire se trouverait agrandie par l'adjonction de ce caractère imprévu; et elle posséderait une condition de plus que le système que nous avons formulé tout-à-l'heure, à l'aide de l'histoire déjà close et terminée.

Or, nous sommes profondément convaincu que le moment est arrivé où doit se produire une histoire nouvelle; car les

études récentes ont découvert aux élémens sociaux des faces qui étaient restées obscures , des lois qu'on n'avait pas soupçonnées, et qui néanmoins touchent à tout , agissent sur tout de telle sorte qu'il nous suffira de mentionner quelques-uns de ces aperçus modernes pour faire pressentir l'apparition nécessaire d'une histoire nouvelle, où cet aspect inconnu de l'humanité vienne s'empreindre et se révéler.

Tous les écrivains qui ont abordé l'histoire ancienne et moderne, sans en excepter même Bossuet, Vico et Herder, quelque remplis qu'ils se soient montrés de talent, d'érudition ou de zèle, se sont laissés aller à la manière des chroniqueurs, c'est-à-dire à ce courant des époques historiques, qui les prend, les fait passer une à une, en leur demandant leurs couleurs leurs événemens, leurs secrets. Ils ont commencé à l'organisation informe des peuples et des villes, ont suivi pas à pas les générations éteintes, se sont faits contemporains des héros, des migrations et des guerres, et ont consigné, de moment en moment, dans leurs livres, les pensées, les révolutions humaines, dans l'ordre où le temps les produisait. Or, malgré leur fatigue et leurs veilles, il leur est arrivé ce qui arriverait à un homme qui, pour la première fois, porterait son regard sur le cadran d'une horloge, où l'on n'aurait encore marqué ni heures, ni divisions; cet homme, l'œil fixé sur l'aiguille, suivrait son mouvement circulaire, sans jamais l'apercevoir, car ce mouvement serait à chaque instant trop lent, trop insensible. S'il venait à le découvrir et à le comprendre, ce serait en détournant long-temps la tête, et en l'étudiant, non pas durant, mais après sa réalisation.

C'est ce que n'ont pas fait les chroniqueurs et les historiens qui se sont obstinés à tenir l'œil sur les choses contemporaines, et à suivre pas à pas l'humanité. Il leur a été impossible de découvrir le mouvement, beaucoup trop lent, de la plupart des grandes idées sociales; c'était, à chaque époque, un progrès inappréciable sur l'époque précédente, et qui ne pouvait être saisi qu'à des périodes séculaires, lorsque le temps lui aurait permis de se développer. Il leur avait échappé pendant le premier siècle, il leur échappa pendant le second; et en ajoutant les années entre elles, ils ne faisaient que nouer les deux bouts de la même erreur. Arrivés à la fin de leur temps

et de leur livre, ils ont fermé la page et se sont reposés, tandis qu'ils laissaient accumulés derrière eux des faits immenses à décrire, qui s'étaient formés, réalisés, ajoutés l'un à l'autre lentement, silencieusement, et qui ne se montraient dans tout le colossal de leurs proportions qu'à ceux qui les auraient considérés au dernier moment de leur vie, en prenant la marche de l'humanité au rebours, et en lisant tout d'abord le dernier feuillet de l'histoire.

Cela paraît, au premier abord, étrange et paradoxal, que l'histoire contemporaine soit une chose impossible; mais cela est vrai pourtant, vrai de théorie et de pratique. On verra en premier lieu quelles preuves nous en puiserons dans l'étude de nos historiens; et puis il y a un raisonnement bien simple à faire, et qui, à lui seul, ne permet pas de douter. Tout événement social, comme toute pensée humaine, est à la fois un effet et une cause: un effet, par rapport à l'événement primitif auquel il remonte; une cause, par rapport au troisième événement qui en résultera. Or la connaissance complète d'un événement ne s'acquiert que par l'appréciation de toutes ses faces; on peut bien comprendre un événement contemporain comme effet, parce qu'on peut, à la rigueur, découvrir d'où il vient; mais il est à peu près impossible de l'apprécier comme cause; car qui peut savoir positivement où il va?

Ainsi la manière habituelle des historiens les éloignait de la connaissance de certains faits de l'humanité: en voici quelques-uns de ceux que la vieille et commune méthode ne pouvait pas atteindre, et que l'histoire nouvelle révélera.

Au jour qu'il est, la propriété territoriale est aliénable à volonté, absolument et sans condition; or, si l'on remonte seulement au sixième siècle, la propriété territoriale des nobles, des communautés, des corporations religieuses était presque rigoureusement inaliénable, et suivait le sang de la famille, l'association et le monastère. Cependant cette radicale et magnifique révolution de la propriété, que nous voyons aujourd'hui toute faite, et qui constitue le caractère de la société moderne, nul écrivain ne l'a décrite, expliquée, soupçonnée: nous la trouvons réalisée un beau jour, sans savoir au juste d'où elle vient, et quelles lois l'ont produite.

Tout ce que nous trouvons de plus clair dans nos idées, en y réfléchissant bien, c'est qu'elle n'existait pas, il y a quatorze siècles, et qu'elle existe maintenant.

De même, au jour où nous sommes, le mariage existe sous deux faces, l'une religieuse, l'autre civile; de plus, il est indissoluble, et l'idée de mariage implique nécessairement l'intervention de la loi. Cependant, même au sixième siècle, le mariage des chrétiens n'avait absolument besoin ni de contrat municipal, ni de bénédiction religieuse; c'était une simple promesse de tête-à-tête, un serment d'amour fait sur l'Évangile, et rien de plus. Puis il se dissolvait à volonté, et il avait une sorte de forme secondaire, moins précise et moins rigoureuse, mais sanctionnée cependant par la loi et les habitudes chrétiennes, le concubinage. Or, dans quel historien pourrions-nous apprendre une chose assez importante, je crois, comment s'est organisée, modifiée, définitivement constituée l'union de l'homme et de la femme? Comment est intervenue l'Église? comment est intervenu l'état? Le mariage a-t-il réuni en même temps, ou revêtu successivement ces deux caractères? Enfin, par quels progrès successifs, par quelles nuances transitoires a-t-il passé pour venir du divorce volontaire à l'indissolubilité, et du concubinage légal à la monogamie.

Enfin, et pour dernier exemple des faits sociaux que l'histoire n'a pas saisis; aujourd'hui, en France, tout homme est libre de son corps; tout homme possède, ou a la capacité légale de posséder; tandis qu'à remonter seulement au huitième siècle, les neuf dixièmes de la population étaient en esclavage, rigoureusement comme les noirs des États-Unis d'Amérique. Quelle immense révolution a donc passé sur la France pour que ces innombrables esclaves se trouvent aujourd'hui perdus, oubliés, à ne les plus trouver nulle part? Si on les avait massacrés, les chroniqueurs l'auraient dit; si on les avait émancipés à la fois, ils auraient formé une masse effrayante de prolétaires, qui n'existe pas, et qui n'a jamais existé. Où sont donc les esclaves de Clotaire, de Charlemagne, et de tous ces puissans monastères qui ont civilisé le moyen âge.

Voilà trois grands faits moraux; ceux qui portent la civili-

sation tout entière; ceux sans lesquels aucun autre ne peut exister, propriété, mariage, liberté individuelle; faits qui se sont modifiés, développés, formulés lentement, et que l'histoire passée n'a pu ni apercevoir ni saisir. Dites-moi donc ce que vous savez des peuples, si vous ignorez la loi de la liberté, de la propriété, du mariage. Que penser de vos législateurs, qui décident bravement de la vente, de l'hérédité, de la transmission, sans connaître la route que la propriété a suivie dans sa longue histoire; qui statuent sur le mariage et le divorce, et qui ne savent point par quelles transformations successives a passé l'union de l'homme et de la femme; qui apprécient les droits d'indépendance individuelle et les capacités d'état, sans avoir jamais étudié le penchant de la liberté humaine, ni soupçonné qu'il pût exister une formule historique de sa formation.

Ainsi, telle est l'insuffisance de tous les systèmes d'histoire actuels, qu'ils ne peuvent pas tenir compte des choses humaines qui s'opèrent lentement, parce qu'ils ont pour principe de suivre l'humanité pas à pas, ou du moins parce qu'ils l'ont ainsi réellement suivie, et qu'ils ont laissé, sans les apercevoir et les caractériser, les élémens qui constituent la civilisation moderne. Il existe donc aujourd'hui d'immenses et d'innombrables faits qui ont échappé à l'attention des siècles, à l'examen de ceux qui avaient pour mission de les révéler, enfin à la conscience de ceux-là même qui en étaient les causes supérieures ou les instrumens. C'est de là que nous concluons la naissance prochaine, inévitable, d'une « histoire nouvelle, » qui recueille tous ces faits, les coordonne, les formule, et qui aura pour condition première de saisir ce que les vieilles théories n'ont pu atteindre, c'est-à-dire les mouvemens les plus lents et les plus silencieux de l'humanité.

Aux notions que nous avons déjà sur l'histoire vient donc s'ajouter celle que la société actuelle nous en donne; et notre histoire générale doit évidemment se modifier dans le sens indiqué par la marche que suivra l'histoire nouvelle. Ce nouveau système étant le produit immédiat de l'époque actuelle, comme d'ailleurs tous les autres l'ont été de leurs époques respectives, il est naturel que, lorsque nous examinerons les historiens du dix-neuvième siècle, nous déterminions non-seulement jus-

qu'à quel point ils sont restés dans les conditions vulgaires et passées, mais encore jusqu'à quel point ils ont aperçu les conditions présentes de l'art, et sont entrés profondément dans l'estimation des devoirs qu'ils s'imposaient, en prenant la plume à l'heure qu'il est. Cette intention forcée et systématique où nous sommes, de mesurer la portée des historiens actuels aux exigences de l'histoire nouvelle, nous met dans la nécessité d'exposer nettement les principes qui lui serviront de base.

Son but est déjà connu, c'est de montrer le développement et les lois de tous les mouvemens sociaux, que leur lenteur a dérobés à l'œil de l'histoire contemporaine. Comme tout mouvement qui ne s'opère qu'avec lenteur ne devient clairement saisissable qu'après une longue durée, l'histoire nouvelle devra se placer au point le plus éloigné du commencement de tous, sur le terrain du dernier progrès opéré, à la dernière minute de la durée; une fois établie là, elle cherchera et notera tous les faits déjà réalisés, à quelque face de l'activité humaine qu'ils appartiennent; et, comparant la dernière année des siècles où ces faits existent complètement avec la première où ils n'existaient encore qu'en germe, elle cherchera à déterminer les points successifs où ils grandirent, et à indiquer l'accroissement qu'ils acquirent en traversant l'espace qui sépare les deux extrémités de la vie des peuples. On voit qu'en procédant ainsi il est impossible que rien échappe; comme on remarque aussi que l'essentiel est toujours de se placer bien en arrière, bien loin du point de départ de toutes choses, pour que les faits sociaux aient eu le temps de se dessiner et de grandir.

Il semble, au premier coup d'œil, qu'on ne puisse pas se mettre plus loin du commencement de la civilisation, qu'en la considérant du point chronologique où l'on se trouve; car enfin, à l'heure qu'il est, toutes les nations ont le même âge, et les années sont le seul bien de l'homme qu'il ne soit point libre de dépenser à l'avance. Cependant ce n'est là, au fond, qu'une spéciosité de sophisme; la civilisation et le temps ne se développent point selon les mêmes lois, et les peuples peuvent être contemporains par leurs ans, sans l'être par leurs idées. L'histoire nouvelle doit donc se placer, non point sur

la dernière année révolue, mais sur le dernier progrès réalisé; et ce progrès, chez quelle nation existe-t-il ?

Pour trouver facilement et d'une manière positive la place de ce progrès, il faut déterminer d'abord sa nature. Parmi les mouvemens sociaux que l'histoire nouvelle est destinée à saisir et à formuler, nous avons déjà nommé les trois plus grands, les plus vastes, les plus généraux, ceux qui constituent l'essence de la famille, c'est-à-dire la propriété, le mariage et la liberté individuelle. Ces trois choses sont un fondement sur lequel toutes les nations sont bâties; ces trois choses entrent dans la constitution de tous les peuples de l'univers; nous pouvons donc les prendre pour commune mesure entre eux; et ce peuple-là aura le plus vécu, aura réalisé ou subi le plus de métamorphoses sociales, sera enfin le plus éloigné du commencement de la civilisation, chez lequel la propriété, le mariage et la liberté individuelle auront traversé le plus de phases successives.

D'abord, à comparer les peuples sous l'aspect du mariage, il est clair que l'Occident est plus avancé que l'Orient; car l'Europe tout entière s'est dégagée de la polygamie ou du concubinage vers le temps de l'empereur Léon, tandis que l'Orient en est encore à cette période humaine. C'est donc en Europe seulement que nous trouverons le dernier progrès social réalisé; et, parvenus et ramenés sur cette portion, la plus belle et la plus magnifique du monde moral, notre regard tombe naturellement sur la France. Et ceci n'est pas une prédilection égoïste, un mouvement d'orgueil national; car c'est un fait visible et matériel que, de toutes les races qui ont renouvelé, au moyen âge, les populations européennes, celles que leur fortune fixa dans la Gaule y ont réellement subi le plus grand nombre de transformations. Ainsi l'esclavage et le servage ont disparu parmi nous; le premier surtout, et d'une façon si complète, qu'à parcourir les historiens du siècle dernier, l'idée ne pourrait pas venir d'en soupçonner seulement l'existence passée. En Allemagne, en Russie, tant de progrès ne s'est pas encore opéré; les esclaves y sont à la situation transitoire de serfs; les hommes les plus anciennement affranchis y sont barricadés dans leurs corporations et leurs jurandes; et si, en Angleterre et en Italie, le mouvement

de la démocratie et des guerres les a portés plus loin, s'il les a fait sortir même du servage, il ne les a pas conduits jusqu'à la propriété; ils y sont libres, mais ils y sont prolétaires. C'est en France, et en France seulement, que la propriété et la liberté se sont incorporées aux races serviles; c'est parmi nous que l'esclave a fini ses révolutions, et lavé en même temps toutes les souillures de sa face.

Ce n'est pas sans raison que, dans cette comparaison des peuples les plus riches d'expérience sociale, nous n'avons pas nommé l'Amérique; car au nom de quoi pourrait réclamer l'Amérique? Son histoire est l'histoire de l'Europe; son passé, le passé de l'Europe; son industrie, ses arts, sa religion, l'industrie, les arts et la religion de l'Europe. Elle est comme un promontoire du vieux monde, que les flots auraient détaché, et qui, nouvelle Délos flottante, s'en serait allé par delà l'Océan, s'abriter sous quelque tamarin des Florides. Et, ce qui est bien plus encore, quand ce départ se fit, quelle anarchie, quel décousu de convictions et de croyances alla coloniser les grèves de la Delaware? L'Europe était dans une crise affreuse de dénégation et de fanatisme à l'égard de chaque principe; tout ce qui protestait en religion, en politique, et intérêts matériels, se sépara de l'orthodoxie et de la communion anciennes; et comme, en reniant la doctrine d'autrui, chacun se constituait pape de la sienne, la société américaine, unie sur les points qu'elle rejetait, mais séparée sur ceux qu'elle affirmait, ne parvenait à s'affermir qu'à l'aide d'un lien qui ne lie pas, d'un ciment qui ne cimente pas, d'un pouvoir qui est la neutralisation de tout pouvoir, avec la tolérance. Dans cette société, il n'y avait rien de propre, rien de spontané, rien de national; l'amour de la nouvelle patrie n'était que l'exécration de l'ancienne; et si jamais la postérité allait fouiller les décombres de ses monumens, comme nous l'avons fait de la Grèce et de l'Étrurie, on ne trouverait que figures et légendes européennes sur les médailles du Canada.

Ainsi la civilisation américaine ne produira jamais rien en vertu de son passé, parce qu'elle n'a ni passé ni tradition; et parmi toutes les nations qui couvrent la surface du vieux monde, aucune plus que la nation française n'a franchi de périodes civilisatrices, n'a fait subir aux élémens sociaux de

successives transformations. Si l'Orient voulait écrire l'histoire du genre humain, il ne pourrait ni comprendre ni expliquer l'Occident; car il ignore le chemin que nous avons fait et la situation où nous sommes; si l'Allemagne songeait à s'attribuer cette initiative, elle ne pourrait pas rendre compte de l'Angleterre; l'Angleterre ne pourrait pas apprécier la France: seule, notre patrie a franchi l'échelle entière dont les autres peuples occupent les divers degrés; seuls, nous avons des secrets que le reste du monde ignore; et le passé de la France est encore l'avenir de l'univers.

C'est donc de l'état actuel des élémens de la famille, en France, que l'histoire nouvelle doit partir; car, à ce point de vue, leur développement est le plus complet, leurs lois les plus explicites et les plus saisissables.

Ainsi c'est heureux à nous, qui voulons parvenir à l'appréciation des travaux historiques réalisés en France durant ces trente dernières années, de trouver dans l'étude du même sujet les règles et l'application, la théorie et la pratique; d'apercevoir du même coup d'œil les efforts tentés et la mesure de leur importance, et de pouvoir élever en même temps, pour les peuples européens comme pour nous, une sorte de poésie de l'histoire, où le progrès des civilisations étrangères se détermine à l'aide de notre civilisation propre; où la première condition pour être bon juge consiste à être Français seulement, et où la préoccupation que donnent toujours les influences nationales se trouve être un gage nouveau d'exactitude et de rigueur.

Et ce n'est pas une chose gratuite que ces rapports intimes de nature et cette liaison historique de tous les peuples actuels de l'Europe. Les tribus diverses qui balayèrent le sol, au cinquième siècle, et remplacèrent les populations vieilles, se donnaient toutes la main dans cette grande chaîne dont elles étreignirent l'Occident. Ce n'est pas non plus une chose différente; car une fois que se trouveraient nettement indiquées les ressemblances qui les rapprochent, il deviendrait superflu d'étendre séparément à chacune d'elles le travail de la pensée, et l'opiniâtreté des investigations. L'étude de l'une serait l'étude de l'autre, dans toute l'étendue des phases communes; et avec moins de peine et de temps, sans cesser pour cela

d'être simple et une, l'histoire embrasserait l'ensemble de tous leurs rapports d'identité.

C'est à peu près jusqu'à la fin du douzième siècle que se poursuit et se conserve, avec assez d'intégrité, cette parité de vie et de développement des populations victorieuses et conquérantes. Les grandes municipalités romaines, qui avaient jusqu'alors servi de centre d'agglomération, n'existaient déjà plus, et les municipalités indigènes n'existaient pas bien complètement encore. Les tribus étaient flottantes et incertaines, comme un liquide qui cherche à s'équilibrer. La tentative faite par Charlemagne pour fonder un empire homogène et définitivement tracé n'aboutit qu'à briser les résistances individuelles et locales, sans créer un pouvoir unitaire et général. L'Europe, qui avait besoin d'une association, qui la cherchait, qui l'essayait de toutes manières, en était encore à la famille noble, au monastère et aux jurandes bourgeoises. Enfin peu à peu les atomes de ce vaste chaos se recherchèrent et s'unirent, suivant les lois de leurs affinités spéciales. Les eaux de cette mer humaine s'écoulèrent suivant l'inclinaison diverse des terrains : l'Allemagne s'épancha au nord, la Provence à l'est, la Navarre au midi ; ce qui resta au milieu forma la France. Ainsi ce ne fut que bien tard et lorsque les monarchies se dessinèrent que les peuples modernes se créèrent des mœurs à part. Le tronc européen ne donna naissance qu'alors à toutes les branches qui le dominent ; de telle sorte que les peuples qui étaient à peu près pareils et identiques s'individualisèrent ; la vie de l'un cessa d'être exactement la vie de l'autre, et il devint nécessaire de fonder pour chacun d'eux une histoire à part.

Cette période d'à peu près mille ans, qui s'étend de l'entrée des tribus à leur dispersion complète, et qui embrasse toute la durée de leur vie commune, jusqu'au moment où se forment les grandes nationalités, devrait moins s'appeler, même pour nous, histoire de France qu'histoire d'Europe ; car elle ne contient guère de faits qui ne soient également vrais et réels dans toute l'Europe habitée. Elle demanderait donc d'être étudiée d'un point de vue plus que local et dans un intérêt d'utilité continentale. Cette période, qui est la clef de toutes celles qui l'ont suivie, qui contient la raison de toutes

les choses qui se sont ensuite développées, et que le temps a rendues palpables et visibles, de confuses et indécises qu'elles étaient, cette période est de toutes la plus importante, et malheureusement aussi de toutes la moins connue. Les historiens qui l'ont parcourue, n'y trouvant pas de ces choses qui brillent et retentissent, comme les guerres et les batailles, ont passé rapidement sur ces mille années, n'en rapportant que deux ou trois noms chargés de gloire ou de haine, quelques alliances de familles, quelques tentatives des papes, quelques frivoles aperçus de politique moderne sur le spirituel et le temporel des états.

Ce n'était pas que les études historiques françaises ne se fussent plusieurs fois jetées au milieu de ce moyen âge, si mystérieux, si poétique, si profond; mais, avant 1789, ce furent, en général, des hommes d'église, de parlement ou de noblesse, qui essayèrent de systématiser nos annales; et, indépendamment des influences de corps et des points de vue diversément exclusifs où leur éducation et leurs idées les plaçaient, la société, même vieillie, tenait toujours par ses racines à l'état de la conquête; aucuns des grands principes du moyen âge, ni le clergé, ni la noblesse, ni la royauté, ni les classes bourgeoises, n'avaient encore fourni toute leur course, et il était à peu près impossible de juger avec pleine connaissance de cause un mouvement social qui n'était pas encore achevé. La révolution introduisit une solution de continuité dans le développement de la société française. Le moyen âge fut terminé, complété, mené à fin en un seul jour. Dès lors la situation devint singulièrement favorable aux historiens, car ils purent embrasser d'un seul regard un horizon qui venait de se clore, étudier et comprendre une période historique que le temps venait d'accomplir.

Ainsi, et pour résumer les aperçus divers que nous venons d'exposer, nous avons exposé de mettre en relief deux faits généraux, destinés à nous servir de base dans les jugemens que nous porterons des historiens français. D'un côté, nous avons montré que l'individu, en France, avait parcouru le plus grand nombre des phases évolutives de la famille; de l'autre, que ce même individu s'était détaché complètement de son passé social. Une intelligence française peut donc, d'abord considérer

la vie des peuples sur un plus long développement, ensuite la raconter, sans qu'elle soit partie en cause. De ce qu'elle le peut, nous concluons qu'elle le doit. Voilà le point de départ de notre critique.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

LA CHRONIQUE DU CID.

PREMIER EXTRAIT (1).

LIVRE PREMIER.

Chapitre 1^{er}. — COMMENT LE ROI FERDINAND RÉGNA EN CASTILLE. — Le roi don Ferdinand (*Ferrando*) succéda à la couronne de Castille , après la mort de son père , le roi don Sanche-le-Grand , dans l'année 1072 de l'ère espagnole , 1034 de l'Incarnation , 3197 de la venue en Espagne du patriarche Tubal , 3339 du déluge universel , 4995 de la création du monde , selon la chronologie des Hébreux , et 413 des commencemens de la fausse religion des Mores. En l'année 1037 , don Ferdinand tua , dans une bataille , Bermudo , roi de Léon , qui était son beau-frère , conquit son royaume , et lui succéda , du droit de sa femme , dona Sancha. C'est ainsi qu'il fut le premier qui réunit les royaumes de Castille et de Léon , et le premier qui fut appelé roi de Castille ; car jusque-là les

(1) Cette chronique est le plus souvent une traduction littérale de la *CHRONICA DEL FAMOSO CAVALLERO CID RUYDIEZ CAMPEADOR*, Burgos, 1552, telle que le poète Lauréat Southey l'a complétée avec le *POÈME DU CID* (*EL POEMA DEL CID*, et les *ROMANCES DU CID* (*LOS ROMANCES DEL CID RECOFILADOS POR JUAN DE ESCOBAR*). Nous ne terminerons pas ces extraits sans quelques notes historiques et critiques sur ces sources originales. Si le style de cette chronique semble une imitation du langage biblique, et surtout du premier livre des Machabées, ce n'est point une affection de pastiche, mais une preuve de la simple fidélité de la traduction.

AMÉDÉE PICHOT.

souverains de cet état avaient été appelés comtes. Ferdinand fut un bon roi , juste et craignant Dieu , hardi dans toutes ses entreprises. Avant de monter sur le trône, il avait eu de dona Sancha, sa femme, l'infante dona Urraca, sa fille aînée, très-excellente dame, sage, belle et de mœurs douces; après elle, il eut l'infant don Sanche, son fils aîné et son héritier; puis l'infante dona Elvire, qu'après la mort du roi son frère, don Alfonse maria au comte don Garcia de Cabra. Depuis qu'il fut roi, don Ferdinand eut l'infant don Alfonse et l'infant don Garcia, le plus jeune de tous. Le roi voulut que ses fils sussent lire pour cultiver leur intelligence, et il leur fit apprendre à manier les armes, à chasser, et à se bien conduire dans une bataille. Il ordonna qu'on instruisit ses filles dans les études convenables aux dames, afin qu'elles fussent de bonnes mœurs, modestes et zélées dans leur religion.

Chapitre 2. — DES ANCÊTRES DE RODRIGUE DE BIVAR. — En ce temps-là s'éleva Rodrigue de Bivar, qui était un jeune homme fort dans les armes et de bonnes mœurs; et le peuple se réjouit en lui, parce qu'il se montra actif et brave pour protéger le royaume contre les Mores. Or il convient que vous sachiez de quels hommes il descendait; car c'est son histoire que nous allons écrire.

Après la trahison du roi Ordono II contre les comtes de Castille, cet état resta sans chef. Le peuple choisit deux juges, dont l'un se nommait Nuno Rasuera, et l'autre Layn Calvo, qui épousa la fille de Nuno, Elvira Nunez. De Nuno Rasuera descendit le roi Ferdinand, et de Layn Calvo, Diégo Laynez, qui prit pour femme dona Teresa Rodriguez, fille de don Rodrigo Alvarez, comte-gouverneur des Asturies, et qui en eut Rodrigue, l'an 1026 de l'incarnation, en la cité de Burgos, dans la rue de Saint-Martin, près du palais des comtes de Castille, où Diégo Laynez avait sa demeure. Rodrigue fut baptisé dans l'église de Saint-Martin, et eut pour parrain un bon prêtre de Burgos, nommé don Pedro de Pernegas. Aussi fut-il toujours très-affectionné à cette église, dont il fit construire le beffroi.

Chapitre 3. — DE LA QUERELLE ENTRE LE COMTE GOMEZ ET

DIÉGO LAYNEZ. — En ce temps-là une querelle s'éleva entre le comte don Gomez, seigneur de Gormaz, et Diégo Laynez, le père de Rodrigue. Le comte outragea Diégo, et lui donna un soufflet. Or Diégo était un homme dans l'âge; ses forces s'en étaient allées, de sorte que, ne pouvant se venger, il se retira dans sa maison pour y rester solitaire et déplorer son déshonneur. Il prenait à peine quelque nourriture, passait les nuits sans dormir, ne levait plus ses yeux fixés à terre, ne sortait plus, ne voyait plus ses amis, mais détournait la tête à leur approche, comme si le souffle de sa honte eût pu les souiller. Rodrigue n'était encore qu'un jeune homme. Le comte, guerrier en renom et seigneur puissant, donnait le premier sa voix dans les cortès, et comptait mille partisans parmi les montagnards; mais cela semblait peu de chose à Rodrigue, quand il songeait à l'outrage fait à son père, le premier qu'eût reçu le sang de Layn Calvo. Il ne demanda rien que justice au ciel et un bon champ clos aux hommes. Son père, voyant de quel courage il était animé, lui donna son épée et sa bénédiction. L'épée avait été jadis celle de Mudarra, et quand Rodrigue en tint la croix dans sa main, il pensa en lui-même que son bras n'était pas plus faible que celui de Mudarra. Il alla donc défier le comte, le tua, lui trancha la tête, et l'apporta à la demeure de son père. Le vieillard était assis à table, son repas devant lui, sans qu'il y eût touché, quand Rodrigue entra, et, montrant du doigt la tête qui pendait, sanglante, aux arçons de sa selle, lui dit de regarder : « Voilà, mon père, l'herbe qui va vous rendre l'appétit. La langue qui vous insulta n'est plus une langue; la main qui vous frappa n'est plus une main. » Le vieillard se leva, embrassa son fils, et le plaça à table au-dessus de lui, disant : « Celui qui m'a apporté cette tête doit être la tête de la maison de Layn Calvo. »

Chapitre 4. — COMMENT RODRIGUE PRIT CINQ ROIS MORES.

— Après cela, Diégo, étant plein d'années, s'endormit dans l'autre vie, et alla rejoindre ses pères. Les Mores entrèrent en Castille, dépassèrent Burges, traversèrent les montagnes d'Oca, et pillèrent Carrion, Vilferado, Saint-Domingue de la Calzada, Logrono, Nasara et toute cette contrée, enlevant plusieurs captifs, hommes et femmes, des chevaux et

toutes sortes de troupeaux ; mais pendant qu'ils se retiraient en toute hâte, Rodrigue de Bivar souleva le pays, les rencontra dans les montagnes d'Oca, les attaqua, les défit, reprit tout leur butin, et leur fit cinq rois prisonniers. De là il revint chez sa mère, où il partagea les captifs mores et tout le butin avec les hidalgos et ses autres compagnons, de sorte qu'ils s'en allèrent tous heureux et charmés de leur chef. Ayant remercié Dieu de la grâce qu'il lui avait faite, Rodrigue dit à sa mère qu'il ne croyait pas utile de garder les rois mores, et il leur rendit la liberté. Les rois mores s'en retournèrent alors dans leurs états, le bénissant et glorifiant sa générosité. Depuis, ils lui envoyèrent un tribut, et se reconnurent ses vassaux.

Chapitre 5. — COMMENT CHIMÈNE GOMEZ DEMANDA AU ROI RODRIGUE EN MARIAGE. — Le roi don Ferdinand parcourait le royaume de Léon, s'occupant d'y rétablir l'ordre, quand lui parvint la nouvelle du succès de Rodrigue contre les Mores. Au même instant se présenta devant lui Chimène Gomez, la fille du comte, qui tomba à ses genoux et lui dit : « Sire, je suis la fille du comte don Gomez de Gormaz. Rodrigue de Bivar a tué mon père, et, des trois filles que le comte a laissées, je suis la plus jeune. Je viens, Sire, vous supplier de m'octroyer un don ; je vous demande pour époux Rodrigue de Bivar, avec qui je n'estimerai bien mariée et grandement honorée, car je suis certaine que ses terres seront un jour plus étendues que celles d'aucun homme de vos domaines. Certes, Sire, il vous convient de ne pas me refuser ma demande, afin que je puisse pardonner de bon cœur à Rodrigue ; et par ainsi vous servirez Dieu. » Le roi jugea bon d'accomplir son désir ; il fit expédier aussitôt des lettres à Rodrigue de Bivar pour lui enjoindre de venir incontinent à Palencia, parce qu'il avait une communication à lui faire sur une chose qui intéressait grandement le service de Dieu, ses propres affaires et son honneur.

Chapitre 6. — COMMENT RODRIGUE ACCEPTA CHIMÈNE POUR FEMME. — Quand Rodrigue eut lu les lettres de son seigneur le roi, il répondit à ses messagers qu'il était prêt à lui obéir. Il se vêtit d'habits splendides, prit avec lui plusieurs

chevaliers de ses parens ou de ses amis , et vint joyeusement à Palencia , accompagné de deux cents de ses pairs en armes. Le roi alla à sa rencontre , l'accueillit bien et lui fit grand honneur, ce dont tous les comtes furent jaloux. Et quand le roi eut le moment favorable , il parla à Rodrigue et lui dit que dona Chimène Gomez , fille du comte qu'il avait tué , était venue le demander pour époux , et lui pardonnerait la mort de son père ; il le suppliait donc d'agréer Chimène pour femme. Rodrigue écouta le roi avec plaisir et lui répondit qu'il obéirait au roi en ceci comme en tout ce qu'il pourrait lui commander. Le roi le remercia beaucoup , et manda l'évêque de Palencia , qui reçut leurs sermens mutuels conformément à la loi. Quand ce mariage fut fait , le roi fit grand honneur aux deux époux , les combla de présens , ajouta aux biens de Rodrigue plus de terres qu'il n'en possédait déjà , et l'aima sincèrement , parce qu'il voyait qu'il avait en lui un sujet aussi fidèle que brave.

Chapitre 7. — COMMENT RODRIGUE EMMENA SA FEMME, ET DU VOEU QU'IL FIT. — Rodrigue prit congé du roi , emmena sa femme chez sa mère et la confia à ses soins, faisant, dans ses mains, le serment de ne pas vivre avec elle ni dans le désert, ni dans les villes habitées , jusqu'à ce qu'il eût gagné cinq batailles. « Ma mère, lui dit-il, aimez-la comme vous m'aimez moi-même ; ayez pour elle toutes sortes d'égards, et votre fils ne vous en chérira que plus tendrement. » Sa mère le lui promit, et Rodrigue, prenant congé d'elles , se rendit à la frontière des Mores.

Chapitre 8. — DE LA DISPUTE CONCERNANT CALAHARRA. — En ce temps-là le roi don Ferdinand et le roi don Ramire d'Aragonse disputaient la possession de la ville de Calaharra ; le roi d'Aragon prétendit s'en remettre à la décision d'un combat par champions, se confiant en la prouesse de don Martin Gonzalez , qui passait alors pour être le meilleur chevalier de toute l'Espagne. Le roi don Ferdinand accepta le défi , et dit que Rodrigue de Bivar combattrait pour lui, mais qu'il n'était pas là présent ; et les deux rois fixèrent un jour où ils amèneraient chacun leur chevalier, convenant que le vainqueur

gagnerait Calaharra pour son seigneur. Cet engagement ratifié, ils rentrèrent dans leurs états. Immédiatement Ferdinand manda auprès de lui Rodrigue de Bivar, lui apprenant ce dont il s'agissait. Rodrigue remercia le roi d'avoir compté sur son bras ; mais il ajouta que , comme il avait voué un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, il voulait s'en acquitter avant le jour du combat. Le roi y consentit.

Chapitre 9—DE LA CHARITÉ DE RODRIGUE ENVERS UN LÉPREUX.

— Rodrigue partit aussitôt, accompagné de vingt chevaliers, et sur sa route répandit d'abondantes aumônes, nourrissant les pauvres et les indigens. Ils rencontrèrent un jour un lépreux qui, étant tombé dans une mare, leur criait de venir à son aide pour l'amour de Dieu. Rodrigue mit pied à terre, le secourut, le plaça sur le devant de son cheval et l'emmena de cette manière à l'hôtellerie où il devait prendre ses logemens ce soir-là. Ses chevaliers étaient loin de l'approuver ; mais quand ils se furent assis à table, Rodrigue prit le lépreux par la main, lui donna un siège auprès de lui, et mangea dans la même assiette. Les chevaliers en éprouvèrent un tel dégoût qu'ils se levèrent et quittèrent la salle. Rodrigue ordonna qu'on fit un lit pour lui et le lépreux. Ils s'endormirent ensemble. Mais, quand vint minuit, le lépreux lui souffla entre les deux épaules, et son haleine était si forte qu'elle lui traversa le corps ; Rodrigue s'éveilla tout surpris, et, cherchant le lépreux à ses côtés, ne le trouva plus. Il l'appela : — point de réponse. Il se leva alors avec inquiétude, fit monter les valets, se fit apporter de la lumière, et, ne voyant personne, se remit dans le lit. Pendant qu'il pensait en lui-même à ce qui lui était arrivé, à ce souffle brûlant, à cette disparition soudaine, il vit tout-à-coup devant lui un homme vêtu de blanc qui lui dit : « Dors-tu, ou veilles-tu, Rodrigue ? — Je ne dors pas, répondit-il ; mais qui es-tu, toi qui apportes avec toi une telle clarté et une si suave odeur ? — Je suis saint Lazare ; j'étais tout-à-l'heure le lépreux à qui tu as porté secours et fait tant d'honneur pour l'amour de Dieu. C'est pourquoi Dieu t'a accordé en retour un grand don ; car, toutes les fois que tu sentiras sur toi le souffle qui t'a réveillé, commence aussitôt la chose que tu voudrais entre-

prendre, tu l'accompliras selon le désir de ton cœur, n'importe laquelle. Par ainsi ton honneur croîtra de jour en jour ; tu seras redouté des Mores et des chrétiens ; tes ennemis ne prévaudront pas contre toi, et tu mourras d'une mort honorable dans ta maison, au milieu de ta renommée ; car Dieu t'a béni. Va donc, et persévère dans le bien. » A ces mots le saint disparut. Rodrigue se leva et pria jusqu'au jour Notre-Dame la vierge Marie, afin qu'elle daignât intercéder en sa faveur auprès de son divin fils pour protéger son corps et son ame. Quand le soleil se leva, il se remit en route et accomplit le vœu de son pèlerinage en continuant ses bonnes œuvres pour l'amour de Dieu et de sainte Marie.

Chapitre 10.—DU COMBAT QUI FUT LIVRÉ POUR CALAHARRA .

—Or, vint le jour désigné pour le combat qui devait avoir lieu entre Rodrigue et don Martin Gonzales, pour décider à qui appartiendrait Calaharra, et Rodrigue n'était pas arrivé. Déjà son cousin, Alvar Fanez Minaya, se préparant à combattre en sa place, faisait enharnacher son cheval et se revêtait de son armure, quand Rodrigue parut, prit le coursier d'Alvar Fanez, et se présenta dans la lice. Don Martin Gonzalez en fit de même, et les juges réglèrent leurs places de manière que ni l'un ni l'autre n'eût le soleil dans les yeux. Ils fournirent carrière et se rencontrèrent si rudement que leurs lances se brisèrent, et ils furent tous les deux grièvement blessés. Mais don Martin dit à Rodrigue, comme s'il eût espéré l'intimider : « Tu te repens sans doute maintenant, don Rodrigue, d'être entré en lice contre moi, car je te traiterai de telle sorte que tu ne reverras plus dona Chimène, ton épouse bien aimée, et que tu ne retourneras jamais vivant en Castille. » Rodrigue, irrité de ces menaces, répondit : « Vous êtes un bon Chevalier, don Martin Gonzalez, mais de telles paroles sont peu convenables ici, car nous avons à combattre avec le glaive et non avec la langue, et la force est en Dieu, qui donne la victoire à qui il veut. » Et, dans sa colère, Rodrigue, fondant sur don Martin, le frappa sur son casque, en traversa l'acier, et lui fit à la tête une cruelle blessure, d'où jaillit beaucoup de sang. Don Martin Gonzalez atteignit aussi Rodrigue et perça son bouclier de part en part. Le bouclier échappa aux

mains de Rodrigue , mais Rodrigue ne s'oublia pas et blessa de nouveau don Martin au visage. La fureur les anima tous les deux , et leurs coups redoublèrent de violence ; mais pendant qu'ils se frappaient ainsi sans pitié, don Martin Gonzalez perdant beaucoup de sang , sa faiblesse s'accrut au point qu'il tomba à terre. Rodrigue descendit de cheval , tua son ennemi, et demanda aux juges s'il avait encore quelque chose à faire pour réclamer Calaharra; ils lui répondirent non. Le roi don Ferdinand vint à Rodrigue , mit pied à terre près de lui , aida à le débarrasser de ses armes , et , l'ayant embrassé tendrement, l'emmena du champ clos , suivi du joyeux cortège de ses Castillans. Mais autant était vive la joie du roi don Ferdinand et de son peuple, autant était amère la tristesse du roi don Ramire d'Aragon et des siens. Ceux-ci emportèrent le corps de don Martin Gonzalez dans ses terres, et Calaharra resta au pouvoir du roi don Ferdinand.

Chapitre II.—COMMENT LES COMTES COMPLOTÈRENT CONTRE RODRIGUE. — Quand les comtes de Castille virent Rodrigue grandir chaque jour en honneur , ils tinrent conseil ensemble, et résolurent de comploter avec les Mores pour le perdre. Quelques-uns proposèrent de fixer le jour de la Sainte-Croix en mai pour leur livrer bataille, et d'inviter Rodrigue à s'y trouver et le livrer à l'ennemi, qui le tuerait ; par ce moyen ils seraient vengés et redeviendraient les maîtres de la Castille. Mais les Mores auxquels ils s'adressèrent étaient justement les vassaux de Rodrigue , les rois qu'il avait fait captifs et délivrés. Aussi s'indignèrent-ils de cette trahison et ils la révélèrent à Rodrigue. Celui-ci les remercia de leur loyauté , porta les lettres au roi , et lui fit connaître la perfidie des comtes, et surtout de don Garcia, qui fut depuis appelé de Cabra. Le roi irrité les exila et chargea Rodrigue de les chasser du royaume pendant qu'il allait faire un pèlerinage à Saint-Iago. Vint alors dona Elvira , la femme du comte Garcia, qui tomba aux genoux de Rodrigue, son parent; Rodrigue ne voulut pas l'entendre qu'elle ne se fût relevée. « Je vous supplie, mon cousin, lui dit-elle, puisque vous nous avez fait bannir mon mari et moi, de nous écrire une lettre pour quelque roi votre vassal, afin qu'il nous protège et nous offre les moyens de vivre

dans ses domaines. » Rodrigue lui remit une lettre pour le roi de Cordoue, qui accueillit très-bien dona Elvira et son mari pour l'amour de Rodrigue, et leur donna Cabra pour y habiter eux et les leurs. Le comte fut par la suite si ingrat envers le roi de Cordoue qu'il se servit de Cabra pour lui faire la guerre, jusqu'à ce que Rodrigue vint y mettre ordre.

Chapitre 12. — NOUVELLES VICTOIRES DE RODRIGUE. — Pendant que le roi don Ferdinand était en Galice, les Mores envahirent l'Estramadure, dont les habitans appelèrent Rodrigue de Bivar à leur secours; il ne mit aucun retard à accourir avec ses parens et ses amis. Ce fut entre Alienza et San-Estevan de Gormaz qu'il rencontra les infidèles, au moment où ils emportaient leur butin. La bataille fut sanglante; mais enfin Rodrigue vainquit, et la poursuite dura pendant sept lieues de chemin. Il revint avec des richesses en troupeaux et autres dépouilles reprises sur l'ennemi, valant plus de cent mille maravédis, qu'il partagea à ses soldats sans avarice.

De là, Rodrigue aida le roi à conquérir Viseu, Lamego et Coïmbre, où saint Jacques apparut à un évêque grec qui doutait du miracle de son intercession. Le roi don Ferdinand voulut conférer l'ordre de la chevalerie à Rodrigue de Bivar dans la grande mosaïque de Coïmbre qu'il dédia à sainte Marie. Le roi lui donna l'accolade et lui ceignit l'épée, mais sans l'en frapper et sans lui dire les mots d'usage : « Réveille-toi, et ne t'endors pas dans les affaires de la chevalerie, » exhortation inutile pour un tel chevalier. Pour l'honorer plus encore, la reine lui remit son cheval, l'infante dona Urraca lui attacha ses éperons, et depuis ce jour il fut nommé Ruydiez (Rodrigo Diaz). Ensuite le roi voulut qu'il conférât de sa main la chevalerie à neuf nobles écuyers; Rodrigue prit son épée devant l'autel et obéit aux désirs du roi. Cela fait, don Ferdinand confia Coïmbre à don Fisanado, évêque d'Iria, qui, après avoir déserté la bannière des chrétiens, avait trahi les Mores à leur tour pendant le siège, et avait fait beaucoup de mal à ceux-ci, ce qu'il continua jusqu'à sa mort.

Chapitre 13. — COMMENT RUYDIEZ FUT APPELÉ LE CID. —

Le roi fit un pèlerinage à Compostelle, et pendant son absence les Mores reprirent Coïmbre, qu'il fallut leur enlever encore, et Rodrigue se distingua de nouveau à cette occasion. Les habitans de Léon supplièrent alors le roi de repeupler Zamora, ville qui avait été détruite jadis par Almanzor. En ce temps-là arrivèrent les messagers des cinq rois vassaux de Ruydiez de Bivar, pour lui apporter leur tribut, pendant qu'il était avec le roi, et ils l'appelèrent le CID, ce qui signifie SEIGNEUR; ils voulurent aussi lui baiser les mains, mais il n'y consentit qu'après qu'ils eurent baisé la main du roi, à qui Ruydiez offrit le cinquième du tribut, en témoignage de sa suzeraineté; le roi le remercia sans l'accepter, et depuis ce jour-là il ordonna que Ruydiez serait nommé le Cid, parce que les Mores l'avaient appelé ainsi.

Chapitre 14. — COMMENT L'EMPEREUR ET LE PAPE VOULURENT RENDRE L'ESPAGNE TRIBUTAIRE. — En ce temps-là le pape Victor II, tout porté pour l'empereur Henri, somma le roi d'Espagne de reconnaître la souveraineté impériale, le menaçant de prêcher une croisade contre lui s'il refusait. Le conseil était embarrassé, craignant d'une part le grand pouvoir de l'église, et de l'autre voyant combien il serait funeste aux royaumes de Léon et de Castille de se rendre tributaires; le conseil finit par dire qu'il fallait se soumettre. Le Cid n'était pas présent à cette délibération, parce qu'il avait récemment accompli son mariage avec dona Chimène Gomez, et se trouvait auprès d'elle; mais il revint sur ces entrefaites, et le roi, lui apprenant ce qui venait de se passer, lui demanda son avis comme devait le donner un bon et fidèle vassal. Le Cid fut profondément affligé, mais plutôt de la décision du conseil que des menaces du pape, et se tournant vers le roi: « Sire; dit-il, c'est dans un mauvais jour que vous serez né en Espagne, si sous votre règne l'Espagne devient tributaire, elle qui oncques ne le fut; tout l'honneur que vous devez à Dieu, et tous les bienfaits dont il vous a comblé, sont également perdus si pareille chose arrive. Sire, quiconque vous a donné l'avis de céder ainsi aux ordres du pape n'est pas un loyal sujet, ni un homme jaloux de votre honneur et de votre couronne. On

vous menace, Sire, eh bien ! acceptons le défi, et portons nous-même la guerre chez ceux qui la veulent ; vous prendrez avec vous cinq mille chevaliers, tous hidalgos, et deux mille autres que vous fourniront les rois mores, vos vassaux ; Dieu vous aime, il ne laissera pas périr votre honneur. » Et le roi pensa que le Cid le conseillait bien, car le roi était homme de cœur comme le Cid.

Chapitre 14. — COMMENT LE ROI PARTAGEA SON ROYAUME. —

Le roi, confiant le commandement de ses armées à Rodrigue, alla avec lui au-devant du comte Raymond de Savoie et des soldats du roi de France, les battit à plusieurs reprises, força le pape et l'empereur à se désister de leurs prétentions, revint chargé d'honneur en Espagne, et fut appelé don Ferdinand-le-Grand, le pair de l'empereur.

Le roi don Ferdinand accomplit encore beaucoup d'autres choses, qui ont été écrites dans le livre des chroniques des rois d'Espagne ; enrichissant les églises et les monastères, honorant les saints et les martyrs, faisant la guerre aux mécréans. Or il arriva, quand il devint vieux, qu'un jour, pendant qu'il disait ses prières, le confesseur saint Isidore lui apparut, et l'avertit de l'époque et de l'heure de sa mort, afin qu'il pût se préparer, en confessant ses péchés, à se montrer pur de toute souillure en la présence de Dieu. Cela fait, le roi songea aussi à disposer des royaumes que Dieu lui avait donnés, pour prévenir toute dispute entre ses fils après sa mort. Il crut que le mieux serait de partager ses états entre eux ; mais ce fut justement ce qu'il pouvait faire de pire, car il eût mieux valu tout laisser à son fils aîné. Il en avait trois : don Sanche, don Alfonse et don Garcie, avec deux filles, dona Urraca et dona Elvire. A don Sanche il donna le royaume de Castille, jusqu'aux bords du Pisuerga du côté de Léon, avec l'Estramadure, etc. et à don Alfonse, le royaume de Léon et les Asturies, jusqu'aux bords de la Desa, etc. ; à don Garcie, le royaume de Galice, et toutes les terres qu'il avait conquises en Portugal, avec le titre nouveau de roi de Galice, ce pays n'ayant point eu de roi depuis que le roi Léovegildo avait renversé le royaume des Suèves ; à dona Urraca fut léguée la ville de Zamora avec toutes ses dépendances, et une moitié de

l'Infantasgo , à dona Elvire échut l'autre moitié , avec la ville de Viseu et ses dépendances.

Chapitre 15. — COMMENT L'INFANT DON SANCHE FUT MÉCONTENT , ET DE LA MORT DU ROI.—L'infant don Sanche apprenant ces dispositions en témoigna son déplaisir , et protesta contre cette violation de la constitution des rois goths ; le roi répondit qu'il faisait ce que bon lui semblait des pays qu'il avait conquis. Quelque temps après , étant tombé malade de la maladie dont il mourut, il se fit transporter à Léon , où il se prosterna sur les sépultures des saints, implorant leur merci. Puis, mettant la couronne sur son front devant les reliques de saint Isidore : « O seigneur Jésus-Christ ! dit-il , à toi la puissance , à toi la souveraineté , car tu es le roi de tous les royaumes , de tous les rois et de tous les peuples ; maintenant , Seigneur, je te rends les états que tu m'as donnés , mais je conjure ta miséricorde de faire que mon ame soit admise dans la lumière qui n'a pas de fin... » Après cette prière, il prit la couronne sur sa tête, la placa sur l'autel, se dépouilla de la robe royale, brodée d'or, et se revêtit d'un cilice, confessa , tout haut, ses fautes, reçut l'absolution des évêques , avec l'extrême-onction, et se couvrit de cendres.

Ayant accompli cette pénitence solennelle, il se fit transporter en pèlerinage à Sainte-Marie-d'Almazan, où il demeura vingt-sept jours suppliant la vierge sainte d'intercéder pour lui auprès du sauveur ; de là il se rendit à Cabezon, où l'abbé don Ferdinand, homme pieux, vint le trouver avec plusieurs autres hommes honorables de ses royaumes, et le Cid Ruydiez, que le roi recommanda à son fils l'infant don Sanche. Ses affaires étant mises en ordre , il expira le jour de saint Jean l'évangéliste, et rendit à Dieu une ame sans tache, vers l'heure de sexte.

Avant d'expirer, le roi Ferdinand avait fait appeler le cardinal abbé auquel il avait donné sa bénédiction , en invoquant ses propres prières pour l'Espagne et ses fils. On porta son corps à Léon, où il fut enseveli auprès de son père, dans l'église de Saint-Isidore, qu'il avait fait bâtir. Don Ferdinand mourut la trente et unième année de son règne. La reine, sa femme, lui survécut deux ans encore, menant une sainte vie ;

elle avait toujours été une bonne reine , affectionnée à son sexe époux , ne lui donnant que de sages conseils , étant le miroir de son royaume , l'amie des veuves et des orphelins ; sa mort fut une sainte mort , comme celle du roi son époux : Dieu leur accorde son paradis !

FIN DU LIVRE PREMIER.

FRÉDÉRIC II.

Le crépe sombre de la nuit s'étendait encore sur la forêt ; Phébé, suivant avec lenteur sa course inégale et silencieuse , avait disparu de l'horizon. Voilé par des montagnes merveilleusement romantiques , peut-être aussi par la brume épaisse et blanchâtre de la Sprée et des étangs voisins, son disque argenté ne réfléchissait que de faibles rayons , à peine suffisans pour dessiner une silhouette immense de rochers ondoyans que des sapins en cône élevé, des bouleaux à la taille élégante et flexible , couronnaient de leurs noirs rameaux. Les géans et les gnomes , les spectres et les larves , les goules et les vampires , les fantômes aux torches funéraires , après avoir dansé leurs rondes magiques , s'étaient évanouis à l'approche du jour , pour rentrer dans leurs demeures froides et ténébreuses. Quelques sylphes légers et de gentils lutins se balançaient aux branches des arbres , s'abreuyaient dans le calice de la fleur qui venait de s'ouvrir , et livraient leur humide et blonde chevelure à la douce haleine du matin.

La chouette fait encore entendre son appel monotone , sa note ronde , pleine , vibrante , bien que d'une extrême douceur , et qu'elle n'attaque qu'après de longs silences ; le rossignol a déjà commencé les périodes brillantes , les trilles audacieux de son chant de réveil. La douteuse clarté du crépuscule n'efface point encore le feu scintillant des étoiles , de ces diamans que le joaillier de l'univers a cloués à la voûte céleste. Les classiques et rapides coursiers du soleil hennissent , mugissent , frémissent , bondissent d'impatience derrière le rempart qui les arrête. Les Heures, la montre en main et l'almanach dans la poche , les flattent de la voix , caressent leur cou nerveux , leur crinière hérissée , pour modérer cette bouillante ardeur ; et l'Aurore , avec ses doigts de rose , a déjà tiré les

verrous des portes vermeilles de l'Orient. Tout est calme dans la nature. Des fanfares de cors retentissent au loin, l'écho les répète avec fidélité. Le cerf, le daim, le chevreuil, le loup, le sanglier, dressent l'oreille, portent le nez au vent, et cherchent une retraite plus mystérieuse contre la ruse et les armes du chasseur diligent. Rassurez-vous, hôtes des bois, commensaux de la steppe, habitués de la vallée, pensionnaires de la forêt, ce n'est qu'une fausse alerte : aucun de vous ne manquera à l'appel quand l'heure du festin sonnera. Vous déjeûnez plus tard aujourd'hui : c'est le seul malheur qui vous menace.

Une troupe armée s'avance, la terre frémit, retentit sous le pas rythmique des chevaux lancés au galop. Le clairon a sonné la charge, et pourtant on ne doit point attaquer. Les chasseurs arrivent sur la lisière du bois, la suivent, et pénètrent dans l'intérieur après de longs détours. A la voix du chef, le bruit cesse, on se dirige en silence vers l'endroit le plus solitaire, vers le site le plus sauvage. Une caverne profonde, la même où les noirs enfans du tombeau viennent de pirouetter la valse du sabbat, sert d'asile à l'état-major. Le reste de la troupe tire le sabre, arme la carabine et forme un grand cercle autour de la grotte, afin de protéger les opérations de l'assemblée délibérante. Postés sur les hauteurs, des cavaliers, vedettes avancées, doivent sonner du cor à l'approche d'un témoin indiscret, d'un espion, ou d'un escadron qui voudrait tenter un coup de main. Tout le monde sait que les seigneurs de la cour de Versailles en agirent avec autant de complaisance à l'égard de Louis XIV, lorsque ce monarque galant voulut avoir, au milieu des bois, un premier tête-à-tête avec M^{lle} de Fontanges. Louis trouva des charmes ravissans dans la conversation de cette fille d'honneur, dont l'esprit et l'érudition n'avaient pourtant rien de remarquable, s'il faut en croire les chroniqueurs du temps.

Voglio far il gentiluomo,

dit Leporello, maudissant son état de serviteur qui le condamne à faire sentinelle sur un banc, la lanterne à la main, tandis que don Juan est dans la chambre de la belle dona

Anna. Si les vœux de ce valet simple et malin étaient exaucés, sa condition changerait-elle sur ce point ? Non, sans doute ; il ferait toujours sentinelle pour le même objet ; d'une manière plus noble, il est vrai, en troquant sa lanterne contre un couteau de chasse. Mais revenons à nos conjurés prussiens.

Ils sont en sûreté, *in loco tuto* ; on veille si bien dans la forêt et sur la plaine qu'il est impossible de les débusquer dans leur tanière. Tandis que l'on bat le briquet pour allumer des chandelles, leur chef improvise cette brève allocution :

« Vous savez quelle peine vous attend si nous sommes surpris. Compagnons de mes nobles exercices, il y va de la vie. Une corde assez mince, mais solidement tressée, vous élèverait dans les airs. Il est vrai que ceux qui appartiennent à la caste privilégiée ne seraient point exposés à cette mort ignominieuse, ils pourraient prétendre à l'honneur d'être décapités. Le roi vous l'a promis, croyez qu'il tiendra sa parole. Mais nous saurons dérober notre réunion illicite aux recherches les plus actives. Le secret sera bien gardé, le même intérêt nous unit. Le prix que je mets à de tels services vous paraît satisfaisant ; de plus grandes récompenses vous seront offertes quand le sceptre aura passé dans mes mains. Que ce doux espoir, et la vigilance des assidés qui nous protègent, dissipent vos craintes et portent dans votre cœur le calme et l'émulation qui doivent présider à nos exercices. Aux armes ! aux armes ! et que le divin Apollon nous assiste ! »

A ces mots chacun s'empresse de courir à l'arsenal mystérieux. Les flancs du rocher sont ouverts, des trappes cachées sous la mousse et les broussailles sont levées ; on en tire des violons et des violoncelles, des violes et des contrebasses, des cors et des bassons, des flûtes et des hautbois, des partitions et des cahiers, une bibliothèque entière. Des pierres disposées en pupitres reçoivent les parties d'orchestre. Le premier violon donne le signal, et l'explosion la plus brillante fait retentir la voûte profonde et sonore. Après cette introduction, le prince royal exécute un concerto, des sonates, des menuets, des giges, des caprices, avec ses intrépides accompagnateurs.

Il fallait toujours qu'il prît une part active à la musique, et le rôle d'auditeur ne lui convenait pas du tout.

La matinée musicale finie, des fanfares annoncent le départ. On fait un bruit d'enfer au milieu de la forêt; un excellent déjeuner raffermirait l'embouchure des piqueurs virtuoses, et les quadrupèdes, les volatiles, en sont quittes pour la peur.

C'est ainsi que le grand Frédéric préludait aux travaux qui l'ont illustré dans l'empire de l'harmonie. C'est par de semblables ruses de guerre qu'il est parvenu à conquérir le rang distingué qu'il occupe parmi les flûtistes. Plusieurs rois d'Égypte ont mérité l'honorable surnom de joueur de flûte; et *Fredericus-Tibicen* doit avoir le pas sur les *Ptolomées-Aulètes*, malgré la priorité des dates. Car il faut convenir que Frédéric a vaincu de plus grandes difficultés et triomphé d'une infinité d'obstacles que d'autres n'auraient pas surmontés pour acquérir du talent. Le roi son père lui avait défendu de faire de la musique, et même d'en entendre. Le maître assez téméraire pour oser montrer au prince royal comment il fallait gouverner l'embouchure, donner un coup de langue, filer un coulé, prendre la fourche du bémol ou la clef du dièse, devait être pendu sur-le-champ comme coupable de haute trahison.

Assurément ce roi n'aimait pas la musique.

Mais la reine était passionnée pour cet art, elle entretenait une troupe de chanteurs et de symphonistes à son service, afin de favoriser le goût de son fils. La tendresse maternelle, l'amour de l'art, étaient-ils les seules causes de cette réunion concertante? Des malins ajouteraient encore l'esprit de contradiction. Les reines sont-elles exemptes de cette faiblesse féminine?

Frédéric devenu roi se livra sans contrainte à ses exercices musicaux, mais d'une manière singulière, que le célèbre organiste Sébastien Bach sut très-bien apprécier. » Vous croyez, » disait-il à un Français, vous croyez que le roi aime la musique? Non, il n'aime que la flûte. Si vous pensez qu'il aime la flûte, vous vous trompez encore, car il n'aime que sa flûte. »

Mlle Schmechlingen, plus connue sous le nom de M^{me} Mara,

violoniste fort habile d'abord, et dont la réputation comme cantatrice s'étendait dans toute l'Europe musicale, arrive à Berlin. Frédéric refuse de l'entendre, et dit à ceux qui l'en prient : « Une cantatrice allemande ! J'aurais autant de plaisir » à entendre le hennissement de mon cheval. » Il s'y décide pourtant après bien des sollicitations ; et le premier air que M^{lle} Schmehligen exécute détruit les fâcheuses préventions de Frédéric. Ce prince veut sur-le-champ éprouver les moyens et le talent de la virtuose ; il va chercher les manuscrits les plus difficiles de sa bibliothèque et les lui présente. La cantatrice allemande chante, à la première vue, tous ces morceaux de différens styles, avec autant de grâce, de vigueur, d'aplomb, que si elle les avait étudiés d'avance. Frédéric, surpris et charmé, rendit hommage au talent qu'il avait méprisé sans le connaître.

M^{me} Mara fit une sensation prodigieuse à Paris, où elle chanta au concert spirituel. Sa voix, dont le diapason peut se comparer à celui de M^{lle} Sontag, d'*ut* grave en *mi* sur-aigu, était forte, sonore et d'une extrême douceur lorsqu'elle voulait en modérer l'éclat. Son agilité merveilleuse la faisait triompher dans l'air de bravoure ; elle disait le *cantabile* avec une expression charmante, et chantait d'une manière également supérieure en allemand, en italien, en français et en anglais. M^{me} Mara est morte l'année dernière à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

La reine de Prusse sollicitait vivement son auguste époux, et ne pouvait obtenir la révocation des ordonnances sévères qu'il avait lancées contre les musiciens, et la main-levée des inhibitions et défenses faites au prince royal. L'anathème existait toujours. Frédéric était musicalement excommunié par son père ; mais la reine favorisait toujours ses escapades. Soit qu'elle se fût décidée à braver la colère de son mari, soit que le roi, par un traité secret, lui eût permis quelques licences, le reine engagea Quantz à rester quelques années à sa cour. Ce flûtiste célèbre était venu à Berlin en 1728, avec le baron de Seyfertig, à la suite du roi de Pologne. Après avoir joué deux ou trois fois devant la reine, cette princesse lui offrit un traitement de 800 dollars par an. Quantz aurait accepté volontiers, mais le roi de Pologne, avec lequel il avait des engage-

mens, refusa son approbation, et consentit seulement à ce que son premier flûtiste se rendit à Berlin de temps en temps. C'est alors que Frédéric prit des leçons de flûte de ce maître, qui deux fois par an se rendait à Berlin, à Ruppin, à Rheinsberg, résidences ordinaires de son illustre élève.

A la mort du roi de Pologne, en 1733, Quantz fut de nouveau demandé par la cour de Prusse et refusé. Auguste III donna à son flûtiste les 800 dollars offerts par la reine de Prusse, et confirma la permission et les congés accordés par son père. Frédéric poussa plus loin ses prétentions envers la Pologne, et ne borna pas ses demandes à si peu de chose, il lui fallut des provinces. Peut-être le refus de lui céder son virtuose favori ne fut pas tout-à-fait étranger à la mauvaise humeur de ce prince contre les Polonais. Les Grecs armèrent des vaisseaux et vinrent assiéger Troie pour réclamer une jolie femme, Frédéric n'aurait pas brûlé une amorce pour toutes les Hélènes de son temps; mais je ne répons pas que le *tibicen* irrité n'eût employé son artillerie pour la conquête d'un héros aussi précieux que le flûtiste Quantz.

Frédéric était obligé de se contenter des visites que son maître lui faisait tous les six mois. Il travaillait alors jour et nuit, et rongait son os comme un affamé. Ces bouffées trop rares, ces exercices pris de loin en loin ne pouvaient le satisfaire, et douze ans, oui, douze ans s'étaient écoulés pendant lesquels de fortes indigestions musicales avaient été suivies de longues famines. Frédéric enrageait : ce régime, ce système d'éducation ne lui convenait point; enfin, en 1740, il dit à son maître : « Mon cher Quantz, il faut absolument que vous » soyez à moi, tout pour moi, sans partage, que nos exercices » ne soient plus interrompus. J'ai trop long-temps souffert » de vos absences. il me faut Quantz ou la mort; et j'aurai » Quantz. Laissez là votre roi de Pologne, il ne veut pas vous » céder, je le conçois. Mais ce prince est incapable de vous » apprécier : s'il vous retient, c'est seulement par opiniâtreté. » Désertez, oui, désertez; sauvez-vous à Berlin, et s'il est » assez hardi pour vous réclamer, je lui ferai entendre une » musique un peu plus bruyante que toutes les flûtes de l'Eu- » rope réunies. On ne vous avait offert que 800 dollars, ce » n'est point assez; je porte votre pension à 2,000, entendez-

» vous ? C'est une pension , et puissiez-vous en jouir aussi
 » long-temps que votre stature de Goliath , votre force d'Her-
 » cule , semblent le promettre. Vous composerez pour moi
 » seul des concertos : 300 ducats vous seront comptés chaque
 » fois que vous en mettrez un sur mon pupitre. Il m'en faut
 » beaucoup , cinq cents , par exemple. Vous savez que je suis
 » un vigoureux consommateur. Vous avez perfectionné la flûte
 » en fabriquant vous-même les instrumens que vous destinez
 » à vos élèves. Ces flûtes , je les veux toutes ; c'est pour moi ,
 » qui dorénavant serai votre seul élève , que vous arrondirez
 » l'ivoire et le buis , que vous percerez l'ébène. Cent ducats
 » vous sont assignés pour chaque flûte. Un homme tel que
 » vous ne doit point se mêler aux symphonistes de l'orchestre :
 » je vous exempte de tout service , de toute dépendance
 » Vous ne jouerez que dans ma chambre , et n'obéirez qu'aux
 » ordres que je vous donnerai moi-même. Voyez si de tels
 » avantages et l'amitié , l'estime , l'admiration que j'ai pour
 » vous peuvent balancer les agrémens que vous offre la cour
 » de Pologne. »

Quantz , ne voulant pas désobliger un écolier si généreux et si dévoué , accepta tout , et fit agréer sa démission par Auguste III. Le maître et l'élève jouirent alors de tout leur temps et de toute leur liberté ; ils se régalerent de musique *ad libitum*. Depuis trente ans ils se livraient deux fois par jour à ces exercices , lorsque le voyageur Burney , docteur en musique , les visita et fut admis aux études , aux concerts du grand Frédéric. Empruntons trois pages au récit de cet Anglais *dilettante*.

» POTSDAM. — Après le dîner j'allai voir le palais neuf du roi ,
 » bâti depuis la dernière guerre , sur un terrain qui n'était , il y a
 » huit ans , qu'un marais , comme tout ce qui l'environne ; de
 » plus terrain nu et stérile. C'est à l'occasion de la promptitude
 » avec laquelle ce palais fut construit , et le pays changé de face ,
 » qu'un auteur allemand dit : Il faut avouer que Sa Majesté fait
 » des miracles , bien qu'elle n'y croie pas.

»

» Les appartemens sont meublés et décorés avec tout le goût et
 » la magnificence possibles. Il y en a une suite destinée à chacune

» des branches de la famille royale. Les plus beaux sont ceux du
 » roi, de sa sœur la princesse Amalie, et du prince de Prusse. Il y a
 » dans chacun un salon consacré à la musique, où l'on trouve
 » avec des livres, des partitions, des pupitres, un clavecin et d'au-
 » tres instrumens.

» Le salon de concert de Sa Majesté est orné de glaces d'une
 » grandeur extraordinaire, de sculptures dorées en partie, et ver-
 » nies en vert par Martin de Paris. Tout l'ameublement et la dé-
 » coration en sont du meilleur goût. On y voit un piano de Sil-
 » bermann de Neuberg, bien verni, bien orné, portant un pupitre
 » d'écaille de tortue élégamment plaqué en argent, pour le service
 » de Sa Majesté. J'ai trouvé sur la table un catalogue de concertos
 » pour le palais neuf, et un livre de solfèges manuscrits. Ce sont
 » des préludes, des exercices pour la flûte, composés de traits et
 » de divisions difficiles pour la main, dans le genre des solfèges
 » destinés aux chanteurs. Il y a aussi des livres de toute espèce
 » pour l'usage de la flûte dans chaque salon de musique de chaque
 » palais.

» Dans un autre appartement, il y a un très-beau clavecin de
 » Schudi fait en Angleterre. Charnières, pédales, cadre, tout est
 » d'argent. La caisse est de marqueterie, et le devant, d'écaille
 » de tortue. Cet instrument, qui a coûté 200 guinées, est venu
 » par mer à Hambourg, et de là à Potzdam par l'Elbe et le Havel;
 » ce qui l'a détérioré au point qu'il a été impossible de s'en servir.
 » Toutefois il est naturel de supposer qu'il y a dans cet accident
 » de la jalousie de métier, et que l'on aura craint que la perfec-
 » tion de l'ouvrage ne donnât point lieu à d'assez fréquentes répa-
 » rations.....

» Je voulais absolument assister au concert de Sa Majesté le soir
 » même à Sans-Souci. J'y fus conduit entre cinq et six heures par
 » un officier de la maison, sans quoi il m'eût été impossible d'ob-
 » tenir l'entrée du palais qu'habite le roi. Et, bien qu'accompa-
 » gné, je subis un interrogatoire, non-seulement en sortant de
 » Potzdam, mais à chaque porte du château. On me conduisit
 » dans un des appartemens intérieurs dans lequel étaient les gen-
 » tilshommes de la troupe du roi pour attendre ses ordres. Il était
 » contigu à la salle du concert, de manière que je pouvais en-
 » tendre distinctement Sa Majesté jouer ses solfèges et travailler
 » ses passages difficiles avant que l'on appelât les musiciens. J'y

» trouvai M. Benda, qui eut la bonté de me présenter à M. Quantz.
 » Ce musicien est d'une stature colossale, et paraît jouir d'une
 » belle santé, car il est très-vigoureux pour un homme de soixante-
 » seize ans. Il me dit que Sa Majesté, son écuyer, ne jouait pas
 » d'autres concertos que ceux qu'il avait lui-même composés ex-
 » près pour son usage, et dont le nombre s'élevait à trois cents,
 » qu'il exécutait successivement. Cet attachement exclusif aux
 » compositions de son vieux maître paraît tenir à un peu d'habi-
 » tude. Cependant elle marque ici une disposition constante qu'on
 » ne rencontre que rarement chez les princes. Les compositions
 » des deux Graun et de Quantz ont été en faveur chez Sa Majesté
 » prussienne pendant plus de quarante ans. Et, s'il est vrai, com-
 » me on l'assure, que la musique ait dégénéré depuis le temps où
 » florissaient A. Scarlatti, Vinci, Leo, Pergolèse, Porpora et les
 » plus grands chanteurs de leur époque, ce serait la preuve d'un
 » jugement profond et d'un grand discernement chez Sa Majesté
 » d'être restée toujours attachée aux productions d'un temps que
 » l'on peut regarder comme le siècle d'Auguste en musique.

» Toutes ces réflexions se présentaient à mon esprit pendant
 » mon entretien avec M. Quantz, lorsque nous fûmes avertis par
 » l'huissier porteur de l'ordre de Sa Majesté aux gentilshommes
 » de la troupe de le suivre dans la salle voisine.

» La séance commença par un concerto de flûte dont Sa Majesté
 » exécuta les récits avec une grande précision. Son embouchure
 » est égale et nette, son doigté brillant, et son goût simple et
 » pur. J'ai été aussi également charmé de la clarté de son jeu dans
 » l'*allegro* que de son expression et du sentiment qu'il met dans
 » l'*adagio*. Elle surpasse en plusieurs de ces points essentiels tout
 » ce que j'ai entendu d'habiles amateurs et beaucoup de profes-
 » seurs. Sa Majesté joua successivement trois concertos longs et
 » difficiles, et tous les trois avec la même perfection.

» M. Quantz ne faisait pas d'autre partie dans ces concerts que
 » de donner le mouvement avec la main en commençant chaque
 » morceau, et de temps en temps de crier bravo à son écuyer royal
 » à la fin des solos, et d'applaudir après la dernière cadence.
 » C'est un privilège réservé au maître. Les cadences que fait Sa
 » Majesté sont bonnes, mais trop longues et trop étudiées. On voit
 » que ces concertos ont été écrits dans un temps où ce virtuose
 » couronné tenait mieux sa respiration. Il est maintenant obligé

» de reprendre haleine au milieu des traits difficiles et des points d'orgue.

» Après les trois concertos joués à la file, le concert finit. Je retournai à Potzdam, et toujours en subissant l'examen de toutes les sentinelles.

» Voici comment Frédéric passe son temps à Sans-Souci. Je vais présenter le détail de l'emploi qu'il en fait, sans jamais enfreindre en aucune manière la règle qu'il s'est imposée. Pendant la paix, il l'observe si strictement, et depuis le commencement de son règne, que l'on peut affirmer que les évolutions qu'il fait faire à ses soldats, à la parade, n'ont pas plus d'exactitude, plus de symétrie que ses exercices particuliers.

» Frédéric se lève constamment à quatre heures du matin pendant l'été, à cinq heures en hiver. Jusqu'à neuf heures il s'entretient avec ses ministres, lit ses lettres, indique en marge ses réponses. Il prend alors une tasse de café, revient à son travail avec les ministres, qui lui présentent alors les diverses questions, les difficultés, les renseignemens, les demandes, etc. Il emploie ainsi deux heures, après lesquelles il exerce son régiment des gardes avec la même exactitude qu'y mettrait un jeune colonel.

» Il dîne à midi et longuement avec douze ou quinze personnes. Il donne une heure aux artistes et faiseurs de projets, lit et signe les lettres expédiées sur ses notes, et regarde les affaires du jour comme terminées; le reste est pour les amusemens. Après son concert du soir, il parle avec ses courtisans, ou bien écoute son lecteur, qui lui fait connaître les titres et les extraits des livres nouveaux. Il indique ceux qu'il veut que l'on achète pour sa bibliothèque. Il permet qu'on lise dans son cabinet. C'est ainsi que son temps est distribué quand il n'est point en voyage ou en guerre. Il se retire toujours à dix heures pour aller composer de la musique de flûte avant de se mettre au lit. »

Comme ces concerts devaient être amusans! Trois cents concertos du même maître Quantz, autant de caprices et de fantaisies dont un tiers avait été composé par Frédéric, six cents morceaux en tout, portant chacun leur numéro d'ordre et curieusement reliés et rangés dans des armoires, d'où on les tirait trois à trois pour être passés en revue en grande cé-

rémonie. Jamais exercices musicaux n'offrirent plus de symétrie et d'uniformité. On changeait le programme comme les receveurs de la loterie changent leur tableau, en glissant de nouveaux numéros dans le même cadre. Lorsque la noble assemblée avait entendu les numéros 180 181-182, elle pouvait compter que le lendemain le même exécutant lui jouerait sur le même instrument, dans le même salon, à la même heure, les numéros 183-184-185 du même auteur. Cette pâture musicale ressemble beaucoup à ce repas de famille où chaque convive devait fournir son plat : tous apportèrent des crevettes.

L'auditoire savourait chaque soir avec une religieuse attention, un silence parfait, une admirable patience, la triple bordée de trois concertos de flûte en trois parties, exécutés par le virtuose couronné qui se divertissait comme un roi. Chacun, en avalant ses bâillemens, disait : Le roi s'amuse. Ce n'est qu'à la cour que l'on peut rencontrer autant de résignation. Les concertos de Quantz ne voyaient le jour que pour être placés sur le pupitre royal; on les renfermait après jusqu'à ce que leur tour revint. Frédéric ne jouait que cette musique et la sienne. Les compositions vocales des deux Graun lui plaisaient aussi. Le style d'église fut peu cultivé à Berlin pendant son règne; il portait si loin la prévention contre ce genre que c'était assez qu'un musicien eût écrit une messe, un motet, pour qu'il regardât son goût comme usé, flétri, et qu'il dit de ses autres productions : « Cela sent l'église. »

Frédéric faisait manœuvrer ses musiciens comme ses soldats, et les soumettait à une discipline aussi sévère. On ne représentait devant lui que les opéras de Graun, d'Agricola, de Hasse; il ne voulait entendre que les meilleurs ouvrages de ce dernier; malheureusement il y en avait peu. L'exécution des opéras ne pouvait avoir lieu que d'après les instructions qu'il donnait. Placé dans sa loge, au niveau de l'orchestre et derrière le maître de musique, il surveillait l'observation de ses ordres. Attentif au jeu des symphonistes et des acteurs, il remarquait, signalait la négligence la plus légère, et le coupable était par lui-même sévèrement réprimandé. Si quelqu'un osait s'écarter de la consigne, en ajoutant à son rôle ou bien en supprimant quelque chose de sa partie, il lui était ordonné

sur-le-champ , de par le roi , de s'attacher strictement à l'exécution des notes écrites par le compositeur , sous peine de punition corporelle. Cette mesure rigoureuse a rendu la musique stationnaire en Prusse pendant le règne de ce souverain.

Après la bataille de Kollin , où l'armée prussienne fut battue , Frédéric rentra dans sa tente , remit son épée dans le fourreau , prit sa flûte , et composa un menuet. Je serais curieux de savoir si le *maestro* improvisa un menuet tranquille dans le genre de ceux de Boccherini , ou bien un *scherzo* impétueux , une boutade véhémement du caractère des menuets de Mozart et de Beethoven.

L'habitude du commandement donne assez souvent aux rois une attitude fière , ils portent la tête haute et bien plantée. Frédéric avait un perpétuel torticolis , sa tête suivit le mouvement que l'exécution musicale lui imprimait , et s'inclina tout-à-fait à gauche. A force de s'éloigner de la perpendiculaire , son cou se tordit , et finit par rester à la place où la flûte le repoussait constamment. Comme Bohrer et Paganini , Frédéric plia son corps sous son instrument ; il commandait son armée , la tête sur l'épaule , en véritable héros flûtiste , en virtuose *tibicen*.

Frédéric , après avoir , pendant cinquante ans environ , affectonné la musique au point d'y consacrer quatre heures par jour , devint tout-à-fait indifférent pour cet art. Ayant perdu quelques-unes de ses dents de devant , il supprima ses concerts , parce qu'il ne pouvait plus y jouer de la flûte. Il aimait à s'entendre , et ne voulait point écouter les autres ; ce qui prouve que la plus grande satisfaction que Sa Majesté avait montrée pour la musique venait du plaisir qu'elle trouvait dans sa propre exécution. Louis XIV , devenu vicieux et ne pouvant plus être galant , bannit la galanterie de Versailles , et les courtisans s'occupèrent alors sérieusement de la grande affaire de leur salut. Les destinées d'un art dépendent souvent des moyens d'exécution du souverain qui le professe et le protège.

CASTIL-BLAZE.

§ I^{er}.

L'AUTEUR DU MOINE (1).

(MONK-LEWIS.)

On commençait déjà à s'occuper de littérature allemande à Édimbourg, en 1788, lorsque l'excellent et spirituel lord Woodhouselee, un des amis de ma jeunesse, fit une traduction distinguée des BRIGANDS de Schiller, la première qui fut publiée dans la Grande-Bretagne, quoiqu'il en parût, peu de

(1) Ces détails inédits sur la liaison de sir Walter Scott avec Monk-Lewis font partie des Mémoires, Lettres, Journaux et Notes réunis par M. Lockhart pour composer l'autobiographie de l'illustre romancier son beau-père. Les biographies anglaises sont très-laconiques sur la vie de Lewis. Pour donner une idée de la tolérance littéraire de sir Walter Scott, si chaste et si moral lui-même dans ses écrits, mais qui avait pris aussi avec franchise la défense de lord Byron contre le *cant* britannique, nous citerons ici l'article sur Lewis qu'on trouve dans le DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE UNIVERSEL de J. Watkins.

« Lewis (Mathieu-Grégoire), écrivain licencieux, né à Londres en 1775. Son père était sous-secrétaire d'état à la guerre, et possé-

temps après, une autre à Londres (car Londres avait encore alors le monopole des nouveautés littéraires). L'enthousiasme avec lequel fut accueillie cette traduction ne fit qu'augmenter le goût du public pour les productions d'Allemagne.

Le succès d'un très-jeune littérateur vint bientôt prouver que ce goût nouveau pouvait être facilement mis à profit pour renouveler l'esprit de notre littérature par une littérature étrangère, à peu près comme en médecine on a quelquefois essayé la transfusion du sang pour ranimer dans les veines d'un malade vieux et épuisé la vie et la circulation de sa jeunesse. L'auteur qui tenta le premier d'introduire quelque chose du goût allemand dans notre drame et notre poésie est aujourd'hui comparativement oublié, malgré l'intérêt universel qu'inspirèrent ses premiers ouvrages. C'était Mathieu Gregoire Lewis, dont je peux parler, l'ayant beaucoup connu.

Le rang de Lewis dans le monde avait été déterminé d'avance par sa naissance, qui en même temps assurait sa fortune. Son père était sous-secrétaire d'état à la guerre, place alors très-lucrative, et le jeune poète fut pourvu d'un siège au parlement aussitôt que son âge lui permit de l'occuper. Mais son esprit ne le portait pas à la politique, ou du moins ses opinions n'étaient pas celles qu'eût approuvées son père, attaché à l'administration de M. Pitt. Il était d'ailleurs indolent, et, quoique doué d'une intelligence assez vive pour réussir, s'il eût voulu, dans la littérature sérieuse, il préféra cultiver un genre où il obtiendrait un succès plus immédiat.

Ayant complété son éducation sur le continent, Lewis eut l'occasion de s'abandonner à son goût pour l'extraordinaire et le surnaturel, en parcourant le pays enchanté de la *féerie*

dait de riches domaines dans les Indes-Occidentales. Le fils fut élevé à Westminster-School, après quoi il alla sur le continent, et à son retour obtint un siège au parlement; mais il ne joua aucun rôle dans la chambre. A la mort de son père, il partit pour la Jamaïque et mourut en revenant (1818). Ses principaux ouvrages sont : 1° LE MOINE, roman infâme. 2° LE SPECTRE DU CHATEAU, drame. 3° ADELMONE, tragédie. 4° CONTES D'HIVER. 5° LES TYRANS FÉODAUX, roman. 6° CONTES DE TERREUR. 7° CONTES ROMANTIQUES. 8° OËNOM, drame. 9° Poèmes, etc.

(N. du D.)

ou *diablerie* des Allemands, sans négliger d'étudier leur tragédie et leur poésie romantique. Nous sommes facilement conduits à imiter ce que nous admirons, et à son retour Lewis se fit connaître de bonne heure par un roman dans le goût allemand, intitulé *LE MOINE*. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il fit cet ouvrage, fondé sur l'apologue oriental du *SANTON BARSISA* (1). Lewis y introduisit des agens surnaturels avec une confiance hardie en sa force qui lui garantissait l'attention du lecteur. *LE MOINE*, quoiqu'on pût lui adresser les objections générales contre le genre et quelques critiques particulières à l'ouvrage lui-même, plaça tout d'abord l'auteur à un rang élevé dans la littérature. Ce n'était pas non plus une œuvre ordinaire; et Charles Fox, juge assez difficile, traversa la salle de la chambre des communes pour aller féliciter le jeune auteur d'un succès auquel applaudirent aussi plusieurs hommes distingués de ce temps-là.

Le parti qui se déclara pour *LE MOINE* fut d'abord le plus fort dans l'arène de la critique, et il se passa quelque temps avant que l'auteur anonyme des *PURSUITS OF LITTÉRATURE* (2) dénonçât comme puéril et absurde le merveilleux dont Lewis s'était servi :

*I bear an English heart
Unused at ghosts or rattling bones to start,*

« je porte un cœur anglais qui ne saurait avoir peur des fantômes ou du bruit des ossemens. » Cependant le savant et ingénieux critique n'est pas très-conséquent lorsqu'il loue la magie des poètes italiens, et félicite *M^{rs} Radcliffe* de son succès dans l'emploi des mêmes moyens surnaturels, qu'il blâme si sévèrement chez son jeune émule.

Un sujet plus légitime de critique était la liberté peu délicate de certains passages du *MOINE*. On ne n'accusera pas, je pense, d'être l'apologiste complaisant ou intéressé d'un tort qui blesse également la décence et la bonne éducation; mais

(1) Voir cet apologue traduit dans la *REVUE DE PARIS*.

(2) *LES POURSUITES DE LA LITTÉRATURE*, satire sur le mauvais goût du temps, dont l'auteur était M. Mathias. (N. du Tr.)

Lewis, sans murmurer et avec bonne grâce, s'étant tout d'abord rendu aux remontrances de ses censeurs, en retranchant d'une seconde édition les passages blâmés, nous ne saurions nier qu'après cette réparation suffisante on n'ait insisté sur la censure avec peu de générosité et de bonne foi. Il semble vraiment qu'on voulût autre chose que l'amendement de l'auteur. Puisque sa jeunesse, son éducation étrangère et sa docilité si prompte ne purent apaiser la fureur des critiques, il est bien permis de les comparer à ce juge dont la sévérité nous a valu notre proverbe : « Avoue, et sois pendu. » Combien d'auteurs, tout aussi coupables que Lewis, ont obtenu leur grâce sans rétractation et sans palinodie ! Pour rendre pleine justice à un ami qui n'est plus, je vais citer ici ce qu'il écrivait à son père pour sa défense, le 23 février 1789.

« Mon cher père,

» Quoique persuadé que la clameur qui s'est élevée contre LE MOINE ne saurait vous avoir fait concevoir le moindre doute sur la droiture de mes intentions, ou sur la pureté de mes principes, je comprends néanmoins que vous ayez dû voir avec déplaisir que quelques personnes aient été moins indulgentes. Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour vous exprimer mon chagrin de vous avoir ainsi fait de la peine et vous assurer que la chose n'arrivera pas une seconde fois. Vous avoir occasioné la plus légère contrariété serait une raison suffisante pour me faire regretter d'avoir publié la première édition du MOINE; mais j'en ai d'autres qui, quoique moins fortes, n'en seraient pas moins décisives. Je m'aperçois que je m'en suis trop rapporté à mon propre jugement; que, convaincu de l'innocence de mon but, je n'ai pas assez examiné si je pouvais l'être de celle de mes moyens pour l'atteindre, et que, sous plus d'un rapport, j'ai à m'accuser d'avoir été très-imprudent. Qu'il me soit permis toutefois de faire observer que ce n'est pas d'un jeune homme de vingt ans qu'on doit attendre beaucoup de prudence. L'inexpérience m'avait empêché de distinguer ce qui pourrait blesser les autres; mais aussitôt que je me suis aperçu de l'effet que j'avais produit, j'ai soigneusement révisé le livre, et raturé jusqu'à la dernière syllabe de ce qui pouvait être interprété comme immoral. Ce n'était pas, au reste, difficile à faire; la critique ne

portant que sur des expressions trop fortes ou des mots mal choisis et non sur les sentimens, les *caractères* et la *tendance* générale de l'ouvrage. S'il me fallait prouver que le fond de mon sujet est à l'abri de la censure, j'en appellerais à Addison; la morale et l'esquisse du MOINE sont prises d'une allégorie insérée par lui dans LE GUARDIAN, et dont il vante l'invention habile ainsi que le but moral. Malheureusement je pensais que plus je chargerais mes couleurs plus mon tableau produirait d'effet; il ne me vint pas à l'esprit qu'en montrant le vice dans son *triomphe temporaire*, je pouvais faire autant de mal que sa *honte* et son *châtiment* feraient de bien. Faire *beaucoup* de bien, par le fait, n'était pas ce que j'attendais de mon livre, ayant toujours cru que notre conduite dépend de nos cœurs et de nos caractères, et non des livres que nous lisons, ou des principes que nous entendons exprimer; mais si je n'espérais pas qu'un roman frivole, écrit par un jeune homme de vingt ans, pût être une lecture fort utile, j'étais bien persuadé que je ne pouvais faire un livre dangereux d'un sujet fourni par l'un de nos meilleurs moralistes, et dans la composition duquel je n'introduisais par un seul incident ou un seul caractère sans avoir l'intention de mettre en relief quelque maxime généralement approuvée. Ce fut donc avec une surprise infinie que je me vis l'objet d'une telle réprobation, etc., etc., etc. »

Une autre peccadille de l'auteur du MOINE fut l'emprunt qu'on lui reprocha d'avoir fait à Musæus et aux contes populaires des Allemands de l'aventure singulière et originale de *la Nonne sanglante*; mais la hardiesse et la facilité avec laquelle Lewis a tracé quelques scènes de terreur, amenées, les unes par des causes naturelles, les autres par des causes surnaturelles, prouvent clairement que le plagiat ne provenait pas d'un manque d'invention, mais tout au plus de paresse, à moins que ce ne fût aussi un calcul.

En dépit de toutes les critiques, LE MOINE fut un roman si populaire qu'il sembla créer une époque dans notre littérature; mais le public fut surtout charmé de la poésie dont Lewis avait entremêlé la prose de son récit. C'est aujourd'hui une chose oubliée après tant de révolutions dans nos goûts littéraires; mais je ne puis être le seul à me rappeler l'effet que produisirent la belle ballade de *Durandarte*, qui eut le bon-

heur d'être adaptée à un air à la fois si pathétique et si doux, *Alonzo et Imogène*, et plusieurs autres légendes qui avaient alors tout le charme de la nouveauté et de la simplicité. Dans sa poésie comme dans sa prose, Lewis avait été un heureux imitateur des Allemands par son amour pour les vieilles ballades et la couleur superstitieuse qu'il leur prêtait. Un nouvel arrangement des stances et une plus grande variété dans la construction des vers furent aussi applaudis dans ses légendes comme une nouvelle corde ajoutée à la harpe anglaise. Sous ce rapport, on accueillit surtout avec faveur le rythme d'*Alonzo-le-Brave*.

Bref, les ouvrages de Lewis furent admirés, et l'auteur devint célèbre, non pas seulement par son propre mérite, quoique ce ne fût pas un talent médiocre, mais parce qu'il avait, en quelque sorte, séduit le public par surprise, en se servant d'un style de composition qui, comme les mélodies nationales, répond si bien au goût général, qu'il a beau fatiguer par l'abus qu'en font les imitateurs, il ne lui faut qu'être oublié quelque temps pour recouvrer tout-à-coup sa popularité primitive.

Or, ce fut lorsqu'il était à l'apogée de sa célébrité que M. Lewis se trouva entraîné à faire, tous les ans, un voyage en Écosse, par suite de son attachement à l'illustre famille d'Argyle; j'eus l'avantage d'être présenté à l'auteur le plus distingué de l'époque par une dame de cette famille (lady Charlotte Bury), dont la beauté n'est pas moins remarquable que l'esprit. Cette connaissance, qui devint peu à peu une amitié presque intime, eut pour conséquence de faire de moi, alors jeune avocat, un auteur de ballades écossaises, et elle décida de l'avenir de ma vie.

Dans ma première jeunesse, j'avais étudié avec amour les vieilles ballades, et j'ai encore présent à ma mémoire l'arbre sous lequel, mollement étendu, je commençai la lecture enchanteuse des FRAGMENS D'ANCIENNE POÉSIE de Percy; je crois le revoir, ce platane oriental, quoiqu'il ait depuis longtemps péri dans la mortalité qui frappa tous les platanes de la même origine; il était planté dans un grand jardin attenant à la ferme de Kelso, résidence de ma tante paternelle, où j'ai passé les plus heureux jours de ma vie.

Le goût d'une autre personne avait vivement encouragé mes recherches dans cette poésie des légendes, mais je n'avais jamais songé à tenter d'imiter ce qui me faisait tant de plaisir. J'avais, il est vrai, au collège d'Édimbourg versifié comme les autres des traductions recommandées par nos maîtres; mais si j'obtenais des éloges sur mon zèle, j'en recevais rarement sur la manière dont je m'acquittais de ma tâche, et je n'étais pas peu mortifié quand mes vers étaient mis en contraste avec ceux de poètes plus heureux que moi. Je fus coupable une fois d'une pièce de vers sur un orage, qui fut très-approuvée, jusqu'à ce qu'un malveillant génie, sous la forme d'un bas-bleu critique, la femme d'un apothicaire, s'avisât d'affirmer que mon chef-d'œuvre avait été pillé dans un vieux *Magazine*. Je n'oublierai jamais cette cruelle imputation, et je ressens même encore, je l'avoue, quelque rancune contre la pauvre femme. Elle m'accusait certes bien injustement lorsqu'elle prétendait que j'avais volé mes balais tout faits; mais, comme à l'exemple de la plupart des poètes précoces, j'avais copié tous les mots et toutes les idées dont se composaient mes vers, la dame avait au fond raison. Dénoncé ainsi, comme le geai de la fable paré des plumes du paon, je fis encore quelques essais en dépit de la femme de l'apothicaire; mais un ami ou un autre me conseillait toujours de jeter mes rimes au feu, et je cédaï, comme Dorax dans la comédie de Shakspeare, bien que j'en eusse le cœur gros. Bref, excepté le tribut accoutumé aux sourcils d'une maîtresse, langage d'un amour de jeune homme plutôt que de la poésie, je n'avais pas, depuis dix ans, fait rimer *love* avec *dove*, lorsque, voyant Lewis si haut placé, et considérant que si je n'avais pas son inspiration poétique, je le surpassais de beaucoup en instruction générale, je me mis tout-à-coup en tête de m'exercer dans le genre de poésie auquel il devait tant de gloire.

C'est ainsi que Lewis fit de moi un poète. Après quelques traductions et imitations des ballades allemandes, de la *LENORE* et du *CHASSEUR SAUVAGE* entre autres, j'écrivis *GLENFINLAS* et *LA VEILLE DE SAINT-JEAN*. Les incidens de *LA VEILLE DE SAINT-JEAN*, excepté les allusions indiquées dans les notes marginales, sont entièrement imaginaires, mais le lieu de la scène est celui où j'avais passé mon enfance. Quelques vaga-

bonds ayant , en l'absence du propriétaire , arraché la grille de la tour de Smallholm ; je sollicitais vivement mon ami et mon parent , M. Scott de Harden , pour qu'il fit réparer cette dilapidation. Il me le promit volontiers , mais à condition que je ferais une ballade dont le sujet aurait pour théâtre la tour et les rochers environnans. LA VEILLE DE SAINT-JEAN et GLENFINLAS furent approuvées de plusieurs littérateurs , entre autres du duc de Roxburgh , qui , pour me prouver toute sa bienveillance , m'accorda la jouissance illimitée de cette riche et célèbre bibliothèque dont le club Roxburgh tire son nom.

Je fus donc établi poète , comme un chanteur ambulante qui a tout juste deux ballades pour commencer sa tournée. Je me souviens que j'allais trouver toutes mes connaissances l'une après l'autre , montrant ma précieuse marchandise , et demandant des critiques ou des avis , choses qu'un auteur ne requiert jamais en vain ; car on observera que dans les beaux-arts ceux qui ne pourraient en aucune manière produire eux-mêmes ne s'en croient pas moins capables de juger les ouvrages des autres , et non sans raison , jusqu'à un certain point : une composition produite avec l'intention expresse de plaire au plus grand nombre ne peut être appréciée que par les opinions individuelles , et peut-être comme dans l'histoire de Molière et de sa servante , plus la personne consultée est ignorante et naïve , mieux elle peut donner conseil. Cependant il est un terme aux concessions , et je m'aperçus qu'à force d'écouter tout le monde , je ne contentais plus personne. Après avoir douté de moi-même pendant quinze jours d'anxiété , je fus conduit à adopter une règle générale dont je me suis rarement écarté pendant les trente années de ma vie littéraire. Quand un ami dont je respecte le jugement a décidé avec franchise qu'un manuscrit est mauvais ou du moins n'a aucune qualité suffisante pour racheter ses défauts , je le mets ordinairement de côté ; mais je ne suis guère dans l'habitude de faire attention à des critiques minutieuses , ni d'en adresser moi-même à un ami qui me fait l'honneur de me consulter. Je suis persuadé qu'en général , même en ne retranchant que des fautes légères , le caractère d'originalité s'efface , et c'est surtout ce qu'il y a de plus précieux en littérature.

J'en étais là de mes progrès quand l'occasion s'offrit de

faire connaître au monde ce qui n'avait encore été confié qu'à un cercle d'amis. Lewis annonça un recueil qui devait d'abord porter le titre de *Contes de terreur*, et publié depuis sous celui, de *CONTES MERVEILLEUX*. Comme ce devait être un recueil de contes fondés sur des événemens surnaturels, le plan était sujet à des inconvéniens que l'ingénieux éditeur ne prévoyait pas. Le surnaturel excite sans doute certaines émotions puissantes dont la plupart des lecteurs sont susceptibles ; néanmoins c'est un ressort exposé à perdre son élasticité, si on appuie trop dessus, et un recueil de contes de revenans court le risque de n'être guère terrible, comme un recueil de *bons mots* risque de n'être ni amusant ni comique. Mais, quoique le titre même du recueil projeté portât déjà en lui un obstacle au succès, on ne le soupçonnait guère alors, tant ce succès semblait assuré par les précédens ouvrages de Lewis et la popularité de son éditeur. La faveur avec laquelle *LE SPECTRE DE CHATEAU* avait été accueilli au théâtre semblait une garantie de plus de la réussite de la nouvelle entreprise. Je consentis volontiers à y fournir les ballades de *GLENFINLAS* et de *LA VEILLE DE SAINT-JEAN*, avec une ou deux autres moins importantes. Mon ami le docteur J. Leyden devint aussi un des collaborateurs de Lewis ; puis M. Southey, puissant auxiliaire, lui remit *LA VIEILLE FEMME DE BERKELEY*, *LORD WILLIAM* et quelques autres ballades intéressantes.

Cependant mon ami Lewis s'aperçut qu'il n'était pas facile de discipliner ses recrues d'Écosse. C'était un vieux routier, si je puis l'appeler ainsi, en fait de mesure et de rimes. Je puis ajouter qu'il avait le droit d'être sévère, peu de poètes anglais ayant fait des vers mieux construits et des rimes plus riches que lui. Il exigeait donc la même exactitude chez les autres ; et comme très-peu au fait de la partie mécanique de la poésie, je me servais des rimes tout juste permises, aussi bien que des rimes légitimes, nous avions souvent ensemble des querelles qui s'exaspéraient par l'insistance de mon mentor. Tous ceux qui ont connu mon ami pourront dire qu'il n'était pas pour les concessions. J'ai encore quelques-unes de ses lettres, que je pourrais citer à l'appui de sa rigidité et de mon entêtement. Je m'en suis souvenu depuis.

Tantôt une raison, tantôt une autre, firent différer la pu-

blication des « Contes merveilleux » jusqu'à l'année 1801, circonstance qui devait seule compromettre le succès ; car une attente trop prolongée conduit toujours au désappointement. Mais il y eut d'ailleurs diverses causes qui contribuèrent à déprécier l'ouvrage. De ces causes, quelques-unes provenaient de l'auteur ou de l'éditeur, et quelques-unes du libraire.

Le premier n'avait pas réfléchi que la passion pour les ballades et les faiseurs de ballades baissait depuis quelque temps. Ce qui avait été reçu d'abord comme simple et naturel faisait sourire comme extravagant et puéril. Autre objection : mon ami Lewis avait une fausse opinion de son talent pour l'*humour*. La vérité était que, quoiqu'il pût bien jeter quelque gaieté dans ses petites pièces, à la manière des écrivains français, ses essais de plaisanterie anglaise manquaient de cette qualité nationale que nous appelons *humour* ; ils n'étaient donc pas heureux généralement, et c'était ce dont il ne voulait pas convenir. Les « Contes merveilleux » parurent avec des scènes prétendues comiques dont l'effet avorta.

Enfin une faute qu'on aurait pu aisément prévenir exposa Lewis, comme éditeur, à être accusé d'un calcul dont il était certes incapable : — on l'accusa de s'être entendu avec son libraire pour lever un impôt sur la poche du public. Les « Contes merveilleux » devaient former un volume royal in-8° ; au moyen d'une justification fort large et des pages blanches, ils furent soufflés (c'est le mot technique) jusqu'à deux volumes, et vendus à très-haut prix. Les acheteurs murmurèrent en voyant qu'il avait encore fallu, pour arriver à deux volumes, ajouter quelques-uns des poèmes les plus connus de la langue anglaise, tels que THÉODORE ET HONORIA, de Dryden ; L'HERMITE, de Parnell ; PORSENA, ROI DE RUSSIE, de Lisle, et maint autre poème populaire d'ancienne date, qui n'aurait pas dû en conscience faire partie d'un recueil de contes « composés ou édités » par un auteur moderne. Le libraire de Lewis fut aussi accusé, dans les journaux, à tort ou à raison, d'avoir voulu se réserver tout le profit de la vente considérable qu'il espérait, en refusant à ses confrères les remises d'usage entre libraires.

Lewis, un des hommes les plus généreux du monde, n'avait

pas la moindre part à ces procédés de son bibliopole ; mais son ouvrage souffrit de tous les propos qui furent débités lors de la publication. Le livre fut appelé *tales of Plunder* (contes du pillage), au lieu de *tales of wonder*. Les journaux, les magazines, les revues, l'attaquèrent ; on fit une parodie ingénieuse sur le style et la personne de l'auteur ; le public, en un mot rit aussi volontiers que s'il n'eût jamais applaudi.

Quant à moi, je fus un peu désappointé d'un si malheureux début. Cependant, comme lord Home à la défaite de Flodden, je fis si bonne contenance que je pus opérer ma retraite avec honneur ; et au milieu de la dépréciation générale des « Contes merveilleux, » ma part dans la publication fut moins sévèrement critiquée que le reste ; j'obtins même quelques éloges des Revues.

Je vais citer ici deux lettres de mon ami Lewis, parmi toutes celles qu'il m'écrivit au sujet de notre collaboration. Après avoir sévèrement critiqué, comme je l'ai dit, les rimes de mes ballades, il me fit savoir avec générosité qu'il avait rencontré quelqu'un de mon avis. C'était M. Smythe, aujourd'hui professeur d'histoire moderne à Cambridge, et poète assez distingué pour se passer d'indulgence dans ses propres compositions.

Londres, 24 janvier 1799.

Je ne veux pas vous laisser ignorer, mon cher Scott, pour votre consolation et pour celle des personnes assez *mécréantes* pour faire de mauvaises rimes, que M. Smythe (très-habile homme de Cambridge) se donna l'autre jour beaucoup de peine pour me persuader que, non-seulement une mauvaise rime pouvait passer, mais qu'encore une mauvaise rime pouvait quelquefois valoir mieux qu'une bonne!!!! Je n'ai pas besoin de vous dire que M. Smythe m'a laissé tout aussi incrédule qu'il m'avait trouvé.

Toujours à vous,

M.-G. LEWIS.

Londres, 5 février 1800.

Cher Scott, je vous remercie de votre ballade, ainsi que de l'extrait, et je suis très-obligé à votre ami de son ROI DES NUAGES. Je

dois cependant faire une critique sur les stances que vous m'envoyez; l'Esprit, étant un mauvais génie, ne doit pas avoir des ailes aussi délicates que le sont les ailes d'azur que vous lui donnez. Il n'a rien à faire avec le ciel que de le troubler avec des orages; c'est pourquoi dans LE MOINE, je lui ai donné une paire d'ailes noires. Je prie votre ami de les adopter dans sa stance où il en est question. Je suis très-content des autres, comme je le suis de votre ROI DU FEU; mais chacun fait la même objection que moi et regrette que vous n'ayez pas rendu votre Esprit conforme à la description que j'en ai tracée dans LE MOINE, où ses fonctions consistent à jouer le feu follet et à égarer les voyageurs dans les marécages. On n'approuve pas non plus qu'il ait été transféré de son pays natal, le Danemarck, en Palestine, et les attributions que vous lui assignez n'ont rien qui soit particulier au *Roi du feu*; elles seraient tout aussi bien celles d'Armane, de Belzébuth, ou de tout autre mauvais génie. Cependant la ballade en elle-même est très-jolie.

M.-N. L.

La ballade du *Roi des nuages*, dont il est question dans la lettre précédente, était de Leyden; mais elle ne convint pas à Lewis, soit à cause de la couleur des ailes, soit à cause de tout autre partie du costume également important; c'est pourquoi Lewis, très-amoureux d'ailleurs de la ballade, en fit le *Roi des Elfs*, et composa lui-même un *Roi des nuages*.

WALTER SCOTT.

REVUE CRITIQUE.

LES DERNIERS PROVERBES DE M. TH. LECLERCQ.

Nous publions aujourd'hui une MILLE ET UNIÈME NOUVELLE, dans laquelle M. Jules Janin use largement et sans s'épargner lui-même de son double privilège de conteur et de critique. « On se dit de ces choses-là à soi-même, comme dit Figaro, mais nous nous préparions à relever un article sévère que la Revue d'Édimbourg publie aussi sur le même thème. La revue affecte d'ignorer qu'il y a en France, depuis quinze ans, une autre littérature que celle du mélodrame, du roman et du conte, d'autres littérateurs que des mélodramaturges, des romanciers et des *nouvelliers*. Sous prétexte que des esprits aussi distingués que les auteurs de NOTRE-DAME, d'ATAR-GULL; de L'ANE MORT, des DEUX FOUS, etc., n'ont pas toujours été irréprochables dans leurs compositions si variées, la Revue presbytérienne prétend juger notre état social et notre morale publique par les romans et les contes du jour. La conclusion est rigoureuse. Nous sommes donc déclarés un peuple d'impies et de furieux; toute notre littérature n'est plus « qu'une » littérature fausse et éphémère, copiant et flattant les passions, » les goûts, les préventions du temps, portant au front le stigmate » de sa mort prochaine, nourrie de toutes les contradictions, puisant aux sources les plus impures, mêlant tous les styles, toutes » les formes; tantôt jouant le stoïcisme, tantôt épicurienne et lubrique; proclamant elle-même sa dégradation, son impuissance » et son impénitence finale, pour excuser les nouveaux crimes » qu'elle médite, et comme le Cavalier mourant de Walter Scott, » avouant qu'elle n'a ni foi, ni croyance, ni peur. » Voilà à quels anathèmes nous sommes livrés dans une des Revues les plus populaires de l'Europe. Nous hésitons encore à traduire en entier un pareil article, où il est rendu justice cependant à MM. Mérimée, Victor Hugo, E. Sue, J. Janin et d'autres, article incomplet toutefois même sous le rapport de l'évaluation de nos richesses dans le

roman et le drame. Nous nous contenterons aujourd'hui de signaler seulement ce manifeste à ceux de nos grands *pêcheurs* littéraires qui exposent ainsi à l'excommunication des critiques étrangers une littérature où brillent encore de *quelque éclat* quelques noms irréprochables. Quant aux moralistes d'Édimbourg, nous leur répondrons, en attendant plus ample réplique, qu'il y a quelque injustice à juger les mœurs de notre société par certains contes parlant un *patois* libertin, très-peu compris de toute société honnête dont le nom de l'auteur aurait pu surprendre une première fois la curiosité. Il y a autre chose en France, Dieu merci. Il y a une littérature sérieuse à côté d'une littérature frivole, et dans les ouvrages de pure imagination, dans le roman, par exemple, qui, traité par un Walter Scott tient tout à la fois du poème épique et du drame, des critiques impartiaux pouvaient faire des réserves plus larges en faveur de quelques ouvrages, en petit nombre sans doute, mais d'un ordre supérieur, tels que NOTRE-DAME DE PARIS, dont une traduction paraît en ce moment à Londres. — Il y a autre chose aussi que des mélodrames sur notre scène depuis quinze ans, même sur nos petits théâtres, où plusieurs pièces de M. Scribe sont autre chose que des vaudevilles.

Enfin, si la REVUE D'ÉDIMBOURG eût voulu étudier franchement nos mœurs politiques et nos mœurs domestiques dans notre littérature, aurait-elle négligé les tableaux si vrais qui ont valu à M. Théodore Leclercq le surnom de Molière du proverbe ? Y a-t-il là des horreurs à froid, des adultères et des impiétés ? N'est-ce pas là que nous retrouvons tout ce qui reste de physionomie originale dans le monde tel qu'il est, dans le monde de nos salons ou dans le monde de nos provinces, et non pas dans celui de nos romans ? A quel travers, à quel ridicule à quelle fausse exagération M. Théodore Leclercq a-t-il fait grâce depuis quinze ans ? Pour la première fois la REVUE DE PARIS serait presque tentée de regretter ici que M. Théod. Leclercq ait publié dans la REVUE DE PARIS un si grand nombre de ces scènes qui ont tant contribué à son succès dans les salons comme dans le monde littéraire. On éprouve je ne sais quelle pudeur à être juste quand la justice peut paraître intéressée. Aussi, au lieu de répéter en d'autres termes ce que la critique de Paris a dit tant de fois de M. Théodore Leclercq, nous préférierions, si nous y étions autorisés, faire connaître ce qu'en pense la province, où il semblerait que cet esprit d'un goût si délicat

et si fin dans son naturel ne peut pas être aussi bien apprécié qu'à Paris.

« M. Théodore Leclercq fait des proverbes comme M. de Bé-
 » ranger fait des chansons , » nous écrivait dernièrement un de
 nos correspondans littéraires , M. Théod. Maussier de Charpentras ,
 qui compose lui-même des scènes de mœurs que la REVUE DE PARIS
 ne désespère pas de faire connaître un jour. « C'est un genre qu'il
 » a créé , et auquel il a donné tellement la tournure de son esprit
 » qu'on a peine aujourd'hui à concevoir un proverbe sans M. Théodore
 » Leclercq. Aussi écrit-il tout à son aise , en homme sûr de soi , et
 » qui ne craint pas qu'on vienne glaner sur son terrain. Mais si
 » M. Théodore Leclercq a rendu le proverbe si difficile à faire après
 » lui, c'est qu'il y a mieux que du proverbe dans les siens, il y a de
 » la vraie comédie , etc. , etc. »

Je sais bien aussi qu'il y a de parle monde certains amateurs plus
 dédaigneux qui vous déclareront au contraire que rien n'est plus
 facile à faire qu'un proverbe comme en fait M. Théodore Leclercq.
 » Eh ! mon Dieu ! il n'y a qu'à fréquenter le monde , à y être ai-
 mable , à tout écouter , à tout observer , à tout retenir , et puis ,
 rentré chez soi , mettre en proverbe ce qu'on y a vu et entendu. »
 Vraiment oui , c'est bien là , je crois , le talent de M. Théodore
 Leclercq , et il n'en fait pas un secret ; il est homme du monde ,
 homme d'esprit , homme aimable , il écoute , il observe et il se
 souvient de tout quand le loisir ou le caprice lui mettent une
 plume à la main. Quel dommage qu'un genre si facile n'ait plus
 d'imitateurs ; que tant d'hommes d'esprit , tant d'hommes aimables ,
 etc. , épnisent leur imagination à inventer des choses si communes ,
 tandis qu'ils n'auraient qu'à se *souvenir* , comme M. Théodore
 Leclercq !

Pour exprimer en quelques mots notre partialité pour M. Théodore
 Leclercq , nous dirons que ses proverbes sont aux vaudevilles
 de MM. tels et tels ce que les contes de M. P. Mérimée sont aux contes
 de MM. tels et tels ; dans MM. Leclercq et Mérimée , même vérité
 d'observation et de style , même haine de tout ce qui sent le marivau-
 dage ou l'exagération.

Les proverbes de M. Théodore Leclercq forment aujourd'hui neuf
 volumes , répertoire précieux pour les soirées de la campagne qui
 déjà commencent à être un peu longues. Nous espérons que l'été
 ne se terminera pas sans que la REVUE DE PARIS puisse ajouter un

proverbe de plus à cette petite bibliothèque dramatique portable.

LA DOUBLE MÉPRISE. — LE BOURREAU.

C'est un aveu pénible à faire, mais nous autres critiques, tout fiers que nous sommes de notre mission, apôtres du goût, et à ce titre, sans doute, respectés quelquefois encore des auteurs, après la publication de leurs livres, sinon avant; nous, impartiaux comme les trois juges de l'Élisée païen, eh bien! nous sommes, comme de simples mortels, soumis à toutes les influences atmosphériques. Pour moi, du moins, ce n'est pas avec la même bienveillance que je lis un livre nouveau par un beau soleil d'automne, étendu mollement sur l'herbe, à l'ombre d'un hêtre, comme le berger de Virgile (car la réaction des romans modernes m'a rendu un peu classique), ou bien par le vent humide qui soufflait ces jours derniers, et qui, jaunissant toutes les feuilles qu'il n'a pas arrachées à mon petit jardin de Champrosay, m'a confiné trois jours entiers dans ma chambre. Par un reste d'impartialité, me défiant de ma nature nerveuse, j'attendrai les derniers beaux jours que septembre nous accordera peut-être pour voir si je n'ai pas maltraité trop cruellement les romans du trimestre, dans un article composé pendant que la pluie et le vent assiégeaient les vitres de mes croisées. Voici d'ailleurs deux romans qui méritent bien un article à part; car il serait injuste de les confondre dans la foule, et ils n'ont pas besoin que la critique les relève par la comparaison. Le premier est *LA DOUBLE MÉPRISE* (1), dont un épisode inséré dans la *REVUE DE PARIS* la excité une curiosité si vive. Le Directeur de la *REVUE DE PARIS*, en introduisant cet épisode par un court avant-propos, n'a rien pit de trop sur le talent de M. Mérimée. L'histoire de M^{me} de Chaverny et du jeune diplomate Darcy est un petit chef-d'œuvre. C'est un tableau de mœurs à la fois si simple et si fin, on y trouve une observation si vraie non pas seulement des caractères, mais encore des sentimens intimes du cœur, avec une si parfaite

(1) Un volume, chez M. Meline, à Bruxelles.

connaissance du monde ; il y a dans le style tant de grâce et si peu de manière ; depuis si long-temps enfin M. Mérimée n'avait rien publié de nouveau , que la critique se trouve dépaysée dans cette lecture, et comme transportée dans une époque littéraire qui n'est plus la nôtre. Mais que je sais gré surtout à M. Mérimée, aujourd'hui qu'on voudrait nous rendre le petit conte des boudoirs de Louis XV, que je lui sais gré d'avoir peint avec tant de délicatesse, je dirais presque de chasteté, la faiblesse d'une femme. On ne sait en vérité où nos conteurs de 1855 trouvent leurs dames *comme il faut*. Soit qu'ils les aient mariées à un pair de France ou à un agent de change, elles ressemblent assez généralement à des grisettes parvenues par leur ton et leur langage. Quant au caractère des Madeleines de ces messieurs, ayant à la fois toutes les vertus et toutes les passions, étant tour-à-tour graves et étourdies, naïves et dissimulées, rien de plus facile que de les faire passer par toutes les contradictions. M. Mérimée a négligé aussi, dans son petit drame, les événemens extraordinaires; ses situations mêmes ne sont pas préparées de loin; tout l'intérêt naît de l'analyse des sentimens : c'est moins brillant peut-être; mais il paraît toutefois que c'est moins facile. En deux mots on pourrait dire l'histoire de cette pauvre Julie de Chaverny; tout son malheur naît d'une double méprise. Lorsque l'indifférence de son mari l'a livrée à elle-même, qu'elle s'exagère ses torts, et soupire en se disant qu'elle aurait dû mieux consulter son cœur avant de se marier, elle retrouve l'ami de son enfance et avec lui le souvenir de ses premières et naïves illusions. C'est à ce souvenir que son cœur cherche à rattacher ses regrets présens et sa tardive espérance. Peu à peu, ne tenant plus compte de l'intervalle de tant d'années ni du changement qui a dû s'opérer dans le caractère du jeune diplomate, elle se reproche d'avoir elle-même troublé la vie de cet ami d'enfance, dont elle se croit toujours aimée avec la poésie du premier amour. Ce n'est que lorsqu'elle est coupable qu'elle reconnaît combien elle s'était abusée. Darcy n'a cherché qu'une bonne fortune; il juge sa conquête de peu de valeur, puisqu'elle lui a coûté si peu, et la traite en conséquence. Son amour-propre lui défend même de jouer le sentiment avec Julie, de peur de paraître dupe, et il se montre plus froid encore qu'il ne l'est réellement. Julie alors se croit méprisée, et se méprise elle-même; mais dans cette ame

qui n'était pas faite pour le vice, de cette erreur d'un moment naît bientôt une exaltation de remords et puis de désespoir qui la tue. Julie meurt méconnue de Darcy comme de son mari.

Cette intrigue si simple, ce dénouement si peu *cherché*, composent cependant un drame complet, que n'étouffent aucuns détails parasites, aucune de ces digressions qui mystifient sans cesse le lecteur dans les contes mélodramatiques du jour. Le roman de M. Mérimée n'a pas trois cents pages.

Le second roman qui a paru cette semaine, recommandé par un nom, est LE BOURREAU (THE HEADSMAN) (1) ou *l'Abbaye des vigneron*s, par M. Fenimore Cooper. Cet ouvrage n'est pas encore traduit; mais il le sera, et mérite de l'être.

On appelle quelquefois M. Cooper le Walter Scott américain: ce beau surnom ne signifierait pas grand' chose, s'il ne désignait en lui qu'un imitateur du romancier écossais. Le Walter Scott américain est pour nous, de peur que M. Cooper ne l'ignore, le romancier de la mer et le romancier de l'Amérique, l'auteur du PILOTE et du CORSAIRE ROUGE, l'auteur des PIONNIERS et des MOHICANS, compositions originales; mais non pas l'auteur de PRÉCAUTION, du BRAVO et de L'HEIDENMAUER, plus ou moins faibles copies. M. Cooper, dans ses forêts ou sur son vaisseau, a découvert un monde. C'est là, sur cette conquête heureuse du génie, qu'on lui pardonne ses longueurs, ses réflexions un peu lourdes, son républicanisme un peu pédant, l'abus des descriptions à terre, l'abus des termes de marine à bord. C'est un propriétaire qui vous promène dans son verger, dans son pré, dans son potager, dans son parterre, jusqu'à ce que vous lui demandiez grâce; mais le domaine est digne d'être vu, il est riche en sites pittoresques, vous ne pouvez vous fâcher qu'on vous en fasse les honneurs. Malheureusement, M. F. Cooper est venu nous voir à son tour, dans notre vieille Europe, dans notre Italie, dans notre Allemagne, et voilà qu'il se croit obligé de nous dire ce que fut Venise sous ses doges, Cologne sous ses archevêques. Aujourd'hui c'est en Suisse qu'il nous mène. Il est temps de l'arrêter, de lui dire franchement que sur ce terrain il a cessé d'être original, et que ses imitations de Walter Scott sont ici trop patentes. Sous le rapport

(1) Un volume, chez M. Baudry. La traduction paraîtra le 20 de ce mois chez M. Ch. Gosselin.

des descriptions, le nouveau roman vaut peut-être CHARLES-LE TEMÉRAIRE : il y a même dans LE BOURREAU une description d'orage sur le lac de Genève qui peut se mettre à côté de ce que Walter Scott a écrit de mieux en ce genre ; l'action du roman ne manque pas non plus d'intérêt ; cet intérêt se soutient assez bien jusqu'au dénouement, qui n'est pas bon, quoiqu'il ressemble un peu à ceux de Molière, à celui de L'AVARE, par exemple. L'intrigue a un faux air de celle d'HÉRACLIUS, et occupe vivement la curiosité ; mais dans l'ensemble de l'ouvrage et dans les caractères même, on découvre un calque déguisé d'IVANHOE qui rappelle malheureusement ce chef-d'œuvre jusqu'ici sans égal. Au lieu du vieux Isaac d'York, que son titre de juif met hors la loi dans l'Angleterre saxo-normande d'Ivanhoe, nous avons le bourreau de Berne ; il est vrai que ce bourreau est un petit saint d'humanité ; mais si M. Cooper connaissait nos romans et nos drames, il verrait que nous y avons des bourreaux plus chrétiens et plus philosophes que le sien. Le bourreau de Berne a une fille, elle s'appelle *Christine* ; ce nom n'aura pas l'auréole qui couronne le nom de Rebecca. En récompense, la belle lady Rowena est une dame un peu moins froide, chez M. Cooper, sous le nom d'Adélaïde, fille d'un baron allemand, lequel, il est vrai, n'est pas de la taille de Cedric. Au reste, ces ressemblances sont aussi bien déguisées que possible, quoique la fête des vigneron de Vevey rappelle aussi les fameuses joutes d'Ashby. Voici l'idée du drame tel que M. Cooper l'a conçu, et qui n'a rien de commun avec Ivanhoe : La fille d'un riche baron allemand aime le beau Sigismond, *un inconnu*. Les incidens qui développent cet amour se passent sur le lac de Genève, où le romancier maritime soulève une tempête digne de son océan. La fille du baron a été sauvée par le beau jeune homme, et veut l'épouser en récompense. Le beau jeune homme se dit alors le fils du bourreau de Berne, et condamné à l'exercice héréditaire de la charge paternelle. M. Cooper, en vrai romancier républicain, met ici en contraste satirique l'hérédité du baron et l'hérédité du bourreau : nous avons en France épuisé ces comparaisons philosophiques ; cela paraîtra peut-être nouveau à New-York. Adélaïde hésite à épouser son libérateur ; toutes les femmes n'ont pas le dévouement de la femme du Paria de Bernardin. Heureusement le bourreau a un autre père pour son fils, qui n'est son fils que par substitution et

adoption secrète. Un doge de Gènes se trouve là à propos qui cherche partout un fils qu'on lui a enlevé au berceau; c'est Sigismond ! Par malheur, un mauvais sujet, qu'on nomme Maso, a aussi besoin d'un père bien né ; il s'est arrangé pour réclamer le doge comme tel, et attendu qu'il ressemble au doge plus que Sigismond, celui-ci se voit un moment, comme Figaro, le fils de personne. Enfin, le doge se souvient qu'il a eu deux enfans, l'un légitime, l'autre naturel. Maso est forcé de se contenter d'être le fils naturel : Sigismond épouse Adélaïde; la pauvre Christine, la fille du bourreau, comme Rebecca, mourra vierge. M. F. Cooper a imité de Walter Scott jusqu'à son amour pour la race canine : deux chiens, l'un de la famille des chiens du Mont-Saint-Bernard, l'autre un chien de l'erre-neuve, ne sont pas les personnages les moins héroïques et les moins intéressans du roman. M. F. Cooper a évité dans cette composition nouvelle ses éternelles comparaisons entre les États-Unis et l'Europe, il en est au moins bien plus sobre que dans L'HEIDENMAUER : il s'est privé même des épigrammes qu'il prodiguait si volontiers naguère à nos mœurs et à nos lois. A peine si j'en ai noté quatre ou cinq. Seulement il se fera une mauvaise querelle avec les mystiques. Dans l'orage du lac de Genève, le bateau ne perd qu'un seul de ses passagers, un seul, et c'est un rêveur allemand ! Quoique nos mystiques en vers et en prose commencent à ennuyer prodigieusement notre impatience française, nous sommes plus doux que M. Cooper en France, nous ne voulons pas qu'on les jette à l'eau.

J'ai dit, je crois, que le roman de M. Cooper n'était pas aussi original que ses meilleurs; mais il est amusant, et il aura le succès du BRAVO.

H.-C. SAINT-MICHEL.

ALBUM.



— MM. Treuttel et Wurtz viennent de mettre en vente un TRAITÉ COMPLET DE DIPLOMATIE, 3 volumes in-8^o, prix : 24 fr. — C'est la théorie générale des relations extérieures des puissances de l'Europe par un ancien ministre. Cet ouvrage est un vrai manuel pour les ministres, les ambassadeurs, les consuls et les autres agens politiques. Figaro eût ri de voir la diplomatie en trois volumes ! mais l'ouvrage que nous annonçons est au-dessus des quolibets par sa grave importance.

— LE DERNIER SHELLING. — A vous, mes amis, qui, sur une tête d'épingle, bâtissez un conte, un roman même, car le conte tombe un peu ; à vous, une anecdote que je vous cède et garantis historique. Martin, cet homme de génie qui jette l'immensité sur une toile de quatre pieds carrés, le célèbre peintre Martin a connu la misère avant la gloire. Un jour, avant qu'un de ses tableaux fût terminé, il se trouva réduit à un shelling, à un dernier shelling, pièce de réserve, qu'avec un soin d'enfant il conservait brillant, comme lorsqu'il sortit de la Monnaie. Hélas, ce fut en soupirant que Martin porta son beau shelling chez le boulanger, pour le changer contre du pain. Mais quelle fut sa surprise et sa douleur ! nullement séduit par l'éclat du shelling, le boulanger lui fait subir l'inévitable épreuve de la défiance mercantile anglaise... Le shelling était faux. Martin rapporta son shelling dans son atelier, et se passa de pain ce jour-là.

— Deux auteurs de talent, et connus par des succès de plus d'un genre, MM. Merle et E. Morice, viennent de terminer un ouvrage qui mérite de fixer l'attention. C'est une histoire de la mise en scène depuis les Mystères jusqu'à nos jours. L'ouvrage est sous presse, et formera deux forts volumes in-12.

— **DROIT COMMERCIAL.** — L'enseignement prend tous les jours des développemens nouveaux ; les municipalités secondent presque partout avec un louable empressement les efforts de l'autorité supérieure, et il y aura désormais grande faute à rester ignorant, lorsque la science vient incessamment frapper à chaque porte. Ayant appris que M. Étienne se propose d'ouvrir au mois de novembre prochain un cours public et gratuit de droit commercial, M. le maire et MM. les adjoints du troisième arrondissement ont bien voulu, dit-on, mettre à sa disposition une des salles de la Mairie (place des Petits-Pères). Cette bienveillance n'a rien qui nous étonne, M. Étienne est un de nos jeunes docteurs en droit les plus instruits. Il s'est distingué au barreau comme dans le concours, et ses succès passés nous semblent d'un bon augure pour l'avenir.

— **THÉÂTRE ROYAL ITALIEN.** — L'ouverture du théâtre royal Italien aura lieu au 1^{er} octobre prochain, et la saison théâtrale sera de six mois, qui finiront le 31 mars 1854.

Les premiers sujets qui se trouvent jusqu'à présent engagés sont : MM. Rubini, Tamburini, Santini, et M^{mes} Julie Grisi, Caroline Ungher, Schültz, *soprani*, et M^{lle} Fanti, *contralto*.

Il sera représenté dans la saison cinq ouvrages nouveaux, parmi lesquels NORMA, de M. Bellini; GIANNI DI CALAIS, de M. Donizetti, et GIANNI DI PARIGI, qui sera composé aussi par M. Donizetti, expressément pour M. Rubini et la troupe de Paris.

— M. Piero Maroncelli, l'ami et le compagnon d'infortunes de Sylvio Pellico, vient de partir pour New-York, où il est chargé, comme poète et musicien, d'organiser le grand Opéra italien. Il laisse une partie du manuscrit de son livre, GLI ANNI DEL DOLORE, qui formera le tome 2 de LE MIÈ PRIGIONI; et, à moins d'un naufrage, il doit envoyer l'autre partie d'ici à peu de semaines. Cette publication intéressante, sur laquelle nous reviendrons, et dont les soins sont remis à M. Delatour, l'habile traducteur de PELLICO, paraîtra vers les derniers mois de l'année.

— **MARIE OU L'INITIATION**, 2 vol. in-8°. — Ces deux volumes sont publiés sous le nom de Francis Dazur. C'est un nom nouveau, inconnu. Le roman appartient à l'école mystique. Voilà une occasion de montrer notre impartialité. Eh bien ! nous qui n'aimons le mys-

ticisme ni en critique, ni en histoire, ni en romans, nous conviendrons volontiers que MARIE est un des beaux livres que nous ayons lus, un livre à mettre en contraste avec LÉLIA, et où l'on trouve des pages non moins remarquables de pensée et de style. Nous prouverons ce que nous avançons.

— LETTRES ÉCRITES D'ÉGYPTE ET DE NUBIE, par Champollion jeune. Un volume in-8°, chez MM. Firmin Didot. — Nous appelons l'attention du public lettré sur cet ouvrage au moment où les Anglais, jaloux de la gloire de Champollion, ne cessent de la dénigrer dans leurs Revues, entre autres dans la dernière livraison de la REVUE D'EDIMBOURG. Nous ne renonçons pas à lui répondre.

— POÉCILE FRANÇAIS. — Nous accueillîmes avec empressement, dans notre première livraison du mois de juillet, la lettre d'un écrivain de talent qui proposait de faire de Versailles « un vaste musée historique, une espèce de Pœcile français qui rassemblerait, placés selon l'ordre des temps, les hauts faits de notre histoire depuis la bataille de Tolbiac jusqu'aux sièges d'Alger et d'Anvers. » Un rapport de M. de Montalivet approuvé du roi à la date du 29 août nous prouve que Louis-Philippe s'est heureusement rencontré avec l'auteur de notre lettre; et Sa Majesté, dit le rapport, « a ordonné que cette grande pensée fût réalisée. » Nous applaudissons aux nouveaux travaux qui vont être distribués aux artistes, en rappelant toutefois que la REVUE DE PARIS qui a publié aussi quelques idées qu'elle croit utiles aux lettres, ne doute pas que ces idées à leur tour ne trouvent les mêmes sympathies auprès du monarque. Toutes les idées d'art se tiennent, et le gouvernement a la prétention de ne rien faire d'incomplet.

Il est étonnant que l'idée de cette restauration de Versailles par la peinture ne soit pas venue à Napoléon, qui, d'après MM. Percier et Fontaine, semble avoir toujours été très-embarrassé de ce palais de Louis XIV. Dans le bel ouvrage de ces deux habiles architectes (LES RÉSIDENCES ROYALES) nous voyons qu'il échappa même un jour à l'empereur un véritable regret de Vandale. « Pourquoi, s'écria-t-il, la révolution, qui a tant détruit, n'a-t-elle pas démoli le château de Versailles? Je n'aurais pas aujourd'hui un tort de Louis XIV sur les bras, et un vieux château mal fait, ou, comme ils ont dit, un favori sans mérite à rendre supportable. »

— 1688. — Les Anglais, qui nous reprochent notre littérature frivole, font eux-mêmes un accueil assez froid aux livres sérieux. Voilà plus d'un an que l'éditeur d'une histoire de la révolution de 1688, ouvrage posthume du célèbre Mackintosh, hésite à le publier. Cet ouvrage paraîtra enfin cet hiver à Paris en même temps qu'à Londres; M. Baudry en sera l'éditeur à Paris. LA RÉVOLUTION DE 1688 formera deux volumes in-8°. Nous savons qu'on s'occupe déjà de les traduire. Il paraît que le docteur Lingard se propose aussi de continuer son histoire d'Angleterre au-delà du règne de Jacques II.

— LE MÉDECIN DE CAMPAGNE, 2 vol. in-8°, par M. de Balzac. — Il n'est aucun ouvrage de M. de Balzac qui mérite d'être plus lu que celui-ci. L'auteur des CONTES DROLATIQUES n'attend pas son lit de mort, comme le bon La Fontaine, pour réparer ses péchés de conteur par une œuvre de morale et de piété. L'intention vaut ici mieux que le livre, sans doute. Ce n'est pas une œuvre très-forte, ni dans la partie didactique ni dans le drame. Le personnage principal cherche bien à se parer de quelques reflets de L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS de Voltaire, du VICAIRE SAVOYARD de Jean-Jacques, et du philosophe anglais dans LE PARIAS de Bernardin de Saint-Pierre; mais l'ouvrage, dans son ensemble est plutôt une imitation des CONTES SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE, de M. M.-H. Martineau, que publient en ce moment MM. Ch. Gosse- lin et Paulin. Ce ne serait ni le moins bon ni le meilleur de la collection. Cependant il faut savoir gré à M. de Balzac d'avoir tenté de prouver qu'il pouvait avoir une idée sérieuse et utile. S'il y a moins de traits brillans dans le LE MÉDECIN DE CAMPAGNE que dans LA PEAU DE CHAGRIN, il y a aussi moins de traits hasardés et de mauvais goût. Quelques pages d'une belle simplicité ont droit à tous nos éloges. Encore une fois, nous serions bien ingrats si nous n'apportions pas un peu de bonne volonté à la lecture de cet ouvrage; et d'avance M. de Balzac nous promet, en retour, quelques-uns de ces jolis contes *qu'il fait si bien*, comme on disait à M. Galland.

— Nous avons recommandé un voyage à Odessa (A JOURNEY FROM LONDON TO ODESSA, etc.), par M. John Moore, publié chez MM. Galignagni. Tous les journaux anglais ont été unani-

mes pour louer ce volume, dont nous donnerons un extrait, et qui mériterait d'être traduit en entier.

— LE PRÊTRE MARIÉ, par M. le comte d'Augicourt. Un vol. in-8°. — Ce roman, moral et religieux malgré son titre, paraît sous les auspices d'une préface de M. Ch. Nodier. « Assez de papillons et chauve-souris comme cela, dit notre futur académicien; l'espace n'appartient qu'à l'aigle. » Quoique M. Ch. Nodier, dans sa vie d'indulgence littéraire, ait persuadé à bien des roitelets qu'ils étaient de taille à regarder le soleil, nous sommes forcés de convenir qu'il loue ici un roman où il y a vraiment de belles pages.

— AÎNÉE ET CADETTE, par M. A. Ricard. Un vol. in-12. — M. Ricard est devenu un romancier populaire, et il a la modestie de s'en tenir au format in-12. Son dernier ouvrage nous a amusé. C'est déjà beaucoup. Il n'y manque pas de situations dramatiques, et un caractère original, dans le genre du Montgerant de M. Paul de Kock, y joue un rôle très-piquant. Cette fois, M. Ricard a mêlé le tragique au comique; le dénouement est cependant heureux. Nous ne serions pas surpris que le théâtre ne s'emparât d'AÎNÉE ET CADETTE. Le style est facile; mais M. Ricard abuse de certaines tournures qui font partie de la fausse rhétorique de quelques auteurs à la mode. Telle est, par exemple, l'affectation d'appuyer sur une affirmation en répétant le nom propre à la fin de la phrase. *Il était beau, Gustave! Il aimait les poires, Pierrot!* etc. Mais l'intérêt des quatre volumes de M. Ricard rachèterait plus de fautes qu'il n'y en a dans son roman.

— VOYAGE PITTORESQUE EN PROVENCE, 2^e livraison, chez M. H. Fournier. — Deux belles lithographies et seize colonnes de texte forment cette seconde livraison, qui traite encore du troisième arrondissement des Bouches-du-Rhône. Personne ne contestera à l'auteur ses titres d'homme d'esprit, et une certaine tendance au paradoxe rend ses dissertations fort piquantes. Cependant nous faisons nos réserves, que nous exprimerons quand cette partie de l'ouvrage sera complète. D'avance nous dirons que cette livraison offre quelques graves inexactitudes sur les hommes et les choses. M. E. G. a fait un peu comme ce bon Anglais (l'a

needote est bien vieille) qui, rencontrant à Boulogne une hôtesses rousse et acariâtre, mit sur son Album : Toutes les femmes de ce pays-ci sont acariâtres et rousses.

— AVENTURES D'UN MARIN DE LA GARDE IMPÉRIALE.— Cet ouvrage, sous presse chez M. A. Dupont, nous semble destiné à un succès qui pourrait bien rappeler celui de l'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE, de M. le comte de Ségur. Quelques feuilles qui nous ont été communiquées par l'éditeur nous permettent d'en parler ainsi d'avance. M. A. Dupont prépare quelques autres publications qui ne passeront pas non plus inaperçues. De ce nombre sera LE BRASSEUR ROI, de M. le vicomte d'Arincourt. Monsieur le vicomte prétend aujourd'hui faire un *événement politique* de chacun de ses romans. C'est l'expression du prospectus. On disait naguère, dans l'histoire : Ceci eut lieu l'année de telle bataille; nos petits-neveux diront : Ceci eut lieu l'année où M. d'Arincourt publia tel volume. Le prospectus nous apprend encore que LE BRASSEUR ROI est de tous les ouvrages de l'auteur du SOLITAIRE celui où il a déployé le plus d'*audace*, de *verve* et d'*imagination*. Il faudrait au moins une comète ou un tremblement de terre pour lutter d'intérêt avec LE BRASSEUR ROI. M. Dupont annonce plus modestement LE BACHELIER, de Michel Raymond, et un nouveau roman de M. Saintine.

— LE BALCON DE L'OPÉRA, 1 vol. in-8°, par M. J. d'Ortigue. — Personne ne réussit mieux que M. d'Ortigue à reproduire par ses analyses, à stéréotyper, pour ainsi dire, les effets de l'instrumentation dans ce qu'elle a de plus fugitif, de plus insaisissable. Son style, souvent poétique, semble être la traduction fidèle de la musique, cette langue de l'âme, cette peinture des sons, cette poésie de l'air. Ce talent de description est aidé par une mémoire heureuse, qui permet souvent à celui qui la possède de se rappeler, après une première audition, un opéra, une symphonie, d'un bout à l'autre, et de les répéter au piano; disposition organique qui nuirait probablement à l'invention dans un compositeur, mais qui sert admirablement le jugement du critique et la plume de l'écrivain.

Une doctrine suivie, une large esthétique, comme on dit aujourd'hui, préside au travail de M. d'Ortigue, et sert de lien à toutes les parties de son ouvrage. Passé et avenir, tradition et

progrès, telles sont les bases sur lesquelles s'appuie son système, système déjà formulé dans LA REVUE DE PARIS par divers articles sur le MOUVEMENT ET LA RÉSISTANCE EN MUSIQUE, sur GIACOMO MEYER BEER, et HECTOR BERLIO, etc., etc. M. d'Ortigue a compris de bonne heure que l'art n'avait de vie que par la foi, de développement que par la liberté, et qu'il devait y avoir deux sortes de critiques, l'une rétrograde et l'autre progressive. M. Ballanche le disait en 1818 : « Nous devons renoncer désormais à cette critique verbale qui n'entre point dans le fond des choses, qui s'attache surtout aux formes du style, à l'observance de certaines règles, à la comparaison superstitieuse avec les modèles; sorte de critique secondaire, dont M. de La Harpe est souvent un modèle si parfait. Maintenant cette critique nous a appris tout ce qu'elle pouvait nous apprendre. Il s'agit de pénétrer le sens intime de tant de belles et nobles conceptions de l'esprit humain. Les mots ne doivent plus nous inquiéter : c'est la pensée elle-même qu'il faut atteindre. Cette critique nouvelle, tout en nous dévoilant des merveilles inconnues, nous montrera la route pour en opérer aussi à notre tour. »

Ce que l'illustre auteur de la PALINGÉNÉSIE SOCIALE disait à propos de la critique littéraire, M. d'Ortigue l'a appliqué depuis à la critique musicale. Cette critique comptait parmi nous plus d'un La Harpe habile à découvrir les taches microscopiques d'une partition; mais son Schlegel lui manquait pour en pénétrer le sens, en dévoiler les beautés, en traduire la poésie. C'est ce qu'à l'exemple des critiques allemands, l'auteur du BALCON s'est efforcé de faire pour les compositions des grands maîtres. Sa pensée s'élançait après leur pensée, au risque de s'égarer quelquefois. Dans l'analyse des symphonies surtout, où l'absence des paroles laisse un champ plus libre aux interprétations, c'est là que le poète prend souvent la place du critique. Voilà peut-être le secret de la prédilection de M. d'Ortigue pour la musique instrumentale, qui lui fait négliger un peu la musique vocale, où sa pensée se trouverait limitée par les paroles. Il est facile de s'apercevoir que l'esthétique de M. d'Ortigue se lie à une idée philosophique, sociale, religieuse, telle qu'il nous promet de l'exposer dans un ouvrage où il a considéré les rapports des croyances catholiques avec le développement de l'homme dans l'ordre de l'intelligence et dans l'ordre du sentiment. Attendons LA SAINTE-BAUME. H. R.

— Le premier numéro de LA COUR D'ASSISES, *journal des tribunaux criminels de la France et de l'étranger*, a paru. Un soin particulier de rédaction et des formes toutes littéraires donnent à ce recueil un intérêt spécial, et le font tomber dans le domaine de notre critique. Sans rien aliéner de la vérité historique, ses comptes-rendus savent présenter chaque affaire par son côté le plus dramatique, et en doubler ainsi l'intérêt. Nos conteurs feront bien de lire assiduellement ce recueil, où ils trouveront de l'imagination toute faite pour leurs créations. Nous avons cru un moment que LA COUR D'ASSISES, comme tous les journaux qui viennent après les autres, ne se ferait pas faute de glaner à leur suite; mais nous avons remarqué dans ses colonnes des causes dont aucune feuille n'avait parlé, et nous pensons qu'au contraire elle aura à se glorifier de plus d'un emprunt qui lui sera fait.

Nous avons remarqué surtout le résumé habile de cet assassinat de la veuve Houet, découvert si *providentiellement* au bout de douze années, et prouvé par le corps du délit. « Rarement si solennelle dans la manifestation des attentats dont elle veut le châtiment, la Providence a voulu cette fois qu'un témoin, comme jamais témoin n'était apparu à un tribunal, un témoin muet, et cependant éloquent comme jamais orateur ne l'avait été, vint déposer devant les juges et désigner les coupables. A sa voix, la veuve Houet, secouant la poussière de sa tombe, et rassemblant ses ossemens épars, comme un mort du jugement dernier, s'est levée... elle est venue, apparition terrible! déposer aux pieds de la cour, ayant pour interprètes les hommes de la science, qui ont retrouvé dans son squelette l'histoire d'un passé dont deux coupables croyaient que le secret était à jamais enseveli entre eux. Il le faut dire, à l'honneur de notre civilisation d'esprits forts qui ne croit plus au revenant, la présence de ce squelette, comparaisant dans tout le négligé de la tombe, et sans que le préparateur lui eût fait subir la toilette dont tous les sujets de nos cabinets d'anatomie sont parés, a surtout excité la curiosité; les femmes ont pris leurs binocles pour mieux le contempler; et, comme les spectateurs placés au premier rang se levaient pour mieux voir, dans le reste de l'auditoire on a crié *assis!* comme au spectacle, quand la scène prend un vif intérêt. » La prosopopée est fort belle, mais la petite critique de mœurs a bien son mérite.

— Des nombreuses feuilles littéraires qui paraissent en Angleterre, la plus répandue est aujourd'hui l'*ATHENÆUM*, recueil hebdomadaire, qui tient au courant de toute la littérature anglaise, et s'occupe aussi des littératures étrangères. L'*ATHENÆUM* se fait remarquer par une grande indépendance dans ses critiques. M. Baudry, rue du Coq, est le correspondant de l'*ATHENÆUM* à Paris. Nous voyons dans le dernier numéro que jamais la littérature anglaise n'a été moins féconde.

— MARIE TUDOR.—En fait de drame, ce n'est pas toujours la pièce qui est la chose difficile à trouver, dans ce temps-ci, où un chef-d'œuvre succède à un chef-d'œuvre, comme un clou en chasse un autre, où un vaudeville se fait en déjeûnant, et une tragédie entre Pâques et la Trinité. Si on savait l'histoire secrète de tous nos improvisateurs, je parie qu'on en pourrait citer qui, comme le poète d'Horace, vous bâtissent leur monument, *stantes pede in uno*. Mais la pièce faite, c'est le titre qui devient l'affaire d'état. Qui ne sait que la moitié d'un succès fut souvent dans l'affiche? — M. Victor Hugo a fait recevoir un nouveau drame à la Porte-Saint-Martin, et, après bien des conférences, on paraît décidé à l'appeler MARIE TUDOR, ou *Femme souvent variée*. Voilà assez pour savoir que le poète nous transportera cette fois en Angleterre, dans l'Angleterre du seizième siècle. Sa Marie ne peut être que la fille d'Henri VIII et de Catherine. Marie Tudor n'avait rien dans sa personne de la majestueuse obésité de son père, ni de la beauté gracieuse de sa mère; c'était une petite femme délicate et nerveuse, à l'œil vif mais soucieux; elle aimait la toilette et les bijoux, et, par son exemple, elle fit renaître le luxe à la cour. « Elle a déjà osté, dit Noailles, l'ambassadeur français, elle a déjà osté les *superstitions* qui étoient par cy-devant, que les femmes ne portassent ni dorures ni habillements de couleur, estant elle-mesme, et beaucoup de sa compagnie, parées de dorures et habillées à la françoise des robes à grandes manches. Les mylords et jeunes seigneurs portent chausses aultant exquises, soit de thoules et drapz d'or et broderies, que j'en aye pu voir en France ni ailleurs. » Nous aurons donc de beaux costumes... Une fois reconnue reine, Marie dut penser à se choisir un époux; c'était une question doublement intéressante, à cause de la politique et de la religion, la nouvelle souveraine ayant déclaré son intention de rester fidèle

à la foi catholique. Marie hésita quelque temps entre Courtenay, que soutenait la France, et Philippe, roi d'Espagne, qui l'emporta. La reine eut à combattre des conspirations, et préféra la rigueur à la clémence; comme aussi, pour rétablir le catholicisme, il lui fallut des supplices et des bûchers. Les catholiques ont donc vanté ses qualités, ses vertus même; les protestans en ont parlé comme d'une Jezebel. A tout prendre, Marie est un caractère dramatique, et il y avait, dans les personnages qui l'entourèrent, comme dans les événemens de son règne, tous les élémens d'une tragédie. Celle de M. Victor Hugo est en prose.

— PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE. — Les codes de toutes les nations contiennent des lois plus ou moins sévères contre la piraterie; aujourd'hui que la presse fait des rois et en défait, il est impossible que la propriété littéraire n'obtienne pas enfin une loi européenne qui la protège dans ses droits les plus sacrés. Il est impossible que les Belges, par exemple, continuent à être les *Algériens* de la littérature française; ou, si la comparaison paraît trop dure, qu'ils aient, en temps de paix, des *lettres de marque* pour s'emparer impunément de toutes nos publications, et les vendre à bas prix dans tous les pays où notre langue est comprise. C'est une question d'honneur entre les deux peuples autant qu'une question d'intérêt. Nous appelons donc à l'honneur du roi Léopold et à l'intérêt de notre gouvernement. Cette question, au reste, mérite d'être traitée gravement; nous y mettrons d'autant plus de mesure que nous sommes plus directement lésés.

Un des auteurs qui ont eu le plus à se plaindre de la piraterie littéraire, c'est Walter Scott, parce qu'il a été le plus populaire des auteurs contemporains. Quelques sommes qu'il eût retirées de ses nombreux ouvrages, lorsqu'il eut perdu sa fortune et sa santé sur la fin de sa vie, il fut dur pour lui de penser qu'il aurait pu racheter l'héritage de ses enfans avec la vingtième partie au plus des profits qu'avait donné la réimpression de ses poèmes et de ses romans à l'étranger. Un voyageur américain, qui lui rendit visite à Abbotsford en 1830, raconte qu'ayant amené la conversation sur le sujet de l'édition de ses œuvres faite en Amérique, sir Walter Scott parla de la propriété littéraire comme d'un droit sacré. « Je lui exprimai, j'en suis sûr, ajoute le narrateur, le sentiment de mes compatriotes en lui disant que notre regret sur l'in-

suffisance de nos lois, pour lui assurer les remises qui lui seraient dues, était proportionné à notre admiration pour ses ouvrages. » Sir Walter Scott cita alors la convention conclue entre l'Autriche et la Prusse pour garantir réciproquement les privilèges des auteurs dans les deux pays. C'est un grand argument qu'une pareille convention conclue entre deux états que nous regardons comme les ennemis naturels de la presse. Ce serait une honte que des gouvernemens nés directement de la presse, comme celui de la France et celui de la Belgique, se montrassent moins *libéraux* pour la littérature que les gouvernemens absolus. Nous ne le pensons pas, et nous ne nous lasserons pas de réclamer une loi qui est dans la conscience de ceux-là même qui profitent de son absence. La piraterie des éditeurs belges sera notre *delenda Carthago*.

— La question de propriété littéraire que nous avons soulevée des premiers au sujet des contrefaçons belges, a trouvé un spirituel champion dans le JOURNAL DES DÉBATS. Nous sommes fâchés qu'un autre journal, avec lequel nous avons aussi plusieurs sympathies communes, LE COURRIER FRANÇAIS, ne voie pas la chose sous le même point de vue; mais nous ne saurions nous en plaindre dût notre procès en devenir plus difficile! Vouloir être juges et partie... loin de nous cette idée;... en bonne justice, les voleurs même doivent avoir un avocat.

— M. Dufey, libraire, vient de publier le troisième volume des amusans mémoires de M. Arnault, secrétaire perpétuel de l'Académie-Française. Le même éditeur a mis sous presse un roman qui, par le nom de l'auteur et le titre, doit piquer la curiosité; c'est JACQUES II A SAINT-GERMAIN, par M. Capefigue. L'histoire a trouvé déjà beaucoup d'allusions dans tout ce qui tient aux Stuarts; mais le romancier peut en trouver bien davantage encore. L'idée de peindre Jacques II à Saint-Germain est venue à M. Capefigue en écrivant son histoire si piquante de la restauration et en lisant un épisode de l'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD de M. Amédée Pichot; c'est révéler déjà le but politique du roman, où tous les partis de notre époque seront en scène sous des noms anglais. M. Capefigue n'a pas interrompu pour ce travail son HISTOIRE DE LA LIGUE.

— CONGRÈS DE VIENNE. — NOUS AVONS EN FRANCE LES MÉMOIRES D'UN

HOMME D'ÉTAT, attribués à M. de Hardenberg. Sous le même titre vient de paraître en Allemagne un ouvrage anonyme qui contient une foule d'anecdotes sur des personnages contemporains. L'ATHÉNÉE cite ce passage sur le congrès de Vienne : « Les rois, forcés de se montrer et de payer de leur personne, ou, si l'on veut, de leur *parole*, dans les conférences, embarrassèrent souvent les courtisans. C'était là qu'il était facile de voir les *hommes* et de les juger. Le roi Frédéric-Guillaume, de l'avis général, était celui qui conservait le mieux sa dignité; l'empereur Alexandre affectait la grâce et l'aisance françaises; l'empereur François représentait le bon vieux père de famille allemand (*hanswather*); sa naïve bonne humeur et sa douce raillerie, ses bons mots plus ou moins heureux n'avaient pas de fin. Le pauvre roi de Danemarck avait l'air très-embarrassé, très-inquiet de savoir ce qui adviendrait. Metternich était pour le moment sous un nuage; il avait résisté avec fermeté à la proposition fait par la Russie à la Prusse de démembrer la Saxe, et personne n'ignorait à Vienne qu'il était allé à Presbourg pour se consulter avec le roi; sa disgrâce était, en conséquence, regardée comme probable; mais il gardait toute sa confiance, fort de ses talens et de l'amitié de son souverain. Humboldt semblait être le favori de tout le monde, et cela compensait pour lui la froideur de Frédéric-Guillaume. M. de Talleyrand se montrait toujours en costume d'apparat, fin et poli comme un rasoir neuf; quoiqu'il fût le représentant du pays qui avait causé tout ce remuement de royaumes, et amené là les rois; comme une troupe de voyageurs, qui, après avoir été volés, réclamaient leur bourse ou leur bagage, M. de Talleyrand parlait plus haut que personne du droit des gens et de la nécessité de le respecter. Castlereaght était là aussi beau et aussi noble que Stewart l'était peu, ce qui n'empêchait pas celui-ci d'être aussi fat que possible. Un jour, dans un gala de cour, se plaçant devant l'archiduchesse Béatrix, assise, avec un pied sur un tabouret, il y posa aussi le sien, et se mit à arranger son soulier et son bas qui n'allaient pas à sa guise. Ce fut sans doute cette impertinence qui, dans une autre occasion, lui valut le bon coup de fouet qu'il reçut d'un voiturier de Vienne. Castereaght, malgré sa bonne mine, n'entendait pas grand' chose à son métier ni à la situation de l'Allemagne, comme il le prouva en proposant au congrès de donner Leipsig au grand-duc de Weimar. »

— LITTÉRATURE ET VOYAGES, 1 volume in-8^o, par M. J.-J. Ampère; chez M. Paulin. — Voici un livre de littérature sérieuse, le livre d'un jeune savant, mais qui sait allier la Poésie à l'érudition. M. J. J. Ampère, que nous pouvons nous dispenser de louer à nos lecteurs, est un de ces esprits distingués qui ont su trouver de bonne heure une spécialité dans le champ si vaste et si long-temps mal exploré des littératures étrangères. M. Saint-Marc Girardin, M. Chasles, M. Loève-Weimars, et quelques autres de nos collaborateurs, sont ceux qui ont mis en circulation le plus d'idées nouvelles par cette étude des poètes du Nord et du Midi comparés. Si nous avons à apprécier ici les travaux de notre jeune littérature critique, depuis quelques années, nous n'oublierions pas non plus M. Ferdinand Denis, si versé dans les légendes espagnoles; M. Sainte-Beuve, qui a rendu une seconde jeunesse à nos vieux poètes nationaux; M. Nisard, dont les études sur les poètes latins doivent jeter un jour si nouveau sur la société de Rome ancienne, etc., etc. Autant qu'aucun de ces jeunes écrivains qu'hier encore les successeurs immédiats de La Harpe traitaient de Velches, M. J. J. Ampère aura contribué au mouvement nouveau de la critique littéraire. Son volume est consacré principalement à nous faire connaître par extraits et par analyses les poésies de l'Allemagne et de la Scandinavie.

— Les deux derniers volumes des MÉMOIRES DE LOUIS XVIII viennent de paraître, et ce seront bien les derniers, Sa Majesté nous annonçant elle-même sa mort dans le tome XII. Quand je dis Sa Majesté, je veux dire son éditeur, ce qui n'est pas précisément la même chose, comme on sait. Ces deux volumes contiennent, comme les autres, de nombreuses anecdotes: l'auguste auteur de la Charte s'y montre très-commère, et en sa double qualité de roi et d'homme de lettres, il n'est pas plus charitable envers ses collègues armés du sceptre qu'envers ses collègues armés de la plume. En vérité, s'il n'était pas bien mort, comme son éditeur nous l'assure dans la conclusion, il y aurait de quoi répondre. Écrire l'histoire quand on est roi, c'est-à-dire se faire juge et partie, se moquer des académiciens quand on tient à la littérature classique, ce n'est pas toujours loyal. Mais, encore une fois, *la pièce est jouée, applaudissez!* comme disait Auguste sur son lit de mort. Nous rappellerons que ces MÉMOIRES ont eu un immense succès à

Londres, où l'on ne s'est avisé que très-tard de contester leur authenticité. La chose a paru même si grave, que le *Quarterly Review* a consacré à l'ouvrage un article de deux feuilles. Puis sont venus les *Magazines* et les petites *Revue*s, qui ont fait sur les mêmes Mémoires des commentaires à perte de vue. Messieurs les Anglais sont bien mal informés, en général, de nos secrets littéraires.

M. LUC. — Les Anglais sont si peu au courant de nos notabilités littéraires, que nous lisons dans un *MAGAZINE* un long article sur *Plick et Plock*, dont l'auteur se trouve être M. Eugène Luc. Nous concevons que le compositeur ait mal lu la copie; mais les rédacteurs relisent leurs épreuves à Londres comme à Paris, et ce n'est pas une seule fois que le nom revient dans l'article, mais dix. Voilà, du reste, un pseudonyme tout trouvé pour M. Eugène Sue. Le M. Luc m'a rappelé cette strophe de *Don Juan* (ch. VIII) où Lord Byron, parlant de la vanité de la gloire, cite un de ses amis tué à Waterloo, et dont le bulletin avait estropié le nom :

Thrice happy he name has bee whose well spelt
In the dispatch; I knew a man whose loss
Was printed *Grove* Although his name was *Grose*.

« Trois fois heureux celui dont le nom est bien orthographié dans la dépêche du général ! J'ai connu un homme qu'on appela *Grove* dans la liste des morts, quoique son nom fût *Grose*. »

— LE GIL BLAS DU THÉÂTRE. — J'ai lu ce livre avec le même sentiment de curiosité qui vous a fait désirer quelquefois de renoncer, pour un soir au moins, à vos illusions dramatiques, et d'assister à une représentation dans la coulisse. Je l'avoue, *LE GIL BLAS DU THÉÂTRE* m'a amusé; mais je suis peut-être un vieux pécheur; prenez garde, vous qui tenez encore à vos illusions, ne le lisez pas ! Souvenez vous d'Adam et d'Ève, et ne touchez pas à l'arbre de la science du bien et du mal. C'est ici un livre plein de médisances sur les actrices en général et les actrices en particulier. L'auteur intitule un chapitre audacieusement : *Moyens à employer pour obtenir ces Dames*. Quant à ce chapitre-là, je l'ai sauté; mais j'ai été moins scrupuleux pour les chapitres *des Directeurs, des Comités de Lectures, des Journalistes, de la*

Censure, des Claqueurs... Dans ces chapitres, ce sont malices vénielles. Cependant, je ne sais pas comment l'entendront les intéressés qui sont là mis en scène, sans que la recette soit pour eux. Gil Blas, seigneur Gil Blas, vous vous êtes bien gâté chez Arsénie et chez Laure. Par exemple, vous avez un chapitre « de l'Influence du talent et du Physique des Comédiens sur le moral des femmes. » Y avez-vous bien pensé ? Ce chapitre-là est un anachronisme. Souvenez-vous de la date que G. Sand donna au petit chef-d'œuvre de LA MARQUISE, si toutefois vous lisez la REVUE DE PARIS.

— Les septième et huitième volumes des MÉMOIRES DE CASANOVA ont paru. On ne revient pas de l'interminable verve de ce singulier écrivain. Chaque nouveau volume contient de nouvelles aventures, toujours plus imprévues, toujours racontées avec le même charme. Qu'on soit prévenu seulement qu'il y a une franchise un peu libre dans tous ces récits. C'est ainsi que Catulle eût écrit ses mémoires, si on eût fait des mémoires au lieu d'élégies, du temps de Catulle.

— LA VIEILLE POLOGNE (800-1796) (1). — Sous le titre de LA VIEILLE POLOGNE, Album historique et poétique composé des chants et légendes de Niemcewicz, M. Forster publie un recueil dont tous les amateurs de la littérature et des arts orneront leur bibliothèque. On ne peut nommer tous les poètes français qui se sont chargés de nous transmettre les sentimens du barde slave. Les artistes dont les dessins accompagnent ce beau texte, sorti des presses de MM. Firmin Didot, ne sont pas moins distingués. La première livraison de cet ouvrage, que l'on nommerait de *luxe*, s'il ne satisfaisait pas autant l'esprit que les yeux, contient trois chants, par M^{me} Ségalas, MM. de Pongerville et Gérard, avec quatre lithographies de MM. Charlet, Norblin, Oleszezynski et Sarnecki; l'introduction et les notices sont dues à M. Charles Forster, qui a dédié son livre *aux amis de la cause polonaise*, c'est-à-dire à ceux qui veulent le triomphe de l'humanité, de la justice, et de tous les sentimens dont la religion et l'honneur font un devoir.

— M. Ragon, professeur de rhétorique au collège Bourbon,

(1) ALBUM HISTORIQUE ET POÉTIQUE, composé de chants et légendes, de M. J. U. Niemcewicz, par Charles Forster.

encouragé par l'accueil bienveillant et mérité que sa traduction des épîtres et des satires d'Horace a reçu du public, vient de mettre au jour un nouveau travail qui ne fait pas moins d'honneur à son talent plein de souplesse et de pureté. C'est le CHILDE-HAROLD, le chef-d'œuvre de Byron, traduit en vers. M. Ragon regrette que notre Lamartine, qui a complété par un cinquième chant le beau poème de Byron, ne se soit pas chargé de la tâche qu'il vient de remplir. Nous ne pensons pas avec lui que ce travail de patience et d'inspiration oblique, comme dit Platon, convienne à un génie original. La traduction appartient de droit aux hommes de goût et de talent; elle est leur privilège, et il ne faut pas que le génie vienne se faire vaincre en leur disputant ce domaine. Nous n'osons pas dire que la copie de M. Ragon reproduise toutes les qualités de l'original; la vie intime, qui se manifeste dans l'œuvre du poète par le style, circule moins animée dans une contre-épreuve; cette infériorité est inévitable, mais tout ce que peut transmettre le sentiment profond des beautés du modèle, servi par un langage harmonieux et pur, qui se ceint des couleurs puissantes et même des nuances originales, M. Ragon nous l'a donné avec tout le charme d'un talent naïf qui semble ignorer le secret de sa force.

— Un autre professeur de l'Université. M. Charpentier de Saint-Prest, dans un *ESSAI SUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU MOYEN ÂGE*, vient d'attirer l'attention des savans sur une période fort obscure de nos annales littéraires. Ses laborieuses recherches ont remis en lumière plusieurs noms illustres, que le dédain, cette arme favorite de la paresse orgueilleuse, laissait languir dans ce vaste tombeau du moyen âge, dont les ténèbres ont été plus épaissies par notre ignorance que par la barbarie des siècles qu'il recouvre. Sidoine, Apollinaire, Grégoire de Tours, Alcuin, Eginhard, Bède, Anselme, Lanfranc, Abailard et saint Bernard, reprennent sous la plume de l'historien leur véritable physionomie. Science, poésie, philosophie, nous retrouvons là toutes les gloires dont nous sommes si fiers. M. Charpentier nous paraît doué à un haut degré du sens philosophique qui rattache les faits à leurs origines et à leurs conséquences, qui suit la marche des idées sous les phénomènes sensibles, et qui fait de l'histoire, non pas une fantasmagorie, mais une action vivante qui se déroule sous la main de celui qui souffle son esprit aux nations, et qui les pousse, par

des voies inconnues, vers un but qu'elles ignorent. Nous regrettons que M. Charpentier n'ait pas consacré un chapitre à ces chansons de geste, véritables épopées du moyen âge, où l'imagination des peuples étrangers a puisé ses plus belles inspirations. Cette lacune sera remplie sans doute dans la suite de l'ouvrage, qui s'arrête au quinzième siècle, à l'époque où l'antiquité grecque vint offrir de nouveaux modèles et de nouveaux alimens au goût et au génie moderne. Cet ouvrage, écrit avec pureté, et qui réunit dans un cadre peu étendu les principaux résultats de la science moderne sur le moyen âge, nous semble digne d'attirer l'attention, et nous ne doutons pas que l'accueil qui lui est réservé n'encourage l'auteur à poursuivre et à compléter ses études sur un sujet si intéressant.

— *PHYSIOLOGIE DE L'HOMME ALIÉNÉ, appliquée à l'analyse de l'homme social*, par Scipion Pinel. — Ce livre, de haute philosophie médicale, n'est pas irréprochable; mais, malgré de justes critiques, c'est un livre hardi et fort, bien pensé. L'auteur, médecin distingué, tout en combattant le spiritualisme, admet un grand nombre de ses principes; il admet la conscience, ou plutôt deux consciences, l'une de l'intelligence, l'autre du cœur. Cette opinion ne doit pas être repoussée légèrement; elle attirera l'attention des hommes spéciaux et qui pensent que les doctrines de M. Broussais ne sont pas les bornes immuables de la physiologie. Quant à moi, je ne crois pas qu'on puisse diviser ainsi la conscience, car ce serait scinder l'âme, qui est indivisible dans son essence; il me semble que le principe animique, souvent analysé, jamais clairement défini, subit tour-à-tour l'action de l'organisme intellectuel, le cerveau, ou celle de l'organisme sentimental, le cœur et les entrailles. La physiologie a beau mettre en jeu, soit les lobes cérébraux et les ganglions, soit les viscères intestinaux, elle ne peut obtenir que des innovations ou des sensations intérieures et extérieures: mais elle n'expliquera jamais, sans le concours de la psychologie, comment les innovations et les sensations ont conscience d'elles-mêmes; elle obtiendra bien des sécrétions, des irritations; mais ce sera toujours la matière élaborée, et non pas la matière intelligente. Au reste, je crois que ces deux sciences, au lieu de se partager en écoles hostiles, peuvent utilement se rapprocher et s'entendre.

Le livre de M. Pinel est d'accord avec cette opinion conciliatrice; on le critiquera; mais, à coup sûr, on y sentira un talent plein de sève, un cœur honnête et chaleureux. Le style en est affecté parfois, mais il a de l'énergie et de la couleur, qualités qui font oublier des imperfections.

G. D.

— Nous voudrions ne pas commencer un nouveau trimestre sans adresser quelques lignes à nos souscripteurs, et nous hésitons, de peur de tomber, sans le savoir, dans les phrases banales de tant d'entreprises littéraires, qui, depuis quelque temps, ont épuisé peut-être toutes les formes du prospectus. En vérité, il nous a fallu à nous-mêmes toute l'expérience de cinq années pour n'être pas quelquefois séduits par ces littérateurs philanthropes, ces apôtres désintéressés de l'art, ces propagandistes économiques des muses, etc., qui, pour la bagatelle de 6 francs par an, ceux-ci un peu plus, ceux-là un peu moins, doivent mettre la science, les beaux-arts et la littérature à la portée de toutes les fortunes. Quelques-unes de ces montagnes ont déjà accouché de leur souris: attendons le lendemain des autres.

Des concurrences plus directes, des imitations plus ou moins bien dissimulées de la REVUE DE PARIS sont venues aussi glaner après elle. Il y a place au soleil pour tout le monde, avons-nous pensé. Le succès eût placé les derniers arrivés au premier rang, que nous nous serions modestement mis au second; avec la même franchise, nous avons pu nous plaindre de quelques désertions, mais bien bas, avec l'espoir de ne pas perdre pour long-temps d'utiles collaborateurs, qui, en effet, nous ont remercié depuis, la plupart, de ne pas les avoir pris au mot. Nous ajouterons encore que si nous n'avons pas répondu à quelques annonces indirectement hostiles, c'est que nous attendions généreusement qu'elles nous eussent nui réellement.

Aujourd'hui, nous pouvons, sans trop d'orgueil, nous féliciter de notre confiance, en remerciant d'abord nos souscripteurs qui ont bien voulu la partager; nous oserons répéter ce que nous disions il y a deux ans, « que le passé sera pour nous le gage de » l'avenir, et que les mêmes collaborateurs intéressés à la fortune » de la REVUE DE PARIS, les mêmes ressources, et, au besoin, la » même volonté de redoubler d'efforts, si les temps devenaient

» sérieusement contraires, doivent lui garantir les mêmes encouragemens du public et le même succès. »

Quelques projets d'amélioration dans notre cadre et notre rédaction auront lieu cet hiver. Nous pensons qu'une seconde série est devenue nécessaire, et, à la demande d'une partie des souscripteurs, nous terminerons la première par une table analytique des articles. Nous serons toujours empressés d'accueillir les contes, les nouvelles, les proverbes, les esquisses de mœurs, etc., parce que chasser l'imagination de notre recueil, ce serait imiter ces enfans ingrats qui méconnaissent leur nourrice; et d'ailleurs nous préférons amuser, au risque de paraître frivoles, parce que cela vaut mieux en France, que de passer pour pédans. Mais, tenant compte du goût du public, nous le voyons avec plaisir réclamer en même temps des articles d'une littérature plus sérieuse.

Sans vouloir ici ouvrir d'avance tous nos cartons, nous aimons à annoncer pour nos livraisons prochaines des articles de littérature historique, par M. Ph. Chasles; des articles de haute critique, par M. Nisard; un tableau curieux de la cour de l'empereur Nicolas, par un diplomate qui nous a déjà donné la relation de l'ambassade de Kosrew Mirza à Saint-Petersbourg; un proverbe-comédie, de M. Théodore Leclercq; un article de philosophie satirique, par M. Charles Nodier; une nouvelle historique, de M^{me} la duchesse d'Abrantès: *le Conteur des salons, ou quarante ans d'anecdotes*; une histoire des vieux voyageurs, une galerie parlementaire, où tous nos hommes d'état seront jugés avec impartialité; la continuation des articles de l'auteur de CHARLES-ÉDOUARD sur la Grande-Bretagne en 1855, etc., etc. Nous ne citons là que ce que nous possédons déjà; mais le public sait ce qu'il peut attendre de MM. Mérimée, Malitourne, Scribe, J. Janin, Romieu, L. Gozlan, etc., etc., qui nous ont promis leur précieuse collaboration.

REVUE THÉÂTRALE.

— Tous les ans viennent les vendanges, et alors que la magistrature est aux champs, que les écoles sont closes, que la moitié des équipages de Paris ont quitté le pavé comme le lendemain d'une révolution, alors que Pantin, Passy et le Petit-Mont-Rouge regorgent de Parisiens qui viennent s'y enivrer des joies de la vie rurale, les coulisses prennent un peu de vacances. A ce temps-là

d'ordinaire on fait restaurer sa salle, ceux qui la font restaurer, bien entendu ; à ce temps-là les diligences regorgent de célébrités dramatiques allant, comme les tribus arabes, planter leurs tentes là où elles sentent de gras pâturages ; à ce temps-là le vaudeville sommeille, prenant des forces pour la saison prochaine. Jouis bien de tes loisirs, pauvre critique, car tu vas voir tout-à-l'heure le déchaînement de pièces nouvelles qui va t'assaillir. Tiens, voilà d'abord le Théâtre Italien avec sa salle rajeunie, sa troupe tous les ans nouvelle, ses loges, d'abord vides, parce que les châtelaines sont encore dans leur exil champêtre, mais bientôt éblouissantes de toilettes et de femmes ; le voilà qui donne le signal, qui déclare ouverte la saison d'hiver. Songes-y bien : le vaudeville ne se le fera pas dire deux fois, il va déborder. Le théâtre du Palais-Royal à lui seul te promet d'un seul coup, pour débiter, trois vaudevilles : L'HÉRITAGE D'UNE JOLIE FEMME, L'AIGUILLETTE BLEUE, et LE VOYAGE A FRAIS COMMUNS. Si donc tu es de l'arriéré, bon critique, exécute-toi bien vite, car le flot de l'avenir arrive, et jamais tu ne t'en tirerais.

Or tu en as de l'arriéré, parce que, comme tu le sais, moins on a à faire, et plus la paresse vous gagne ; cela est de règle. Voyons. Tu as eu dans cette dernière quinzaine seulement trois vaudevilles ; fais-nous connaître ces trois ouvrages, s'il te plaît. — Eh bien ! jeune homme, vous vous taisez, vous ne vous souvenez pas ; que signifie cela ? Voyons, je vais vous interroger pour vous remettre sur la voie ; peut-être vous arrangerez-vous mieux sous cette forme qui aidera votre mémoire.

DEMANDE. — Comment appelez-vous un vaudeville représenté au théâtre du Palais-Royal, il y a environ quinze jours, où il y avait un philanthrope qui demeurait au Marais ?

RÉPONSE. — LE PHILANTROPE DU MARAIS.

DEMANDE. — Bien, jeune homme ; vous voyez que la mémoire vous revient. Maintenant faites-nous connaître cet ouvrage.

RÉPONSE. — Le Philantrope du Marais est un philanthrope qui vient au secours des chiens sans asile, des chats sans condition, des petits oiseaux du ciel et des *écuyères* de Franconi.

DEMANDE. — Bien jeune homme ; cet ouvrage n'a-t-il pas encore un autre titre ?

RÉPONSE. — Il s'appelle LE PHILANTROPE DU MARAIS, ou *la Foulure*.

DEMANDE. — Vous voulez dire *l'Entorse*?

RÉPONSE. — Ah ! oui, *l'Entorse*.

DEMANDE. — Faites-nous connaître la raison de ce second titre.

RÉPONSE. — Ce vaudeville s'appelle *l'Entorse*, parce qu'une *écuyère* de Franconi est renversée en passant dans la rue par un chien et un Omnibus, et se donne une *fausse entorse*.

DEMANDE. — Continuez de nous expliquer le second titre.

RÉPONSE. — Alors le philanthrope la recueille chez lui, et lui fait mettre le pied sur un tabouret, par suite de quoi il a toutes sortes de désagrémens, ainsi qu'avec toutes les autres personnes auxquelles il fait du bien.

DEMANDE. — D'où il suit que la morale de cette pièce est?...

RÉPONSE. — Qu'il ne faut faire de bien à personne.

DEMANDE. — Voilà une bien vilaine morale. Et la pièce?

RÉPONSE. — Est tombée.

DEMANDE. — Bien. Alors, qu'est-il arrivé?

RÉPONSE. — Il est arrivé que le théâtre du Palais-Royal, qui est désolant d'activité, pour nous critiques, s'entend, ayant vu son acte maltraité, a répondu, le lendemain même, par trois actes ayant pour titre LA LETTRE D'AUDIENCE. La donnée de cet ouvrage est plus qu'étrange; car un mari y voit, à travers le trou de la serrure, sa femme, qui sollicite pour lui une place, obtenir tout d'un ministre en tout lui accordant. Du reste, à cela près qu'il ne fallait pas nous rendre témoins de la leçon, et qu'elle aurait dû être formulée avec moins de brutalité, elle est on ne peut mieux méritée; car le mari qui la reçoit, ancien substitut, est un don Juan de parquet, qui a séduit une fille, qui l'a ensuite laissée là, et vient encore l'insulter dans son abandon. Je ne puis, du reste, admettre avec l'auteur qu'un ministre de nos jours soit si redoutable que le ministre instrument du châtiment infligé à ce jeune roué. Voyez-vous, je crois, moi, que le budget est une des choses les plus morales qui existent, ministériellement parlant; l'homme qui a besoin de trouver un milliard au bout de l'année ne convoite ni la femme de son prochain, ni son âne, ni son bœuf; ce qu'il convoite surtout, c'est la rentrée de sa contribution personnelle et mobilière, et il n'y a rien là d'immoral, pas plus qu'aux portes et fenêtres et au monopole des cigares. Ai-je encore quelque chose à vous conter?

DEMANDE. — Vous avez un drame historique au Vaudeville, un drame historique, mêlée de chant, TÊTES RONDES ET CAVALIERS.

RÉPONSE. — Ah ! vos drames historiques, ils ne sont pas plus historiques, voyez-vous, que vous et moi ! La plupart du temps même, ils ne sont pas des romans vraisemblables. Je donnerais toute l'histoire à laquelle notre théâtre a été en proie depuis cinq ou six ans pour une seule invention raisonnable. Le métier de grand homme est devenu de tous les métiers le plus odieux et le plus méprisable : le premier écolier de rhétorique, en sortant du collège, s'approche de votre piédestal, et, comme un perroquet qui perche sur un bâton, vous force à descendre sur son doigt ; alors vous êtes condamné, je parle toujours des grands hommes, à faire le beau comme il l'entend, à débiter toutes les sottises, à prendre à votre compte toutes les misères dont il lui plaît vous affubler ; et surtout, si vous êtes grand homme de ce qu'on appelle le moyen âge, que votre vie est dure et à quoi n'êtes-vous pas exposé ! Demandez à Georges Mark, au restaurateur de la dynastie des Stuarts, après la mort de Cromwell, comme on l'a traité dans le vaudeville nouveau ; et quand on pense que le lord-protecteur lui-même aurait pu être mis en scène et forcé de chanter un couplet ou deux, n'y a-t-il pas de quoi frémir à l'idée d'être un homme supérieur ? Du reste, je vous dirai, pour en finir avec ce drame nouveau, qu'il est fait de main d'hommes ayant beaucoup de métier, et qui savent que le public est un juge longanime avec lequel on n'a pas beaucoup à se gêner. Plusieurs situations, très-anciennement connues au théâtre, ont été reproduites dans cet ouvrage, et elles y font de l'effet, parce qu'il y a des choses dont le parterre ne se lasse pas. Quelques autres situations sont attachantes ; mais le principal élément de succès pour cette pièce, élément que les auteurs n'avouent pas, c'est une suite de faciles allusions à l'usage d'un parti, qui est d'autant plus sensible aux gracieusetés dont on le fait l'objet, qu'il est malheureux et vaincu. Le faubourg Saint-Germain, à son retour de ses terres, ira voir TÊTES RONDES ET CAVALIERS, et s'il n'y trouve pas l'histoire de l'histoire, il ne tiendra souvent à lui qu'à se figurer qu'il assiste à de l'histoire contemporaine.

DEMANDE. — Vous n'étiez pas si bavard en commençant.

RÉPONSE. — Vous m'avez poussé, et je suis en veine maintenant.

DEMANDE. — Oui ; mais voilà les pièces nouvelles épuisées, et j'ai affaire ailleurs. Au revoir donc !

RÉPONSE. — Adieu, mon cher. — Mes respects à madame.

— Je n'y manquerai pas.

— VOYAGES PITTORESQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE, LE LANGUEDOC, par MM. Charles Nodier, Taylor et de Cailleux. — L'histoire de la France par province fut un de ces magnifiques monumens de patience et d'érudition que les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur commencèrent et n'achevèrent pas. Dispersés par la révolution de 1789, comme les ouvriers de Babel par la confusion des langues, quarante volumes environ de ce beau travail furent jetés au milieu des distractions turbulentes de la philosophie du dix-huitième siècle. Pendant que Voltaire résumait l'histoire générale de tous les peuples en quatre volumes *in-octavo* de spirituelles déclamations, dom Calmet publiait sept volumes *in-folio* sur la Lorraine, dom Lobineau et dom Felibien cinq sur Paris, dom Maurice cinq sur la Bretagne, dom Plancher trois sur la Bourgogne, dom Vic et dom Vaissette cinq sur le Languedoc. Ces immenses entreprises de librairie s'exécutaient aux frais d'un ordre religieux qui consacrait tous ses instans et tous ses revenus au profit et à la gloire de la science. C'était là un honorable emploi de la vie de l'homme, et la France, sucée par les innombrables sangsues des ordres mendians et fainéans s'enrichissait du tribut laborieux que lui payaient les bénédictins, plus utiles et plus doctes que les académiciens passés, présens et futurs. Où trouver aujourd'hui des Martène, des Clément, des Montfaucon, des Mabillon, des Brial ?

MM. Nodier, Taylor et de Cailleux qui ne sont d'aucune académie, et qui pourraient bien être affiliés à la règle de Saint-Benoît, ont commencé depuis quatorze ans un dessein d'intérêt artistique et national ; leurs VOYAGES PITTORESQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE répondent mieux par la forme de l'exécution au goût de notre temps, plus ami du luxe et du plaisir des yeux, moins grave et moins studieux que celui où le cloître était un arsenal de pièces historiques, et où la compagnie des libraires associés se faisait un trône de ces *in-folio* que nous achetons chez l'épicier. Les bénédictins n'ajoutaient à leurs volumineuses compilations qu'un petit nombre de gravures, représentant quelques édifices, des monnaies et des tombeaux, lesquels étaient loin d'avoir l'importance du

texte. MM. Nodier, Taylor et de Cailleux ne promettent que seize volumes, et plus de deux mille planches par nos artistes les plus distingués. Depuis douze ans que cette œuvre immense marche vers son achèvement, combien d'imitateurs sont venus à la suite décrire et dessiner les mêmes sites, les mêmes monumens qui avaient été dessinés et décrits ! Jamais, sous le rapport des arts, on ne surpassera les VOYAGES PITTORESQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE.

Les cinq volumes qui sont déjà terminés, comme un admirable *specimen* de cet ouvrage gigantesque, se recommandent autant par la beauté des dessins et le nom des auteurs que par le mérite du texte, rempli de richesses curieuses, et rédigé de ce style élégant et coloré que Nodier et Taylor possèdent fraternellement. Il est à remarquer aussi que la *Normandie* ; la *Franche Comté* et l'*Auvergne* n'avaient point encore été fécondées dans les histoires provinciales des bénédictins, et qu'elles offraient un terrain neuf à cultiver, puisque les essais de Dumoulin, de Goulut et de Baluze sont à peine connus. Une autre raison a sans doute donné la priorité à ces trois provinces, c'est leur variété d'origine, d'aspects, de mœurs, d'annales et de monumens. Mais pendant les douze ans qu'il a fallu pour compléter ces trois premières parties de la collection, combien d'artistes nous ont été enlevés entre ceux qui prêtaient leur talent à ces illustrations toutes françaises ; Xavier Leprince, Géricault, Gassies, Bonington, Truchot, Michalon !

Voici le *Languedoc*, dont les dix-huit premières livraisons viennent de paraître ; le Languedoc, si riche en matériaux de toute espèce, ainsi qu'en monumens de tous les siècles. Les histoires de Catel, de Noguier, d'Andoque, de Goldo d'Albenas, de Germain Lafaille, avaient précédé celle de dom Vaissette, à laquelle il ne manque qu'une critique plus sagace et une connaissance de l'art plus approfondie. MM. Nodier, Taylor et de Cailleux, à qui nous devons cette lumineuse nomenclature des âges de l'architecture que d'autres ont popularisée depuis, auront dans le Languedoc de nouvelles applications à faire de leurs théories sur l'art ; plusieurs peuples ont passé successivement dans cette province, qui fut tectosage, romaine, gothique, sarrasine, française.

Les dix-huit livraisons parues nous parlent de Toulouse, cette ancienne capitale des Volces, qui allèrent, sous les ordres de Brennus, assiéger Rome et piller le temple de Delphes. Toulouse fut considérée comme la première ville du midi de la France, jus-

qu'à Froissard, qui, divisant le royaume en *langue d'oui* et en *langue d'oc*, nommait Tolose et Paris les deux capitales. Toulouse conserve de beaux débris du séjour des Romains qui conquéraient les pays étrangers pour les civiliser et leur apporter des lois, des arts, des consuls. Toulouse eut son Capitole à l'instar de Rome, et les rois visigoths, qui l'occupèrent jusqu'à la défaite d'Alarie par Clovis, n'y ramenèrent pas la barbarie. Les Mores d'Espagne, qui n'occupèrent jamais que les environs de Toulouse, ne jouirent pas long-temps de leurs usurpations, quand les armées triomphantes de Pepin et de Charlemagne les refoulèrent par-delà les pyrénées. Ensuite les comtes de Toulouse, suzerains de ces petits princes, qui s'emparèrent de Carcassonne, d'Alby, de Béziers, pour y régner sans partage, changèrent plusieurs fois de prérogatives et de lignée, par suite de la guerre des Albigeois; enfin le Languedoc fut réuni à la couronne sous le roi Jean : les ducs de Septimanie et les marquis de Gothie devinrent alors des puissances de blason, et ne brillèrent plus que dans les généalogies.

L'historique préliminaire où sont développés ces détails, sans aridité ni prolixité, est pensé à la manière de Bossuet. L'écrivain s'élève parfois à des considérations de la plus haute portée. Chaque page est entourée d'un encadrement gothique dû au crayon de M. Chenavard. M. Danzats, qui sait avec tant d'originalité faire circuler la lumière et détailler les ornemens d'architecture, a dessiné l'arsenal et le chœur de Saint-Étienne de Toulouse; la cathédrale d'Alby, que tout le monde a vue au dernier salon, et la place de cette vieille ville, qui mérite aussi de fournir à M. Dauzats une peinture étincelante de couleur et d'effet. MM. Villeneuve et Richebois excellent dans les lointains et les perspectives; le château de Caumont, le château de Castelnaudelevi et l'abbaye d'Anbac font honneur à leur crayon. Les livraisons suivantes nous montrent des paysages finement composés, de MM. Tirpenne et Sabatier, des ébauches pleines d'effet par M. Isabey, des tableaux sentis de M. Harding, qui fait de la lithographie comme les Anglais font de la gravure.

On comprend les ressources pittoresques qui attendent les trois amis voyageurs dans le Languedoc, que les souvenirs de la chevalerie, des croisades et de la poésie nous font aimer de prédilection; que les noms de Renaud de Montauban, de Clémence Isaure et de cent troubadours nous ont rendu familiers, et qui resplendit

des débris du passé, respectés par son doux climat et dorés par son soleil. Nodier et Taylor vont nous entretenir de leurs rêveries inspiratrices en présence du pont du Gard, des arènes de Nîmes, des ruines de Narbonne, des églises de Perpignan et d'Alby, et des autres merveilles de la Montagne-Noire. P. L.

— Walter Scott, dans LE CHATEAU DE KENILWOTH, a introduit le personnage épisodique de Véland, forgeron charlatan, qui met à contribution la crédulité populaire du temps d'Elisabeth. Ce Véland, qui joue un si grand rôle dans toutes les littératures du moyen âge, méritait les honneurs d'une dissertation, que lui ont rendu MM. Deppingue et Francisque Michel. Les aventures du Véland de *l'Edda*, imitées de celles de Vulcain et de Dédale, forment un drame plein de naïveté et d'imagination; mais on s'étonne de retrouver l'armurier scandinave dans nos vieux romans de chevalerie des douzième et treizième siècles. Ce travail consciencieux, où sont mis en regard les passages relatifs à Véland, annonce chez M. Francisque Michel une étude raisonnée de ces ouvrages, en vers et en prose, la plupart manuscrits et à peine connus, malgré les précieux essais de M. Paris, éditeur des romans de Charlemagne. Les épopées, et les ballades anglo-saxonnes ont laissé partout des traces de la célébrité de Véland, qui pourrait bien avoir fait le tour du monde et pénétré à Ceylan, où les artisans sont appelés *velendes*. Les notes seules de cet opuscule renferment assez de science pour alimenter un volume de Mémoires de l'Académie des Inscriptions. On regrette de ne pas voir sortir de l'Imprimerie Royale cette dissertation, que M. Firmin Didot, rue Jacob, n° 24, a tiré à petit nombre, avec quelques exemplaires sur papier de Hollande pour les bibliophiles.

TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Pages.

Littérature allemande. — Michel Beer, par M. Amédée Prévost.	5
Combat avec un léopard. (<i>Extrait de Voyages</i>).	92
L'auteur du MOINE, par sir Walter Scott.	242

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

La cent millième et une et dernière nouvelle nouvelle, par M. Jules Janin.	15 52
Deux frères, par M. Eugène Sue.	31
Lettres inédites de Ducis.	44
Littérature espagnole. — Isabelle, par M. Ferdinand Denis.	64
Le cimetière des marins à Granville, par M. Émile de Bonnechose.	89
La Grande-Bretagne en 1833, par M. Amédée Pichot.	98
La rente viagère, par M. Eugène Guinot.	117
Isaïe, par M. A. Raulin.	129
Mœurs de l'Orient. — Récits des voyageurs, par M. Léon Delaborde.	153
Belphégor, par M. Loève-Weimars.	165
Le monde avant le déluge, d'après le système de Cuvier, par M. Pariset.	193
Musique. — Histoire de la harpe, par M. Naderman.	199
Historiens français du 19 ^{me} siècle, par M. A. Granier de Cassagnac.	203
La chronique du Cid, par M. Amédée Pichot.	217
Frédéric II, par M. Castil-Blaze.	230
Revue critique. — Les derniers proverbes de M. Th. Leclercq. — La Double méprise et le Bourreau, par M. H.-C. de Saint-Michel.	254
Album.	262







